



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600079622W

49. 149.



ŒUVRES

INÉDITES

D'EUSTACHE DESCHAMPS.

ŒUVRES
INÉDITES
D'EUSTACHE DESCHAMPS.

TOME PREMIER.

1849.

REIMS.

Chez tous les Libraires.

PARIS.

Chez *Techener*, Libraire,
place du Louvre.

280. a. 36.



287. a. 20.

RECHERCHES

Sur la Vie et les Ouvrages d'Eustache Deschamps.

Une secte philosophique et littéraire se posa vers la fin du XVIII^e siècle, comme le foyer de la lumière universelle. Elle avait tout vu, tout approfondi ; avant elle, point de science sérieuse, point de politique raisonnable, point d'indépendance pour l'esprit. Elle répudia tout ce qui la précédait, et prétendit faire dater, de son avènement, la renaissance de l'espèce humaine. Aujourd'hui tombée dans le gouffre où elle avait précipité ces institutions, ces lois, dont elle avait méconnu les causes et la portée, elle expie dans un juste oubli, sa folle et dangereuse présomption. A la tête de ses prétentions exorbitantes, il faut placer celle d'avoir octroyé au monde la liberté de penser. A l'en croire, elle aurait rompu les liens que depuis Adam comprimaient le cri de la nature et les élans du génie. Si moins avide de ce bruit qu'elle prit pour la gloire, moins ivre des éloges de ses Gazetiers, qu'elle proclamait des sages, elle eut voulu quelques instants, se soustraire aux flatteries d'une génération qui s'en allait où s'en vent les neiges d'hiver, et moins songer à cet avenir qui n'a pour elle ni sourires ni lauriers, pour jeter un regard en arrière, consulter nos archives, interroger les trésors des bibliothèques formées par ces rois qu'elle dégradait, étudier les codes de ces princes dont elle conduisait l'héritier à l'échafaud, elle eut appris, qu'avant les scribes de l'Encyclopédie, il y avait en France

des hommes libres, des philosophes réfléchis, des gens de lettres assez hardis pour dire hautement leurs pensées, et donner aux peuples comme à leurs maîtres, de bonnes et utiles leçons.

Le moyen-âge eut ses économistes, ses industriels, ses génies créateurs, ces critiques indépendants, comme les XVIII^e et XIX^e siècles. Seulement aussi riches de modestie que de science et de cœur ils ne cherchaient pas à donner à leurs actes, à leurs œuvres des noms pompeux et trompeurs, sonores et creux. C'était alors le règne des choses : celui des mots devait venir plus tard.

Déjà nous avons édité les œuvres de Guillaume Coquillart, franc penseur naïf et sans prétention ; voici que nous livrons au public celle d'un homme qui lui donna l'exemple et le précéda d'un siècle. Eustache Deschamps n'a rien à envier aux réformateurs graves ou comiques, dont notre époque fourmille. Tour à tour jovial et sérieux, il sait railler comme Figaro, et dogmatiser comme le rédacteur d'un journal politique ; il parle modes et combinaisons financières, fêtes et plans de campagne ; il joue du galoubet et de la trompette guerrière. Il fredonne la chansonnette et entonne un hymne en l'honneur d'un illustre trépassé. Il aurait pu siéger au Caveau, inventer le quart de vaudeville, faire du socialisme et de la philanthropie fantastique. Mais c'était un homme de sens : il ne songeait qu'à bien mériter du pays. Serviteur dévoué de la monarchie, adversaire implacable des charlatans politiques, et des intrigants cupides, il ne confondit pas le souffle fécond des sages réformes, et l'ouragan des révolutions. Jamais il ne désespéra de la royauté, alors même que le prince était en démenée.

Il est peu de poètes des anciens jours sur lesquels on possède autant de renseignements que sur Eustache Deschamps ; et cependant quand on se met à raconter sa vie si pleine et si riche de détails, on se trouve arrêté dès la première ligne : on doit se demander quelle fut l'année de sa naissance, et ce que furent ses pères.

Il reçut le jour dans la ville de Vertus en Champagne, alors renommée par ses vins et ses comtes du sang royal. De ces deux célébrités la seconde s'oublie, la première est encore debout. Le poète a plus d'une fois chanté la terre natale, et ses rians coteaux (1) ; mais de

[1] Je fu jadis de terre vertueuse
Nez de Vertus, le pais renommé,

ceux qui lui donnèrent la vie, il ne dit rien ; son nom de famille lui-même est problématique ; il s'appelait Eustache par droit de baptême (1) : il possédait près de Vertus une propriété qu'on nomma Maison des Champs (2) ; avait-il acheté ce bien ? ses pères l'avaient-ils avant lui possédé ? lui donna-t-il son nom ; ou prit-il le sien ? c'est ce que nous ignorons. L'affectation qu'il met à se taire sur ses devanciers ne permet-elle pas de supposer qu'il fut avant tout l'enfant de ses œuvres. Vers 1585, à l'époque des guerres de Flandres, il reçut le surnom de Morel ou de Moriaux (3) ; il le devait à la noirceur de son teint, à la nuance et à l'épaisseur de ses sourcils (4). Il l'accepta de si bonne grace qu'il en fit sa signature (5) ; il se nomme Eustache Morel dans un grand nombre de ses ouvrages. Son fils s'appela tantôt Deschamps, tantôt Morel : son petit-fils adopta définitivement ce dernier nom et ses descendants firent comme lui jusqu'en 1564 ; à cette époque, ils furent autorisés à reprendre le nom de Deschamps (6). On excusera facilement l'erreur de certains biographes sur le nom de notre poète, quand on voit qu'elle fut pendant cent cinquante ans celle d'une famille intéressée à ne pas la commettre. La noblesse seule alors s'occupait de sa généalogie ; gentilshommes, bourgeois, gens de métiers étaient habituellement désignés par des prénoms et des sobriquets. La chronique, les poésies de ce temps, celles que nous publions en donnent mille preuves. Eustache était

Où il avoit ville très gracieuse,
Dont li bon vin sont en maint lieux nommé.

Poésies morales et historiques d'Eustache Deschamps, publiées par G. A. Crapelet : Paris 1852.

[1] Jusques à cy avoit mon nom nommé
Eustace, fu appelé des enfans.

Crap. p. 1.

(2) Dèhors vestus ay maison gracieuse,
Où j'avoye par longtemps demouré,
Où plusieurs ont mené vie joyeuse,
Maison des champs l'ont plusieurs appellé.

Crap. p. 1.

(3) M^{re}. de la bibl. nationale, décrit par Crap, préface page 58.

(4) Chascuns me dit tu es lais garnement
Gros visage as ; tu es noirs et passes..

M^{re} de la bibl. nat. p. 499.

(5) Quittance du 11 mars 1599 : cab. des titres, bibl. nat.

(6) Document du cabinet des titres à lettres du 8 juin 1564, enregistrées à Senlis le 8 novembre suivant ; — nobiliaire de Picardie. 1693, in-4°.

propriétaire : du nom de son domaine il fit le sien et devint Eustache des champs, dit Morel, Eustache Morel pour ses amis, à la guerre, à la cour, Eustache Deschamps, dans le monde officiel.

Il est toujours intéressant de savoir à quelle époque naquit un homme de lettres, surtout, s'il se pique, comme celui dont il s'agit, de fronder les mœurs et les abus de son siècle. On se demande au milieu de quels événements il a fait son entrée dans la vie, sous quelles influences s'est formée sa pensée, quelles durent être ses premières impressions. Nous ne pouvons, sur ce point, satisfaire en chiffres la légitime curiosité du lecteur, et nous ne lui donnerons que des présomptions satisfaisantes peut-être, mais, nous le reconnaissons, sujettes à discussion. Dans un rondeau fait à l'occasion du grand jubilé qui couronna le 14^e siècle, le poète annonce avec regret qu'il a passé la cinquantaine. En parlant de l'union de Richard II, roi d'Angleterre, et d'Isabelle de France, célébrée en 1396 et brisée si violemment quatre ans après, il énumère les événements auxquels il assiste depuis cinquante ans (1). Il serait donc né entre 1346 et 1350. Ailleurs, il raconte que depuis sa naissance il a vu quatre générations de rois se succéder (2). On en a conclu qu'il avait dû naître avant l'avènement de Philippe de Valois, c'est-à-dire, avant 1328 (3). Or, il n'a jamais dit avoir vu quatre règnes. Le passage auquel nous faisons allusion ne nous paraît prouver qu'une chose, c'est qu'il est né sous Philippe VI, ou de 1328 à 1350.

Puisque les fées viennent quelquefois planer sur le berceau des chansonniers, le nôtre dut aussi recevoir leur visite. Elles le douèrent d'esprit, de courage, de malice : mais elles ne songèrent qu'à son intelligence. Quant au physique, elles s'en rapportèrent à la nature : or la bonne dame ne s'en soucia : Deschamps fut donc laid (4). Il en prit gaîment son parti : dans une ballade, il se pro-

(1) V. Crap. p. 407.

(2) Quatre lignée et génération
Ay veu de Roys, depuis que je fu nez
Philippe, Jean, Charles en succession
Le cinquième : Charles ses fils ainsnez
Vint après.... Crap. p. 408.

(3) V. Crap. préface, p. 4.

(4) Chascuns me dit : tu es laiz garnement,
Gros visage as : tu es noir et halez...;
Uns gros yeux, noirs sourcis tous hérupez :
Tu es devant comme saint Poi pelez.
Man. bib. nat. p. 409.

clame roi des laids. Dans une autre, il suit cette plaisanterie, mais en lui donnant cette tournure railleuse qui lui valut tant de lecteurs et tant d'ennemis. Pour former le personnel de sa maison, il envoya à certaines gens un mandement rimé, dont voici le premier couplet :

Je vous fait commandement,
De par le Roy de laidure,
Que vous veigniez en présent
Devant sa propre figure.
Point ne vous fera d'injure;
Vous y devez bien venir,
Pour avoir vostre droiture:
Des laiz vous veult retenir (1).

Ces brevets de laideur, octroyés sans doute avec discernement, durent plaire seulement à ceux qui ne les reçurent pas.

Pauvre de figure, mais riche de génie, Eustache ne tarda pas à voir son esprit se développer rapidement. Dès l'enfance il aime l'étude (2). A douze ans les joies naïves du jeune âge ne pouvaient plus suffire à son ardente imagination (3); les sciences et les amours se disputaient son âme passionnée. Avant quinze ans son cœur s'était donné (4); il le reprit, le donna de nouveau pour le ressaisir et le livrer encore. C'est à l'université d'Orléans qu'il étudia les sept arts libéraux. C'est aussi là qu'il fit ses premières armes sous le grand capitaine Cupidon. Il voulait tout voir, tout apprendre; langues anciennes, droit, rhétorique, sciences, il étudiait tout. Il paraît même qu'il professa comme bachelier; peut-être fit-il un cours d'astronomie (5). Alors que pour la vingtième fois le printemps semait des fleurs sur sa route, Eustache brûlant de tous les feux de la jeunesse, fou de plaisir, chéri des dames (6), voyait desirs brûlants agiter ses jours, rêves séducteurs embrâser ses nuits, joies et bonheur

(1) Man. de la Bibl. nat. f. 209.

(2) A lettres aprains comme je fus enfant,
Servi à court de Prêlat et de Roys. M^{ts} Bib. nat.

(3) J'oy à douze ans grant ymaginative.

Crap. p. 34.

(4) V. Crap. p. 83.

(5) V. Crap. p. 34.

(6) M^{ts} de la Bibl. Nat. — V. Crap, p. 85.

X

saluer son réveil. Santé, confiance, riant espoir lui criaient sans cesse : en avant. Brave et joyeux, il marchait, courait, se précipitait tête baissée dans le chemin de la vie (1). Pour lui, le présent était tout ; pour lui, l'avenir caché derrière l'horizon n'existait pas. Sans songer au lendemain, il vécut jusqu'à trente ans en cavalier galant, en studieux travailleur (2). Aussi, lorsque plus tard il vit les amours s'envoler sans esprit de retour, il fut heureux d'être resté fidèle aux lettres, ces constantes amies qui embellirent la première partie de son aventureuse existence, et consolèrent la seconde (3).

Dans ce temps là, l'eau limpide des fontaines consacrées aux muses ne pouvait suffire aux poètes, Deschamps ne tarda pas à s'en apercevoir. Il fut obligé de demander à sa valeur et à son esprit les ressources qui lui manquaient. Il entra au service d'un prélat qu'il ne nomme pas (4) : et bientôt, ce furent les princes du sang qui l'accueillirent.

En 1360, le Roi Jean, pour payer sa rançon, reçut de Jean Gebas Visconti, seigneur de Milan, des sommes importantes. En échange, il lui donna pour femme sa fille Isabelle : Le comté de Vertus formait sa dot. Deschamps se trouva le vassal de la jeune princesse, devint son serviteur, et la suivit en Lombardie. Vers le même temps (5), Philippe de France, duc d'Orléans, frère du roi Jean, et Blanche sa femme, fille posthume de Charles le Bel, l'admirent parmi les officiers de leur maison. Leur bienveillance alla jusqu'à l'intimité : nous en trouvons la preuve dans une épître qu'il adresse à Philippe (6).

Il est possible que le roi Jean ait aussi voulu l'attacher à sa cour (7). Dans diverses requêtes présentées à Charles VI par Eustache, il parle des services qu'il a rendus à ce prince, à son père, et à ses prédécesseurs. En racontant, dans l'un de ces poèmes, l'invasion des

(1) M^{ss} de la bibl. nat. — V. crap. p. 35.

(2) V. Crap. p. 54-55.

(3) Car tout deplait fors estude et science. — Crap. p. 49.

(4) Peut-être fut-ce à celui de Miles de Dormans, évêque de Soissons, dont il fait l'éloge funèbre dans une ballade que nous publions.

(5) V. Crap. p. 44. Elle mourut en 1372.

(6) V. Crap. p. 44, et le manuscrit de la Bib. nat. Philippe mourut en 1375. A l'époque où Deschamps écrivit la ballade que nous citons, Loys, fils de Charles V, n'avait pas encore le titre de duc d'Orléans. — Blanche mourut en 1398.

(7) 1350-1364. V. Crap. p. 44-133.

anglais en 1358 (1) et le traité conclu à Breteigny, en 1360, il parle comme un témoin oculaire (2). Il a vu de près, non-seulement le siège de Reims, mais la marche des ennemis sur Chartres. Il pouvait avoir alors de 14 à 15 ans, et servir comme page ou varlet. Depuis cette désastreuse campagne, il ne cessa de voir avec indignation la présence des Anglais sur le sol national ; de là date la haine implacable qu'il leur voue pour toujours (3).

Quoiqu'il en soit, s'il ne servit pas le roi Jean, il est certain que Charles V le retint à sa cour, se prit pour lui d'une affection sincère, et fut heureux de pouvoir être utile à un homme d'esprit et de savoir. Sans doute les débuts de Deschamps furent modestes : sans fortune, sans naissance, il dut rencontrer en route des obstacles de tout genre ; sa causticité d'ailleurs était faite pour refroidir l'amitié de ses protecteurs.

On croit généralement que Louis XI créa l'institution des postes. Un passage d'un poème allégorique, écrit par Deschamps, fait entendre nettement que Charles V en avait eu l'idée. Il organisa dans tout le royaume un corps de courriers qui devaient lui apporter des nouvelles et transmettre ses ordres. Ce prince sédentaire, qui fit de si grandes choses sans sortir de son cabinet, eut besoin de messagers en titre. Deschamps fut de ce nombre, et comme tel, il recevait 200 francs de gage (4). Alors et depuis, il eut à remplir

[1] Un po après, o sa puissance
Passa et vint le roy Anglès,
A tout grosse gent à Calais,
Par Artois et par Vermandois.
Devant Reims vint seoir au mois,
L'an cinquante neuf, de novembre
A saint Baale : bien m'en remembre.
A quatre lieues de Reims loga.

[2] Et moy qui de ce temps la suy,
Scay bien que lors y envoya
Le régent.... *Miroir du Mariage*.

[3] Cependant, dans diverses ballades faites vers 1395, Deschamps parle de 28 et de 50 ans de service. Ce qui ferait remonter son entrée à la cour de 1365 à 1367. Dans un autre morceau écrit vers 1404, il n'est question que de ses 32 services, qui dans ce cas ne commencèrent qu'en 1357. V. ci-après et encore Crap. p. 124.

(4) Près d'un an que je sui messagier,
Et que toudis ay la bolste porter
Lettres aussi, pour 11 cens frans.

M^{us} de la bibl. nat.

de nombreuses missions pour le compte du roi et celui des princes (1). C'est sans doute ainsi qu'il visita l'Italie, l'Allemagne et la Hongrie, et autres contrées sur lesquelles nous le verrons exercer sa verve satyrique.

Si l'on prend à la lettre deux de ses ballades (2), les ordres de la cour, son caractère entreprenant, l'usage alors en honneur d'aller chercher au loin des périls et des lauriers, l'auraient conduit en Asie, en Egypte et même en Tartarie. Ce n'est pas tout : dans ses hasardeuses pérégrinations, il se serait vu esclave des Sarrasins, battu par la tempête, attaqué par des lions, détroussé par des voleurs, assiégeant et assiégé, voir même emprisonné par justice. Deschamps est poète et conteur : il cherche à plaire, et pour varier la forme de sa pensée, il se met souvent en scène, soit pour donner à son récit plus de piquant et de comique, soit pour émousser le trait qu'il décoche en ayant l'air de tirer sur lui-même. Il suffit de parcourir ses œuvres pour en être convaincu. Il en est ainsi dans les deux ballades dont il s'agit. Dans l'une, il fait l'éloge de Paris et sacrifie à cette ville la gloire de toutes les cités d'orient. S'il dit qu'il les a vues, c'est uniquement pour justifier sa préférence (3). L'autre pièce de vers a pour titre : Complainte d'un gentilhomme marié en âge moyen, faite par Eustache, en manière de ballade. Il en résulte d'abord que l'auteur ne se donne pas pour le héros de cette courte et moqueuse odyssée. Il y accumule tous les dangers auxquels un chevalier pèlerin et voyageur peut échapper : puis il nous le montre tombant au bout de la route dans le piège du mariage. Ce n'est encore qu'une comparaison : l'auteur finit par conclure qu'il n'y a pas de périls égaux à ceux de l'hymen (4).

Eustache ne fut pas le fou de la cour : mais souvent il en prit les allures franches et audacieuses. Pour faire écouter ses conseils, il les cacha sous mille voiles divers. Il n'épargnait personne ; et sacrifiait les uns au fond, les autres en la forme. C'est ainsi que plus d'une de ses ballades paraît lancée contre sa femme, dont, au surplus, il ne dit nulle part le nom et la famille. C'est surtout à son humeur acariâtre, à ses emportements, à son caractère dur et

(1) Il parle souvent de ces missions, dans ses requêtes à la cour.

(2) Crap. préface. P. 3, 6. Texte p. 24. et 100.

(3) v. Crap. 21.

(4) V. Crap. p. 100.

hautain qu'il s'en prend. Il est évident que pour faire rire dames et damoiselles, il exagérait ses chagrins domestiques. Ne leur en confiait-il pas même d'imaginaires ? Sans doute le trait serait peu généreux, et nous ne voulons pas l'excuser. Aussi dirons-nous autre chose à sa décharge. Philippe de Bourgogne avait épousé Marguerite de Flandre : tous les chroniqueurs parlent de sa nature maussade, de sa fierté, de ses penchants haineux et vindicatifs. Charles vi, dans un accès de folie, accablait Isabeau de Bavière de reproches trop mérités. Deschamps n'a-t-il pas mis sur son compte des infortunes qui n'étaient pas les siennes, et ne se fait-il pas un malin plaisir de mettre dans sa bouche des plaintes qu'il n'ose faire prononcer par d'autres : nous ne parlons que par supposition et nous nous en rapportons à la sagacité du lecteur. Deschamps, dont on a fait un mauvais mari, n'était qu'un satyrique. Ami du paradoxe, il attaquait le mariage dans la personne de sa femme. Une citation suffira pour prouver qu'il estimait celle qui voulut bien unir sa destinée à la sienne.

Le ciel bénit sa couche nuptiale : elle fut féconde et il eut une fille. Elle perdit sa mère de bonne heure, et ce fut son père qui fut son précepteur. La jouvencelle aux cheveux blonds, aux joues de rose, grandissait sous le toit paternel. Un beau jour, elle eut dix-sept ans, et la brise du soir lui disait à l'oreille de prendre un mari. Mais dans ces temps barbares, les prétendants étaient rares, difficiles et durs en matière de fortune. Deschamps n'était pas riche, mais il était philosophe et il chanta gaiement ses embarras paternels (1). Enfin il trouve un gendre, lui confie sa fille, la dote de son mieux en argent et en terre. Au moment où la jeune fiancée va suivre son époux, Deschamps la serre sur son cœur et lui donne ses derniers avis. Cette fois, sa voix est digne et sérieuse. Le satyrique se tait : c'est le père qui parle. Il supplie sa fille d'être bonne et gracieuse, d'aimer Dieu, de chérir son mari. Puis il ajoute :

Veuillez en bien à vo mère retraire (2).

S'il eut été malheureux en ménage, eut-il marié son enfant bien-aimé ? S'il avait eu pour compagne une femme méchante, eut-il prié sa fille de la prendre pour modèle, et d'être comme elle vertueuse, douce, bienveillante, pour arriver comme elle à l'estime de tous ? On remarquera d'ailleurs que, d'après cette même ballade la femme,

(1) V. Crap. p. 444, 442.

(2) V. Crap. p. 445, 444. — Retraire signifie ressembler, se retirer, se rapprocher.

de Deschamps mourut jeune, qu'il fut dès lors peu de temps marié, et qu'il était peut-être veuf depuis longtemps quand il se plaignait de ses ennuis conjugaux.

Il avait un fils : dans ses poésies, il l'appelle Gillet. Sur l'arbre généalogique de sa famille, celui-ci figure sous les noms de Laurent Deschamps, dit Morel. Et il en fut ainsi chaque fois que ses descendants firent constater leur noblesse, ce qui eut lieu pour la première fois seulement en 1540 (1). Laurent Deschamps était, en 1402, lieutenant-général du Bailli de Senlis. On le voit en cette qualité aller à Beauvais le 16 février presser la rentrée de certains deniers dus au roi. Il était seigneur de Lagny près de Villers-Cotterets, et mourut vers 1441. Il eut un fils nommé Guy Morel, magistrat au siège de Senlis. La charge de lieutenant-général de ce bailliage fut pendant un siècle héréditaire dans sa maison ; le dernier qui la posséda fut Nicolas Morel, sieur des Platrières, qui vivait encore en 1549. A cette époque, les descendants du poète quittèrent la robe pour l'épée. Nicolas Morel eut un frère nommé Jean, qui épousa Françoise de Féligny, fille de Bernard de Féligny et de Crécy. Du chef de sa femme, il prit le nom de ce fief. Il portait d'azur à la fasce d'argent chargée de trois roses de gueule, boutonnées d'or, accompagnées de trois mollettes aussi d'or, posées deux en chef et une en pointe. Ces armes n'ont rien de commun avec celles d'Eustache : son sceau, en cire rouge, qui se trouve au bas d'une quittance donnée en 1389 et conservée au cabinet de la bib. nat. représente un écusson chargé d'un aigle à deux têtes, au vol abaissé, surmonté d'un heaume empanaché et soutenu par deux anges agenouillés aux ailes déployées ; autour du sceau on lit : Eustache Deschamps, sieur de Barbonval. Le nouveau seigneur de Crécy se fixa dans l'élection de Beauvais, et ses petits-fils appartenrent désormais à la noblesse des Beauvoisis. Deschamps dut aussi habiter cette contrée, du moins on peut le supposer d'après un titre daté de 1389, conservé dans les archives de Saint-Germer de Flay, diocèse de Beauvais, produit par ses héritiers en 1564.

C'est à cette époque que les descendants du poète s'aperçurent que Morel n'était qu'un surnom. Ils se firent autoriser, en 1564, à reprendre leur nom patronymique ; ils ne le quittèrent plus et le portèrent dignement. En 1627, François Deschamps dit Morel, page

(1) Elle fut faite par le duc de Beauvais : cette vérification fut recommencée en 1666 et en 1700. Cabinet des titres.

de Marie de Médicis, se faisait tuer au siège de la Rochelle. En 1659, un autre Deschamps dit Morel, lieutenant aux gardes françaises, assistait au siège de Dunkerque et y trouvait la mort. Son frère Louis était, en 1694, bailli général de l'artillerie de France.

Le tableau généalogique qui nous fournit ces détails, dut être dressé sur des titres et des traditions de famille, et on ne comprend guère comment on aurait pu oublier Gillet Deschamps, s'il eût existé. On a voulu, néanmoins, lui faire une biographie (1). Sous Charles VI vécut un homme d'un haut mérite, un clerc que Juvenal des Ursins nomme un solennel docteur en théologie : il se nommait précisément Gilles Deschamps. Diplomate habile, orateur éloquent, il prit part aux négociations entamées de 1395 à 1405, pour mettre fin au schisme qui divisait l'église. Ambassadeur en Allemagne près de l'Empereur Wenceslas ; en Espagne, près des rois de Castille, d'Aragon et de Navarre, vers 1395 (2) ; conseiller, aumônier et confesseur de Charles VI, évêque de Coutance, et enfin cardinal de la création du pape Jean XXIII, ce haut dignitaire de l'église ne peut être confondu avec le fils d'Eustache. C'est à Rouen qu'il reçut le jour. C'est dans la cathédrale de cette ville qu'il fut inhumé. De son temps, on le connaissait très bien comme Normand. Parmi les nations qui composaient alors l'Université de Paris, celle de Normandie se distingua par son énergie à attaquer les papes d'Avignon : c'est elle qui proposa de soustraire la France à leur autorité. Lorsque Benoît XIII fut assiégé par Boucicaut, il fit vœu de ne point se faire raser tant qu'il ne serait pas libre. Il parvint à s'évader et se hâta de confier son menton à un barbier : « De quel pays es-tu ? lui dit-il. — De Picardie, répond celui-ci. — Tant mieux, reprit le pontife, cela fera mentir ces normands qui s'étaient promis de me faire la barbe. » Or, Gilles Deschamps fut précisément l'un des orateurs qui avaient tenté d'obtenir sa retraite volontaire ; tenons donc pour constant que ce docte prélat n'avait rien de commun que le nom avec le fils d'Eustache. Gillet n'est que le diminutif d'un nom : ce peut être le surnom de Laurent. Il est vrai que le poète a demandé dans une ballade adressée au pape une prébende pour son fils (3). N'y a-t-il pas encore ici une de ces plaisanteries audacieuses

(1) Crap. précis hist. p. ix, x.

(2) Quitittance de frais de voyage du 20 mars 1395 : cabinet des titres.

(3) Très Saint Père, n'oubliez mie
Gillet mon fils qu'il n'ait sa place
D'obtenir quelque chanonnie.
Veuillez lui faire vostre grâce.

Crap. p. 404-405.

qu'il se permit tant de fois? Ne profite-t-il pas d'une ressemblance de noms pour recommander ironiquement à Benoist XIII l'homme qui veut lui ravir la tiare. Quand on lit avec attention cette ballade et qu'on réfléchit au caractère de l'auteur, on trouvera cette supposition admissible (1). Dans une autre ballade il sollicite la bienveillance du roi au profit de Gillet, mais il ne s'agit plus d'un aspirant chanoine : Gillet n'est plus qu'un modeste messager qui demande de l'avancement à la cour (2).

Comme on le voit, la biographie de Deschamps a ses mystères, et il n'est pas facile de les dévoiler; laissons-les de côté, et revenons au poète dont nous tentons d'écrire l'histoire. De messager, il devint huissier d'armes. C'est à Charles V qu'il dut cette nouvelle position (3). Les huissiers d'armes veillaient nuit et jour sur la personne du prince, montaient la garde à la porte des salles où le roi tenait son conseil, accomplissaient ses messages aux grands de l'état et les assignaient au besoin à comparaître devant lui. Quand le roi sortait, ils l'escortaient; à la guerre, ils portaient ses armes; en tout temps, ils assistaient à son lever et à son coucher (4). Aux termes d'une ord. du 27 janvier 1359, ils avaient été réduits à seize; leur corporation avait un règlement de confrérie, pour appointements ils recevaient cinq s. quatre d. par jour, et tous les ans cent s. pour avoir une robe. Cette place les mettait sans cesse sous les yeux du prince; ils assistaient à sa vie intime, et Deschamps laisse entendre que derrière l'huis dont il défendait l'entrée, ce n'était pas toujours des intérêts de l'état qu'on s'occupait (5). Parfois son oreille indiscrète entendait de doux propos et de tendres baisers: mais ce n'était pas au temps de Charles le Sage. Deschamps profita de la position et de la bienveillance de ce grand roi pour obtenir, sur la recette de

(1) Tant qu'il puet poursuir clergie
Où jusqu'cy a prouité;
Et qu'il puiet'en théologie
Par vo moien estre excité :
Il tent à estre habileté
In utroque. Ence servis
Serez de lui. . . Crap. p. 406.

(2) M^u. Bibl. nat.

(3) 4564-4580. — Crap. p. 424, 426.

(4) V. Crap. p. 404.

(5) M^u de la bibl. nat.

Vitry en Champagne, une pension viagère, modeste et souvent mal payée, si on l'en croit, surtout sous Charles VI. (1).

A cette époque, la roue de sa fortune suivait un mouvement d'ascension rapide. En 1371, Charles V eut un second fils, Loys de France, si célèbre depuis sous le nom de duc d'Orléans. On voulut entourer son enfance de serviteurs éclairés et fidèles. Deschamps devint son écuyer (2). Le jeune prince reçut en naissant le titre de comte de Valois. Deschamps fut son bailli; dans une ballade écrite en 1377 il en prend le titre, et en maintes occasions il fait l'éloge de Crespy où il tenait ses assises (3).

Jeune encore, favori du roi, content du sort et plein de verve, il se voyait recherché des princes et des grands; les ducs de Berry et d'Anjou, le sire de Chevreuse le recevaient dans leurs châteaux de Bièvres et de Cachant. C'est au milieu de ses succès qu'il perdit l'homme à qui il les devait. En 1377 mourait Guillaume de Machault, poète et musicien, chef d'école dans la première partie du xiv^e siècle. Il avait distingué de bonne heure les heureuses dispositions de Deschamps, et s'était fait un plaisir de les cultiver: il fut son ami, son maître, le lança dans le monde littéraire et dota la France d'un poète de plus (4). L'élève fit bientôt oublier le professeur; mais toujours reconnaissant, il saisissait avec bonheur les occasions de faire valoir les œuvres de Machault, et d'avouer hautement les obligations qu'il lui avait (5). Quand son vieil ami quitta ce monde,

(1) V. Crap. p. 42, 124.

(2) V. Crap. p. 124.

(3) M^{re} de la bibl. nat.—Il vante aussi Gournay, et la Ferté Aloys où il siègeoit parfois comme magistrat. Le fief de Valois fut à cette époque successivement un domaine royal et un comté; les villes qui firent partie du Valois royal n'appartenaient pas toutes au comté de Valois. Le bailli du comté dépendait à certains égards du bailli du roi: l'un siègeait à Crépy, l'autre à Senlis. Ces deux juridictions rivales ne cessèrent de lutter, la première pour s'affranchir, la seconde pour consolider sa supériorité.

(4) M. de Montméry possède un curieux manuscrit intitulé: règles de la seconde rhétorique, écrit à la fin du xiv^e ou au commencement du xv^e siècle. On y trouve un cours de littérature fort intéressant, et précédé de quelques notes biographiques malheureusement trop courtes sur les poètes du temps. Guillaume de Machault y est indiqué en quelques lignes. Un peu plus loin on lit: après vint Eustache Morel neveu de M. G. de Machault, lequel fut bailli de Senlis et fut bien souffisant des diz, balades et d'autres choses.— Nous n'avons rien trouvé qui établisse la parenté ou l'alliance de ces deux poètes.

(5) V. Crap. p. 81-82.

il pleura dignement sa mort et célébra son savoir et son mérite avec le feu que donnent l'estime et l'affection.

La destinée allait bientôt le frapper d'un autre coup non moins cruel. En 1380, Dieu ravit à la France Charles le Sage, Charles le père du peuple. Deschamps chanta la gloire, les vertus et les bienfaits du prince qui fut son protecteur. Déjà les jours d'infortune avaient recommencé pour la France : l'anglais l'avait envahie et promenait ses armées et la dévastation au centre même de nos provinces désolées. Il traverse la Flandre, la Picardie, la Champagne, et vient mettre le siège devant Vertus. La ville est prise d'assaut et livrée au pillage. Ses environs sont saccagés. Le domaine dont Eustache avait pris le nom, l'asile où il comptait passer ses derniers jours, n'est pas épargné. Sa maison devint la proie des flammes. Cette perte lui coûta 2,000 francs. Il fit des ballades sur sa ruine, implora la bienveillance des princes et leur disait :

Se messeigneurs n'ont de mon fait nul pitié,
J'aray dès lors nom Brulé Des champs (1).

Charles VI, à son avènement, le prit sous sa sauve-garde, le maintint dans sa charge d'huissier d'armes, le fit son escuyer, lui conserva sa pension sur la recette de Vitry (2), et promit de réparer le tort que lui causait la guerre. Le désordre qui se mit dans les finances dès la mort de Charles V, ne permit pas au nouveau roi de tenir promptement sa parole. Enfin, en 1388, des circonstances dont nous parlerons plus loin amenèrent Charles VI à Vertus. Eustache l'accompagnait : il profita de l'occasion pour lui montrer les débris de la maison qu'il n'avait pu relever. Le prince, sur le lieu même, lui fit don de 400 écus d'or (3).

Les fonctions de Deschamps ne l'attachaient pas perpétuellement à la cour. Un domicile personnel lui était nécessaire, et il avait acheté une maison à Paris, rue du Temple. Bientôt il fallut la payer, et son embarras fut grand. Le roi vint à son secours en lui accordant une gratification de 600 francs. Mais cette marque de bienveillance n'eut aucun résultat ; et le poète, à cette occasion,

(1) V. Crap. p. 1. 441.

(2) V. Crap. p. 124.

(3) Lettre du 26 août 1388, et autres pièces du cabinet des titres.

adressa maintes ballades plaintives et satyriques au prince et aux régents du royaume (1).

Pour l'indemniser encore de ses pertes, le roi, dès 1381, lui avait confié la garde du château de Fismes (1). Cette faveur ne lui donnait pas d'appointements; mais elle lui assurait un logement en Champagne. Sa bonne fortune avait fait un malheureux. Jehan Petit Sayne, sergent d'armes du roi, avait été gratifié de la tour de Fismes; sous Charles V on l'en expulsa pour la livrer à Deschamps. Déjà une première fois on l'avait chassé de la tour du Bois, à Paris pour l'envoyer à Fismes. Sa patience est à bout: il proteste et veut porter ses justes plaintes au conseil du roi. Suivi de son avocat il arrive, ouvre la porte: mais l'huissier d'armes qui la gardait à l'intérieur, la lui ferme au visage: il n'était autre qu'Eustache et il avait reconnu son adversaire. Petit Sayne ne se tint pas pour battu et il engagea le combat sur un terrain plus abordable pour lui. Le parlement saisi de l'affaire, examine les titres de deux parties, ordonne une enquête et sans rien préjuger au fond, remet Petit Sayne en possession (2). Eustache eut recours au roi et à ses oncles. Dans sa requête en forme de ballade il rappelle ses vieux services et les promesses qu'on lui avait faites: et en définitive il obtint gain de cause et put ajouter à ses titres celui de Châtelain de Fismes: nous verrons qu'il s'en montra digne.

Serviteur dévoué de Charles VI, il le suivit dans les guerres qui illustrèrent le début de son règne. Il était à ses côtés quand il battit à Rosebeck les Flamands révoltés contre leur comte. Il l'accompagnait quand il revint à Paris apaiser la célèbre insurrection des maillotins (1381. 1382). L'année suivante, la guerre recommence et Charles VI s'empare rapidement des principales cités d'Artois et de Flandres: Eustache était avec lui. La trêve de Loringhem mit fin à la guerre et ramena la cour en France (1384).

Deschamps ne fut pas satisfait de la campagne; il n'avait pu faire de prisonniers; ses chevaux étaient morts de froid et de fatigue: aussi, dans maintes chansons laisse-t-il percer son désappointement. Le traité qu'on venait de conclure lui paraissait d'ailleurs un piège

(1) V. Crap. p. 424-426.

(2) Plaid. civ. 444-489, v. Ji, 27 juin 1384, 46-500. Ji, 48 juillet 1384. — Nous devons cette note à l'obligeance de M. J. Pichon. — V. aussi ballade ci-après.

tendu par l'Angleterre : et, il faut le dire, la nation fut de son avis. Elle se demandait pourquoi l'on sacrifiait son argent et le sang de ses soldats dans des querelles qui lui étaient étrangères, au lieu de chasser les Anglais et de leur enlever Calais (1). Deschamps se fit l'écho de l'opinion publique et le reproduisit dans de nombreuses et énergiques ballades (2). C'était sans doute un acte d'opposition; mais il était consciencieux et conforme aux intérêts du pays. Néanmoins, en 1385, la cour plus frappée de la nécessité de comprimer l'esprit de rébellion qui troublait l'Europe depuis 1379, résolut de porter encore la guerre en Flandres. Charles vi venait d'épouser Isabeau de Bavière, quand il alla s'emparer de la ville de Dam. Deschamps, témoin de ses succès, vit avec douleur qu'on n'allait pas assiéger Calais. Le mécontentement du peuple éclatait de toutes parts, et notre poète acceptait avec feu le rôle de son interprète. Cette fois, ses imprécations contre la vieille Angleterre furent entendues ; et on songea sérieusement à conduire nos armées au-delà de la Manche. Le port de l'Écluse fut choisi comme lieu d'embarquement. Le roi, les princes et tous les chevaliers français s'y rendirent. On ne parlait que victoire et conquête, lorsque la jalousie du duc de Berry fit avorter cette expédition. Il fallut reculer et revenir à Paris. Eustache avait salué avec transport l'ouverture de la campagne. Ses satyres, aussi sanglantes que justes, vengèrent la France de son humiliation (1386).

Le gouvernement ne voulut pas avoir l'air de renoncer à la guerre, et il fit visiter toutes les places fortes qui défendaient la frontière du côté de Calais. Les oncles du roi, chargés de cette inspection, emmenèrent le poète avec eux (1386. 1387). Au retour, Charles vi lui octroya, par lettres, une somme de deux cents francs. Un peu avant, il lui en avait déjà accordé trois cents : mais les titres qui contenaient la preuve de cette double faveur s'étaient égarés, et pour en tenir lieu, le prince les remplaça par un bon de 500 livres sur le trésor (5).

[1] Paix n'arez ja, s'ils ne rendent Calais. V. *Crap.* p. 75. 29.

[2] Puis passeront Gaulois le bras marin ;
Le povre Anglet destruiront si par guerre
Qu'adonc diront tuit passant ce chemin :
Au tamps jadis estoit cy Angleterre.

Prophétie. V. *Crap.* p. 51.

[5] Lettres du 10 mars 1387. Cabinet des titres.

L'ordonnance signée à cette occasion, nous révèle un fait qui prouve combien Eustache plaisait au jeune monarque. La maison qu'il possédait à Paris rue du Temple, était située dans un quartier où se trouvaient alors des hôtels nobles et princiers. Sans doute il avait peine à se libérer; de plus, il devait 25 fr. à l'abbaye St-Martin-Deschamps, pour son droit de vente. Deschamps ne payait pas toujours ses dettes; et ses poésies nous le montrent souvent aux prises avec des fournisseurs et des hôteliers qui veulent saisir ses armes et ses chevaux. Il ne s'inquiéta pas de la créance de MM. de St-Martin et on dut le condamner à 60 fr. d'amende, ainsi qu'Oudart de Trigny, son vendeur, d'ailleurs clerc et notaire du roy. Charles vi passant par la rue du Temple, ne crut pas déroger en honorant de sa visite l'hôtel pour lequel son huissier d'armes favori sollicitait par fois sa générosité. Le propriétaire était gai: le prince n'avait que 16 ans; il s'amusa chez son officier, s'en souvint et voulut bien en faire mention dans les lettres dont nous venons de parler (1). Sans doute, il voulut payer les dettes de son hôte, mais il eut l'air de donner à ses largesses une destination. Elles devaient servir à bâtir une petite chapelle. Deschamps nous apprend dans une ballade, si toutefois le lecteur ne l'a par déjà deviné, qu'il ne toucha rien non plus de cette gratification: promettre beaucoup et en fait ne rien donner, c'était alors l'usage de la cour.

L'année suivante, un jeune prince Allemand osa défier le roi de France. Charles vi releva le gant et marcha contre le duc de Gueldres (1388). Le provocateur s'empessa de tomber aux pieds de son généreux ennemi. Deschamps fit cette campagne (2). Il eut le malheur de tomber aux environs de Luxembourg au milieu d'une bande de partisans ennemis qui le firent prisonnier: au bout de quelques heures il fut réclamé et ramené sain et sauf à Bitche, et fut le premier à rire de sa mésaventure (3). Dans une autre circonstance il avait eu une infortune du même genre. Pendant l'une des trêves signées avec l'Angleterre, il voulut voir cette ville de Calais dont il prêchait la conquête: il y entra sans passeport. Des soldats Anglais le traitent de chien de français,

(1) Et aussi pour le bon plaisir que nous eumes et prismes assez tost après en l'ostel de nostre dit huissier d'Armes à Paris: lettres du 40 mars 1387. Cabinet des titres.

(2) V. Crap. p. 108.

(3) M^{us} de la bibl. nat.

l'arrêtent et lui déclarent qu'il n'est plus libre. Le Sire de Granson, après avoir joui de son embarras, vint à son secours et l'aida à sortir de ce mauvais pas (1). Le roi s'amusait des ballades où Deschamps racontait ses malencontreuses promenades. Au retour du duché de Gueldres, Charles vi vint à Reims célébrer sa fête et faire déclarer sa majorité. Puis il partit pour Paris. Chemin faisant, il passa par Fismes. Deschamps lui fit les honneurs de sa chatellenie. Lorsqu'en 1381 il avait reçu ce castel à garder, il l'avait trouvé dépourvu d'armes et en ruines (2). Il demanda vainement à la cour les fonds nécessaires aux réparations à effectuer : mais il n'obtint rien. En fidèle serviteur, il paya de ses deniers toutes les dépenses, mit la forteresse sur un pied respectable; et quand Charles vi vint le visiter, il se trouva l'obligé de son chatelain. Pour l'indemniser il lui accorda 200 francs à prendre sur son trésor (3). Le célèbre Jean de Montaigu contresigna cette ordonnance.

Eustache ne méritait pas seulement la bienveillance du prince par son esprit : il savait aussi, dans l'occasion, manier l'épée (4) il la tira souvent contre les ennemis de la France, et prit part à plus d'un tournoi. Sa haine contre l'Anglais n'est pas celle d'un publiciste qui combat au coin de son feu. Son cri de guerre est celui de l'homme d'armes qui demande la bataille, du guerrier qui saura vaincre ou mourir. A cette époque, clercs, magistrats, prêtres même étaient soldats : l'on vit, en revanche, plus d'un capitaine entrer dans les ordres ou revêtir, au besoin, la toge de Thémis. Tel avait été le sort de Deschamps. Le 5 février 1388, le roi l'avait nommé bailli de Senlis; et le 9 du même mois son serment avait été reçu. (5).

Eustache avait plus de quarante ans. Jusqu'alors, il avait traversé la vie en voyageur insouciant. Peut-être s'était-il marié : peut-être, avec le bonheur d'être père, éprouvait-il les inquiétudes qui s'y mêlent. Il commençait à songer à l'avenir (6). Les feux follets du monde ne pouvaient plus lui suffire (7). Il n'avait rien amassé ; quand la

[1] M^{ss} de la bib. nat.

[2] V. Crap. 124, 126, 127.

[3] Lettres du 5 novembre 1388 données à Fismes, cabinet des titres.

[4] Ballade relative à la guerre de Gueldres: m^{ss} de la bib. nat. f^o 10.

[5] V, Crap, supplément à la vie de Deschamps, p. 5,

[6] V, Crap, p. 41, 56,

[7] De mes cuidiers n'ay qui vaille deux gans:

Pour ce est trop foulz qui en cuidier se fonde,

V, Crap, p. 56,

saison de la récolte était venue pour ses contemporains, il se trouvait riche de titres et pauvre de revenus. La magistrature ne pouvait lui donner ce qui lui manquait. Aussi, quand sa nomination lui valut les compliments d'usage, il les reçut froidement et répondit par deux ballades railleuses. Dans la première, il apprend à tout que ce poste tant désiré ne lui assure pas même un logement convenable (1). Dans l'autre, il supplie les dames de la cour de le réclamer. Lui qui se plaisait à les distraire, lui qui les fit rire si souvent, le voilà contraint de faire le sage et de se tenir sur son siège, raide comme une statue (2). Son nouveau baillage renfermait Senlis, Pontoise et Compiègne. Il était donc obligé de tenir ses assises dans ces trois villes, et d'y avoir un logement convenable : afin de chevaucher de l'une à l'autre, et de marcher avec une escorte décente, il lui fallait six chevaux et cinq valets (3). Pour faire face à toutes ces dépenses, il touchait 16 s. ou 1 franc par jour (4). Aussi s'aperçut-il bientôt que sa place de bailli lui coûtait plus de 300 francs par an. Il eut recours à la bonté de Charles VI, à celle des princes. Peut-on sérieusement reprocher à Deschamps de tendre souvent la main, quand on le voit sans cesse investi de fonctions onéreuses et joué par la cour toutes les fois qu'il obtient une indemnité. Nous trouvons la preuve de ce dernier fait, non pas seulement dans ses œuvres (5) qu'on peut accuser de partialité, mais dans un document authentique. Par lettres du 23 avril 1389, le roi reconnaît que diverses sommes qu'il avait données à Eustache en trois fois (6) et montant ensemble à 1100 fr. n'avaient pas été payées ; il ordonna qu'elles lui seraient comptées (7).

Les ordonnances obligeaient les baillis à la résidence. La dignité de leur charge, voulait qu'ils eussent un hôtel. Deschamps fut donc dans la nécessité d'en acheter un à Senlis. Le roi, toujours libéral, lui

(1) V. Crap, 94.

(2) M^{ss} de la bibl. nat.

(3) V. Crap. p. 153.

(4) Par acte du 24 mai 1389, il donne quittance de 86 livres, 8 s, P, pour 108 jours de ses gages comme bailli, — Cabinet des titres, — V, aussi Crap, p. 153, 156.

(5) V. Crap. p. 8. 134, 153, 156.

(6) 10 mars 1387, 26 août et 5 novembre 1388 : cabinet des titres.

(7) Il toucha 500 f. à-compte le 2 mars 1389 : c'est sur sa quittance conservée au cabinet des titres que se trouvent son sceau et sa signature.

donna 600 fr. pour l'aider à payer cette acquisition (1). Il en fut de cette indemnité comme des autres. Le trésor n'en remit que le tiers (2). Il est bon de constater que les baillis du royaume avaient encore presque tous le privilège de percevoir le droit de sceau à leur profit. Ils allaient bientôt le perdre. Déjà ceux de Senlis, de Vermandois et d'Amiens en avaient été dépouillés. Deschamps crut pouvoir le réclamer, et, à son défaut, il sollicitait l'abandon des émoluments produits par les exploits de Pontoise. Nous ignorons s'il gagna son procès. Mais le roi reconnut que sa requête était fondée et c'est pour y satisfaire qu'il donna les 600 fr. dont nous venons de parler (3).

On voit que la vie de Deschamps n'était qu'une lutte entre la modicité de sa fortune et les exigences de sa position. Son domaine près de Vertus était ruiné; ses hôtels de Paris et de Senlis, la châtellenie de Fismes étaient des propriétés onéreuses; il était seigneur de Barbonval, petite commune du Soissonnais; ce mince fief ne lui donnait guères qu'un titre. Il possédait encore à Givry un hôtel de Franco aleu: mais il avait eu le sort de la Maison des Champs; en 1385 (4). Huguenin de Charmis, Jean Barbier de Couzances, Philibert de la Cour en guerre avec le seigneur de Givry vinrent ravager ses terres: on leur dit la maison d'Eustache ne relevait pas de ce gentilhomme, on leur fit voir sur la porte les pannonneaux signalant la sauvegarde royale: mais ils n'en tinrent compte et enlevèrent les récoltes, les bestiaux et tous les meubles que l'édifice contenait. Eustache était alors en Flandres: à son retour il obtint le 26 novembre 1387 des lettres du roi, par suite desquelles on fit une enquête. Les coupables furent connus et assignés en parlement; mais ils firent défaut. Le plaignant affirma par serment que ses pertes montaient à 200 l. t.: on les lui adjugea, en y joignant 300 l. de dommages et intérêts; les voleurs furent de plus condamnés au bannissement et à la prison, jusqu'au paiement d'une amende de 1000 l.: de plus leurs biens furent confisqués; probablement Eustache en fut pour ses frais. Pour augmenter ses revenus, il essaya de faire valoir ses biens: mais cette tentative ne fut pas heureuse, il y renonça (5).

(1) Lettres du 17 juin 1389, cabinet des titres.

(2) Quittance du 4 septembre 1389, cabinet des titres.

(3) V. Crap. p. 135. — Lettres du 17 juin 1389, cabinet des titres.

(4) Arrêt criminel du parlement du 10 mars 1513, t. xii, p. 200.

(5) M^{re} de la bibl. nat.

A tous les titres que nous lui connaissons il en joignait d'autres plus difficiles à préciser. Philippe duc de Bourgogne, le roi de Navarre, Jean de Bourgogne, encore comte de Nevers, Philippe de Bar, Enguerrant de Coucy, l'avaient admis au nombre de leurs officiers; probablement c'était une manière honorable de lui faire accepter une pension; cependant dans une de ses ballades il prétend qu'il devait à chacun de ces princes un mois de service (1). Il amusait dames et seigneurs; chacun voulait l'avoir à sa cour; on l'admettait à toutes les parties (2); on craignait aussi ses traits piquants. Sans doute avec des bienfaits on put les émousser; mais on ne l'empêcha pas toujours de les lancer.

Louis de France, frère de Charles VI, comptait Deschamps parmi ses plus anciens serviteurs. Il ne l'oubliait pas quand il distribuait ses largesses (3). Mais aussi parfois il agissait avec lui sans façon: c'est ainsi qu'un jour il lui prit son cheval pour le donner à Pierre de Craon, alors son favori. Il se hâta de le payer 50 écus d'or à la couronne (4). Quand sa fortune politique s'agrandit, quand devenu duc d'Orléans, il se vit appelé par la maladie de son frère à gouverner le royaume, il eut plus d'une fois recours à la plume amie de son fidèle écuyer. Il l'avait nommé maître de son hôtel; il le fit encore maître des eaux et forêts dans ses terres de Brie et de Champagne. En septembre 1389, ce prince avait épousé la fille d'Isabelle de France et de Jean Galeas Visconti, la belle et malheureuse Valentine de Milan. En dot elle avait apporté 400,000 florins, le comté d'Asti en Italie et celui de Vertus en France. Deschamps se trouvait pour la seconde fois officier de son seigneur féodal; nous le voyons, le 1^{er} octobre 1393 dans ses nouvelles fonctions, sommer tous les usagers de faire connaître leurs droits sur les forêts de la montagne de Reims dépendant des domaines du duc d'Orléans (5).

(1) Il ne figure à aucun titre sur les listes des officiers de la maison de Bourgogne placées à la suite du Journal de Paris, publié par MM. de Salles et de la Barre, Paris 1729, in-4°. Mais on y trouve plusieurs de ses compatriotes tels que Jean Canard Vidame de Reims, Chancelier de Bourgogne, et frère Nicole de Vertus, confesseur de Philippe le Hardy. — Deschamps recevait des cadeaux des princes. Ses ballades nous le montrent demandant une houpelande au duc de Bourbon, un cheval à Philippe de Bar.

(2) V. Crap. p. 171.

(3) Lettres de don .J. du octobre de 1389. Cabinet des titres.

(4) Lettres du 14 may 1389. Cab. des titres.

(5) Pièce du cabinet des titres. Les titres des gens de Villers-Cotteret soulèverent quelques difficultés que Deschamps trancha à leur profit.

XXVI

Plus il avait de maîtres, de places et de dignités, moins il pouvait siéger dans son bailliage. Ses lieutenants Jean Dailly, Jehan le Charron (1), son fils Laurent le remplaçaient quand il allait à la cour où l'appelaient sans cesse les ordres et les faveurs des princes. Cependant, plusieurs ordonnances aussi sages que rigoureuses imposaient aux magistrats l'obligation de résider dans leur ressort, à peine de perdre leurs appointements. Elles enjoignirent aux procureurs du roi de signaler l'absence des baillis, et dans ce cas aux receveurs des finances de leur refuser leurs gages. Dans ce temps là, les fonctionnaires étaient souvent jaloux les uns des autres. Ceux de Senlis se firent souvent un vrai plaisir de dénoncer le bailli courtisan et de retenir les émoluments de sa place. Le poète eut recours à ses armes ordinaires. Il lança contre receveur et procureur rondeaux et ballades (2), et adressa au roi des plaintes en même temps railleuses et suppliantes. Fatigué de la petite guerre qu'on lui faisait, il alla même jusqu'à donner sa démission. On ne l'accepta pas, et le roi vint sans doute au secours de son vieil huissier d'armes.

Deschamps eut à subir un autre genre d'hostilité. Alors les bourgeois se passaient parfois la fantaisie de faire un peu d'opposition au gouvernement dans la personne de ses mandataires; et la cité de Senlis éprouva ce besoin vers le mois de juillet 1394. Jusqu'à ce moment, les baillis avaient reçus des épices et des cadeaux de vivres et de vins, surtout au moment où s'ouvraient les assises. Les notables découvrent tout d'un coup cet énorme abus; la population s'élève, et, en assemblée générale, elle décide que dorénavant on ne donnera plus au chef de la justice locale que deux pots de vin et seulement le premier jour de la session (3). Eustache ne prit pas la chose au sérieux: mais il répondit par une ballade (4) et une longue épître (5) où il plaide gaiement sa cause. Nous ne savons s'il finit par la gagner; mais tout porte à croire que les rieurs furent de son côté et qu'il eut le plaisir de tirer les derniers coups de canon.

(1) 1391-1404. V. Crap. suppl. de la biographie de Deschamps.

(2) M^{re} de la bibl. nat.

(3) Délib. du 19 Juillet 1394. Reg. des délib. de la commune de Senlis. V. Crap. suppl. de biog. de Deschamps.

(4) V. Crap. p. 130.

(5) M^{re} de la bibl. nat.

Il était alors menacé d'une perte plus sérieuse. En 1393, à l'occasion du mariage de Richard, roi d'Angleterre et d'Isabelle de France, on fit remise au peuple de quelques impôts. Néanmoins pour payer la dot de la jeune princesse et solder les frais de ses noces, on fut obligé d'inventer d'autres contributions. On se trouvait dans l'une des hypothèses prévues par l'aide aux quatre cas (1). On fit revivre cette ancienne coutume et on mit une nouvelle taille sur toute la nation. Les officiers du roi ne furent pas exceptés. On épargna seulement les mendiants, les gens d'église, les hommes d'armes et les nobles non marchands. D'autres ordonnances diminuèrent et le nombre des fonctionnaires, et le chiffre de leurs gages. Elles atteignirent les pensions viagères. Huit huissiers d'armes du roi furent condamnés à subir une réduction notable d'appointements. Eustache fut du nombre; de plus, on suspendit sa rente sur la recette de Vitry. Il lui fallut recourir encore à la protection du roi et à celles des princes (2).

Son étoile pâlisait, et déjà depuis un demi-siècle il soutenait la lutte de la vie. Les privations, les contrariétés attachées à tous les offices publics, les inimitiés qu'il avait excitées, les soucis inhérents à sa position d'homme de cour, les périls qui le menaçaient sans cesse dans ses moyens d'existence l'avaient rapidement

lassant, moins recherché des amis, ses protecteurs étaient morts, retirés de la cour, ou sans mémoire. Aux glorieuses campagnes, aux jours de fête avaient succédé la triste toux et les maussades rhumatismes; et le poète était réduit à demander au duc d'Orléans la permission de le servir la tête couverte (3). Eustache tomba malade : Valentine de Milan, qui l'avait aussi nommé son écuyer, les dames dont le cœur se souvient encore, alors que celui des hommes oublie, récitèrent des prières en sa faveur. Il guérit et les remercia gracieusement. Mais il comprit que l'avenir était fini pour lui. Ce fut en arrière qu'il jeta ses regards; ce fut au passé qu'il demanda désormais des inspirations. Il dit de tendres adieux aux amours, aux plaisirs, à l'espérance, à toutes ces illusions qui conduisent l'homme si loin dans la vie qu'il ne peut plus reculer, et ne songea plus qu'à

(1) Les vassaux y étaient soumis 1° pour repousser l'étranger; 2° quand le seigneur partait pour la croisade; 3° s'il était captif et obligé de se racheter; 4° s'il mariait sa fille.

(2) V. Crap. p. 124-125-126-127. — Ord. de mars 1393. art. 14.

(3) Il le remercie de cette faveur dans une ballade. M^{ss} de la bibl. nat.

repousser les assauts dirigés contre ses titres, ses pensions et tout ce qui constituait sa position. La politique n'avait pas encore trouvé le secret de satisfaire toutes les ambitions et de donner à chacun la place qu'il devait occuper. Cette importante conquête sociale est sans doute réservée aux réformations modernes. On cherchait alors de tous côtés des fonctionnaires âgés pour les prier poliment de ne plus se sacrifier au service de l'Etat et de songer enfin à leur santé. Deschamps avait trop parlé de ses trente ans de service; et cette fois on ne les perdit pas de vue. Vainement il eut soin de vanter dans maintes ballades la valeur, le mérite, la prudence des gens de cinquante ans (1), et de prêcher aux princes l'obligation de conserver près d'eux de vieux serviteurs; rien n'y fit. Son heure était venue et il allait subir à son tour la peine du talion. On le fit passer pour mort. Le moyen était original et peut-être neuf. Charles VI était alors souvent en démençe. Le duc d'Orléans, tout entier aux plaisirs et aux affaires ne songea pas à vérifier le fait. D'ailleurs les princes ne sont-ils pas toujours pressés de faire un ingrat et cent mécontents. On disposa des offices de Deschamps et notamment du bailliage de Senlis (2); ce n'était pas la première mystification dont il était victime. Les princes, les seigneurs, les financiers qu'il avait maintes fois attaqués, n'étaient pas fâchés de prendre leur revanche et protégeaient sous main les mauvais tours dont il eut à se plaindre. Tantôt on lui enlevait son diner; tantôt on le mettait sur un cheval décharné et on le promenait à son de trompe comme s'il eut été condamné pour vol; dans d'autres circonstances, on l'avait gravement maltraité (3). Cette fois la plaisanterie passait toutes les bornes. Le poète donna signe de vie; il fallut bien reconnaître qu'il ne s'était pas encore embarqué pour l'autre monde, il fut remis en fonctions et son aspirant successeur en fut pour ses frais de courbettes, de mensonge et les droits du sceau, qui déjà se trouvaient payés (4).

Cependant, il en est des disgrâces comme de la calomnie, il en reste toujours quelque chose, et Deschamps ne put se relever de la secousse qu'il avait essuyée. On avait constaté qu'il était vivant, mais on trouva que vraiment il était trop âgé pour bien faire son service et on le condamna définitivement à la retraite; seulement

(1) V. M^{ss} de de la bibl. nat.

(2) V. Crap. 129.

(3) Ballades diverses. M^{ss} de la bibl. nat.

(4) V. Crap. p. 129.

cette fois on y met des formes, et ce fut le duc d'Orléans lui-même qui pria son vieil ami de donner sa démission. Il fallut céder, et Pierre de Precy, maître d'hôtel du duc, obtint le bailliage de Senlis; mais disons-le de suite, le prince se conduisit généreusement et bientôt après, le 19 mars 1404, il donnait à Eustache un brevet de trésorier du roi sur le fait de la justice (1). Vers 1390, il y avait en France cinq trésoriers; deux d'entre eux gouvernaient les finances de l'état, les trois autres jugeaient les difficultés relatives à cette administration. Par économie, le 7 janvier 1400, on avait décidé qu'il n'y aurait plus qu'un trésorier; il fallut donc violer cette ordonnance pour donner à Deschamps la place qu'on lui confiait. On eut soin en rédigeant les lettres de sa nomination, de répondre à tous les reproches d'ingratitude dont il avait accablé la cour; on affecta même d'y reproduire plusieurs de ses expressions et l'on fit allusion à quelques-uns de ses refrains. Cette vengeance, peut-être malicieuse, était noble et digne d'un roi (2). Cependant le public murmura de cette illégalité et de bien d'autres qui se commettaient alors: la misère du pays réduisit le gouvernement à lui donner satisfaction. Il fallut de nouveau diminuer le nombre des officiers et notamment celui des trésoriers. Eustache fut destitué au bout du huit jours, si on en croit ses plaintes (3). Il oubliait que lui-même s'était souvent prononcé contre la multiplicité des fonctions et des titres distribués par la cour (4): il n'avait rien à dire. Souvent il avait chanté le bonheur de la vie champêtre et les ennuis de la vie publique; c'était le cas de mettre ses théories en pratique, il n'en eut pas le courage; peut-être aussi la modicité de ses revenus le força-t-elle à tenter encore une fois la fortune. Il recommença démarches et balades suppliantes; il rappela ses vieux services, son dévouement à

(1) Son installation eut lieu le 4 juin suivant. V. Crap. supplément, p. 14.

(2) Charles, etc. Savoir faisons que nous recordant et considérant les grans et notables services que ledit Eustache a faits par très longtemps à nostre très chier sieur et père, que Dieu absolve, à nos prédécesseurs en plusieurs et maintes manières, tant en nos guerres comme autrement, à nous dès nostre enfance et à nostre dit père, fait chacun jour, et espérons qu'il fasse advenir, attendu les sens, prud'homme, loyauté et bonne diligence de sa personne, les peines et les travaux par lui soutenus en nostre service et son âge ancien, voulant rémunérer nos anciens serviteurs et les mettre plus à leur aise selon le degré de leurs âges, afin que les jeunes aient exemple de nous mieux et plus loyaument servir, sans les vouloir desappointer de leurs estats en leurs jours anciens, etc. V. Crap. supplém. p. 14.

(3) Cependant ce ne fut qu'en 1407 que les trésoriers de France, sur le fait de la justice, furent définitivement supprimés.

(4) V. Crap. p. 37-139.

XXX

Charles V et à ses fils, et parvint à faire comprendre qu'il était odieux de condamner à la misère un homme dont on avait pendant longtemps exploité la jeunesse, l'esprit et les talents. Ses peines ne furent pas perdues, et il réussit à se faire nommer général des finances (1). Cette place l'obligeait à chevaucher par le royaume, à l'effet d'examiner les registres et la conduite des élus, receveurs, grenetiers et contrôleurs. Le nombre des généraux varia souvent, sous ce règne où rien n'était stable ; et ces dignitaires furent sujets à de brusques révocations. Le gouvernement changeait de main à chaque instant : les favoris de la veille étaient destitués le lendemain. Deschamps ne fut pas plus heureux que les autres ; à peine était-il nommé, qu'il se vit menacé ; il ne voulut pas succomber sans combattre et il présenta requête au roi, à ses oncles et au duc d'Orléans. La mort de ce prince assassiné le 23 novembre 1407, enleva à Eustache son dernier protecteur. Il lui fallut enfin renoncer aux faveurs de la cour ; s'il s'y résigna, ce ne fut qu'après avoir maudit l'ingratitude des princes et la perfidie des hommes qui se jouaient de sa faiblesse (2). Ici finit sa vie active ; elle fut comme celle de bien d'autres, pleine d'espérances au début, de désirs dans l'âge mur, de déceptions à son déclin. Son sort était celui de tous ceux qui veulent jouer un rôle dans la comédie humaine. Il avait largement payé sa dette au pays, et si la patrie ne s'acquitta pas de la sienne, il pouvait se consoler, en formant appel au tribunal de l'avenir. Si pour un bailli tout est fini quand le roi le remercie, il n'en n'est pas de même du littérateur ; pour lui, la vie n'est qu'un passage, et quand l'homme s'évanouit, le poète reste.

Eustache Deschamps, auteur dès son jeune âge, écrivait encore aux bords de la tombe : aussi le seul recueil connu de ses œuvres renferme-t-il près de 80,000 vers (3). Il ne paraît pas s'être jamais occupé de réunir toutes ses poésies, et d'en multiplier les exemplaires.

(1) Les états de 1358 en créèrent 3. Charles VI, par lettres de février en 1384, en avait porté le nombre à 6. Ils furent réduits à 3 par lettres de 1393. Le 3 août 1399 on en nomma 3 autres ; enfin, en 1413 il n'y en avait plus que deux.

(2) V. Crap. Ballade contre les gens de cour. p. 17-43-106. — Je suis moqué : ainsi sont vieilles gens. P. 53.

(3) Au milieu de ce volume se trouve la mention suivante : Cy commencent plusieurs ballades morales faictes par ledit Eustace, lesquelles ont esté trouvées en plusieurs papiers et escripts depuis les précédens balades cy dessus descriptes.

Un scribe patient, et grâces lui soient rendues, chercha de côté et d'autres les feuilles éparées qui les contenaient et les copia : mais rien ne prouve qu'il ait pu rendre complet le volume qu'il forma (1). Nous ne publierons pas tout ce qu'il contient ; déjà M. G. A. Crapelet en a fait connaître une partie. Nous avons choisi parmi les pièces inédites, celles seulement qui ont un intérêt historique, et quelques-unes de celles qui concernent leur auteur. Son caractère expansif nous livre les détails intimes de sa vie : il chante ses beaux comme ses mauvais jours. On le voit jeune homme saluer l'avenir, vieillard regretter le passé, et tour à tour caresser et maudire le monde et la fortune. Souvent sa muse conta fleurette ; l'amour, ses joies et ses peines, ses désirs et ses regrets lui dictèrent de tendres poésies. Dans son recueil, elles sont sans nombre, comme au retour du printemps les blanches marguerites dans la verte prairie. Ne me demandez pas si jamais un nom bien aimé s'égare au milieu de ses chants du cœur : respectons le voile jeté par le poète sur les liaisons qui le firent heureux ; le crépuscule du soir convient au bonheur.

Deschamps fit partie d'une de ces sociétés poétiques et galantes connues sous le nom de Puits d'amour : il adresse au prince du Puits, c'est-à-dire au chef de son amoureuse confrérie un grand nombre de ses ballades. Toujours il conserva ses habitudes de respect pour les dames : elles eurent toujours droit à ses hommages (2) : le premier jour de l'an il leur envoyait pour étrennes affectueuses ballades ou rondeaux aimables. Il s'était promis de chanter chaque année, à pareille échéance, l'amour, ses douleurs et ses plaisirs. Le recueil de ses œuvres prouve qu'il se tint parole.

Les princesses, les damoiselles jeunes et joyeuses ne se faisaient aucun scrupule de mettre sa verve à contribution. Pour leur plaire, il fit des rondeaux qu'elles pouvaient dire ou chanter : on y parlait au féminin (3). Souvent, aux provocations des belles châtelaines, il répondait par des boutades satyriques et audacieuses. Son trait portait haut, et rien ne l'arrêtait (4). On

(1) Voir pour sa description, Crap. préface, p. 57. On y trouve 4475 ballades, 171 rondeaux, 80 virelais, 44 lais et 45 pièces diverses en vers ou en prose.

(2) J'ay puis vingt ans au jour de l'an nouvel
Acoustumé de faire une chanson.

Sur l'art d'amour. — M^{us} bib. nat. — V. aussi Crap. p. 90.

(3) V. M^{us} de la bibl. nat.

(4) V. Crap. p. 34-48-65. — M^{us} de la bibl. nat.

XXXij

connaît ses ballades contre sa femme et le mariage : le paradoxe s'y trouvait pour lui renfermé dans un cadre trop étroit. Il fit sur ce sujet un poème de plus de 10,000 vers (1). Cette fois, il se trouve en rase campagne : le champ de bataille est large en tous sens, et son imagination satyrique y peut vagabonder à l'aise. Il suppose qu'un vieux garçon, nommé Francvuloir, reçoit de Servitude, Désir, Faintise ses bons amis le conseil de se marier. Le pour et le contre se plaident. Francvuloir consulte un homme sage nommé Répertoire de science. Celui-ci donne son avis et force citations à l'appui. Le résumé de cette longue discussion est qu'en mariage il n'y a que maux à trouver, et que le bonheur est dans le célibat (2). L'inconstance des femmes, leur vanité, leurs caprices, leur coquetterie, et en général les travers que la médisance leur prête, y sont peu ménagés. L'union conjugale n'y est pas mieux traitée. Les chaînes dont elle lie les époux, les dépenses qu'elle entraîne, les charges et les inquiétudes de la paternité sont tour à tour mises en relief, avec une exagération qui ne peut être sérieuse. Au milieu de ces diatribes, se trouvent de longues tirades contre les avocats, les moines, les magistrats, les cardinaux et les nobles. Ce poème est une longue satire contre l'ordre social. L'auteur se venge de ses disgrâces. Pour en être convaincu, il suffit de lire les deux premiers chapitres lancés contre les amis égoïstes et sans mémoire. Dans ce torrent de méchancetés, parfois brutales, on rencontre plusieurs morceaux d'un mysticisme obscur. Deschamps oppose aux tentations de la chair, aux désirs mondains, le bouclier des vertus théologiques, les jouissances calmes et sérieuses que donnent la prière et l'étude. On reconnaît partout l'homme battu par la tempête du siècle, réfugié dans le port de la religion. On voit le vieillard mécontent du monde dont il peut se plaindre, dont il n'attend plus rien. Ce pamphlet rimé ne vaut pas les ballades si énergiques, si piquantes de l'auteur : il y a plus de mauvaise humeur que de verve, plus de colère que d'esprit. Cependant, des détails sur les mœurs des temps, des souvenirs historiques, des traits malicieux et souvent justes, en feront toujours une œuvre digne d'intérêt.

A côté de ce long sophisme, se trouve au contraire des œuvres qui respirent la morale la plus digne et les principes les plus purs. La ballade de Deschamps, sur l'existence de Dieu (2), sera toujours citée comme

(1) V. Crap. préface. P. 59-40-41-42-47-48-49-50-51.

(2) V. Crap. Les titres de quelques chapitres de ce poème. Pref. p. 37. Il y en a dans le poème, 94.

(3) V. Crap. p. 2.

une ode d'une haute inspiration, comme un des plus nobles fleurons de notre vieille littérature. Il en écrivit plus d'une du même genre (1). Aussi, est-ce à juste titre qu'on donne à ses œuvres le nom de poésies morales. On a dit que le massif volume qui les renferme contenait un grand nombre de pièces obscènes : il est vrai, seulement, qu'on trouve çà et là des plaisanteries indécentes, quelques locutions grossières et deux ou trois morceaux dont le style est graveleux. Les mœurs des temps peuvent leur servir d'excuse. Mais, Dieu merci, ces tâches sont clair-semées ; elles ne forment que de rares exceptions. La franchise, la bonne foi, le patriotisme, le courage, l'amour de la liberté sont les dieux que l'auteur encense. C'est en leur nom, en leur honneur que, pendant trente ans, il chante et combat sans relâche, sans découragement et non pas sans danger. Il y avait du mérite à le faire à une époque où les princes de l'église donnaient au monde le triste spectacle de leurs querelles égoïstes, à une époque où les grands de la terre insultaient à la misère des peuples par leurs divisions et le scandale de leurs dépenses.

Rien de plus varié que le manteau sous lequel Deschamps cache ses conseils. Tantôt il parle froidement le langage de la raison ; tantôt il s'indigne, et sa juste colère éclate en vers énergiques et sanglants. Ailleurs, il prend un masque malin et fait rire ceux qu'il mord, ou rit lui-même des coups qu'il a portés. Chanson, causerie, prosopopée, satire directe et brutale, sont tour-à-tour mises en œuvre. Au besoin, le poète se fait fabuliste, mais ce n'est pas pour le plaisir de cultiver la littérature naïve et légère. Pour lui la fable est ou la flèche qui part, sifle et blesse, ou le bouclier qui défend l'agresseur. Il est aujourd'hui difficile de deviner le sens de ces poésies allégoriques ; mais on ne peut douter qu'elles n'aient toutes une portée politique. Toutes dénoncent un fait, un acte, un homme ; et leur moralité sait, avec courage, adresser un reproche ou un conseil aux puissants du jour. L'auteur se sert avec audace et bonheur d'un usage introduit par les sociétés du Puits d'amour : L'envoi de chaque ballade était fait au prince du Puits. L'auteur, dans celles qui sont satyriques, n'a garde d'oublier ce titre et l'emploie tantôt au singulier, tantôt au pluriel. Toujours chez lui ce titre désigne Charles VI, son frère ou leurs oncles. Souvent on l'avertit des im-

(1) V. Crap. p. 44, 44, 408. — V. M^u bibl. nat.

XXXIV

prudences que commettait sa franchise. Il répondait résolument :
Nuls prodoms ne doit faire le voir (1).

Deschamps, en digne serviteur de Charles V, ne comprenait pas la vertu. Sans le savoir à ses yeux les vices étaient enfants de l'ignorance. Aussi professe-t-il le plus profond mépris pour les nobles illétrés et les ânes couronnés (2). Le soleil est aux cieus : comme lui la science doit rayonner d'en haut, descendre sur la foule, l'éclairer et l'aider à soutenir ici bas la lutte du bien contre le mal. On peut passer quelques travers d'esprit à l'homme qui n'a cessé de défendre et d'exalter ces principes fondamentaux de la civilisation.

Si le duc d'Orléans fut un prince brillant et instruit, si les ducs de Bourgogne et de Berry protégèrent les gens de lettres, Deschamps put s'en glorifier. Il s'était mis à la tête du mouvement littéraire qui se manifesta dans le monde à la fin du 14^e siècle et au début du 15^e. Les auteurs contemporains lui rendaient justice et correspondaient avec lui. Christine de Pezan lui dédiait une satire sur les vices du temps (3). Geoffroy Chaucier, le joyeux conteur de la vieille Angleterre, le priait de faire quelques vers pour lui. Les princes se piquèrent d'être ses protecteurs. Les gens ignares et vicieux, les financiers, sangsues du peuple, les hommes vendus à l'étranger, furent seuls ses adversaires : leur inimitié lui fait honneur.

La Cour lui rendait justice : et vers 1381, il fut chargé d'écrire l'histoire de Charles VI et celle de son frère (4). Il accepta cette tâ-

(1) *Aucuns me dient que je suis trop hardis,
Et que je parle un pou trop largement. . .
Prince, je trais en hault légèrement
Sans nul férir, s'entechiez ne se sent ;
Et que sur lui laist mon carrel cheoir
Dont il se puet garder légèrement
Par le fuir. Et dis en concluant.
Que nuls prodoms ne doit taire le voir.*
M^u bibl. nat.

(2) V. Crap. 30.

(3) A très experts en sens apais,
Eustace Morel, ou a pris,
De Senlis baillif tres notable.
M^u de la bibl. nat.

(4) Puis son sacre me fut grant peine née,
Estans o eulx, d'encerchier et enquerre
Et d'escripre leurs faiz par la contrée,
V. Crap. 410.

che, mais l'a-t-il remplie? c'est ce que nous ignorons. Sans doute l'ensemble de ses ballades forme des mémoires sur cette époque : mais on ne peut les ériger en chronique. Il en est de même de deux poèmes allégoriques, qui ne sont que de longues satyres contre les princes et les ministres qui tinrent les rênes de l'Etat à cette malheureuse époque. L'un d'eux a pour titre : Du mauvais gouvernement de ce royaume selon ceste fiction que l'auteur adresse au lyon en condescendant aux autres bestes par manière morale. Deschamps commence par faire l'éloge d'un lyon qui savait régner, gouverner et administrer avec sagesse : il se fit vieux et descendit vers la tombe. La discorde, la corruption, montent sur le trône et font si bien que la nation se voit obligée d'aller se plaider aux dieux éternels. Le ciel veut punir l'espèce humaine et lance sur la terre la haine et la guerre ; le renard persuade au léopard, qui représente l'Angleterre, d'envahir les domaines du lion, qui n'est autre que le roi de France. Ce poème, qui comptait déjà 2,855 vers, ne fut pas achevé. Nous publions l'autre satire, elle est moins épique mais beaucoup plus courte : ses allusions sont transparentes ; elle roule aussi sur la comparaison du règne de Charles VI et celui de son père.

Eustache dut écrire aussi un poème, peut-être même une histoire de Charles V et de du Guesclin : il y travailla pendant trente-deux ans. Du moins il le laisse entendre assez clairement dans une de ses ballades et dans son poème du Miroir du mariage (1). Nous ne savons ce qu'est devenu ce curieux travail. Il fit sur Charles le Sage et son bon connétable des lays et des ballades (2) : mais il évident qu'il entend parler d'une composition plus sérieuse et de plus longue haleine. Sans doute quelque ami de notre ancienne littérature aura l'honneur de lui restituer un jour des récits que la franchise et l'indépendance de Deschamps rendront d'un haut intérêt.

Notre poète n'écrivait pas toujours en vers, et le recueil de ses œuvres contient plusieurs morceaux de prose. Le plus curieux a été

(1) Je veul cesser mon livre de mémoire,
Où j'ay escript depuis trente deux ans
Du saige Charles le quint l'histoire,
Les prouesses que fis le bon Bertrand.
V. Crap. 410, 287..

(2) V. Crap. 134.

XXXVj

publié (1), c'est une prosodie à l'usage du 14^e siècle ; elle porte la date du 25 novembre 1392, l'auteur la rédigea par ordre d'un sien, seigneur et maistre qu'il ne nomme pas. Il ne prêchait donc pas toujours dans le désert, et les nobles de ces temps étaient dignes de ses leçons. Il recueillit les règles que Guillaume de Machault lui avait apprises, et emprunta quelques-uns de ses exemples aux poésies de son maître.

Nous citerons aussi deux mémoires sur les divisions qui déchiraient le monde chrétien : l'un est en latin et parut au mois d'avril 1393 (2); l'autre, composé dans la même langue, fut traduit en français par ordre du duc de Bourgogne; il porte la date du 13 avril 1393 (3).

Deschamps prit aussi part comme écrivain aux querelles religieuses de son temps. Il soutint de ses mordantes satyres les efforts tentés par l'université de Paris pour obtenir la démission des deux papes qui se disputaient le trône de saint Pierre; il applaudissait aux sérieux factums composés dans le même but par son compatriote Nicolas de Clamanges. Mais la popularité ne l'énivra pas, il sut toujours distinguer les dogmes religieux des abus nés du temps et de la corruption des mœurs; en attaquant les cardinaux, il chantait les vertus des apôtres; il sifflait de honteux scandales, mais il s'agenouillait devant le Dieu qui délivra l'homme et lui donna des frères.

Le bailli de Senlis faisait aussi des vers dans la langue de Virgile. Son œuvre latine renferme des moralités, des ballades, des dits notables et un petit poème rimé sur l'histoire des Gaulois (4).

(1) Cf commence l'art de dictier et de faire chançons, ballades, virelais et rondeaux : et comment anciennement nul ne osoit apprendre les sept ars libéraux ci-après déclarés, si il n'estoit noble. p. 588 du m^{ie} v. Crap. p. 237.

(2) V. m^{ie} bibl. nat. à la fin du volume.

(3) Cy commence la dolente et piteuse complainte de l'église moult désolée aujourd'hui. Ceste épistre fist et compila Eustace Deschamps dit Morel au traicté de la paix des deux roys de France et d'Angleterre estant pour lors à Lollinghen et la mist de latin en François au commandement de Monseigneur de Bourgogne, 13 avril 1393. — M^{ie} bib. nat. p. 400.

(4) Commemoratio hystorie senonum gallorum conspiliata et rithmata per Extacium de Campis ultra Virtutum in Campaniâ. — M^{ie} bibl. nat. p. 560. Cette pièce a 270 vers.

On lui doit aussi une composition dramatique en vers français : il met en scène les offices de l'hôtel du roi, c.-à-d. panneterie, eschançonnerie, cuisine et sauserie. Suivant l'usage, chacun vante son mérite et déprécie son confrère. La discussion s'anime, mais survient le maître d'hôtel qui met d'accord les querelleurs en leur prouvant qu'ils sont tous utiles (1). Souffise à chacun son état : telle est la moralité de cette petite pièce.

Deschamps avait entrepris d'autres travaux plus graves. Nous possédons le plan d'un de ces ouvrages ; les vingt chapitres qui devaient le diviser avaient déjà leur titre. Le but de l'auteur était d'interdire aux princes la magie et la divination : il avait réuni de nombreuses citations et de notables exemples empruntés à l'histoire ancienne et aux saintes écritures. Ce traité, qui ne fut pas mis à fin, avait un but politique et moral. La superstition du temps admettait la sorcellerie ; les princes et les nobles y avaient trop souvent recours. La maladie de Charles VI ne pouvait être guérie par les médecins ; on consulta des charlatans. La haine populaire, aveuglée par l'esprit de faction, accusait le duc d'Orléans et Valentine de Milan, son épouse, d'employer pour perdre le roi des conjurations magiques : on prétendit même que la duchesse possédait l'art de faire les poisons. Il était à peu près certain que le duc avait consulté des sorciers ; c'était plus qu'il n'en fallait pour accréditer d'odieuses suppositions. Peut-être Deschamps voulait-il guérir un prince, qu'il aimait, d'une faiblesse trop commune alors.

Deschamps écrivait aussi sur les misères de la vie, le jugement dernier, ses peines et ses récompenses, un traité qui ne comptait pas moins de 38 rubriques (2). Cet ouvrage n'a pas de titre, à moins qu'on ne prenne pour tel une fort longue phrase latine qui fait connaître l'intention de l'auteur et les sources auxquelles il puise son idée première (3). Le texte se compose de citations

(1) Cy commence un beau-dit des offices de l'ostel du roi, c'est assavoir panneterie, eschançonnerie, cuisine et sauserie à jouer par personnaige. V. Crap. pref. p. 56-37-38. — M^u bib. nat. p. 876.

(2) Ci commencent les rubriques de ce petit livret qui seront trouvées selon le nombre qui sensuit. M^u de la bibl. nat.

(3) Incipit liber de vilitate conditionis humane nature, id est de miseria hominis, editus à Domine Pappa Innocentio III.... de contemptu mundi applicato in parte ad materiam sequentem verbis gallicanis per magistrum Eastachium Morel de Virtute scutiferum, ad reprimendam superbiam que caput est omnium vitiorum.... Sequitur ejusdem libri capitulum secundum in Jheremia.

XXXviii

latines et de strophes en vers français mis en regard. Le sens en est religieux et philosophique. A la fin se trouve une prière à la Vierge.

Deschamps était bien loin des jours où l'amour et la gloire inspiraient son génie. Le feu de sa verve s'éteignait au souffle de la vieillesse. Pour lui la soirée de la vie s'avancait, et la nuit déjà l'enveloppait de son voile glacial. Le vieux trouvère chantait encore : mais sa voix tremblait de froid. Ses dernières ballades sont tristes et serrent le cœur. Les douleurs physiques éteignent cette pensée jadis si nerveuse. Elle pâlit devant la mort ; à son aspect l'âme du poète s'agite et s'inquiète. Elle regarde en arrière, pleure et frémit. C'est au repentir, c'est à la confiance dans la miséricorde de Dieu qu'elle consacra les dernières notes de sa lyre expirante (1).

Voyez cette source jaillir de la roche moussense. D'abord, ses eaux limpides et naissantes coulent sur un sable pur. Sur ses rives les jeunes filles cueillent fraîches fleurettes. Le rossignol vient y chanter. Le ruisseau promène d'abord lentement son cristal et son doux murmure. Plus loin, son lit s'est creusé ; ses ondes s'agitent. Les orages en ont fait un torrent. Ses flots mugissants et blanchis d'écume roulent de rochers en rochers. Une force irrésistible les pousse en avant. Troublés, pleins de débris, ils ont gagné la plaine. Fatigués et silencieux, ils suivent la pente qui les entraîne et vont se perdre dans l'abîme des mers. Ainsi s'en va la vie, en route active et inquiète. Au berceau, gaie, brillante, heureuse, triste et sombre aux approches de la mort.

Deschamps l'attendit en chrétien et en poète. La prière et les lettres se partagèrent la fin de ses jours. La fiction du Lion (2) et le Miroir du mariage (3) furent pour lui le chant du cygne ;

M^h de la bibl. nat. — Innocent III, élu en 1198, mort en 1216, obligea Philippe Auguste à reprendre la femme qu'il avait repudiée, et Jean sans terre à se reconnaître vassal du saint-siège. Ce pape, ferme et éclairé, composa de nombreux ouvrages qui furent édités à Cologne en 1552 et 1572, à Venise en 1578, à Paris en 1682.

(1) V. m^h de la bibl. nat.

(2) Cy mourut l'acteur et pour ce demoura la fiction cy-dessus imparfaite. M^h bib. nat. p. 465.

(3) De la matière de ce livre ne traite l'acteur plus avant, pour maladie qui lui survint, de laquelle il mourut, Dieu lui pardoint à l'âme. M^h bib. nat. — Entête du manuscrit se trouve un sommaire des matières qu'il contient. A la

Il ne put les achever. Il avait terminé la partie satyrique de ce dernier poème, et il allait lui donner une suite vraiment historique. Franc-Vouloir reprochait à la Folie toutes les fautes qu'elle avait fait commettre aux Français depuis la bataille de Crécy. L'auteur raconte alors toutes leurs misères depuis cette fatale journée jusqu'au traité de Bretigny (1346-1360). Il remontait aux souvenirs de la jeunesse, et se préparait à continuer cette curieuse chronique, lorsque la voix du destin lui dit : *Non longius ibis*. Le poète déposa sa plume, s'humilia devant le Seigneur et se tint prêt à retourner vers ses pères.

A quelle époque mourut-il ? nous l'ignorons. Une fois qu'il fut loin de la cour, il retomba dans l'obscurité ; personne ne songea plus au vieil huissier d'armes du roi Charles V. On croit qu'il survécut à l'année 1422. Nous n'avons trouvé dans ses œuvres aucun fait précis qui puisse justifier cette assertion. D'après une note mise à la fin du Miroir du mariage, Deschamps écrivit jusqu'à sa dernière heure. Il avait donc conservé sinon la santé, au moins toutes ses facultés intellectuelles. Serviteur dévoué de la monarchie, bon citoyen, ennemi juré de l'anglais, il n'aurait pu voir en silence les maux qui suivirent la mort du duc d'Orléans son bienfaiteur. S'il eut eu le malheur d'assister à la guerre civile qui déchirait la France, il eut flétri ses auteurs, il aurait eu des larmes pour les vaincus d'Azincourt, des cris de vengeance contre leurs vainqueurs ; il eut appelé les foudres du ciel sur les infâmes signataires du traité de Troyes. Devant tant de désastres et de crimes, Deschamps n'a pu se taire. Non, il n'eut pas la douleur d'en être le témoin ; le ciel épargna ce triste spectacle au vieux patriote. Une de ses ballades paraît faire allusion aux dogmes professés par Jean Huss de 1409, à 1414. Une autre contient l'oraison funèbre du sire de Sempy, brave chevalier mort avant 1410. Dans plusieurs morceaux, Deschamps parle du schisme qui déchirait l'église, mais jamais il ne parle que des deux rivaux qui se disputaient la papauté. En 1409 tous les cardinaux se réunirent à Pise, déposèrent Benoît XIII et Jean XXIII et élurent à leur place Alexandre V. Cette élection ne fit qu'un pape de plus et l'on vit trois prétendants au trône de saint Pierre. Ce nouveau scandale n'est nulle part signalé par Deschamps ; rien n'indique qu'il ait vu s'ouvrir le concile de Pise, ni celui de Constance qui commença en 1414. Dans le Miroir du mariage, ce dernier ouvrage de

En on lit : Et entre autres choses y a deux traitiés, celui de la fiction du lyon et l'autre du mirouer du mariage, non complex pour la mort qui trop tost lui survint. Dieu ait pitié et mercy de l'âme de lui. Amen.

XL

l'auteur, cette satire à laquelle il travaillait encore quand la mort le surprit, il fait des vœux ardents pour voir le schisme finir et un seul pape régner à Rome. Puis il ajoute qu'il ne voit pas encore venir le jour où tous les malheurs de l'église cessèrent (1); ce passage est donc écrit soit avant le concile de 1409, soit au moment où s'évanouissaient les espérances qu'il avait fait naître, et dans tous les cas, bien avant 1414. Il commence au 5,200 vers de poème, c'est-à-dire qu'il se trouve au milieu, puisqu'il y en a en tout de 10 à 11 mille. Dans la seconde moitié du Miroir du mariage, rien ne fait supposer que les circonstances se soient modifiées. On peut donc admettre, au moins comme vraisemblable, que Deschamps mourut vers 1410. A cette époque, si nous ne nous sommes pas trompés il devait avoir 66 ans. Mais qu'importe après tout le nombre de ses jours: le poète ne meurt jamais.

Oui, Deschamps vivra tant qu'en France le patriotisme, le courage et l'esprit seront en honneur; il eut pu, comme bien d'autres, vendre son silence à l'étranger, aux financiers qui ruinaient le peuple, aux grands qui l'opprimaient; c'eût été payer l'opulence trop cher (2). Le poète aima mieux misère et franchise, que richesse et infamie; la vérité fut pour lui le premier des trésors, le droit de la dire le premier des privilèges, le courage de la proclamer la première des vertus; il sut la faire entendre aux princes de la terre sans manquer au respect qui leur est dû (3). Il demanda de justes réformes sans provoquer l'insurrection, et appuya les plaintes du peuple et condamna ses révoltes; il avait compris que le sol labouré par la violence est stérile, que la guerre civile et le mépris des lois ne

(1) Mais je m'en débat pour noyant,
Qu'autre chose ne s'en fera,
Jusqu'à tant qu'un pape sera
Que Diéu a préservé saint homme
Qui son trosne mettra à Rome....
Or veuil Diéu que je le vole !
Car tant à voir le désiré
Que je ne le pourrois dire.
Mais encore ne sera ce pas....

(2) Princes, Prodons puet de nuit et de jour
Aler partout sa teste liève et droite :
Mais des loiaux ne quiert que ténébrour.
Mienlx vault honour que honteuse richesce.

Crap. p. 44. — Povres loiaux tient son ohief vers la nue, p. 45.

(3) V. le lay du roy. Crap. 47. C'est un modèle de franchise affectueuse et de respectueuse indépendance, — id. p. 32-33.

peuvent rien fonder. Deschamps fut un des hommes éclairés de son siècle; homme de cour par profession, citoyen libre par caractère, il ne flatta ni les peuples ni les rois (1), et prit pour devise ce refrain qu'il emprunte à Guillaume de Machault pour le placer dans une noble ballade qu'il adresse à son fils : Fay ce que dois et avien-gne que puet. (2). Il fit mieux, il y fut fidèle; aussi l'auteur du Songe du Viel Pèlerin (3), disait-il à Charles VI : « Tu peux bien lire et ouir les dictiez vertueux de ton serviteur Eustace Mourel. » Dans ces vieilles poésies, que de leçons auraient pu servir encore dans les siècles suivants ! Ici bas tous s'agite, tout se transforme : mais au fond, qu'elle immuabilité ! Le duel du bien contre le mal commença dans les premiers jours du monde ; il ne finira qu'avec lui. Devant cette lutte sans fin, la société doit combattre et chercher la victoire, quand ce ne serait que pour n'être pas vaincue. Qu'on n'oublie jamais le nom de ceux qui ont tiré l'épée pour sa cause, de tous ceux qui, pour soutenir sa bannière, ont bravé la foudre des grands et la colère du peuple. Eustache Deschamps, dit Morel, sr de Barbonval, huissier d'armes du roi, bailli de Senlis et châtelain de Fismes, vécut et périt dans leurs rangs. —

P. TARDÉ.

(1) V. Crap. p. 125,

(2) id. p. 12.

(3) id. p. 53,

OEUVRES

INÉDITES

D'EUSTACHE DESCHAMPS.

AVERTISSEMENT.

Nous avons recueilli dans le premier volume des OEuvres de Deschamps, toutes les poésies relatives à sa biographie, à la Champagne, à l'histoire de son temps, à celle de ses contemporains : nous les avons classées dans l'ordre chronologique qui nous a paru le plus vraisemblable. La date de quelques-unes de ces pièces est incontestable : pour quelques-autres elle est douteuse. Plusieurs morceaux peuvent se rapporter également à des faits différents, à des époques distinctes. Souvent les allusions faites par le poète sont obscures, à double sens. Les noms, les surnoms même qu'il cite, appartinrent souvent à des personnages divers; et il a pu songer aux uns aussi bien qu'aux autres. Nous avons fait tous nos efforts pour deviner sa pensée et nous avons destiné à chaque pièce de vers des notes explicatives auxquelles nous prions le lecteur de se reporter, il les trouvera dans le second volume. Nous n'avons pas la prétention de satisfaire toujours et complètement sa curiosité; nous l'avons seulement essayé. Une table indiquera les pages où le poète cite des noms d'hommes et de lieux. En la consultant on saura tout ce que notre publication renferme sur chacun d'eux.

Rondeau.

Salut à Paris (1).

Paris, sans per, qui n'os onques pareille,
 Qui en toy maint, il ne puet périllier,
 S'à son estat vult par raison veillier.
 Tu es cité de tous biens non pareille,
 Où chascuns peut chevance appareillier.
 Paris, sans per, qui n'os onques pareille,
 Qui en toy maint, il ne puet périllier.
 De demourer avec toy m'appareille :
 Enrichy sont par toy mille millier
 De povre gent ; pour ce y veul travailler :
 Paris, sans per, qui n'os onques pareille,
 Qui en toy maint, il ne puet périllier.

C'est la commission des loups d'Espargnay (2).

L'empereur de toute fumée,
 Qui a mainte chose fumée,
 Toujours Augustes en effort,
 Continuans de fumer fort,
 A Jehan du Gart nostre sergent
 Et à Guillemain de Nogent
 Et à chascun par soy, salut :
 A nous griefment se sont dolut
 Par nuit, de viez et de nouvel
 La lignée frère Louvel,

Autrement nommez Ysangrin ,
 Dame Hersant et leur affin,
 Entour nostre maison des Champs,
 A cris et à horribles chans,
 Hurlans comme tuit forsené,
 D'un brait laidement ordené,
 A IIII ou V. C. voix ensemble,
 (Dont de paour li cuers nous tremble ,)
 Disans entour nostre maison
 Qu'ils sont en possession,
 Par eulx et leurs prédécesseurs,
 Comme bons et vrais possesseurs,
 D'avoir entrée et d'avoir prinse
 Dedens l'enclos et la pourprinse,
 D'Espargnay la viez fermeté,
 Où ils ont plusieurs fois esté
 Au vue de tous, notoirement,
 Sans avoir nul empeschement,
 Prins vaches, chievres, brebis, pors,
 Chevaux, yceulz porté hors ,
 Estranglez , mangez et destruis
 De vers Vinay et de vers Cuys ;
 Et tout autour de la fortesse,
 De son long et de sa largesse ,
 Prins oes , cannes et gelines
 De plain jour, et de grans eschines
 De beufs et d'autre bestiaill,
 Franchement , à peu de travail,
 Et toute autre proye à délivre,
 Paisiblement, pour leurs corps vivre ,
 (A plus esclarcir sans arrest
 En temps et lieu, se mestier est,)
 Et tout ce qui leur a plus.
 L'ont ceuls de la ville sus
 De tous temps, et sans contredit ;

Et tout ce que dessus est dit,
 Le possession prénommée
 Et la saisne ont ils gardée
 Par un, par deux, par trois, par quatre,
 Par dix, par vint sans rien rabatre,
 Et par si longtemps que voire
 N'est-il du contraire mémoire.
 Tant qu'il suffist et doit suffire
 A tout droit de chose prescrire,
 A possession maintenir,
 Continuer et retenir.

Et par les derraines années
 Que compaignies en sont alées,
 Y ont ils mangié plusieurs chars
 Où il avoit chargé dix chars,
 Sans ce que Charmins ne Volens
 Y osassent mettre les dens,
 Ne les autres chiens de bouchiers
 Qui en mangassent volentiers.

Néanmoins, puis un an ença
 Que la forteresse encommença
 A estre réédifiée,
 Et de nouvel édifiée
 Par ditThibault de premier fait,
 Qui a aux dis complaignans fait
 Bochier les trous et les entrées
 Par où ils avoient leurs passées ,
 Et par la voix ceuls de la ville
 Qui sur ce ont tenu leur consille ,
 Et ont le fait pour agréable
 De la forteresse irréparable.
 Et qui pis est , ont ils curé
 Leurs fossez , et tant procuré

Que l'yaue y ont fait avoyer ;
 Si que bien se pourroit noyer
 Autant qui dedans entreroit.
 Mesmement qu'on lui gecteroit
 Pierres, garros ou viretons ;
 Car il y a de maulx glotons.

Et s'est la fortesse murée
 Haultement et bien emparée :
 Environ n'y a tour de pierre
 Qui ne soit haucié à esquerre,
 Et les dittes tours gallendées.
 Et si n'y a que deux entrées
 A pons levis levans de nuis,
 Qui à ceuls font trop d'ennuis :
 Dont l'une est la porte Chalonge ;
 Et l'autre qui un po s'eslonge
 Est la porte de Jehan Lucas
 De quoy chascun garde le pas.
 Et encores y vont bretes chant,
 En troublant et empeschant
 Ysangrin et sa nascion
 En leur dicte possession ,
 Et dame Hersant la deschausse
 A tort , sans raison et sans cause,
 Induement et de nouvel :
 Et por ce eu maint louvel
 Péri pour ceste tricherie :
 Car les mastins de boucherie
 Qui ne s'osoient comparoir,
 Puis qu'on fist l'effort apparoir
 Et que l'entrer fut d'effendu ,
 En mainte trippe despendu
 Et mainte charongne rungié
 Qui leur eust esté chalengié

Dedens l'enclos d'icelle ville.
 Requérons à leur voix horrible,
 Lez diz Ysangrin et sa gent
 Que de remède contingent
 Et par nostre bonne ordonnance
 Les veuillons pourveoir en ce :
 Ou se non, jurent par leurs testes
 Qu'ils s'en rescourront sur nos bestes.

Si vous commandons et commettons ,
 Et estroictement enjoignons,
 Et à chascuns sur ce requis
 Qui premiers du dit fait enquis,
 Parties estans ou présentes,
 Sur les lieux où l'en prant les rentes ,
 Pardevant vous pour ce appelez ;
 Tenez, gardez et maintenez
 Ysangrin et sa nascion
 En saisine et possession
 De la franchise dessus dicte ,
 D'entrer et rissir franc et quicte
 De la ville avec leurs proye,
 En faisant démolir la voye
 De par nous, se il est mestiers,
 Ainsi comme elle estoit premiers :
 Faictes cesser l'empeschement
 Mis à y ceuls nouvellement
 Et contraignez les dis mastins
 A restablr les larrecins
 Des chars, des tripes, des boyaulx
 Qu'ils ont, encontre les louveaulx,
 Ravi en leur grant préjudice ,
 Afin que nuls d'eulx ne périce.
 Et s'ils en sont refusant,
 En demeure , ou contredisant,

Contraingniez les par toute voie
 De bastons , que chascun les voie
 Si qu'ils s'en revienignent criant ;
 Si ne seront pas si friant.
 Et que réalment et de fait
 Le restablissement soit fait ,
 Ou cas qu'ils ne s'opposeront :
 Ou quel cas, et qu'ils se voudront
 Oppposer , le lieu restabli
 De ce qu'ils l'aurent dessaisi
 Tantost , réalment et de fait;
 Le cas nouvel par eulx deffait
 Tous premiers et avant toute euvre,
 Le débat et la nouvelle euvre,
 Et la chose contempcieuse
 Prinse comme largieuse
 En nostre souveraine main.
 Donnez leur jour d'uy à demain ,
 C'est assavoir aux dis mastins
 Aux Hersant et aux Ysangrins
 Par devant Baussant le sangler
 Pour eulx la destruire ou estrangler
 Entre Sommesolt et Creton ;
 Et n'aient coustel ne baston
 Fors que leur cuirie et leurs dens
 Pour férier dehors et dedens,
 Aler avant et proceder,
 Sans nos mandemens excéder
 Ou fait de l'opposicion.
 Et en oultre selon raison,
 Ainsi qu'en tel cas appartient ,
 En rescripvant, s'il le convient,
 Pardevers nous de vostre exploit.
 Et pour ce que pas ne nous loit
 A despécier le neuf ouvraige

Dont les loups perdent leur usaige ,
 Par ceuls qui leur ont empeschié,
 Nous aux dis loups donnons congié
 Pour tousjours et dis maintenant
 Que partout de cy en avant
 Où ils pourront bestes trouver
 Hors le fort, d'elles dévourer,
 Et qu'ils se mettent en aguet
 Pour elles prandre de fait
 Soit vers saint Ladre ou vers Marduel,
 En prenant lez Jehan de Maruel
 Et les vaches de Jehan des Ruelles
 Sans avoir nulle mercy d'elles.
 Car pas eulx d'eux fut l'emprise
 D'estre la fortresse reprise,
 Dont ils ont perdu leur usaige.
 Pour leur recouvrer, s'ils sont saige ,
 Mandons et commandons à tous,
 Que ils obéissent à vous
 Et à chascun sans contredit ,
 En tout ce que dessus est dit :
 Donné aux Champs , nostre maison ,
 Où tous les vens sont en saison,
 Au feu de nostre froide chambre,
 Le ⁱⁱⁱⁱ jour de novembre
 L'an mil ccc soixante et dis,
 Que du froit fusmes enroidis ,
 A escripre ceste fumée
 Dont nostre teste est enrrumée.

Ballade.

Naissance de Loys de France, 15 mars 1371. (3)

Grant joie avint à la maison de France
 Quant Dieu tramist Charles ainsné filz de roy,
 Ou bien duquel doit avoir espérance
 Tout le règne pour son gentil arroy.
 Feste devons tuit faire de l'envoy :
 Le dimanche des Advens
 Droit à saint Pol nasquit l'an mil trois cens
 L. x et huit, en ce temps précieux,
 Que Jhesu Crist vint sauver toute gens :
 Si en devons estre trestruit joieux.

Depuis qu'il vint cesser nostre soufrance
 Notre ennemi furent en petit ploy :
 Par son naistre nous fist Dieu demonstrance
 Que la victoire venoit avec soy.
 Resjouy fut le peuple en bonne foy ;
 Car adonc furent perdens
 En plusieurs lieux Anglois , leurs aidens.
 Bertran de Guesclin , li bons victorieus
 Connetables , les fut persécuteus :
 Si en devons estre trestuit joieux.

Trois ans après ceste noble naissance
 Nasquit Loys, dont trestous bien diray.
 En lui sera toute honour et vaillance;
 Et de Valoys pièça conte le voy ,

L'ainsné Daulphin. et tient en que cil doy
 Seront d'armes si puissans ,
 Et tant ara en eulx prouesce et sens ,
 Qu'Engleterre yert destruite par l'un d'eulx.
 Estre doivent merueilleus conquérans :
 Si en devons estre trestuit joieux.

Cy parle d'une sentence donnée contre aucuns de Vitry pour un
 débat meü soudainement entre eulx. (4)

Comme débat et questions,
 Et fumeuses dissencions
 Fussent hier meüs en la taverne ,
 Où nostre empire se gouverne,
 Après souper et sur le tart ,
 Entre un nommé maistre Gérart
 Des requestes de nostre hostel ,
 Et Jehan Deschamps d'autre costel ;
 Lesquels orent un grant hutin
 Entre eulx, pour la force du vin
 Qui en cervel les ot tappez ,
 Tant que l'un dist : vous y mentez :
 — A l'autre qui va repondant :
 Mais vous mentez malvaisement..
 Et ainsi par III fols ou quatre ,
 Se commencèrent à débatre ,
 A desmentir, à parler hault.
 Car pour le vin furent trop chault,

En continuant la rumeur
 Qui se commença par chaleur
 Pour néant devant le Bailli.

Mais une autre noise sailli
 Tantost entre messire Ogier
 Encontre Arnault le tapicier,
 Qui prindrent à compter ensemble
 Fumeusement. Et si nous semble
 Que là fut maintenue l'ordre
 Si bien, que nulz n'y sçaroit mordre
 Qu'ait esté bien exécutée
 Selon le fait de la fumée.
 En fumant fort en trestous cas,
 Après vint uns austres débas
 De Robinet, le clerc Arnault,
 Et d'un autre qui parloit hault
 Et qui est chevaucheur du roy.
 La veissiez grant desroy
 Tancier en six lieux ou en sept,
 Et commencer hutin et plet :
 Et tant que le Bailli commence ,
 Qui ravoit du vin en la pance ,
 A adrecier ceuls qui tançoient
 En disant que trop mal faisoient
 Et que c'estoit grant mesprison.
 Et les vouloit en la prinson
 Envoyer, tant se courçoit fort
 Et disoit qu'ils avoient tort :
 Et se vouloit ainsi courcier,
 Comme avoit fait le premier.

Là pavoit on à leur manière
 Trouver ceuls, qui de la bannière
 Doivent estre de notre empire.
 De noz gens furent tuit li pire

Le poursuivant nostre escuier ,
 Et nostre fumeux chancelier
 Cloart Cæthon : lesquels se turent
 Et point de fumée n'esmurent ,
 En eulx monstrant sans raisons saiges,
 Et en corrompant noz usaiges
 Faintement ; dont il nous desplaist.
 Et des autres forment nous plaist,
 Qui vrais subgiez monstrez se sont ,
 Et encor de jour en jour font .
 Et pour ce que li dis Baillis
 S'est enforciez de nos subgis
 Faire convenir devant lui,
 Et n'appartiengne à autrui
 De telz débas la congnoissance ,
 Fors à la superlicoquance
 De nostre court impérial,
 Nostre procureur général,
 A quis à avoir le renvoy
 De nos gens au Bailli du Roy.
 Lequel lyeu venu les parties ,
 En la court ycelles oÿes ,
 Et ce qu'ont voulu proposer,
 Veu que ce fut après souper
 Et que le mouvement du vin
 Leur fist commencer le hutin,
 Considéré que lendemain
 Chascuns avoit plus soif que faim,
 Et que tantost qu'ils se levèrent
 Incontinent boire en alèrent ,
 Pour le vin qu'ils burent au soir
 Qui leurs faisoit le chiefs doloir ;
 Veu qu'il ne leur souvenoit pas
 De la moitié de leurs débas ;
 Et que courroux ne doit tenir

Qui veult nostre ordre maintenir ,
 Commencier doit soudainement,
 Et définer légèrement ;
 Oÿ quanqu'ilz ont voulu dire ,
 Selon l'estat de notre empire ,
 Considérées leurs raisons ;
 Avons à droit dit et disons

Que toutes les dictes parties
 Sont demeurent et demourront
 Bon ami, se porteront
 Foy et amour comme devant :
 Mais ilz donrront boire avant
 Par bonne paix , et par concorde
 L'un l'autre ; (car la court l'acorde)
 Et demourront en bonne paix
 L'un envers l'autre désormais ,
 Selon la teneur de l'arrest.
 Si mandons c'un sergent soit prest
 Qui pour afiner ceste guerre ,
 Face tout plain de vin le voirre
 En exécutant la sentence,
 Et dis à aucun qu'il commence
 A boire. Lors yers réformée
 Selon l'estat de la fumée
 La paix et la guerre faillie :
 Soubz le scel de nostre Baillie ,
 Donné en la taverne, en glay,
 xxiiii^e jour de may.

Le souverain des fréquentans,
 Qui sa vie a usé cent ans
 A suir taverne à Vertus,
 Bien gouvernez et mal vestus,
 A tous les enfans de la ville
 Qui à fréquenter sont habile,
 Pour le temps futur et présent,
 Ausquels je vueil faire présent
 De l'estat qu'ils doivent avoir,
 Salut. — Je vous fais assavoir
 Que de tout l'estat ancien,
 Ou quel j'ai despandu le mien
 A poursuir et fréquenter,
 J'ay veu (de ce me puis venter),
 Garder les poins soigneusement
 Qui s'ensuivent : — Premièrement
 Dès le matin qu'on se descouche,
 Que l'on va rafreschir sa bouche
 Au meilleur vin et au plus chier,
 Dès le matin jusqu'au couchier,
 Sans départir le plus souvent,
 Et sans ce que l'on face avant
 De mangier nulle pourvéance,
 Fors que de mettre vin en pance;
 Dont le cervel est enfumé,
 Et plusieurs en sont enrumé
 Si fort qu'ils ne savent mot dire,
 Fors qu'eschignier, moquer ou rire.

L'on ne doit assigner l'escot
 Nulle fois du monde à vuid pot ,
 Que l'assigneur n'en paye pinte :
 Et s'il en parle gronce ou tinte ,
 Il en paiera double amende.
 Et s'aucuns l'un l'autre demande,
 Et il le vient quérir à table,
 Se deux fois boit , tenez estable
 Qu'il sera à l'escot pareulx
 Comme s'il eust bu avec eulx.
 Grant hutin et hautain langaige
 Y aura souvent li plus saige.
 Baloquement de marchandise
 Y sera fait en mainte guise :
 Le gieu de la paume et du dez
 Y sera souvent demandez.
 Arbitraige, paix ne acors
 Ne se doivent faire déhors ,
 Mais en fin fons de la taverne.

Et s'aucun d'eulx mal se gouverne,
 On le doit toudis compaingnier
 Tant qu'il n'ait vaillant un dénier
 Et qu'il puist, par ce qui li couste ,
 Gaingnier à avoir le pot touste
 En tous les lieux où il voudra.
 Adjouste cy qu'il convendra
 Que vendue du sien soit faicte
 En plain marchié, et pour sa debte,
 Par cris et subhastacions ,
 Et par plusieurs dilacions,
 Solennement, et par décret ,
 Sans ce qu'il soit tenu secret ;
 Afin que chascun soit engrant
 De croistre , et que au plus offrant

Puist demourer son héritaige
 Par solennel cry de vendaige ,
 Ainsi qu'en tel cas appartient.
 Et se estat on avoir li vient
 Puis le vendaige dessus dit,
 Li couste lui soit entredit ,
 Et la chartre présente ostée :
 Et soit par un autre gardée,
 Par le conseil des fréquentans
 Qui de ce seront consentans ,
 Qui soit digne de la garder.

Un chascun doit tant retarder
 Comme il peut à paier escot :
 Et se hoste et hostesse dit mot ,
 On les doit souvent laidengier ,
 Et non pas trop souffrir leur dangier.
 Qu'adès sont buveurs en estat :
 Mais taverniers deviennent mat
 Par la créance dont ils s'esmaient.
 Combien que li fréquentant payent
 Toudis, quant ils ont acreu :
 Adès sont ils premier beu.
 Mais en leur escot asséant ,
 Trouverès plus de vin venant
 Assez qu'il n'ot au premier compte.

Et sachiez que ce seroit honte
 Si ils estoient renommé
 De paier sec à jour nommé.
 Toudis peut-on finer par gaige ,
 Quant on ne veust prandre langaige ,
 Lequel on doit premier offrir ,
 Afin qu'om puis de l'uis issir.

Et se vins fault soudainement ,
 Du cul du pot si roidement
 Devez sur la table férir ,
 Que vostre hoste le puist oïr ,
 Telement qu'il vous en apporte.

Et se devez l'ueil à la porte ,
 Pour yssir hors, toudis avoir :
 Ce n'est pas honte de devoir.
 Adès fine l'on par papier :
 Si ne s'en doit nulz esmaier.
 Car toudis est-il d'emprunteurs
 Plus assez, qu'il n'est de presteurs ;
 Lesquels sont devenu si saige
 Qu'ils ne veulent prester sans gaige.
 Mais ils mourront, ou vous mourrez ,
 Et ainsis vous acquiterez.

Toutesvoies, comment qu'il praigne ,
 En esté, à tous vous souviengne ,
 Que vous buvez du plus fort vin ,
 Plus cler, à la plus dure fin ;
 Et en yver par autre voye ,
 Pour mieulx eschauffer vostre foye ,
 Buvez de ces fors vins nouveaulx ,
 Qui chaceront de vos boyaulx
 La povreté des excès
 Que vous avez par avant fès ;
 Si que ja mal n'y demourra.

Comme l'un boire vourra ,
 Que l'autre appartement l'y tume.
 Que vous n'aurez ja apostume
 Qu'en buvant ne se corrompe :
 Et se le ventre bruit ou trompe ,

Et s'esmeuvent vos esperis ,
 Tenez que vous estes garis.
 Se vous alez au bénéfice ,
 Quoy que nul phisicien dice ,
 Mieux vous vaudra qu'un cristère.
 Et n'y faust pas si grant mistère
 A recevoir tel medicine ,
 Qui vient de si noble racine ,
 Comme du droit plant de Beaune ,
 Qui ne porte pas couleur jaune ,
 Mais vermeille, fresche et plaisant ,
 Qui fait tout autre odour taisant ,
 Quant elle est apportée en place.
 Tant a de valour, los et grace ,
 Et tant est partout renommée,
 Que de chascun doit estre amée.
 Si ne doit cilz nul mal sentir
 Qui à lui se vult consentir ;
 Puisqu'elle est de si noble affaire ,
 Je tien qu'elle ne puet mal faire.

Ne créez pas phisiciens ;
 Car on voit des plus anciens
 Buveurs la moitié qu'ilz ne sont.
 Certes ceuls ne savent qu'ils font ,
 Ne en com grant péril se mettent
 Qui dedens leurs liens se jectent.
 Chascuns doit de la nourriture
 User et paistre sa nature ,
 Selon ce qui il l'a aprin's
 Sans estre de nullui reprins.

Soiez curieux et engrant
 D'avoir toudis bon feu et grant ;
 Car chascun se doit enforcier

De l'acroistre, et de l'enforcier
 Tant que ceuls qui l'aront au dos
 Le puissent bien sentir aux os ,
 Sans nul eserin mettre derrière.
 Et que vuest si se traie arrière ;
 Et l'autre qui froit aura ,
 Adonc le lieu prandre pourra ,
 Incontinent l'un départi ,
 Et soy mettre en au tel parti .
 Mais qu'il n'ait pas chaperon sangle ;
 Car nul tant ait paroule ou jangle ,
 Qui double chaperon n'aura ,
 Devers le feu son lieu ne fera .
 Mais sera devers la fenestre ,
 Ou l'uis : car au feu ne doit estre
 En yver, qui est mal vestus ,
 Par la coustume de Vertus .

Faictes vous servir grandement ,
 Et servez paresceusement.
 N'aiez ja grant eure d'ouvrer ;
 Car on se tue à labourer .
 Jonez aux dez et à la paume
 Sur un toit d'estrain ou de chaume ,
 Pour vous toudis exercer .
 Et se vous devez exiter
 A poursuir femmes cloistrières ,
 Ou communes, ou vilotières ,
 Prandre du leur et riens donner
 Et ce qu'elles ont habandonner
 En commun, sans propreté ,
 Si que on sache où elles ont esté .
 Et s'il est nul qui en grumelle ,
 Qu'on lui doint tel hoquemelle ,
 Qu'il y saiche bien asséner ,

Si qu'il mette un mois à saner.
 Et s'il va nulle gent par nuit
 Non tailliez d'aler en déduit ,
 Et ilz puent estre tenus ,
 Qu'ils soient renvoies tous nus ;
 En buvant toute la despouille ,
 Tellement que chacun s'en dueille.

Quant aux procureurs de la court ,
 Ceulz la doit on tenir si court
 Qu'ils ne puissent par faulx rapport
 Aux dis compagnons faire tort.
 Si les fréquentans se débatent ,
 Tancent, riotent ou combatent ,
 Le mautalent ne doit durer
 Que tant comme on met à jurer :
 Par le char Dieu, nous yrons boire !
 Lors doit l'un d'eulx prendre le voire ,
 Et donner à l'autre par paix ;
 Et n'en doivent parler jamais.

S'un estrangier s'embat entre eulx ,
 Il doit estre franc s'il est seulx
 Au premier escot où il vient :
 Car de tous temps, bien me souvient
 L'ay ainsi veu soustenir ,
 Et aux anciens maintenir.

Nulz ne voist vir haulste messe ;
 Car le dimanche, pour la presse ,
 Tous ensemble et chascun se passe
 Moult légèrement d'une basse.
 Car pluzeurs l'aue benoitte faicte ,
 Incontinent font leur retraicte ,
 Et viennent à la boucherie

**Cerchier trippes ou lécherie :
Lors vont boire diligemment.**

**Ce sont les poins certainement ,
Que ceuls doivent sentir et sentent
Qui les vins de Vertus fréquentent ,
Et qui sont de la nassion.**

**Si faiz icy conclusion
Que tous ceulz qui fréquenteront ,
Qui de la nassion seront ,
Vueillent tous ces poins retenir
Et les enfreinçant convenir
Facent devant le gardien
De la chartre, si feront bien ,
Pour pugnir et pour amender ,
Ainsi qu'il vouldra commander ,
Et que le cas le requerra .
Et benoist soit qui gardera
La chartre de cy en avant,
De quoy on parle si souvent;
Laquelle qui estoit perdue
A par moy esté requueillue ,
Et mise en forme et en langaige ,
A mon povoir, selon l'usaige
Dont j'ay veu user de mon temps ,
Ensuir pluseurs contemps.
— Et pour ce qu'elle soit tenable ,
Et à tousjours ferme et estable ,
J'ay en ces lettres fait empraindre
Mon séel, dont nul ne se doit plaindre ,
Duquel j'ai usé longuement ,
Sauf l'autrui droit généraument
En ce fait, et le mien est toutes :
Donné sur la table , à mes coutes ,**

En buvant vin de grant liqueur ,
 L'an de grace nostre Seigneur
 Mil CCC et LX et douze ,
 Au moys d'aoust qui le blef touse.

Ballade.

Excès des gens d'armes (6).

Dieux soit louez de ce bon temps,
 Et que chascun a congnoissance
 De ses maulx ! tuit sont repentens
 De vivre ou royaume de France
 Sanz paier : c'est belle ordonnance.
 Le plat païs s'en sent ja bien
 Car on n'y ose pillier rien.
 Gens d'armes ne sont plus doubté :
 Mais au ort qui y pert le sien ?
 — Chascuns dit que c'est grant pité.
 Nulz n'i va courre sur les champs,
 Ne n'y rançonne par puissance :
 L'on n'y prant chevaulx, ne jumens,
 Linges, draps, robes, ne finance,
 Poulaille, moutons. Violence
 Ne s'i fait. Là n'abboie chien ;
 Coq n'y chante ; le commun bien
 Y règne en grant auctorité :
 Là n'a sarrazin ne païen.
 — Chascuns dit que c'est grant pité.
 Plus ne se logent nulles gens
 Es église par repentance :
 L'on ne bat prévost ne sergens ;
 Tuit rendent grant obéissance.
 On fait labours en abondance ;

Honnourez sont li ancien ;
 On quiert l'ostel saint Julien ;
 Il ne fault mais que charité.
 Tous ces points à rebours retien :
 — Chascuns dit que c'est grant pité.

L'Envoi.

Princes, je voy les malfaisans
 Les cuers plaint de crudélité :
 Quant on est de leurs maulx parlans,
 Chascuns dit que c'est grant pité.

Ballade.

Des Anglais (7).

Franche dogue, dist un Anglois,
 Vous ne faictes que boire vin.
 — Si faisons bien, dist le François ;
 Mais vous buvez le lunequin.
 Roux estes comme pel de mastin.
 Wullequot, de moy apprenez,
 Quand vous yrez par chemin,
 Levez vostre queue, levez.

Vous n'estes pas de membres fais
 Comme est Jacques Thommelin,
 Qui porte si merveilleux fais
 Que vous n'y pourriez mettre fin :
 Ce sont deux tonneaulx de despin ,
 C'est voir, et la queue de lèz.
 Advisez vous, dist Franchequin,
 Levez vostre queue, levez.

N'alez à piet par le temps frais
 Porter vostre blé au moulin :
 S'il pleut, troussiez votre queue près.

Au tel face vostre voisin.
 Et se vous pinciez le raisin,
 Afin que vous ne vous crotez ,
 Soit en France ou en Limosin,
 Levez vostre queue, levez.

Virelai.

Campagne du sire de Coucy en Allemagne, 1375 (8).

Les Bretons ont fait compaignie
 Pour aler en Alemeingne
 O le seigneur de Coucy.
 Mais puis se sont averty
 Qu'il fait plus doulx en Champaigne.
 Les trièves nous ont honny :
 Car chacun s'est départy
 Pour le traictié de Bretagne.
 Loire s'en est bien senty
 Et Aucerrois autre cy ;
 N'est pays qui ne s'en plaigne.
 Il n'est mauvais qui remaigne,
 Qui ne pille et qui ne preingne.
 Le bien commun est ravy ;
 Défendre ses biens ne ly ,
 N'ose nulz, Dieu en conviengne.

Les Bretons ont, etc.

Sages sont notre ennemy,
 Qu'eulz estans en dur party
 Ont trièves, quoy qu'il aviengne,,
 Et vivent en noms d'amy.
 Dont plusieurs seront péry
 A descouvrir leur enseigne.
 Hélas ! tout le cuer me seigne ;

Je ne say qui leur ensaigne
 A eulz gouverner ainsi :
 Se Dieu n'a de nous mercy
 Nous devendrons aulx d'Espaigne.

Les Bretons ont, etc.

Onques tel chose ne vy ;
 Car il ont à Saint-Thierry
 Faicte la foire brehaingne,
 Qui est de Saint-Vertremy.
 Maint marchant ont amaty
 Et robé sa propre gaigne,
 Mercerie, draps de layne,
 Chevaulx, c'est chose certaine.
 Fiertre, bras et crucefy
 De l'église ont sans deffy
 Appliqué à leur demayne.

Les Bretons ont, etc.

Chanson royal.

Sur pastours qui estoient entre Damery et Espargnay (9).

Entre Espargnay et Damery
 Vi pastoures et pastoureaulx,
 En les prairie près d'Aÿ,
 Gardans moutons, vaches et veaulx :
 Dont Lohiers disoit à l'un d'yaulx :
 — Je veul chevauchier sur les champs ;
 Car bergiers ne sont que meschans,
 Tant comme ils gardent les moutons.
 Pain bis, prunelles et boutons ,
 Fromage et let est leur déduit :
 Je te pri que nous nous armons :
 Qui voit gens armez, chascuns fuit.

Ne voiz tu pas devers Cheoilly
 Varlez armez à grant tropiaulx,
 Qui sont de poulaille garny,
 Et tuent brebis pour leurs piaulx,
 Destellent chevaux et jumans,
 Et dient qu'il viennent du Mans,
 Et vont logier emprès Chaalons ?
 Laisse tout : après eulx alons.
 Telz gens sanz paine ont leur pain cuit ;
 Nous ferons quanque nous voulrons ;
 Qui voit gens armez, chascuns fuit.

—Voire, mais sçavoir vueil de ty,
 Sotart, se nulz a guerre à yaulx,
 Et où ils vont ? Or le me di.
 En Alemaigne yert leur *tombiaux*.
 Là se trairont les damoiseaulx
 Sur le pais des Allemans
 Pour guerroier. — Certes tu mans ;
 Leurs ennemis sont trop félons :
 A leurs amis, qui leur sont bons,
 Chascuns de ses gens d'armes nuit.
 N'y demeure oë ne chapons ,
 Qui voit gens armez, chascuns fuit.

— C'est bien droit : car fait d'ennemi
 Font ; prannent vaches et pourceaulx,
 Lors dit Guichart : c'est tout honny.
 Mal temps ont moutons et agneaulx :
 Larrons regnent et larronciaulx,
 Destruiseurs du monde et gourmans,
 De mains pais ribauls, truans.
 S'arment savetiers et chartons ;
 Escuiers s'appellent garçons
 Et pillent de jour et de nuit.
 Dieux paiera tout : or les laissons ;
 Qui voit gens armez, chascuns fuit.

Gardons nos bettes, je vous pri :
 Soions preudommes : dist Ayaux.
 Qu'avant qu'il soit la saint Rémy,
 Maint seront occis de cousteaulx
 Ou panduz par juges royaulx
 Pour leurs meffais , qui sont trop grans.
 Ainsis ne guerria Rolans,
 Charles, Artus ne ses barons,
 Dont les grans histoires avons,
 Par lesquels l'église reluit.
 L'en gaste tout : en gré prenons :
 Qui voit gens armez, chascuns fuit.

Ballade.

Du chastel de Bièvre (10).

Qui vult veoir très jolie maison
 En lieu plaisant et de belle ordenance,
 Pour demourer la nouvelle saison
 Et ou droit cuer du royaume de France,
 Boys et yaue, jardins en habondance,
 Et pour avoir le déduit
 De tous oiseaux , le mondain paradis,
 Des fontaines la biauté et le bruit,
 A Bièvre voit, à trois lieues de Paris
 La place est fort et de noble cloison :
 Emmy l'estang où le donjon se lance,
 Trois tours y a de pierre et de moillon,
 A trois debous , dont chascune s'avance :
 Aux quatres pans font escu et deffense.
 Mais là sont noble conduit ,
 Par lesquels l'yaue en l'ostel se conduit.
 Sales, chambres y a de grant devis.

Qui tous biens vult avoir, si com je cuit,
A Bièvre voit à III lieues de Paris.

L'on y puet bien recouvrer du poisson :
La bassecourt fait assez pourvéance
D'avoir poucins, poullaille et maint oison,
Grain pour chevaulx, coulombier de plaisance
Granche très grant et prez à souffisance,
Garanne que riens n'y nuist,
Cave dehors ou le froit vin se duist,
Entrée fort et puissant, pons levis :
Qui se voudra bien logier, mais qu'il puist,
A Bièvre voit à III lieues de Paris.

Ballade.

Du chastel de Cachant (11).

Sur tous les lieu c'om puet ymaginer
En lieu plaisant et en siège agréable ,
Pour tous déduis avoir et pour finer
De ce qu'il faut à homme délitable,
Pour vivre et avoir cuer gay,
Et demourer en ce doux mois de may,
Et pour oïr du rossignol le chant,
De tous oisiaux la douçour et le glay ,
Je n'en scay nul plus propre que Cachant.

Jardins y a, rivière pour voler,
Saunoirs dedans, garanne prouffitable,
Vignes entour pour l'ostel gouverner,
Coulombier, prés et mainte terre arable,
Granche, fontaine en VIII lieues. despensable,
Arbres et noble saussay,
Garanne grant et bonne cave y scay,
Estuves, baings et le ruissel courant :

De tous manoirs, pour vous dire le vray,
Je n'en scay nul plus propre que Cachant.

Près de Paris une lieue, trouver
Pourrés l'ostel, en lieu très convenable.
Hors Gentilly vous faust acheminer ;
Lors verrez vous l'enclos bel et estable
Pour tous cuers gecter d'esmay,
Plaisans odours de roses et de glay,
Petis bateaulx par où on va peschant.
Et pour connins recouvrer sans délay,
Je n'en scay nul plus propre que Cachant.

Ballade.

Mort de Guillaume de Machault, 1377 (12).

Armes, Amours, Dames, Chevalerie,
Clercs, Musicans faititres en françois
Tous Sophistes, toute poéterie,
Tous ceulx qui ont mélodieuse voix,
Ceulx qui chantent en orgue aucune fois,
Et qui ont cher le doulz art de musique ,
Démenez deuil, plourez , car c'est bon drois,
La mort Machaut, le noble réthorique.

Onque d'amours ne parla en folie :
Ains a esté en tout ses diz courtois.
Aussi à moult pleu sa chanterie,
Aux grans seigneurs, à dames et à bourgeois.
Hé ! Orphéus, assez lamenter dois
Et regreter d'un regret autentique ,
Arethusa et Alphéus tous trois,
La mort Machaut, le noble réthorique.

Priez pour lui, si que nul ne l'oublie :
Ce vous requiert le Bailli de Valoys.

Car il n'en est aujourd'huy nul en vie
 Tel comme il fut, ne ne sera des mois.
 Complains sera de Princes et de Roys,
 Jusqu'à longtemps pour sa bonne pratique :
 Vestez vous noir, plourez tous, Champenois,
 La mort Machaut, le noble réthorique.

Ballade.

Mort de Guillaume de Machaut , 1377 (15).

Fleur des fleurs de toute mélodie,
 Très doulz Maistre, qui tant fustes adrois,
 O Guillaume, mondains dieux d'armonie,
 Après voz faiz qui obtiendra le choïs
 Sur tous faiseurs ? certes ne le congnoys.
 Vo noms sera précieuse relique :
 Car l'en plourra en France et en Artois
 La mort Machaut , le noble réthorique.
 La fons Circé et la fontaine Hélié,
 Dont vous estiez le ruissel et les dois ,
 Où poètes mistrent leur étudie ,
 Convient taire ; dont je suis moult destrois.
 Las ! c'est par vous, qui mort gisez tous frois,
 Qui de tous chans avez esté cantique.
 Plourez, harpe et cors sarrazinois,
 La mort Machaut, le noble réthorique.

Rubebes, leuths, vielles, syphonie,
 Psalterions, trestous instrumens coys,
 Rothés, guiterne, flaustes, chalémie,
 Traversaines, et vous Nymphes de boys,
 Tympanne aussi, mettez en euvre dois
 Et le choro. N'y ait nul qui le réplique :

Faictes devoir , plourez , gentils galois,
La mort Machaut, le noble réthorique.

Ballade.

Le Voir dit, de G. de Machault (14).

Très chiers Sires, veuillez remercier
L'art de musique et le gay sentement
Qu'Orphéus fist en vous commencer,
Dont vous estes honourez haultement :
Car tous vos fais moult honorablement
Chascuns reçoit en maint païs estrange :
Et si n'y a nul à mon jugement
Que en die fors qua vostre louenge.

Les grans seigneurs, Guillaume, vous ont cher ;
En vos choses prannent esbatement .
Bien y parut à Bruges , devant hier ,
A monseigneur de Flandres proprement ,
Qui par sa main reçut bénignement
Vostre Voir dit. Selle dessus la range :
Lire le fist. Mais n'est nul vraiment
Qui en die fors qu'à vostre louenge.

Je lui baillie vos lettres en papier
Et vostre livre qu'il aime chièrement.
Lyre m'y fist, présent maint chevalier :
Si adrescay au lieu premièrement
Où fortune parla si durement
Comment l'un joist à ses biens, l'autre estrange.
De ce parlent , mais nulz n'en va parlant
Qui en die fors qu'à vostre louenge.

Ballade.

De la guerre entre les Anglais (45).

Galois , Galois, vous vous estes prins
 Soudainement pour guérir aventure,
 Sans dire adieu à moi, n'à vos amis :
 Car vous n'avez de compagnie cure.
 En solerois sera vostre pasture :
 Or vous gardez d'Artus et des barons ;
 Car ils sont fors. Mais si la guerre dure ,
 Ramenez moy deux couples de Bretons.

Je Trémouille suis encor à Paris,
 Qui Dieu merci de mon argent me cure.
 Si font autres , qui se tiennent envis ,
 Qui n'ont dénier, ne cheveu , ne sainture ,
 Que tout ne soit mis en desconfiture :
 A nos hotels trop male guerre avons.
 Pour acquitter notre dépense dure,
 Ramenez moy deux couples de Gascons.

Réconfortez les pauvres esbahis :
 Le faire ainsi est courtoise nature.
 Et se jamais vous voy en no pais ,
 Je vous donray de nostre nourriture.
 C'est II barils de la Beaune pure
 Dont vous pourrez bien mouiller vos grenons.
 Soiez vaillans et ouvrez par mesure ;
 Ramenez moy deux couples de Bretons.

Virelay.

Les gens d'armes de Normandie (16).

Faictes bonne chièrre et lie ,
 Gens d'armes de Normandie ;

Car le roy est en bon point.
 Et priez Dieu qu'il lui doint
 Paix, honnour et bonne vie :
 Mettez en sa seignourie
 Rébellion la haÿe ,
 Qui d'estre amie se foint
 Par semblant d'ypocrisie ,
 Pourchassant mort par envie,
 Et plus qu'escorpion point
 Du venin de félonnie
 Par la queue outrequidie ,
 Dont le chief blandit et vint
 Son vray seigneur et l'empoingt
 Jusqu'à mort par sa folie.
 Faictes bonne chièrre , etc.

Mais Dieux ne souffreroit mie
 Raisons ne drois qu'impiegnie
 Demourast : car le bien voint.
 Et pour ce sera pugnye
 La fausse comme ennemye :
 Tel crime ne lui pardoint
 La noble et roial lignie ;
 Mais applique à sa partie
 La terre et ce qui y joingt ,
 Comme forfait et adjoint
 A li par la renoÿe.
 Faictes bonne chièrre etc....

Hé ! noble chevalerie ,
 Fleur de toute baronnie ,
 Prouesse et honneur vous point.
 Le bon roy vous a nourrye ;
 Rendez lui la courtoisie :
 Eins ne vous fist mal à point.
 Force et pitez vous escrie ;
 Amour , loyauté vous prie ,

Et raisons si vous enjoint
 Que loyal, ferme et conjoint
 Ly soyez sans départie.
 Faistes. etc.

Ballade.

L'ordre de la couronne (17).

Si comme roys porte par excellence
 La couronne de sa grant dignité,
 A gloire et à la révérence
 De sa très digne et roial majesté ,
 Et que il doit par vertus
 Plus resplendir et estre revestus
 De bonnes mœurs que nulle autre personne ,
 Ainsi doivent pour bons estre tenus
 Ceuls qui portent l'ordre de la couronne.

Car c'est signe de hauteur et puissance :
 A XII fleurs de grant auctorité ,
 C'est assavoir Foy, Vertu, Attemprance ,
 Amour de Dieu, Prudence et Vérité ;
 Honneur et ses drois escus ;
 Et Largesce resplendist par dessus ;
 Force et Pitié tout le cercle environne :
 Charité tient et Loyauté met sus
 Ceulz qui portent l'ordre de la couronne.

Ayant ces poins trestuit en remembrance
 Ceulx qui prennent l'ordre par amisté ;
 Car tele ordre requiert hauste vaillance
 Et chevaliers de noble paranté.
 Bien s'est li chiefs maintenus ;
 Car de hault lieu est attrais et venus.

Conte, baron, l'escu voirre le sonne :
Son cri crient — la merveille le plus,
Ceuls qui portent l'ordre de la couronne.

Rondeau.

Aux chevaliers de l'ordre de la couronne (18).

Vous, qui portez l'ordre de la couronne ,
Soiez vaillans, preux, loyaulx et hardiz ,
Larges en dons, et courtois en vos diz ,
Humbles et doulx envers toute personne
Fors seulement envers vos ennemis
Vous qui portez l'ordre de la couronne.
Amez de cuer cellui qui le donne ;
Armes suiez ; soiez l'un l'autre amis ;
Quérez honneur et poursuiez toudis ,
Vous qui portez l'ordre de la couronne.

Chanson royal.

Révolte de Montpellier. — 1379 (19).

Jours de pitié est le saint venredis ,
Ouquel dieux fist nostre rédemption ,
Que nuls pecheurs ne doit estre escondis
Vrais repentans , ayant contriction,
Recongnaissans ses péchiez,
Criant merci, en humble cuer fchiez :
Ains doit avoir, car la loy si accorde,
Rémission, grace et miséricorde.
Ly, las ! peuples qui tant avoit mesprins ,

L'an mil ccc de l'incarnacion
 (A Montpellier) LX IX et dix ,
 Où ils firent cruele occision
 Des gens du roy qui est chiefs
 Au duc d'Anjou, qui pour estre vengiez
 Venoit illec , crioient ou coul la corde :
 Rémission, grace et miséricorde.

En ce saint jour, où Dieu fut crucifis,
 Vint le clergie à grant procession,
 Le cardinal d'Albane et les subgis,
 L'estude aussi en grant affliction
 Très humblement à cris et yeulx moulliez,
 Les consules despouilliez,
 Femmes criant : fay au peuple et acorde
 Rémission, grace et miséricorde.

Par la rue passa le fleur de lis
 Où il avoit grant lamentacion,
 A mil hommes de gens d'armes eslis :
 Arbalestiers y avoit grant foison.
 Le peuples crioit nuz piez :
 Prince, pour Dieu noz meffais sont trop griefs ;
 Oste rigueur , appelle à no concorde,
 Rémission, grace et miséricorde.

Des portes ont les clefs en ses mains mis :
 De leurs armes firent ostancion ;
 Les gouverneurs furent dès lors desmis ;
 De la cloque, qui fist la mocion,
 Fut li bateaulx destachiez,
 Et au prince par la ville Bailliez,
 En suppliant d'eulx faire, se recorde,
 Rémission , grace et miséricorde.

De Montpellier fut le peuples contris
 Qui attendoit dure pugnicion,
 Leurs péchiez ont humblement regéhis
 Et Dieux leur a faicte rémission

Or sont réconciliez
Par son sergent qui s'est humiliez
Qui ayme paix et a fait de discorde
Rémission, grace et miséricorde.

Rondeau.

Hommage du marquis de Brandebourg, à l'empereur Wenceslas (20).

De l'ommaige de Brandebourch
Fait à Prague au roy des Rommains
Par le Marquis, me deuil et me plains.
De lances ot la grant bohourt :
De lance fu vers l'œil atains
De l'ommaige de Brandebourt.
Au travers reçu coup trop lourt ;
A pou mon œil ne fut estains.
Pour ce suy je seur et certains
De l'ommaige de Brandebourt
Fait à Prague au roy des Rommains.

Ballade.

Sur les majours de Veuquessin (21).

On ne pourrait pas païs trouver,
Non pas païs, mais un anglet
Que chascuns doit plus louer
Que Vequecin : car on y fait
Le majeure de bonne manière.
Douze villains en la vessière
Sont à vesses cueillir enclin,

Chascun plain poing : puis vont arrière.
 Dieux gart les veaulx de Veucquessin !

En un parc se vont assembler;
 Chascuns vesses en son poing met ;
 Et puis laissent le véel aler,
 Que d'aler vers eulx s'entremet.
 De la vesse qu'il prant première
 Fait on maieur à liée chiére :
 Celui qui la portoit en fin
 Est levez sur une espavière.
 Dieux gart les veaulx de Veucquessin !

Les veaulx doivent assez amer :
 Mais trop leur ont vaches forfet,
 C'une fois à leur retournée
 Des champs y ot merveilleux fet :
 Car une vache par derrière
 De sa queue, qu'elle avait fière,
 Porta un escuier souvin,
 Le trouva et en fist livrée.
 Dieux gart les veaulx de Veucquessin!

Rondeau.

Sur Ancel de l'isle Adam sr de Puiseux, 1579 (22).

En monde n'a, tant comme il peut durer,
 Homme d'armes plus seur ne plus fin
 D'un escuier qui est de Vequessin.
 Trop peult de maulz et de peine endurer,
 Quant il se voit armé sur son roussin.
 En monde n'a tant comme il peut durer
 Homme d'armes plus seur ne plus fin
 D'un escuier qui est de Vequessin.

De l'Ille Ancel se fait partout nommer,
 Par le tesmoing Monseigneur le Dalphin.
 Et se sachez que, pour servir du vin
 En monde n'a, tant comme il peut durer,
 Homme d'armes plus seur ne plus fin
 D'un escuier qui est de Vequessin.

Ballade.

Vertus en Champagne, 1380. (23).

Vertus est ville vertueuse,
 Où Dieux fist vertueusement
 Mainte fontaine merveilleuse
 En sec lieu merveilleusement,
 Pour arrouser le tenement.
 Bons vins a, froment, soille, avaine,
 Moulins, jardins, rivière saine,
 Et qui court contre le souleil.
 Sans tarir, vient de vive vaine :
 Chascun le peut veoir à l'ueil.

An piet du mont est fructueuse,
 Fondée très dévotement
 De mainte église précieuse,
 Deux crosses, collège ensement,
 Nostre-Dame premièrement,
 Saint-Sauveur, et sur le domaine
 Saint-Jehan : l'autre église prochaine
 Est Saint-Martin de doulz acueil,
 Parroche du lieu souveraine :
 Chascun le peut veoir à l'ueil.

Maison Dieu y a gracieuse,
 Maladerie, et mesmement

Conté, seaulx, justice piteuse,
 Très bon air, bel esbatement ;
 Brie au-dessus, boys largement,
 Carrières, Moymer, la Champaigne
 Et Marne de près l'accompagne
 D'Esparnay et à Bussueil.
 Bons fruis a, bestaulx et montaigne :
 Chascun le peut veoir à l'ueil.

L'Envoy.

Prince, dès le temps Charlemaine
 Qui ficha son tref sur la plaine,
 Devant Moymer est en estueil
 Vertus, qui a moult à souffrir paine
 Des Anglais par feu gasté et vaine :
 Chascun le peut veoir à l'ueil.

Ballade.

Ruine de Vertus par les Anglais, 1580 (24).

Se vous voulez veoir grant povreté,
 Païs destruit et ville déserté,
 Murs ruineux où l'escu a esté,
 Povre logis et gent desconfortée
 Droit à Vertus est la chose esprouvée :
 Vous y aurez povres lis et ors draps
 Et pour chevaulx dolereuse livrée :
 Pour ce, te pri, gardes bien où tu vas.

Les murs chéent : c'est trestout tempeste ;
 Mauvais y fait : c'est périlleuse alée.
 Les Anglès ont par tout le feu bouté :
 A poines yert de nul temps relevée.
 Et sont en eulz aucune male goulée

D'antruy parler et de faire débas,
 Dont la ville de pluseurs moins amée :
 Pour ce, te pri, gardes bien où tu vas.

Le terroir yert désormais déserté ;
 On ne tendra compte de la vinée ;
 Car il sera mal fait et labouré ,
 Et yra partout la renommée.
 L'on paiera mal ceste première année :
 Telz parloit hault, don sera parler bas :
 Ainsi sera la ville annihilée :
 Pour ce, te pri, gardes bien où tu vas.

Ballade.

.Requête aux duc d'Anjou et de Bourgogne, 1380 (25).

Ars et brulez, esclaves et destruis
 Homs fugitis, sans borde et sans maison,
 Povres, désers et désoléz me truis
 Par les Anglois qui m'ont ceste saison
 Mis en toute povreté.

II. M. frans m'a leur guerre cousté;
 Ne je ne voy conseil en ma besoingne,
 Si je ne suis briefment réconforté
 De mes seigneurs d'Anjou et de Bourgoigne.

Or leur suppli tant humblement que puis
 Qu'avoir vueillent ma supplicacion ;
 Car par achat d'ostel recouvrez suis :
 Mais il ne tient qu'à la solucion.

Aient de mon fait pitié ;
 Si seray lors à Paris héritié.
 Pour vi. c. frans me traïront hors d'essoigne :
 S'en mercieray lors la bénignité

De mes seigneurs d'Anjou et de Bourgoigne
 Veillent au roy monstrier que je suis cuy :
 Il m'aidera par leur bonne raison
 De III. c. franc ; d'autre chose ne ruis.
 D'autres III. c. frans m'a fait donacion..
 Mon Seigneur en vérité,
 Qui d'onneur tient la souveraineté.
 Or ne veillent en mon fait mettre alongne :
 Ainsi seray par leurs bien conforté
 De mes seigneurs d'Anjou et de Bourgoigne.

Rondeau.

Mort de Duguesclin, 1380 (26).

Tuit chevalier, qui alez par le monde
 Et qui suiez le mestier honorable,
 Plourez la mort du vaillant Connestable.
 Son grant renom par tout le ciècle habonde ;
 S'estoit Claquin, le puissant combatable.
 Tuit chevalier, qui alez par le monde,
 Et qui suiez le mestier honorable,
 Plourez la mort du vaillant Connestable.
 Unques n'ot tel à la table ronde ;
 Car tous ses faiz sont grans et merveillables.
 Et quant il sont plus que d'om aloable ,
 Tuit chevalier, qui alez par le monde ,
 Et qui suiez le mestier honorable,
 Plourez la mort du vaillant Connestable.

Chanson royal

En l'honneur de Du Guesclin, (1380) (27).

S'Alexandre le puissant roy païen,
Julles César, Hector et leurs effors,
David, Josué, Judas Machabéyen,
Artus, Charles, et Godefroy li fors
Qui tant d'armes firent tuit de leurs corps,
Qui preux sont par tout tenuz,
Estoient tuit au monde revenus
Pour faire bien, pris, honeur et vaillance
Seroit entr'eulx bien amez et venus
Bertran du Guesclin, Connestable de France.

Car à son temps et par son bon moien,
Du royaume mena les Anglès hors.
Espaingne en fin conquesta et li sien;
Ens ou pais combattit deux foiz lors.
L'une fut prins, et quand il fut ressors
Et de sa prinson yssus,
Se ralia et remist ses gens sus.
Le roy Pietre desconfist par puissance;
Henry fist roy et regner par vertus
Bertran du Guesclin Connestable de France.

Canole adonc, Granson et Albien
Vindrent courre en France, lui déhors:
Tout gastoient. Mais quant il le sceust bien,
Après cela, de France li confors,
Le bons Bertrans les a tous prins ou mors,
Et leur chasteaulx combatus
Qu'ils tenoient, prins et abatus.
Aux normans fist des Anglais délivrance:
Cette saison les rent mas et confus
Bertran du Guesclin Connestable de France.

Encor n'est-ce de tous ces fais cy rien :
 Que pot il prendre en Guienne de fors
 Bien emparez de pieux et de merrien !
 Et quels assaulx livroit-il pardefors !
 Rien ne duroit ; mais tels fu ses dépors
 Que toudis en prenoit plus.
 Il fist estre vaillant les malostrus :
 Son cry donnoit aux ennemis doubtaunce.
 Poitou conquist et nous mist au-dessus
 Bertran du Guesclin Connestable de France.
 Onques tels fais ne firent Troien :
 Royaumes a conquis, villes et pors
 En Arragon fu vaillant crestien :
 Les montaignes passa de Piez de pors
 De batailles soixante est ses trésors :
 Rencontres ot plus que nulz :
 En gaige s'est vaillamment maintenus
 Et combatus jusques à droite oultrance :
 A cinquante ans à tous ses fais conclus
 Bertran du Guesclin Connestable de France.

L'envoy.

Prince, je dy que chevaliers esluz ,
 Qui en pou d'ans a fait tant de vertus
 Pour son seigneur et à son pays bien,
 Doit o les preux lieu avoir ancien
 Et estre amez de tous et chier tenus.

Ballade.

Mort de Charles vi 1380 (28).

S'onques David ploura fort Absalon ,
 Ne Jonathas que les Philistiens

Avec Saül mistrent mors en Hébron ,
 Ne se Ecuba ploura les Troiens ,
 Donc doivent bien plourer les chrestiens
 Le pape Urbain, l'Empereur et le Roy
 Qu'en brief temps sont trespassez tuit troy ;
 Dont l'église seuffre cruel dommaige :
 Si font françois, jeunes et anciens ,
 Par le trespas du roy Charles le saige
 L'en le pavoit figurer Salomon ;
 Car moult souffrit tant d'autrui comme des siens.
 Et par son sens acrut sa région ,
 Et à son temps amassa moult de biens :
 Chasteaus fonda. Or n'est ce monde riens
 Quant de la mort nul espargner ne voy ;
 Et si n'est nul qui bien pense (ce croy)
 Qu'au monde n'a nul parfait héritaige :
 A tous le puiz assez montrer au doy
 Par le trespas du roy Charles le saige
 Hélas ! d'Urbain fut le regne très bon :
 Crestienté, tint en ses drois liens
 Et l'Empereur ot gracieux renom :
 L'empire tint com fist Octoviens ,
 Sanz nul débat. Mais comme chas et chiens
 Tiennent aucune présentement la foy :
 En grant doubte est règne, empire, et la loy ,
 Qui de ces trois ont tous perdre l'usaige.
 Tailliéz sommes d'avoir assez d'annoy
 Par le trespas du roy Charles le saige.

Ballade.

Mort du roi Charles v. 1880 (29).

S'onques servent durent plourer seigneur ,

Sa mort haïr et regretter sa vie ,
 Faire souspirs, des dolens yeux, du cuer
 Tristesce avoir, faire chiëre esbahie

Pour l'ame des trespassez :
 De ce faire ne soient ja lassez
 Les serviteurs du prince débonnaire
 Charles le roy, qui leur donnoit assez ;
 Car chascun d'eulx est tenu à ce faire.

Comment fut-il humbles et plain de douçour ,
 Dévot vers Dieu et doulz à la maisgnie ,
 Saige en ses faiz, courtois et plains d'onour :
 Chascuns devoit amer sa compaignie.

Les bons amoit ; il haioit villenie ;
 Il aidait aux oppressez ;
 Et les sers Dieu furent de lui amez.
 A son pooir ne leur fist nul contraire :
 Dieulx pour lui soit Jhésus réclamez :
 Car chascuns d'eulx est tenuz à ce faire.

Il a fondé maint lieu de grant valour ,
 Et secouru mainte povre abbaie.
 Et à son temps a eu moult de doulour
 Convoitement, et par mauvaise envie.
 Le Boys fonda et le Vivier en Brie.
 Saint Anthoine fut fondez
 Par lui ; aussi furent remaisonnez
 Les Célestins : dont Dieux pité attraire
 Devroit vers lui ; D'iceulx or soit priez :
 Car chascun d'eulx est tenu à ce faire.

Ballade.

Reims, et le sacre, 1380 (30).

O tu cité , très noble et très ancienne,
 Qui jadis fut fondée de Rémus !
 Reins t'appella de son nom Rancienne.
 Romme fonda ses frères Romulus.

Le senat t'acousina
 Quant Julles Cesar ses osts mena
 Pour conquerre Gaule , France nommée ,
 Et ton confort requist et demanda :
 Tu dois estre sur toutes honourée.

Car tu laissas premiers la loy payenne
 Par saint Remi qui de Laon fut dus.
 Et te meis à la loy crestienne,
 Quant le princes nommez Clodoveus

A donc se crestienna ,
 Par la victoire que Dieux lui donna
 Des ennemis estans en sa contrée :
 Et comme Dieux tel signe te monstra,
 Tu dois estre sur toutes honourée.

Lors délaissa toute loy Arrienne
 Par Clothilda garnie de vertus :
 En cellui temps estoit la cité sienne.
 Ly premier Roys chrestiens fut veus ;

Saint Remi le baptisa ;
 Et saint Esperit une empole apporta ,
 Des cieulx lassus ; dont sa char fut sacrée.
 Et quant chascuns de tes Roys tel sacre a ,
 Tu dois estre sur toutes honourée.

Ballade.

Adieux à Reims (31)

Beauté , bonté , honneur et courtoisie ,
 Noble maintien , gent corps et noble atour,
 Humble parler et belle compaignie
 Pour festoier toutes gens de valour,
 Dames plaisans garnies de doulçour,
 Que tant faictes d'honneur à estrangers ,
 De grans festes et de nobles mengiers,
 Pour le départ dont je souspire et plains ,
 Adieu te dy, noble cité de Rains.

Sur toutes dois avoir la seignourie ;
 Et quant à moy je te donne m'amour.
 Tu es du Roy et du sacre embelie ;
 Et si aymes ton naturel seignour,
 Ses gens aussi : mais tu portes la flour
 De festoier et chanter voulentiers.
 Dames , aiés les cuers frans et entiers !
 En merciant de cuer jointes mains ,
 Adieu te dy, noble cité de Rains.

On mayne en toy très noble et bonne vie :
 Du royaume es le droit chief et l'onneur.
 Si me fait mal de toy la départie ;
 Et n'aray bien jusques à mon retour.
 Devers saint Lié me suis mis en destour,
 Et tant com j'ay peu voir tes clochiers,
 T'ay regardé ; et par agenoulliers,
 Piteusement fu de dire contrains :
 Adieu te dy, noble cité de Rains.

Ballade.

La foire aux chetifs (32).

Hé ! fortune que je doy hair
 Et maudire ta grant furorité ,
 Ton faux semblant, ton périlleux air,
 Et ce qu'en toy n'as estabilité ,
 Quant tu m'as fait par iniquité
 Soudainement dont je suis amatiz
 Perdre le mien et à Reims la cité
 Cappitaine de la foire aux chetifs.

Je n'ay robe que je puisse vestir ;
 Cheoir me fault en grant aversité ;
 Chevaux , joyaulx et finance tolir
 M'as fait ; et de prospérité
 Sui descendus en tel mendicité
 Que je suy clamez , ce m'est advis,
 De très tous ceulx où jay affinité,
 Cappitaine de la foire aux chetifs.

Si ne veil pas à la foire faillir :
 Ainçois y vien à grant hativeté
 Et à saint Mars veil mon offrande offrir
 D'une maille en grant humilité.
 Faire le doy ; peut ce m'en suis hasté.
 Si doy estre tenus en ce païs,
 En hault estat de la chétiveté ,
 Cappitaine de la foire aux chetifs.

Ballade.

Convoitise perd les états (33).

Vérité vi qui s'estoit embatue
 En un país où envie regnoit.
 Avarice la de moult près tenue,
 Qui de tous poins le país destruisoit;
 Par Convoitier, nulz homs n'y habitoit :
 Car d'oïr, voir ces deux n'orent lusaige.
 Foulz y ont lieu, et non mie saige.
 Si fut adonc cette terre envahie,
 Et perdit moult par orgueil, par outrage :
 Par Convoitier mainte terre est périe.

Véritez de parler lors s'esvertue ,
 Et des Rommains un exemple monstroït,
 Qui la terre ont du monde conquérue.
 Au commun bien chascuns entendoit ;
 Aux bons amer , à vaillance tendoit
 Un chascun d'eulx, sans orgueil de parage.
 Honourez fut cilz qui fist vassallage ,
 Et qui ot sens mis ou livre de vie :
 Lors conquirent du monde l'éritage.
 Par Convoitier mainte terre est périe.

Tant comme ilz ont ceste loy maintenue ,
 Furent seigneur ; nul ne les contrestoit.
 Mais quant leur fut convoitise venue ,
 L'en les haïs; ne nulz ne les amoit.
 Lors perdirent tout ce qui leur estoit :
 Par Convoitier, par orgueil leur barnage
 Se dépérit : mis furent en servage.
 Par ces trois poins fina leur seigneurie.
 Plus ne vous di : advisez ce langage.
 Par Convoitier mainte terre est périe.

L'envoi.

Princes, quant Vérité se fut débatue
 De ces trois fut durement assaillie ;
 Et pour dire fut durement batue
 Par Convoitier mainte est périe.

Ballade.

Mort de Guichart d'Angle, 1581 (54).

Plorez amours, plorez tous amoureux
 Plorez dames du mondain paradis,
 Plorez armes, plorez hommes joyeux,
 Plorez tous ceux qui font par amours dis,
 Plorez Guichart d'Angle, qui fu jadis
 Tel chevalier et tel homme de guerre
 Que plus vaillant ni avoit en son pays :
 Plorez déduit en l'isle d'Engleterre.

Car courtois fut humble et gracieux,
 Dansans, chantens, gays, joieux et jolis,
 En fait d'armes puissant et vertueux,
 Grans voyageurs et poursuivoit tondis.
 Chascun l'aimoit ; s'il estoit amis
 Trestous ceulz qui veulent honneur guerre.
 Or là la mort à destruccion mis :
 Plorez déduit en l'isle d'Engleterre.

Vestez vous noir, toutes celles et ceulx
 Qui en amours estes souvent ravis.
 Faites pour lui plains et chans douloureux ;
 Plorez sa mort ; soies mémoratis
 Quelz homs se fu en joie et en délis,
 Et que de tous voulut l'amour acquerre :
 Pour sa mort sont maintes gens esbahis.
 Plorez deduit en l'isle d'Engleterre.

Ballade.

La tour de Fisme 1381. (35).

Vielle de murs, vefve de chastellain,
 Jusques à cy destruite et désolée,
 D'officiers et receveurs me plain
 Qui laissié m'ont pourrie et enfumée.
 Place royal, qui deusse estre emparée
 Pour recevoir les gens de mon seigneur,
 Par leur défaut sui trop désemparée :
 Chascun ne quiert fors proufit sanz honeur.
 Autant vaudroit estre logiez à plain
 Com dedenz moy, qui trop suis désertée,
 Chief de chastel du prince souverain,
 Où nulz n'ose faire sa demourée.
 Mes braies sont et ma terrace usée :
 Prins ont en moy, sans riens mettre du leur,
 Mes gouverneurs qui m'ont mal gouverné :
 Chascuns ne quiert fors proufit sanz honeur.
 Et si deust l'en retenir pour certain
 Les fors royaulx ; car c'est chose ordonnée.
 Or vous suppli que ma requeste en vain,
 Que je vous faiz, ne me soit refusée.
 Remparez moy, de longtemps sui fondée :
 De moy; laissier seroit grant deshonneur.
 Ou je diray, tour de Fymes nommée :
 Chascuns ne quiert fors profit sanz honeur.

Ballade.

Du déduit et estrange vie que font les oiseaux en la tour de
Fymes, 1581 (36).

Qui vult paix et repos avoir
En maladie et en destour,
Ce peut bien cilz appercevoir,
Qui à Fymes gist en la tour,
Choes, cahuans, estourneaulx
Grans corbes, huettes, moyneaulx
Qui sans cesse y font grant bruit,
Aucuns de jour, aucuns de nuit.
C'est une estrange mélodie
Qui ne semble pas grant déduit
A gens qui sont en maladie.

Premiers les corbes font sçavoir
Pour certain si tost qu'il est jour ;
De fort crier font leur povoir,
Li gros, li gresle, sanz séjour.
Mieulx vaudroit le son d'un tabour
Que telz cris de divers oyseaulx.
Puis vient la proie, vaches, veaulx ,
Crians, muyans ; et tout ce nuit
Quand on a le cervel trop vuit :
Joint du moustier la sonnerie,
Qui tout l'entendement destruit
A gens qui sont en maladie.

A soleil couchant sur le soir
Deslogent de leur carrefour
Cahuans, suette, pour voir
Qui chantent chans plains de tristour.
Toute la nuit font grant fréour
Aux veillants ; de mort font appeaulx.
Lors doubtent malades leurs peaulx

Sages est qui tel logis fuit.
 De dormir n'y a sauf conduit :
 Puces font la dure escramie ;
 Et tous les vens. C'est lieu mal duis
 A gens qui sont en maladie.

L'Envoy.

Princes, saichent toutes et tuit
 Qu'Eustace informé et instruit
 Suy, de tout ce que je publie ,
 Par III moys dont le cuer me cuit :
 C'est froit hostel et mal réduit
 A gens qui sont en maladie.

Ballade.

Plainte d'Eustache Deschamps, 1381 (37).

Dieux absoille le bon Roy trespassé !
 Et Dieux consault celui qui est en vie !
 Il me donna rente le temps passé
 A mon vivant ; laquelle je n'ay mie.
 J'ai XIII ans sui royal lignie
 Sans acquérir, fors que v sols par jour,
 Usé mon temps, ma jonesce périe :
 Mais de paier n'y sçay voie ne tour.
 De poursuivre sui honteux et lassé :
 Le Roy vouldist ma chose estre accomplie !
 Les Angles m'ont ars, destruit et dégasté ;
 Et parlement par plait me contrarie.
 En don du Roy, a mis débat partie,
 Que conformé m'avoit sur une tour.
 Dont je sui hors : monstrez vo seignourie.
 Mais du paier n'y sçay voie ne tour.

Toudis ont tout, ceulx qui ont amassé ;
 Les povres rien. Et pour ce au Roy supplie
 Que de son don soie récompensé.
 L'on me promet ; mais, comment qu'on me die :
 — Paiez seras — le conseil se varie.
 Autant sui seur qu'à la bouche d'un four ;
 J'ay tout perdu ; ma fournée est bruie.
 Mais du payer n'y sçay voie ne tour.

L'Envoy.

Prince, de qui la parole estoÿe,
 En promettant jamais ne la desdie,
 Car il seroit forment contre s'onneur.
 Promette po ; soit sa main eslargie ;
 Tiengne son don, ou son parler folie.
 Mais du paier n'y sçay voie ne tour.

Chanson Royal.

Révolte des Maillotins à Paris. (38)

L'an mil ccc ung avec quatre vins ,
 Le premier jour du doubteux mois de mars ,
 Leva grant vent de paillars et coquins
 Qui à Paris couru de toutes pars.
 Ès halles fut leur douloureux essars.
 Les Chastellet despouillèrent adonc
 Des prisonniers : lors me dist uns coquars :
 Fuiiez , fuiiez pour les maillès de plonc.
 Esbahy fu : delà au Boys m'en vins :
 Ne demourasse à Paris pour cent mars.
 Mais Dieu merci , chevaux et harnois prins ,
 Et m'enfouy comme lièvre couars.
 La veissiez les gens du Roy espars

Qui fuioient au travers et au lonc
 Pour yssir hors. Lors crioient les gars :
 Fuez , fuez pour les maillès de plonc.

Prélas , noble conseil , par les mustins
 Laissent Paris , fuient comme renars ,
 L'un par Saine , l'autre à autres chemins.
 Telz fu gouteux qui sault comme lypars :
 Chaude eau craint cilz qui a esté ars.
 Il fault ploier contre force le jonc ,
 Et quant temps yert, com dis à telz paillars :
 Fuez , fuez pour les maillès de plonc.

Au derrenier sera male leurs fins.
 Sur ces pouns ait le Prince ses regars
 Et que faveur , ou amitié n'or fins
 Contre s'onneur ne soit escus ne dars
 Aux maleureux : fors tant qu'à male hars
 Soient pcndus ou taillez sur le tronc ,
 Pour l'exemple monstrier à telz musars :
 Fuez , fuez pour les maillès de plonc.

Car pis ont fait que ne font sarrazins :
 Saint Germain ont assailli les sotars ,
 Destruis les biens , et gourmendés les vins ,
 Maisons fraictes , mortes ygnoscens chars ,
 Cloz leurs portaulx et retenus les chars
 L'oncle du Roy de Bourgoingne. Et selons
 Ce que je voy, à dire me dépars :
 Fuez , fuez pour les maillès de plonc

L'envoy.

Prince , je suis à vous describe enclins
 Que longtems fu justice sans affins ,
 Que tout ala de travers et belinc
 En la cité où vostre nom fu prins.
 Pugnissez ceulz disans, qui ont mesprins :
 Fuez , fuez pour les maillès de plonc.

Chanson royal.

Révolte contre le comte de Flandres, 1379-1382 (39).

Le lyon noir, orgueilleux et félon
 Qui son bestail vouloit tout dévorer,
 Sans espargner bucf, vache ne mouton ,
 Brebis, aignel, cerf, biche, ne sanglier,
 Qu'il ne feist destruire et estranglier,
 Lui ont requis loy, coustume et usaige
 Qu'il a voulu de tous poins refuser :
 Pour ce chacié l'ont hors de son boscaige.

Il avoit d'eulx son escript o son bon ;
 Oultre vouloit leur cuir rère et piller.
 Les loups avoit attrais à son penon ,
 Pour le surplus à sa force appliquer.
 Mais par un parc à voulu répliquer :
 Le bestail , qui en son maistre estage ,
 A le lyon fait quatre et miner :
 Pour ce chacié l'ont hors de son boscaige.

A bataille ont porté leur gonfanon ,
 Le lyon fait en son récept bonter,
 Entré dedenz o lui (voulüst ou non) ,
 Prins et pillié , et fait les loups corper ,
 Quérir par tout pour son corps attraper.
 Mais la brebis le sauva d'un village ;
 Par son orgueil l'en a falu aler :
 Pour ce chacié l'ont hors de son boscaige.

Entre eulx on fait un seigneur d'un gagon
 Qui fait les pars et les palus garder :
 Et sont pluseurs qui le jus d'un ongnon.
 A ce doit bien orgueilleux regarder.
 Dieux abesse les grans sans retarder ,
 Et les petis haulse en humble corrage.

On le peut bien par ce lyon prouver :
 Pour ce chacié l'ont hors de son boscage.
 Orgueil fist jadis périr Absalon ,
 Et Lucifer de paradis getter,
 Saül mourir, décapiter Noiron ,
 Alexandre le roy empoisonner.
 Estre humble doit, qui veult sire regner,
 Prendre son droit, sans faire aux siens outrage.
 Autrement a le Noyr voulu ouvrer :
 Pour ce chacié l'ont hors de son boscaige.

L'envoy.

Prince , beste royal est le lyon ,
 Dont il est pou. Doit avoir vision
 De seigneurir son bestail, s'il est saige ,
 Moienement , sans trop d'exaccion.
 Autrement fist ; c'est sa perdicion :
 Pour ce chacié l'ont hors de son boscaige.

Ballade.

Malédiction contre la ville de Gand, 1579-1582 (40).

Arbres d'orgueil, plante d'iniquité
 Et racine de toute traïson ,
 Branches aussi de toute fausseté,
 Feuilles , fleur, fruit de contradiction,
 Cause , moment de grant rébellion ,
 De Canaam , Caym et Judas née ,
 D'érésie contre Dieu forsenée
 Ingrate en tout, que Lucifer atent ,
 Dieux contre toy a sentence donnée :
 Avise toy, fausse ville de Gand.
 Contre ton Dieu pour l'intrux a esté ,

Contre ton roy fait conspiration ;
 Ne tu n'as pas ton droit seigneur doubté ,
 Ou quel tu dois estre en subjection.
 Corps , ville et biens en confiscation
 Sont envers lui selon loy ordonnée
 Par ton meffait. A autre t'es baillée ;
 Destruis seras du petit au plus grant :
 Ton nom péry, com rébelle yers salée.
 Avise toy , fausse ville de Gand.

Maintefois as faicte desloiauté
 A tes seigneurs et à ta région ,
 Et maint pais instruit et enhorté
 A leurs princes faire sedicion.
 Dieux par le roy en prant pugnicion
 A Rosebeth , en mi vostre contrée.
 Peu vous valu d'Artevelle l'armée :
 xxvi mille mourant sur le champ.
 Vous orez pis, ains que passe l'année :
 Avise toy, fausse ville de Gand.

L'envoy.

Princes, n'atten ne yver ne esté ;
 Mais coupe l'arbre où cilz mauvais fruit pant :
 Et lors sera ton jardin essarté.
 Mieux vaut un lieu seul estre déserté ;
 Que le laissier regner en tel bobant :
 Tu as raison. Si bien m'as escouté ,
 Avise toy, fausse ville de Gand.

Chanson royal.

Sur la bataille de Rosebec, 27 novembre 1381-1382 (41).

Le jeudi jour xxvii^e de novembre

L'an m CCC III XX et puis deux,
 Ot des François le droit chief, et maint membre ,
 Charles le roy, qui tant fut courageux,
 En Flandres, à noble compaignie,
 A Rosebeth, en une haulte plaine,
 Où Artevelle fut à touz ses Flamans :
 Quarante mil là vit on, mainte enseigne,
 Qui desconfis furent en peu de temps.

Regner voulut le peuple faible et tendre :
 A leur conte furent fel et crueux,
 Quant son païs ne lui vouloient rendre ;
 Dont hors l'ont mis les villains oultrageux.
 Le roy y porta s'enseigne ;
 A XIII ans là fait qu'en sang se taingne
 Son oriflambe, encontre ceulx de Gans.
 A l'assembler d'eux rougist la montaigne ,
 Qui desconfiz furent en peu de temps.

Berry, Bourgoingne y fut, dont je m'en bée ,
 Bourbon, Marche en Flandres, Blois et Euvreux,
 Saint Poul, Coucy, l'Admiral avec eulx,
 Sancerre, et ceulx de Bretagne,
 Longueville, Picardie et Champaigne ,
 Saume, Beauvez, Dampmartin, les Normans.
 XXX mil Flamens sont mors à paine,
 Qui desconfis furent en po de temps.

La Conversant et Ribedieu puis prendre ,
 Conte Dauphin, et Porcien entr'eulx
 De la Breth, puis à Harecourt descendre.
 Tonnerre y fut, Brayne, Grantpré, tous ceulx
 Et maint autre chevetaine
 Avec le roy, Laval. Chascun se paine
 De lui servir : Chalon et autres gens,
 Sempy, Torsy, chascun Flamens méhaingne ,
 Qui desconfis furent en po de temps.

Je ne puis pas en cinq vers tout comprendre ,

Ne denommer les haults cuers vertueux,
 Aux quelz on doit gloire et victoire rendre :
 J'escrips les chiefs pour le renom d'iceulx.
 Mais tant veuil je bien qu'om taigne
 Que le Lion d'argent sur roge graine ,
 Les Mareschaulx ceulx qui furent chassans
 Ont plus d'armes fait sur la gent villaine ,
 Qui desconfis furent en pou de temps.

L'envoy.

Princes vaillan, bien pert à l'entreprendre
 Que leur orgueil avez tost fait descendre
 Voz ennemis combatuz sur les champs ;
 Yppre, Bruges, Courtray et Gand fait rendre.
 Ne prisiez plus les Flamens ne que cendre ,
 Que desconfis furent en pou de temps.

Ballade.

De l'égalité des hommes. — 1381. 1382 (42).

Enfans , enfans, de moy Adam venuz ,
 Qui après Dieu suis père primerain
 Créé de lui , tous estes descenduz
 Naturellement de ma coste et d'Evain :
 Vo mère fut. Comment est l'un villain ,
 Et l'autre prant le nom de gentelesce ?
 De vous frères, dont vient tele noblesce ?
 Je ne le sçay ; si ce n'est des vertus ,
 Et les villains de tout vice qui blesce :
 Vous estes tous d'une pel revestus.

Quant Dieu me fist de la boe où je fus,
 Homme, mortel, foible, pesant et vain ,
 Eve de moy, il nous créa tous nuz ;

Mais l'espérit nous inspira à plain
 Perpétuel ; puis eusmes soif et faim ,
 Labeur, dolour, et enfans. en tristesse
 Pour noz pechiez enfantent à destresse
 Toutes femmes: vilment estez concus ;
 Dont vient ce nom villain, qui les cuers blesce.
 Vous estes tous d'une pel revestuz.

Les roys puissans, les contes et les dus,
 Le gouverneur du peuple et souverain,
 Quant ils n'aissent de quoy, sont ils vestus ?
 D'une orde pel. — sont ils d'autres plus sain ?
 Certes nennil : mais souffrent soir et main
 Froidure et chault, mort, maladie, aspresce
 Et naissent tous par une seule adresce ,
 Sans excepter grans, petis ne menus.
 Se bien pensez à vo povre fortresse :
 Vous estes tous d'une pel revestus.

Ballade.

Des finances du royaume (43).

Les minières d'or et d'argent
 Commencent trop fort à tarir :
 Ce dient mineurs et la gent
 Qui seulent tel métal quérir.
 L'on ne pourra ès coings féler,
 Pour ce que la matère fault,
 Qui d'un paÿs en autre sault,
 Sanz retourner en la minière :
 Et puisqu'il en sera deffault,
 Qui n'ora argent, si en quière.
 Maint peuple sera indigent,

Dont le mette souloit yssir
 Et retourner aucunement,
 Qui plus ne le sçara chevir.
 Povre le faurra devenir ,
 Estat cesser , avoir l'assault
 L'un à l'autre, car ce deffault ;
 Dont on ot largesce planière
 Jadis. Mais aux mineurs n'en chault :
 Qui n'ara argent si en quière
 Car puis qu'ainsis soudainement
 L'or se départ sans revenir
 Par donner excessivement,
 Par trop grans estas maintenir ,
 Par chetives gens retenir,
 Par leur baillier estat trop hault ,
 Par laisser saige homme qui vault,
 Par les vaillans bonter arrière,
 Tout se pert. Soyons sur ce caut :
 Qui n'ara argent, si en quière.

L'Envoy.

Prince , donner fol largement ,
 Et despendre oultrageusement,
 Estat tenir et plus qu'il n'affiert ,
 Faire des bons reboutement
 Feront dire dolentement :
 Qui n'ara argent, si en quière.

Ballade.

Sur les financiers (14).

De tous les VII ars qui sont libéraulx
 Lequel est plus aujourd'ui en usaige ?

Cellui de tout qui mendres est entre aulx,
 Et qui moins tient de vertu et de caige :
 C'est de compter et détenir or en caige,
 De convoitier, et de faire démonstrance
 D'argent trouver. Est ce beau vassellaige ?
 Nulz n'a estat que seur fait de finance.

Un receveur, un changeur, s'il est caux,
 Un monnoier, ceulz sont en haulte caige :
 Et les claime on seigneurs et généraulx.
 Et c'est bien drois ; grans est leur héritaige.
 L'or et l'argent passent par leur passaige :
 Villes , chateaulx ferment par leur puissance.
 Aux clerks lettrez vault petit leur langaige ;
 Nul n'a estat que sur fait de finance.

Petit puelent : aux autres c'est deffaulx
 D'entendement , de congnoissance , n'age
 Qui ne congnoist des vaillans les travaux
 Ni des experts le sens et le couraige.
 Convoitise gouverne , qui enraige
 D'argent tirer, qui les bons desavance,
 Et fait à tous sçavoir par son messaige :
 Nulz n'a estat que sur fait de finance.

L'Envoy.

Prince, pou vault estre homme de parage,
 Saiges , prodoms, n'avoir grant diligence :
 Pour le jour d'ui vault trop pou vaisselaige :
 Nulz n'a estat que sur fait de finance.

Chanson royal.

Sur les impôts excessifs mis sur la nation (45).

Une brebis, une chièvre, un cheval ,

Qui charruioient en une grant arée,
 Et deux grans buefs qui tirent en un val
 Pierre qu'on ot d'un hault mont descavée,
 Une vache sans let, moult décharnée,
 Un povre asne qui ses crochès portoit
 S'encontrèrent là et aux bestes disoit:
 Je vien de court. Mais là est uns mestiers
 Qui tond et rest les bestes trop estroit:
 Pour ce vous pri, gardez-vous des barbiers!

Lors li chevaulx dist: trop m'ont fait de mal,
 Jusques aux os m'ont la char entamée:
 Souffrir ne puis cuillier, ne poitral.
 Les buefs dient: nostre pel est pelée.
 La chièvre dit: je suis toute affolée.
 Et la vache de son vél se plaingnoit,
 Que mangié ont. — Et la brebis disoit:
 Pandus soit-il qui fist forcès premiers;
 Car trois fois l'an n'est pas de tondre droit.
 Pour ce vous pri, gardez-vous des barbiers!

Ou temps passé tuit li occidental
 Orent long poil et grant barbe mellée.
 Une fois l'an tondirent leur bestal,
 Et conquistrent mainte terre à l'espée.
 Une fois l'an firent fauchier la prée:
 Eulz, le bestail, la terre grasse estoit
 En cet estat: et chascuns labouroit.
 Aise furent lors nos pères premiers.
 Autrement va chascuns tout ce qu'il voit:
 Pour ce vous pri, gardez-vous des barbiers.

Et l'asne dit: qui pert le principal
 Et c'est le cuir, sa rente est mal fondée:
 La beste meurt; riens ne demeure ou pal
 Dont la terre puist lors estre admandée.
 Le labour fault: plus ne convient qu'om rée.
 Et si faut-il labourer qui que soit;

On les barbiers de famine mourroit.
 Mais joie font des peaulx les peletiers ;
 Deuil feroient, qui les écorcheroit :
 Pour ce vous pri , gardez-vous des barbiers.

La chièvre adonc respondit : à estal
 Singes et loups ont ceste loy trouvée,
 Et ces gros ours du lion curial
 Que de no poil ont la gueule estoupée.
 Trop souvent est nostre barbe coupée
 Et nostre poil, dont nous avons plus froit.
 Rère trop près fait le cuir estre roit :
 Ainsi vivons envix ou voulentiers.
 Vive qui puet : trop sommes à destroit :
 Pour ce vous pri , gardez-vous des barbiers.

L'envoy.

Noble lion, qui bien s'aviseroit ,
 Que par raison son bestail ne tondroit,
 Quant il seroit lieux et temps et mestiers.
 Qui trop le tond, il se gaste et déçoit ,
 Et au besoing nulle rien ne reçoit :
 Pour ce vous pri , gardez-vous des barbiers !

Ballade.

Vérité est due aux princes (46).

Phisicien ; qui conseille la vie ,
 Doit cautement en son malade ouvrer,
 Sans l'esbahir : mais se la maladie
 Est jusqu'à mort, ne lui doit pas céler ,
 Afin qu'il puist de son aime ordener.
 Car autrement , par le phisicien
 Pourroit la mort corps et âme escheler :

Taire le voir en ce cas n'est pas bien.

Prince qui a noble et grant seignourie

A l'infirme puis moult bien comparer.

Le médecin son conseil signifie ,

Qui doit son fait saigement gouverner.

Par la guerre puis son mal figurer ,

Et par céler ennemi terrien

Qui le sien prant , sanz l'en oser parler :

Taire le voir en tel cas n'est pas bien.

Car le seigneur y a grant villenie ;

Et si ne peut sa perte recouvrer.

Si riens n'en scet , chascuns ne le scet mie.

C'est grant péril d'ainsi dissimuler.

C'est ce qui fait un pais désertier

Et au peuple perdre vie et le sien,

Et l'ennemi l'ennemi subjuguier :

Taire le voir en tel cas n'est pas bien.

—

Ballade.

Contre ceux qui ne payent pas leur hote (47).

—

Entre les biens que l'on fait chascun jour

De charité et de miséricorde,

Pour acquérir de Jhésu Crist l'amour,

Si comme Henry de Fyervile recorde,

Donner pour Dieu, çaindre toudis la corde

Et accomplir tous les commandemens

De nostre loy, n'est establissemens

Qui vaille tant, sanz faire male toste,

Que biens payer en tous lieux ses despens :

Belle chose est de contenter son hoste.

Car hostelains reçoivent à honnour

En leurs hostels maintes gens et par ordre,
 Qui par longtems font elleç leur demour.
 Mais de paier leurs despens n'aist discorde
 Au départir ; et pour ce je m'acorde
 Que non paier est uns ravissemens
 Du biens d'autrui, et uns drois dampnemens :
 Dont cilz sera pugny, qui advise oste
 Prandre ; ou randre fault : c'est droit jugemens :
 Belle chose est de contenter son hoste.

Pain, vin et char, foing, avoine en destour
 Convient avoir et que litière s'orde
 Pour les chevaulx, chandelles (quel labour !)
 Liz, draps, coussins, cueuvrechiefs. Qui recorde
 Les feux qu'ons fait et les frais, ne s'amorde
 D'ostel tenir, les serviteurs, les gens
 Qui de servir ne sont pas diligens.
 Ayse n'est pas qui tel rostie roste :
 Et qui acroit, c'est uns doubles tourmens :
 Belle chose est de contenter son hoste.

L'Envoy.

Princes, je tiens que c'est souverains sens
 De brin paier la dispense en tous temps
 Sanz acroire et sanz rungier la coste
 De l'ostelain : garde y soyons prenans ;
 Car paradis sera aux bien payans :
 Belle chose est de contenter son hoste.

Ballade.

Plainte de Deschamps (48).

Il y a xvi ans que je suis au vergier
 Où tout viennent pour quérir leurs délis,

Et où j'ay ven plusieurs boire et mangier,
 Qui estoient lasches et afadis,
 Prandre déduit à arrachier du doulz lis,
 Planter ailleurs et santé recevoir.
 Mais en ce lieu suis tousjours maladis ;
 Onques n'y poy une flourette avoir.

Par tout ce temps ay servi au closier
 De mon pövoir, tant que suis enviellis,
 Sans riens avoir et sanz prandre loier
 D'un po de plant. Ay esté escondis
 Du doulz verger, où j'ay ven toudis
 Mains cueillans fruis sanz faire leur devoir.
 Et donc vient ce, beaus doulz Dieu de paradis ?
 Onques n'y poy une flourette avoir.

Ce m'est trop dur : comme g'y voi fauchier
 A plainne faulx, les fleurs et les pasquis ;
 Et que là sont saoul li estrangier
 Soudainement : et sur l'erbe languis.
 Hélas dont vient au closier tél advis ?
 Face qui l'a longtemps servi sçavoir :
 En ce vergier seray lors reméris.
 Onques n'y poy une flourette avoir.

L'Envoy.

Princes, l'en doit aux loial tenir chier.
 L'en donne à tel qui n'a mestier d'avoir.
 En ce jardin, dont j'ay voulu touchier,
 Onques n'y poy une flourette avoir.

Chanson royal.

Nécessité de reprendre Calais (49).

Entre Guynes, Sangate et Callays,

Soubz une saulz , assez près du marcage,
 De pastoureaux estoit la ungrant plays
 qui paissoient leur brebis en l'erbaige :
 Dont l'un disoit que c'estoit grant dommaige
 Qu'il convenoit laissier le pasturer
 Pour les treves, qui devoient cesser.

— Lors dict Brehiers : j'en diray ma hesmay ;
 Ailleurs nous fault nostre bestail mener :
 Nous n'arons paix aux Anglais de l'année.

Adonc parla Bertans le contrefais ,
 Qui aux autres départait un fromaige :
 Je tien , fait il , que treves arons ou paix ;
 Car au traictié sont venu pluseur saige.
 — Thierry respont : ils perdent leur langaige ;
 Car ils ne font fors l'un l'autre assoter.

Et si oÿ l'autre jour recorder
 A un pastour de l'Anglesche contrée
 Que si Calais peut ainsi demourer,
 Nous n'arons paix aux Anglois de l'année.

Encor me dist cil pastoureaux après
 Que trop envix lairroient ce passaige,
 Et qu'en traittant pourchacent adès
 Vivres et gens et autres cariage ;
 Et y quéroient ainsi leur adventaige ;
 Et faisoient leurs chasteaulx réparer ;
 Et que trèves ne doivent plus durer ;
 Car en aoust doit venir leur armée
 Dont , s'ilz puent leur vouloir achever ,
 Nous n'arons paix aux Anglois de l'année.

Et Gontier dist, qui siet sur le maroys :
 A Calais fu l'autrier en tapinage ,
 Où je vendi de foing un pesant foys.
 Mais raconter oÿ à un message
 Qu'on trouveroit po gens d'arm ne page
 Que l'on puist deça faire passer ;

Et que François qui ne les feist casser
 Eussent bien celle ville assiégée :
 Mais néanmoins s'elle leur peut durer ,
 Nous n'aurons paix aux Anglais de l'année.

Dont a conclu sires Lothars li sès ,
 Que si le roy veult faire bon visaige,
 Et mettre sus gens contre les Anglès
 Et assiéger Calais et le rivaige ,
 Que tout sera briefment à son usaige ;
 Et que de ce ne se doit pas doubter.
 Lors ne pourront pas deça repasser,
 Si telle plume leur est de l'èle ostée.
 Mais s'ainsi est qu'il ne la puist conquister ,
 Nous n'arons paix aux Anglois de l'année.

L'Envoy.

Prince, je di à tout considérer
 Que l'on devroit à ce siège tirer ;
 Car lors seroit Picardie acquittée.
 Mais qui laira la chose demourer
 En non chaloir, et sanz y labourer ,
 Nous n'auons paix aux Anglois de l'année.

Ballade.

De L'obéissance due aux princes (30).

Entre les biens et toutes les vertus
 Que princes doit avoir en seignourie ,
 Il doit faire qu'il soit de tous crémus ,
 Et ses edicts tenus (quant il guerrie)
 De ses subgiez sur le corps et la vie.
 Et cilz qui fait ou dit le contraire,
 Digne est de mort , se veult le droit retraire :

Car tout se pert par défaut d'ordonnance.
 Et Salemon par son dit nons esclaire ;
 Car riens ne vault tant comme obéissance.

Par obéir est princes soustenus ;
 Car autrement sires ne seroit mie.
 Pour ce, en tous temps doit son fait mettre sus,
 Qu'obeiz soit en chascune partie.
 De son país : et s'aucuns lui obvie ,
 Pugnir le doit, pour donner exemplaire,
 Afin que nulz ne s'amorde à ce faire.
 Car qui le fait , telle persévérance
 Fait mains seigneur et son estat deffaire :
 Car riens ne vault tant comme obéissance.

Justice en est ; les peuples maintenus
 En toute paix ; l'église en est servie ;
 Dieu aourez ; et lui plaist au surplus,
 Plus c'offrande , obéir quoy c'en die.
 Mais nul ne voy, qui ne s'en escondie
 Sur le deffens du prince ; son affaire
 Vault lors trop pis, par leur désordonnance ;
 Dont chascuns peut sçavoir, ne m'en puis taire :
 Car rien ne vault tant comme obéissance.

L'envoy.

Princes , pour Dieu , se nulz fait envaÿe
 Contre vo gré , et sur vostre deffense,
 Pugnissiez luy, et de chièr hardie :
 Car riens ne vault tant comme obéissance.

Ballade.

Contre les Vices des temps (51).

N'a pas longtemps qu'en une region

Vi en dormant dolereuse assemblée :
 Ce fut Orgueil chevauchant le lyon ;
 Ire emprés lui qui se fiert d'une espée ;
 Sur un loup siet Envie la dervée.
 Dessus un chien aloit fort murmurant
 Avarice ; gouverne la contrée.
 Onques ne vi si maleureuse gent.

Car elle avoit or, joyaulx à foison ,
 Et languissoit d'acquerre entalentée.
 Paresce après dormoit une saison ;
 En l'an n'a pas sa quenoille fillée.
 Sur l'asne siet la povre eschevelée ,
 Qui en touz lieux est toudis indigent.
 Glotonnie fut sur un ours posée :
 Onques ne vy si maleureuse gent.

Celle mettoit tout à destruction ;
 Pour gourmander avoit la Prance enflée.
 Luxure estoit moult près de son giron,
 Qui chevauchoit une truie eschaufée ;
 Mirant , pignant, saloit comme une fée,
 Et attraioit maint homme en regardant :
 Mais trop puoit sa trace et son alée.
 Onques ne vy si maleureuse gent

L'Envoy.

Princes, moult est la terre désertée
 Où telz vices sont seigneur et régent.
 Regnes s'en pert, et âme en est dampnée :
 Onques ne vi si malheureuse gent.

Ballade.

Campagne d'Ecosse. — 1585 (52).

Vous, qui estes parez comme espousée,
 Qui des grans fais si bien parler sçavez,
 Et qui sur tous avez la renommée
 D'estre jolis, qui chantez et dancez,
 Et qui les faiz des grans choses pensez
 Quant en France est chascun en son pais,
 Vescy l'onneur, si querre la voulez :
 Vous n'estés pas sur grant pont à Paris.

Veoir povez du roy Charles l'armée
 Montée en mer : sur ce vous advisez.
 Servez le bien de cuer et de pensée ;
 Faictes vers lui ce que faire devez ;
 Aiez bon cuer, quant vous arriverez ;
 Et que chascuns soit vaillans et hardis.
 Si qu'à la fin n'en soit nul diffamez :
 Vous n'estes pas sur grant pont à Paris.

Vous vous boutez en l'Anglesche contrée
 Pour conquérir ce que perdu avez,
 Qu'est ce renom, dont vo terre honorée
 Fut par longtemps, donques vous recouvrez :
 Et s'en bataille ou assault vous trouvez,
 Monstrez vos cuers plus que vos grans habis ;
 Qu'autrement seriez deshonorerez :
 Vous n'estes pas sur grant pont à Paris.

L'envoy.

Princes, tous ceulx, qui sont le mieulx parez
 Quant à l'onneur, soient les premiers mis.
 Avez bien que fort vous combattez :
 Vous n'estes pas sur grant pont à Paris.

Ballade.

De Dam. — Août : 1385 (53)

J'ay en Flandres trois foys oÿ sonner,
 Et de bien loing suis alé à la messe;
 A Rosebeth, où je vis sermonner,
 Vint mille hommes furent mors en la presse.
 Au second coup fut à Bonbourc m'adresse;
 Le tiers au Daan, dont je ne suis pas dignes.
 S'enquier à tous, pour oster ma tristesse,
 Quant sonnera li retour de matines?

Mauvais y fait longuement séjourner,
 Car le païs les gens et chevaulx blesce.
 Et quant il pluet on ne scet où tourner:
 Pain, vin ne vient; suerté n'y a, n'adresce;
 En fourraige a pou de foing et de vesce;
 OEufs faillent, les cannes, coqs et gélines.
 En chevauchant demande: (est ce simplesce):
 Quant sonnera le retour de matines?

Car lors sera le temps de retourner:
 A son hostel s'ara chascun léescé.
Te Deum laudamus hault chanter
 Orrez pluseurs, pour oster leur destresce.
 Varlet n'y a, ne maistre, ne maistresces
 Qui en criant à Dieu les mains enclines
 Nenquière à tous peur finir leur apresse:
 Quant sonnera le retour de matines?

L'envoi

Princes, en Flandres voy longuement chanter:
 Courte messe aim, beau disner, grant cuisine,
 Pour ce vous veil humblement demander:
 Quant sonnera le retour de matines?

Chanson Royal.

Siège de Dam. — Aout 1385 (84).

Renars estoit jadis en sa tesnière;
 Assiègez fut du noble Lion
 D'un seul costé. Mais Renars par derrière
 Fist à son ost mainte dérision :
 Mainte pierre lui lança de canon,
 Et maint carrel lui lança d'arbalestre.
 L'ost fit petit, qui estoit grant foison :
 L'exploit n'est pas à grant quantité estre.
 Car Bruns, li ours, à tout sa grant banière,
 Tybert le chat, et Gumbert le tesson,
 Et Ysangrin qui sist sur la bruière,
 Ne firent rien fors veoir le dongon.
 Trait n'orent, ne engin qui fust bon,
 N'abilliment pour assaillir cil estre.
 Et Renars fist toudis sa garnison :
 L'exploit n'est pas à grant quantité estre.
 Grant temps sont béans à la barrière,
 Cuidans veoir du fossez la façon :
 Mais en béant, leur vint de la carrière
 De Maupertuis maint trait dur et félon.
 La fut navré Briquemer, et Moron,
 Et maint bestail qui depuis ne pot pestre
 Mort et occis : et en conclusion,
 L'exploit n'est pas à grant quantité estre.
 Le siège estant, vint une pluie fière
 Qui l'ost moilla entour et environ.
 Si firent lors les aucuns male chière ;
 L'un à l'autre disoient : que fait on ?
 — Je ne le sçay, dist le Sanglier ; je fon ;
 Ne je ne sçay dont tel conseil puet nestre

De venir ci tant de bestail de renon :
L'exploit n'est pas de si grant quantité estre.

Le singe dist : nul n'en quiert la manière
De faire assault à Loup n'à Hériçon.
Ceuls qui sçevent, se tracent pour ce arrière :
Je croy bien que pour ce tractions.
Mais je lo bien que nous nous pourvéons
Pour assaillir ; car Renars est le mestre
A décevoir. Pour Dieu ! or y pensons :
L'exploit n'est pas à grant quantité estre.

L'Envoy.

Prince, qui siet devant fort ou maison,
Exploictier doit en temps et en saison
Pour assaillir, et son siège repestre ;
Et que d'engins ait bonne garnison :
A pou de gens ara lors sa raison :
L'exploit n'est pas à grant quantité estre.

Rondeau.

Adieux à Bruxelles (55).

Adieu beauté, liesse, tous déliz,
Chanter, dancier et tous esbatemens !
Cent mille foyz à vous me recommans.
Brusselle, adieu, ou les bains sont jolys,
Les estuves, les fillettes plaisans !
Adieu beauté, liesse et tous déliz !

Belles chambres, vins de Rin, molz liz,
Connins, plouviers, et capons, et fesans,
Compaignie douce et courtoises gens,
Adieu beauté, liesse et tous déliz !

Ballade.

Querre aux Anglais (36).

Quant Alexandre sa queste commença ,
 Avoir pooit entre XII et XV ans ,
 Qui toutes terres soubmist et conquesta,
 Et qui ala si jeusnes par les champs
 Que chascuns le redoubtoit.
 Les chevaliers anciens honouroit ;
 Par leur conseil vult ouvrer et apprendre ;
 Les bons ama et toudis leur donnoit :
 Le monde ainsi conquist jeune Alexandre.

XXXII ans ot, quant il desvia ,
 Qui de tout roys fut adonc li plus grans ,
 Et en oiseuse son temps ne despensa.
 Mais fut hardis, pieux et combatans.

Ses ennemis requéroit ;
 Et pour son bien un chascun l'esmoit.
 Car faiz d'armes gist à bien entreprendre ;
 Chascun est bon quand son droit seigneur voit.
 Le monde ainsi conquist jeune Alexandre.

Et saint Loys, quant en France regna ,
 XIII ans ot de gouverner engrans :
 Tant qu'en Poitou un chastel assiégea
 Qu'il conquist ; et deslors fut regnans.

Ainsi faire le devroit
 Ly jeunes roys, si conseil en avoit,
 Charles, qui peut bien son pais défendre.
 Car en tel cas tout homme le suiroit :
 Le monde ainsi conquist jeune Alexandre.

Ballade.

Guerre à l'Anglais. (37).

Quarante ans a chanté de requiem
 Nostre curé, sans faire porter paix ;
 Tant qu'il ne scet d'autre service rien ,
 Ne d'autre saint ne chantera jamais.
 On l'en a bien reprins plusieurs fois ; mais
 Respondu a qu'il ensuivra son erre :
 De requiem chantera désormais.
 Sans paix avoir, aurons guerre ! guerre !
 Blamé l'en ont tuit si prochain :
 Pour ce sont assemblé clers et lays
 Qui n'y ont peu trouver propre moien.
 Et dont il est ? — Il est d'oultre Calais.
 Mais pour chanter lui est uns autelz fais
 Gravelingues, dont tous li cuer lui serre ;
 Et quant il la voit, il crie à grans eslais :
 Sans paix avoir, aurons guerre ! guerre !
 De cet autel ne lui vendra nul bien,
 Ne d'Ardre aussi qui est un conté gais :
 A Dunquerque peut bien perdre du sien :
 A Boulongne pourra faire son lais.
 Ces III lais lui feront tant d'agais
 Que sanz péril ne sauldra de sa terre.
 Passons premier, ou si non, doubte fais :
 Sans paix avoir, aurons guerre ! guerre !

L'envoy.

Princes, pour Dieu mettez chascuns du sie,
 Pour conquérir et pour sauver sa terre :
 Passons la mer, ou, j'apperçoy trop bien,
 Sans paix avoir, aurons guerre ! guerre !

Chanson royal.

Guerre aux Anglais, 1382-1385 (58).

En mon dormant vi une vision
 Ou un songe, dont trop me merveilloie,
 Qu'en grans forests ot une jeusne Lyon
 C'un Lépardiau de jour en jour guerroie.
 Et ce Lion n'entendoit toutes voie
 Fors à moutons et pourceaulx estrangler :
 Vaches, brebis et chièvres fist trembler.
 Mais ce Liépart aux cerfs et sangliers groigne,
 Et aux lévriers vout sa guerre mener :
 Bon fait toudis penser à sa besongne.

Lors fut doubté en cette région ;
 Car ès grans pais de ce Lion s'avoie ,
 Maint fort y tint et mainte garnison.
 De jour en jour son pais afoibloie.
 Mais il n'est nul du Lion qui se voie ,
 Ne qui ose sur les marches aler
 De ce Liépart. Sires veult demourer
 De ses forest : toute la terre eslongne.
 Sur le Lion véult vivre et séjourner :
 Bon fait toudis penser à sa besongne.

A ce Lion vint adonc un mouton
 En lui disant : Sire, ne vous annoie :
 Vous foulez tout vos bestaulx. Ce voit on
 Que tous vous fuit, et chascuns se desvoie ;
 Car l'en s'en va ès forest de Savoye
 Et l'autre va en Ardenne habiter ;
 Pour ce que nulz d'eulx ne peut profiter,
 Et que chascun vo régime ressoingne.
 Tout se destruit : vueilliez cy adviser.
 Bon fait toudis penser à sa besongne.

Après parla uns lévriers de renon
 En lui disant : prenez une autre voie.
 Tant de bestail destruire n'est pas bon :
 Honeur n'y a : tel pécude est trop coye :
 L'aigle laissez combattre à une oye ;
 On ne vous scet en autre lieu mener ?
 Chétif vous voy pour un autrui appaisier
 Et enrichir : et nul est qui vous doingne :
 De toutes pars voye voz lieuz désertez.
 Bon fait toudis penser à sa besongne

Adonc pensa après ceste leçon
 Le Lyonneau , disant qu'il avoit joye
 D'avoir oÿ tel récordacion ,
 Et que temps est que son couraige avoye
 A ce Liépart qui ainsi le maistroie :
 Deux grans pas tient qu'il luiouldra oster
 Que tous deus sont séans dessus la mer.
 Ses gens et lui de ce faire embesongne :
 Dès or le fault contre Liépart armer :
 Bon fait toudis penser à sa besongne

L'envoy.

Princes, à ce mot me convint esveillier
 Pour un hahay que j'oÿ escrier
 Promut en l'ost assez près de Boulongne.
 Mais je ne sçay ce songe interpréter :
 Fors que, bien sçay à justement parler,
 Bon fait toudis penser à sa besongne.

Ballade.

Prophétie contre l'Angleterre, 1585 (59).

J'ay tant crié com le viel Syméon,
 Et lamenté comme fist Jérémie ,

En espérant que la rédemption
 De Gaule en Grec sur la terre d'Albie
 Voy approuchier, et que la prophécie
 Bede, Merlin et Sebile ensement
 Avec le Brut commencent proprement
 Leur grant effict. (sic.)
 Et le Liepart perdront leur tenement
 Tant c'om dira : Angleterre fut cy.

L'Aigle venrra des marches d'aquilon
 O ses poucins seoir en Northumbrie.
 D'un autre lès passera le Lion
 O ses cheaulx plains de forsennerie :
 Deux lieux prendra qui aront seignourie
 Et destruiront le nort crueusement.
 Et le païs, qui anciennement
 Fut renommez d'aventures aussi,
 Se doit tourner à leur destruisement ,
 Tant qu'on dira : Angleterre fut cy.

Franc et Escot, li ancien Breton,
 Les fils de Bruth et toute leur lignie,
 En un conflit feront crier leur nom,
 Et là sara grant bataille establee.
 Du sang des morts de chascuns partie
 Fleuves courent ; et véritablement
 Les fils de Bruth mourront là à tourment ;
 Et dès ce jour n'ont espoir de mercy.
 Destruiz seront ; c'est leur définiment :
 Tant qu'on dira : Angleterre fut cy.

Ballade.

Prophétie en l'honneur de Charles VI (60).

Trente deux ans ara le cerf volant

Des forêts de Gaule et de Bourbon,
 Au chief legier, au corps remuant.
 A XIII cors fera craindre son nom :
 Et à vingt cors sera de tel renom
 Qu'il détruira, (ce dist la lettre escripte)
 L'isle aux geans, et l'asne veuille ou non.
 Tele est de lui la prophétie dicte.

Onques n'yssit de son lieu nul plus grant
 Que cilz sera : qui l'asne au pié de plomb
 Et son bestail yra tout destruisant.
 L'isle aux fourmis entour et environ,
 Les corbeaulz gris, leur généracion
 Mettra à fin : tout ce que leur profite
 Mort y aura, et grant destruction :
 Tele est de lui la prophétie dicte.

Après yra, ces grans saulx poursaillant,
 En Orient sur les porcs de Mahom;
 Cil fort bestail yra tout subjugant
 Et le mettra en sa subjection.
 XXVIII cors ara lors lecion
 Qui rendre doit la sainte terre quicte,
 Et acroistre sur touz sa région :
 Telle est de lui la prophétie dicte.

L'envoy.

Orient, Occident, Midy, Septemtrion,
 Princes, seront au cerf par sa mérite :
 L'aigle ara d'or ains sa finicion :
 Tele est de lui la prophétie dicte.

Rondeaux.

En l'honneur de la ville de Troye en Champaigne, octobre 1385 (61).

Adieu m'amour, adieu Troye en Champaigne,

Adieu plaisant et très douce cité !
 De mon départ faut que je me complaigne :
 Adieu m'amour, adieu Troye en Champaigne.
 En France n'a, nen royaume d'Espagne
 Ville que soit de tel autorité :
 Adieu m'amour, adieu Troye en Champaigne.

Noble cité, ville très amoureuse ,
 Adieu te dy, jusques à mon retour :
 De Champaigne es comtesse vertueuse
 Noble cité, ville très amoureuse
 Troie as nom ; à tous es gracieuse ,
 Bons cytoyens, dames de bel atour
 Noble cité, ville très amoureuse.

Troie est biaux noms, plaisant et gracieux.
 Où l'on sçet bien gens d'onour festoyer :
 De raisou doit li lieux estre amoureux.
 Troye est biaux noms, plaisant et gracieux.
 Preuver le puis par Hélène et par ceulx
 Qui de Grèce vouldrent la ostoyer
 Troye est biaux noms, plaisant et gracieux.

Ballade.

Des Terres de M^{me} de Bourgoingne (62).

De VII pais tendra la seignourie
 L'une des fleurs et branche des François
 Naturellement, si dieux lui donne vie,
 Ou ses enfants qui sont gens et adrois :
 C'est Bourgoingne, Flandres, Brabant, Artois,
 Rethel, Nevers, autressi
 De Bourgoingne la conté, et aussi
 Salms, Anwers, ara en sa puissance

Et Maglines , de femme et de par lui
Philippe ducs , filz de Jehan roy de France.

De par lui vient La première partie :
C'est le duchié de Bourgongne ; ses drois
Qui en frèraige a esté départie :
Ainsi le voutl nostre sires li Roys.
Mariez fut haultement à son choïs ;
Grillequine ot, puis plevi,
Qui de Loÿs conte de Flandres yssi ,
De Marguerite de Brabant sans doubtaunce :
De ce costel sera moult seignouri
Philippe duc, filz de Jehan roy de France.

Or le gart Dieux et sa noble lignie,
Jehan Monseigneur et ses enfans tous trois ,
Ma dame aussil Et que sans villenie
Puissent regner comme frans et courtois,
Et en tout lieux si maintenir leurs lois
Qu'amez soient et chiéri ,
Et de leur peuple en tous cas obéi ,
Si qu'entre eulx n'ait ja rumour ne grévaunce !
Ainsi sera noblement enrrichi
Philippe duc, filz de Jehan roy de France.

Chanson royal.

De l'ordre de la fleur. (63).

Pour ce que j'ay oy parler en France
De deux ordres en l'amoureuse loy,
Que dames ont chascune en différance,
L'une feuille et l'autre flour: j'octroy
Mon corps mon cuer à la fleur: et pourquoy?
Pour ce qu'en tout a prins loange et grace

Plus que feuille, qui en pourre trespasse,
 Et n'a au mieux fors que verde coulour.
 Et la fleur a beauté qui trestout passe :
 A droit jugier, je me tien à la flour.

Celle doit on avoir en révérence :
 Sy l'y aray. Qu'en toutes choses voy
 Loer la flour en bonté, en vaillance,
 En tout déduis, en mannière, en arroy.
 S'on scet rien bon, c'est la flour pour un roy :
 En tous estas vient la fleur à plaisance :
 De tout dit-on, et par grant excellance,
 Que cilz ou celle à la fleur sans retour ;
 De quoy que soit tele est l'acoustumance.
 A droit jugier je me tien à la flour.

Amour la sient, doulz désir, espérance
 Beauté, bonté ; et de tous loer l'oy.
 Couleur, odour et fruit de souffisance
 Viennent de ly : maiz mie n'aperçoy
 Que la feuille ait nulle vertu en soy,
 Ne que douçour, fruit ne grant plaisir face.
 Mais maintes foyz apalit et efface :
 Ne rien ne voy en li de grant vigour
 Fors de couvrir la fleur dessus sa place :
 A droit jugier je me tien à la flour.

Cette humble flour aray en remembrance
 Qui tant noble est, humble et de maintien coy,
 Qui n'est trésor, pierre, avoir ne finance
 Qui comparer peust à li par ma foy :
 Son ordre prain et humblement reçoï
 Qui plus digne est d'esmeraude ou topaze.
 Gueill say Latré mouille : or li place
 Que du porter me face tant d'onour ;
 Car ordre n'est qui plus mon cuer solice.
 A droit jugier je me tien à la flour.

Et qui vouldra avoir la congnoissance
 Du très doulx nom que par oïr congnoy
 Et du pays où est sa demourance,
 Voist en l'ille d'Albion, en reçoï,
 En Lancastre : le trouvera , ce croy.
 P. H. et E. L. I. P. E. trace,
 Assemble, tous ces viii lettres compasse,
 Saras le nom de la fleur de valour
 Qui agent corps beaus yeux et douce face ;
 Au droit jugier je me tien à la flour.

L'envoi.

Reyne d'amours, de douce contenance,
 Qui tout passez en sens et en honnour ,
 Plus qu'à feuille vous faiz obéissance
 A droit jugier je me tien à la flour.

Ballade.

Naissance du Dauphin 1386 (64).

Pour la joye que chascun doit avoir
 De vostre fruit et lignie nouvelle,
 Que Dieu face liément apparoir
 Dont je supply à la vierge pucelle,
 Doivent crier tous héraulx
 Joustes très grans d'armes et de chevaulx ,
 De chevaliers, de gens qui la affière.
 Pour resjoir et allégier vos maulx ,
 Faites crier haultement La Rivière.

Et avec ce la journée savoir ,
 Si que chascun son harnoys renouvelle ,

Ceulz de dedens, quel nombre et leur pover,
 Des pris d'armes quel signe, et la nouvelle
 Où le pris sera desclaux,
 Quantes lances doivent courre et quans aux
 Ceulz de dedens, quel rochet chascun quierre.
 A l'assemblée soies joyeux et baux :
 Faites crier haultement La Rivière.

A ces joustes face chascun devoir
 De bien jouter. Qui a amie belle
 Pour son amour face ses corps paroir,
 En portant hors son jousteur de la selle.
 Par les rens sont li assaulx,
 Et les dames mises en eschaffaulx
 Pour pris donner, et puis à bonne chièr
 Tourner, dancer ; c'est le moindre consaulx :
 Faites crier haultement La Rivière.

Ballade.

Tournois au chateau de Saint-Pol (65).

A la feste de par le chevalier
 A l'escu d'or, L. M. X. III. C. dedens,
 Faicte à Paris, XVI jours en février,
 Droit à Saint Pol, fu bel le joustemens.
 Plusieurs joustans veissiez sur les rens
 Lances brisier, mainte dame jolie
 Aux fenestres pour le pris aviser
 Omont dedens, de dehors Jehan de Trie.

Là fu le Roy pour veoir le mestier,
 Avec lui plusieurs de ses parens,

Les duchesses ses antes qu'il a chier
 De Bourgoigne , de Bar et leurs enfens.
 Là oyssiez noise d'instrumens,
 Et maint hérault et poursuivant qui cria
 Le pris donner au soir sur le dancier
 Omont dehors, de dedens Jehan de Trie !

Le secont jour joustent li escuier
 Dix de dedens ou mesmes paremens.
 La veissiez de grans coups esploier,
 Tumber, verser escuiers hors rens.
 De Lucembourc y fu Jehan forjoustans
 De ceulx de hors, et de dedens Hélie
 Qui de Neillac donnoit le pris premier
 Omont dedans, de déhors Jehan de Trie.

Ballade.

Préparatifs pour passer en Angleterre (66).

Le lion fist jadis son mandement
 De cerfs, de loups , d'alens, de lévriers
 Qui furent sus assez soudainement.
 Et lors dist qu'il passast volontiers
 Sur le Liépart : mais trop de lymonniers
 Qui furent là , chevaulx et mainte mule
 Vi reculer et tenir les sentiers
 D'escrevise, qui en alant recule.
 Le cerfs disoit : je me merveil comment
 L'en passera, car l'iver est trop fiers.
 — Le loups respont très périlleusement
 Courront vaisseaux ; vens sont en leurs dangiers.
 — Li alans brait . où sera nos mangiers ?

— Et le chiens dit s'argent n'ay, on m'acule.
 L'usaige faust que je praingne premiers
 D'escrevice, qui en alant recule.

L'autre bestail aloit fort murmurant
 Qui requistrent vaisseaulx, vivres, derniers.
 Mais pour leur plait ne cheval ne jument
 Ne passeront, ne au quart, ne au tiers.
 — Le Lion dist : nostre fait est entiers
 Passe qui veult je n'y fait doubte nule.
 Je passeray, sans estre coustumièr
 D'escrevice qui en alant recule.

L'envoy.

Noble lion, pourvoie vostre gent :
 Vivres, vaisseaulx aient sans scrupule.
 N'aiez le nom, par le défaut d'argent,
 D'escrevice, qui en alant recule.

Ballade.

Projets de passage, 1586-1587 (67).

Avant ! avant ! tirez vous ça.
 Je voy merveille, ce me semble,
 — Et quoy, Guette, que vois tu là ?
 — Je voy x. m. ras ensemble
 Et mainte souris qui s'assemble
 Dessus la rive de la mer
 Pour nagier par dessus un tramble :
 Mais de paour les voy trambler.
 Certes ils n'y passeront ja :
 Dist un homs qui villains ressemble.
 L'un des ras m'avoine manga :

Et les souris mon mat en l'angle.
 Il n'y a pais ne triangle
 Qu'ils n'aient tout fait affamer.
 Hardis sont : chascun pille ou emble :
 Mais de paour les voy trambler.

Or dy pourquoy n'en passera
 Aucun d'eulx. --- N'en vois tu l'exemple ?
 Leur commun vaisseaulx vivres n'a.
 L'yver est grant ; la mer est ample ;
 Les vins sont grief. Maint se dessemble
 Qui ne quiet que le retourner :
 L'un deux les cuers de l'autre branle.
 Mais de paour les voy trambler.

L'envoy.

Princes , la guette s'écria :
 Qui les pourra faire passer,
 Grant bien pour le peuple fera ;
 Mais de paour les voy trambler.

—

Ballade.

Licenciement des gens d'armes, 1386, 1387 (68).

—

On dit qu'eschaudez yaue craint,
 Poissons batu fuit le fillé,
 Et cerf qui a esté empaint,
 Et chaz qui a le cul brulé.
 Mais de ce sont trop aveuglé
 Plusieurs, qui vont aux mandemens,
 Dont ilz sont destruit et gasté :
 J'y renonce ; adieu les commans !
 Maint seignour escrivent à maint.

Qui souvent en sont triboulé :
 Soiez à nous ; et ne remaint
 A ce jour monté et armé.
 Et vous ne serez ja moqué :
 Pour moys arez quatorze frans ,
 Chevalier xxx : est ce vo gré ?
 J'y renonce ; adieu les commans !
 Car maint homme de ce se plaint,
 Qui en est povre et endesté !
 Dont il n'est sainte ne saint
 Qui n'en soit sanz cause blesmé.
 L'en n'a croix ; s'est contremandé.
 Le pert on chastel et despens.
 Voist qui veult ! j'en suis retourné :
 J'y renonce ; adieu les commans !

L'Envoy.

Princes, qui d'aler là se faint,
 Considère les contremans ;
 Saiges est, si dy comme abstraint :
 J'y renonce ; adieu les commans !

Ballade.

Campagne de Deschamps en Flandres (69).

Li uns se plaint de sa grant povreté ;
 Et li autres de plusieurs maulx qu'il a :
 L'autres se plaint qu'il a riches esté,
 Et voit trop bien que plus ne le sera :
 Li uns se plaint quant il se maria.
 Onques encor li aultres qui est trop tendres
 Se plaint du froit qui trop le réfroida :
 Mais ne me plaing fors du pais de Flandres.

Deux fois y fu diver et deux d'esté
 La première fois quand le Roys les mata
 A Rosebeth ; à Bombourc apresté
 Seconde fois, quant li Roys l'assiégea ;
 Adonc après des Gantois se vanga.
 A l'Escluse ne fut pas ses faiz mendres,
 Quant passer dubt. maint plaignent pour cela :
 Mais ne me plaings fors du país de Flandres.

Car gi ay eu toute chetiveté.
 En cheminant la boe m'afubla
 D'un ort mantel ; je fa dedens bonté ;
 Et mon sommier jusqu'au col se plunga
 Bahu, et tout long temps y demoura.
 Quant g'issi hors et lui, samblions cendres.
 Complaingne soy des Flamens quiouldra :
 Mais ne me plaing fors du país de Flandres.

L'Envoy.

Princes, jamais mes cuers ne l'amera :
 C'est un drois lieus pour atendrir le ventre.
 De leurs piques se plaingne quioulda :
 Mais ne me plaing fors du país de Flandres.

Ballade.

De la moutarde, 1385, 1386 (70).

En Haynaut et en Brabant ay
 Aprins à sauces ordonner.
 Ès hostelz où je me logay,
 Me fist on toudis apporter
 A rost, à mouton, à sangler,
 A lièvre, à connin, à ostarde,
 A poisson d'eau douce et mer,

Tousjours sans demander , moustarde.

Harens frès quis et demanday,
Carpe au cabaret pour dyner ;
Bequet en l'eau y ordonnay
Et grasses solles au soupper ;
A Brusselles fiz demander
Sauce vert. Le cler me regarde ;
Par un vallet me fist donner ,
Tousjours sans demander , moustarde.

Sanz li ne bu ne ne mangay ;
Avec l'eau la font meller
Du poisson ; et encor say
Que la graisse du rost gester
Font en la moustarde et bouter.
D'en servir nulz d'eulx ne retarde :
Là arez vous pour vostre user ,
Tousjours sans demander, moustarde.

L'Envoy.

Prince, gingembre, c'est tout cler,
Clos, sapfran, grains n'ont d'eulx garde :
Mais à chascun font destramper ,
Tousjours sanz demander, moustarde.

Chanson Royal.

Perfidie des Anglais (71).

N'a pas longtemps que m'en aloys
En pèlerinage à Boulongne ,
Femmes trouvay en mi ma voye,
Dont l'une filloit sa coulougne :
Et l'autre, qui estoit ivrongne,
Disoit : nous sommes bien trompé

Aux Anglois. N'avons paix, n'alongné;
Encor n'ont pas brebiz souppé.

Pourquoy ce, demanda Maroye ?
Pour ce qu'adès nous font essongne :
C'est le gieu de bonte en courroie.
Mais tous temps font ils leur besongne ;
Car en Guyenne et en Gascongne
Ont ja maint fort chastel happé :
En traitant font toudis vergongne.
Encor n'ont pas brebiz souppé.

Or me di : est-il nul que voye
Ne qui perçoive leur entrongne ?
Je croy que non. Que vous diroye ?
Il me semble qu'om les reßsongne
En Espagne, et en Castalongue ,
Et en France, où ilz ont grappé.
Escoce et Galles le tesmoingne :
Encor n'ont pas brebis souppé.

Par la mère de Dieu ! je voudroie
Que paix fust, sanz plus vestir brongne :
Pour gens d'armes plus ne fuiroye ;
Ne m'ont laissié une escalongne.
Mais l'on dit que ceux de Bourgogne
Viennent. Tout sera atrappé :
Que a rien bon, se le repongne.
Encor n'ont pas brebis souppé.

Ne demourra bestail , ne proye ,
Blef, ne vin (qui voudra, se songne)
Poucin, chapon, géline, n'oye ,
Ne cheval d'abbé ne de moigne.
Se le roy ses ost y admaine ,
Par Calays serons occupé :
Se siège y est , que Dieux le doingne !
Encor n'ont pas brebis souppé.
Helouye, ce seroit grant joye ,

S'ainsis estoit : tout y mettroye.
 Mais que Calais fust atrappé !
 N'est nul qui désirer ne le doye.
 Mais tains est de trop fort courroye :
 Encor n'ont pas brebis souppé.

Ballade.

Le bien d'autrui ne profite pas (12).

Ainsi comme gent de folaige
 Vont sans raison à la meslée ,
 M'en alay à un pasturaige
 Où grand proye avoit assamblée
 Gens se combatant à l'espée :
 Chascun dist : ce bestail est mien.
 J'oy là un coup à la donnée :
 Char à espée ne vault rien.
 Lors me retrait en tapinaige
 Par derrière à tout ma colée :
 Mais en passant près d'un villaige
 Vy une femme moult effrée ,
 C'un compains tenoit acolée ,
 Gens qui l'estrient. et say bien
 Qu'il ot la teste esceverlée :
 Char à espée ne vault rien
 Mauvais fait aler en fourraige ,
 Prandre char qui ne soit païée ,
 Ne famme amer de tant paraige
 Dont on ait la teste plaïée.
 Mieulx vault porre femme essayée ,
 De qui l'en dit va et revien
 Sanz péril, que femme à armée :
 Char à espée ne vault rien

L'envoy.

Prince, pou vault chose happée ;
 Tousjours fait bon vivre du sien.
 Droit vaint force désordennée :
 Char à espée ne vault rien.

Ballade.

Les passions tuent la concorde (73).

Nagaires que je m'en aloie
 Pour quérir mon esbatement ,
 O deux lévriers que moult amoye ,
 Nourris d'un let. Mais en alant
 Trouvent un os qu'ilz vont rongant ;
 Dont entre euls vint trop grant rios
 Et se combatent durement :
 Deux chiens sont mauvais à un os.

A grant paine l'os leur tolloie ,
 Et les demeslay en présent.
 Mais ainsis que je retournoie
 Vy deux gens qui vont riotant.
 Pour amours ont trop grant contant ,
 (Car bien l'entendi par leurs mos)
 Pour une dame seulement :
 Deux chiens sont mauvais à un os.

Ballade.

Mort de Miles de Dormans, chancelier de France, août 1387 (74).

Se mort ne fust a tous si générale,

Et qu'om peust rachater vie humaine
 Par faire deuil, par plourer, par intervalle
 D'argent quérir, par travail où l'en painne,
 Souffrir dou corps, le pais de Champaigne
 Plourer devroit et crier tousjours mais ,
 Pour recouvrer vie, mort et l'enseigne
 Du noble Mille, évesque de Beauvais.

Qui à son temps a tenu belle salle :
 Chancelier fut de la cour souverainne,
 Bons clers et grans, sans manie male,
 Doulz et courtois, sans penser villaine.
 A Rosebeth fut armé sur la plaine
 Contre Flamans, où li conflit fut fais :
 Chascuns ressoubs fut de coupe et de paine
 Du noble Mille, évesque de Beauvais.

Avec le roy, qui leur orgueil ravale ,
 Bien ce prélat per de France en demaine
 Devant Bombourc et au Dam ; en Itale
 Nobles gens ot toudis en sa compaignie ,
 Chiens et oyseaulx. larges com Charlemaigne,
 En tout estat fut puissant et parlais :
 Tant qu'on parloit bien loing en Alemaigne
 Du noble Mille, évesque de Beauvais.

L'Envoy.

Princes, pour plour, ne pour rien qui aveingne
 Ce bon Dormans ne reverrons jamais :
 Pour ce à tout de prier leur souviengne
 Du noble Mille, évesque de Beauvais.

Ballade.

Chevaliers de la maison du roi (75).

Grant bien me fit et resjouissement ,

Ainsis que gent pour quérir honeur vont,
 De vir l'ostel et le hault parrement
 Des chevaliers, Princes, qui à vous sont.
 Là fut Namur, Toutedville, Aufemont,
 Hambuie, Bueil, Blaru, L'Ile-Bouchart,
 Guy de Laval, Rostelain, Oudart,
 Viconte Meaulx, Fayel, Bouteillier,
 Jehan de Trie, Gadifer que Dieux gart :
 Veuillez toujours telz gens accompaignier.

Encor y vi et tous d'un parrement
 Thorigny lors françois, et Braquemont,
 De Sarrebruche Amé, Arnault Guillent
 Garençères et Florigny d'un front,
 Pierre de Bueil, et Allain de Beaumont,
 Jehan de Roussay et de Sempy colart
 G. — de trie, Coleville et Mirart,
 De Miraumont, Bethancourt. tenir chier
 Doit l'en les bons et avoir de sa part :
 Veuillez toujours tels gent accompaignier.

Poitiers, Brimeu, Carados ensement
 Et L'estendart, Quiquempoit après vont,
 Canny, Coudroy, Villeguier, quartement
 Braque, Nery, Lancelot. Boyau ont
 Et Valiquet qui la dépense font,
 Tous chevaliers ; bannière et estandart
 Ont là plusieurs. saiges est qui départ
 A telz barons le sicn, et fait grenier
 De tel trésor : des mauvais n'a resgart.
 Veuillez toujours tel gent accompaignier.

L'envoy.

Prince, je tais le nombre bel et gent
 Des escuiers, et de votre autre gent
 Que l'en doit bien entre les bons trier,
 Et que l'en peut veoir communément
 En vostre hostel : et pour ce en concluant,
 Veuillez toujours tel gent accompaignier.

Ballade.

Sur les escuyers de la maison du Roi (76).

Ainsis comme va pour vir à l'aventure
 Par les marches du monde la noblesse,
 Vy sur les champs très noble nourriture
 D'un grant seigneur qui le gardent de presse,
 Vieulx et moyens et de bonne jonesse,
 Escuirie de beau gouvernement.
 Boniface fut la premièrement,
 La Grûe aussi, Olivier Le Ferron,
 Bertran Boistart, Louvet, Jehan de Couvrent :
 Bon fait tel gent tenir en sa maison,
 Jehan et Guillot de Tillay n'ont cure,
 Ne G. de Rueil, Chaumontel, de paresse.
 Colart de Bus, ne Jehan de Dreux d'ordure,
 Ne Mauvoisin de nul vice qui blesse.
 Aubert entre eux de l'Espine ne cesse
 De poursuivre ; Regnault l'estrie entent
 A tout honeur ; et si fait Enguerrant,
 D'escurie tous escuiers de nom,
 Gerart d'Acy beau com roy vraiment :
 Bien fait tel gent tenir en sa maison.
 D'autre part font du bon vin fourniture :
 Le sénéchal Petiot s'on l'opresse ;
 Se tire arrier : Paviot paine endure :
 En l'office garçon venir ne lesse.
 Ynglart, Marchat rit et puis se courresse :
 De Nantoillet Ogier varlet trenchant
 Vy, et Gourle, Betis, mainte autre gent,
 Et Jacotin, Minguet, celle saison
 Jeusnes, jolis, bien paillotez d'argent :
 Bon fait tel gent tenir en sa maison.

L'envoy.

Prince plusieurs des escuiers délesse
 De votre hostel, qui tendent à prouesse ,
 Et qui sont hors pour acquérir renom :
 Amez les bons, monstrez leur vo largesse ;
 Ceuls vous seront eseu, chasteau et forteresse :
 Bon fait tels gent tenir en sa maison.

Ballade.

Il faut rendre des comptes à Dieu (77).

Un receveur compte chascune année,
 Et du compte prant sa conclusion ,
 Que sa terre ne soit executée,
 Ses héritiers mis à perdicion.
 En doubte vit, s'il n'a audicion .
 De ses comptes en mise et en recepte.
 Si fait chascun ; selon m'opinion ,
 Qui ne paiera, il sera mis en depte.

Par receveur est bien interpretée
 Créature qui a discretion,
 Qui des biens Dieu fait toudis sa levée,
 Et d'en compter n'a point d'entencion ;
 Dont s'ame pert , par exécution ,
 Souventefois la grant gloire parfaite
 Du regne Dieu. en finicion
 Qui ne paiera, il sera mis en debte

Duisons nous , comptons sans demourée
 De noz pechiez l'abhominacion ,
 Des biens de Dieu , de la grace donnée,
 Du temps perdu à no destruction.
 Le temps s'en va ; se par confession

Et repentir n'est fin de compte de faicte
De cuer constrict, par satisfacion ,
Qui ne paiera, il sera mis en debte.

L'Envoy.

Prince, toudis est le mort a prestée ,
Chambre d'enfer qui nos compte aguette.
Comptons à Dieu, soit nostre ame acquittée :
Qui ne paiera, il sera mis en debte.

Ballade.

Sur les inconvénients des voyages en Allemagne (78).

Je suis aux abeis comme uns cerf
Et n'entens chose qu'om me die
En Alemant, fors entre clers,
Le latin : or ne treuve mie
Tousjours clers ; s'ay trop dure vie.
Car la nature d'Alemans
Est, où ils savent bien roumans ,
Puisqu'il y ait un seul François,
Si demourroit entr'eux x ans,
Ja n'y parleront que Thioys
Et l'esgardent sur le travers :
D'un hault langaige chascun crie.
Le temps m'est entr'eux trop divers,
L'estuve et la gourmanderie ;
Chevauchier jusqu'à la nuictie
Par montaignes et par des rubans,
Par gelées, par nèges grans ,
III lieues ou du moins trois.
Mais s'ilz voient qu'il y ait Frans,
Ja n'y parleront que Thioys.

Dieux scet comment on est couvers :
 On gist en la paillarderie,
 En gros draps, durs, flairans, pervers,
 Vint, s'ilz sont d'une compaignie.
 Nape aront orde et embrouillie.
 Dix en un plat, comme truans,
 Sont servis. Tous boutent dedens
 Leurs mains jusqu'aux jointes du deys ;
 Ja n'y parleront que Thioys.

L'envoy.

Princes, par la Vierge Marie,
 On est en la cossonnerie,
 Aux Cannelles ou aux Trois Roys
 Mieux servis en l'ostellerie ;
 Car ces gens, que je vous escrie,
 Ja n'y parleront que Thioys.

Ballade.

Des devoirs des rois (79).

O Gallican, petit règne adoptif
 Par miracles du Roy suppellatif !
 Clodovéus prinst la crestienté,
 Par Clotilde qui l'ot admonesté ;
 De saint Remy fut baptisé à Reins.
 Le saint sacre tramist Dieu en ses mains ,
 Dont tous les Rois sont oins et baptisez.
 Et ce fonda sur IIII estos du moins :
 Entre vous, Rois, à ces poins avisez.
 De tous IIII soiez mémoratif.
 Le premier est : Dieu soit de vous doubté ;
 Ses ministres vous ayent substantif ;

Honorez les et Dieu par charite.
 Le tiers estoc : justice et verité
 Gardez tousjours; c'est vos sièges certains.
 Le bien commun est le quart. Les Rommains,
 Pour ce laissier, furent tous divisez,
 Mors, subjuguez, et leur empire estains :
 Entre vous, Rois, à ces poins avisez.

Ces IIII estes voy en simulatif
 Paroir un po, sauf la propriété,
 N'en nul effect, sauf le nominatif;
 Car le dedens est pourry et gasté,
 Dieu et ses gens, justice en orphanté;
 Le bien commun n'a amis ne prochains.
 De convoiter c'est ly mondes Cains :
 Saiges prodoms, ne vaillans n'est prisiez.
 Regnes, tu pers, si ces IIII sont frains :
 Entre vous, Roys, à ces poins advisez.

L'Envoy.

Prince, je voy tous le vices villains,
 Qui ont destruit les règnes souverains,
 Suyant les cours et estre auctorisez,
 Justice fault, orgueil va par les plains :
 Entre vous, Roys, à ces poins advisez.

Ballade.

Adieux à Paris (80).

Adieu m'amour, adieu douces fillettes;
 Adieu grant pont, haies, estuves, bains;
 Adieu pourpoins, chaucés, vestures nectes;
 Adieu harnois tant clouez comme plains;
 Adieu molz liz, broderie et beaux seins,

Adieu danses ; adieu qui les chantez ;
 Adieu connins, perdris que je réclame ,
 Adieu Paris, adieu petiz pastés !

Adieu chapeauls faits de toutes flonnettes,
 Adieu bons vins, ypocras, doulz compains,
 Adieu poisson de mer, d'eaus doucettes ;
 Adieu moustiers ou l'en voit les doulz sains,
 Dont plusieurs sont mainte foiz chapellains ;
 Adieu déduit et dames qui chantez.
 En Languedoc m'en vois comme contrains :
 Adieu Paris, adieu petis pastez !

Adieu ! je suis dès or sur espinettes ;
 Car arrebourrs versera mes estrains.
 Je pourray bien perdre mes amourettes,
 S'amour change pour estre trop loingtains.
 Crotez seray, dessirez et dessains ;
 Car le país est destruit et gastez.
 Se diray lors pour réconfort au moins :
 Adieu Paris, adieu petis pastez.

Ballade.

De ceuls qui ont prins la monnoye du peuple (81).

Advisez vous , toutes gens de pratiques,
 Marchans d'argent, exigeurs de finance,
 Qui en estes devenus ydropiques :
 Purgier vous fault, vivre par ordonnance ;
 Car le trop prins vous met en grant balance.
 Si vous convient, pour vo santé ravoïr,
 De voz excès faire la pénitence :
 Les médecins le vous font tuit scavoïr.
 En excédant despitastes phisique,

Povres et mis de petite apparance,
 Prenans par tout, par fole voie inique,
 L'or et l'argent à trop grant habondance.
 Or faulsé trop a ilec toute instance
 Pour vous pugnir, oster et remouvoir,
 Et retourner à vo première dance :
 Les médecins le vous font tuit savoir.

Telz excès font homme paralitique,
 Trembler, frémir, perdre toute puissance,
 Et en la fin devenir vray éthique,
 Parce qu'il n'a vescu à souffisance.
 Et ce sceurent bien maint malade en France,
 Qui par défaut de non faire devoir,
 Sont en péril qu'ilz ne meurent en trance :
 Les médecins le vous font tuit savoir.

L'envoy.

Prince, foulz est qui à prendre s'applique
 Plus qu'il ne doit sur la chose publique :
 Car il en fault rendre compte ou devoir,
 Et en la fin, par droit ou voye oblique,
 Estre désert ou deshonoré, si que
 Les médecins le vous font tuit scavoir.

Ballade.

De ceux qui volent le trésor 1589 (82).

Uns prendoms fut en un villaige,
 Qui devoit donner à disner
 A un homme de son linaige ;
 Si ot fait fèves atourner
 Au lart. Mais quant il fist drécier
 Les fèves trouva seulement ,

Sanz le lart. Lors dist à sa gent :
 Je feray de vous grant essart.
 — L'un respont : faictes autrement :
 Saichiez qui a mangié le lart.

Certes, voirement le sçaray-ge :
 Vous me voulez deshonorer,
 Qui osez le gras du potaige,
 De quoy je me doy gouverner.
 Ailleurs m'avez peu desrober ;
 En blef, en vin on done, on vent.
 Je vois trop bien appercevant
 Que j'ay perdu : mais c'est trop tart.
 Et si m'avez tuit fait serment!
 Sachiez qui a mangié le lart.

Maistre dist l'un : vous estes saigé;
 Sur chascun devez regarder.
 La cresse de char par usage
 En chaleur ne se peut céler.
 — Lors regarde : se vit fumer
 Le sain de l'un. Adonc le prant ;
 De sa mauvaistié le reprant ,
 Au juge l'envoya à part
 Pour faire jultice, en disant :
 Saichiez qui a mangié le lart.

L'envoy.

Prince , maint sont mal gouvernant
 Sur finances d'or et d'argent ,
 Qui en prennent plus que leur part :
 La gresse à la bouche leur pent :
 S'acquissent et vont maisonnant.
 Saichiez qui a mangié le lart.

Ballade.

Sur l'absence du Roy, 1389 (85).

En retournant du Palais à Saint Pol,
 Vy maintes gent complaindre et grementer,
 Et en Grève ribaulx portant au col
 Ne font toudis qu'enquière et demander :
 Et quant sera le Roy au retourner
 De Languedoc? trop y fait grant demeure :
 Il n'a ouvrier à Paris qui n'en pleure.
 Car riens ne font ; chascuns est esbahis,
 En enquerrant le temps, le jour et l'eure
 Quant reviendra notre Roys à Paris ?

A petit pont ne font faucons leur vol ;
 Ne les brodeurs n'ont gaires à broder ;
 A bon marchié sont ès halles li chol,
 Les draps aussi, et harnois pour armer.
 Les cousturiers n'ont guères à ouvrer ;
 Sellier n'y a qui petit ne labeure,
 Ne fillette qui vers les clerks ne queurre :
 L'en a assez d'icelles juste pris.
 En demandant, courent l'un à l'autre seure :
 Quant reviendra nostre Roy à Paris ?

Les poullaillers et lormiers seront fol :
 Riens ne vendent. on laisse le chanter
 Ès tavernes ; car vin sont dur et mol.
 Les heaumiers laissent le marteler ;
 Les orfèvres n'ont pas trop à dorer.
 Je n'y voy nulz fors changeurs qu'on aoure
 Pour cesblans neufs : comment qu'om les honeure,
 Ils aront tout l'argent du plat país.
 Dont chascuns dit. à cuer plus noir que meure :
 Quant reviendra nostre Roy à Paris ?

Prince, pour vous des nouvelles mander,
 Quant je les ay ainsis oï parler,
 De leurs regrès ceste balade escrips.
 Par vo retour se peut tout amender :
 Mais sanz celi ne puet ce mot cesser :
 Quant reviendra nostre Roy à Paris ?

Ballade.

Legereté ne sert à rien (84).

Moult se vantoit le cerf d'estre legiers
 Et de courir dix lieues d'une alaine;
 Et le cengliers se vantoit d'estre fiers;
 Et la brebis se louoit pour sa laine;
 Et le chevriaux de sauter en la plaine;
 Se vantoit fort li cheveaux estre biaux;
 Et de forc? se vantoit le toriaux;
 L'ermine aussi d'avoir biou péliçon.
 Adonc respont en sa coquille à ciaux :
 Aussi tost vient à Pasques limaçon.

Les lions voy, ours et liéppars pervers,
 Loups et tigres courir par la champaigne,
 Estre chaciez de mastins et levriers
 A cris de gens: et s'il est qu'om les praingne,
 Tant sont haïs, que chascun les meshaingne,
 Pour ce qu'ilz font de destruction de piaulx.
 Ravissables sont, fel et desloyaux,
 Sanz espargnier : et pour ce les het on.
 Courent ils bien; sont ils fors et isneaulx:
 Aussi tost vient à Pasques limaçon.

Celle ci voient plusieurs par les sentiers :

Enclos se tient en la cruiſe qu'il maine,
 Sanz faire mal; le laiſſon voluntiers.
 Toujours s'en va de ſemaine en ſemaine.
 Si font pluſeurs en leur povre domaine,
 Qui vivent bien ſoubz leurs povres drapeaulx.
 Et, s'ilz ne font au monde leurs aveaulx,
 Se courent ils par gracieus renon,
 Quant deſliez ſont aux champs, beufs et veaulx :
 Auſſi toſt vient à Paſques limaçon.

L'Envoy.

Prince, les gens fors, grans riches entre eaulx
 Ne tiennent pas toudis une leçon.
 Pour eulx haſter n'approuche temps nouveaulx :
 Auſſi toſt vient à Paſques limaçon.

Ballade.

De la chute de Roboam (85).

Fuiez, vieillars, ne vous monſtrez jamais !
 Car Roboan ne vous a point en grace.
 Il ne veult pas tel gent en ſon palais,
 Ne enſuir de ſon père la trace.
 Aux jeunes foulz ſe déduit et ſoulace ;
 Prant et ravit par le conſeil d'iceulx ;
 Croire ne veult les prodomes ne ceulx
 Que Salemon avoit mis en office :
 De les oïr eſt fel et deſpiteux :
 L'en het partout droit, raiſon et juſtice.
 Par trop ravir fut en brief temps deſſays,
 Pour ſes délis du corps, pour ſa menace.
 Car ſes règnes fut en III pars détrays :
 Jérобоam les II pars en pourchace

Qu'il tint pour lui : ne scet l'autre qu'il face.
 Conseil jeune, qu'il crut, fist tant qu'il fu seulx,
 Povre, indigent, deshonoré, honteux.
 Pour cese doit chascun garder de vice.
 Mais aujourdüi n'est homme vertueux ;
 L'en het partout, droit, raison et justice.

Roy Balthasar, qui fist les grans atrays
 D'or et d'argent, qui sur ses subgiez pòurchace,
 Fut prins dedenz en Babiloine : mais
 Daire et Cyrus, quant ilz prindrent la place,
 Destruirent tout. Convoitise nembrace
 Princes mondains ; ne ravisse com leux ;
 Sur ses subgez ne soit ja convoiteux.
 Mais se garde d'orgueil et d'avarice.
 — As trop bien dit : or te tays, maleureux !
 L'en het partout droit, raison et justice.

L'Envoi.

Prince, advisez ces exemples tous deux,
 Les jugemens de Dieu qui sont douteux.
 Gouvernez vous et par bonne police ;
 Et conseilliez par les chevaliers preux
 Et les saiges anciens et cremeteux.
 L'en het partout droit, raison et justice.

Ballade.

De l'expédition de Barbarie (86).

Bourbon, Bar, Eu, Harcourt et Coucy
 De Bresth l'enfent, toute la noble armée,
 De vos amotirs ne soyez en soucy.
 Car puis c'oneur en estrange contrée
 Vous a par mer fait voguer en galée,

Pour arriver aux pors de Barbarie,
 Dame n'y a qui pour vous ~~tous~~ ne prie
 En désirant vostre doulx retourner,
 Et supplians à la vierge Marie
 Que le bon vent vous puist tost ramener.

Contre robeur sui pour vous, et par sy ;
 Qui se g'y voy nulle qui se desrée,
 Je lui diray que pas ne face ainsy,
 Qu'elle n'en feüst un peu souspeçonnée.
 Nulle n'en say fors que loyal trouvée,
 Et qui ne soit à son amant amie.
 Que requérant n'y ait, ne dy je mie ;
 Dont maint trassent pour leur désir trouver.
 Mais on leur fait, disant, la sourde oye,
 Que le bon vent vous puist tost ramener.

Pour ce à toutes en réconfortant dy
 Que de vous n'yert sarrazine priée,
 Et qu'au retour ne serez long de cry
 Que chacun n'ait sa dame visitée :
 Car de bon cuer devra veoir s'amie.
 Pas ne tiennent que ce soit moquerie ;
 Pour vo demour chacune pleurs et crie.
 Maint veu ont fait et maint cierge alumer,
 Maint don offrir et à mainte abbaye,
 Que le bon vent vous puist, tost ramener.

L'envoy.

Princes, barons, chevaliers, escurier
 De bien faire ne vous fault que penser :
 Dame n'avons par de ça qui ne die,
 Que le bon vent vous puist tost ramener.

Ballade.

Projets de croisade : (87).

Esjoui toi, Jérusalem dolente,
 Qui tans as eu de tribulacion,
 Et comme buefs as esté mise en vente,
 En servitule et persécution.
 Dieux a oy ta lamentacion :
 A ce coup cy yert la joie desnoé,
 De la misère aux filles de Syon,
 Tant que chascun devra crier : Noé !
 Car je voy ja de charité la sente,
 Et de pité la douce mocion,
 Amour qui vient et un fils représente
 Pour ton salut et ta rédempcion,
 Qui t'ostera de la subjection
 Où cinquante ans a ton peuple noé :
 Et lors seras en consolation,
 Tant que chascuns devra crier : Noé !
 France, tu es ! Jhérusalem ce sente,
 Or puet sentir estrange nascion,
 Qui tant as eu de painne et de tourmente
 Par le Bruth : mais à m'entencion
 Par cest enfant prandront finicion.
 Car seigneur doit du siècle estre advoé
 Tout soubmettre, et en conclusion
 Tant que chascuns devra crier : Noé !

L'Envoy.

Prince, pour Dieu, le peuple se demente
 De paix avoir, qui tant vous a loé,
 Craint et chiéri. Faite que guerre absente,
 Tant que chascuns devra crier : Noé !

Ballade.

Projets de croisade : (88).

Tous les princes de la crestienté,
 Roys, contes, ducs, chevaliers et barons,
 Qui tant avez l'un contre l'autre esté,
 Ars, et destruit, et tué, nous scavons
 Que tout se pert; et tous nous destruisons,
 Se pitié n'est qui soustiengne la foy.
 Frères sommes, un peuple et une loy,
 Que Jhésu Crist vout par son sang acquerre.
 Soions d'acort; mettons nous en arroy
 Pour conquérir de cuer la sainte terre.

Que nous avons par nostre iniquité,
 Par convoitier, comme fiers et félons,
 Aux ennemis de Dieu (dont c'est pité)
 Laissé longtemps, las ! nous nous affolons,
 Po sommes gens; et si nous deffoulons
 Tant, que chascuns n'ara tantost de quoy,
 Vivre. Pensons au bon duc Godefroy :
 Jhérusalem conquist par bonne guerre;
 Au propre sien passa mer, com je croy,
 Pour conquérir de cuer la sainte terre.

Celle conquist, soyons donc excité
 De faire au tel : longues trèves prenons,
 Se paix n'avons à nostre voulenté.
 Le roy des Francs, d'Espaigne requérons;
 Cil d'Aragon, d'Angleterre quérons;
 Le prestre Jehan, des Gènevois l'octroy,
 Veniciens, Chyppre, Roddes, le roy
 De Portugal, Navarre alons requerre.
 Pappe, Empereur, mettez vous en conroy
 Pour conquérir de cuer la sainte terre.

Princes, mondains, je vous requiers et proï
 Que vous m'aidiez les sarrazins conquerre :
 Je suis la loy, soiez avec moy
 Pour conquerir de cuer la sainte terre.

Ballade.

Voyage des princes en Lombardie (39).

Il fait très beau demourer
 En douz chastel de Pavie,
 Où len seult dames trouver
 Qui mainent joieuse vie.
 Car c'est noble compaignie
 Et qui dance voluntiers.
 Là festoient estrangers
 Les dames et damoiselles.
 Noble lieu, plaisant vergiers
 Ont pour déduire les belles.
 Bien se savent ordonner ;
 Chascuns est gaie et jolie.
 Dancer savent et chanter
 Doucement ; n'y faillent mie ;
 Moult ont de bien faire envie.
 Chevaliers et escuyers
 Véans leur douçour premiers,
 Leurs biens, le grant honeur d'elles,
 Robes, joyaux et déniers
 Ont pour déduire les belles.
 Si doit en bien honorer
 De Vertus ma dame lie,
 Le Conte et sa terre amer,

Qui Bourgoingne et sa mesgnie
 Et Touraine en Lombardie
 Ont tenus comme amis chiers,
 Donné chevaulx et coursiers:
 Draps d'or, hernois, joyaulx, selles
 D'offroy, après les mangiers
 Ont pour déduire les belles.

L'envoy.

Princes, ne m'en puis aler;
 Trop doubte le rapasser
 En ces montaignes crueles.
 Pavie me fait penser
 A l'aise, et au bon vin cler
 Qu'ont pour déduire les belles.

Ballade.

Mort de la fille de J. de Montagu (90).

Plourez, plourez Robinet le tirant !
 Plourez Regnault d'Angennes et Sampy !
 D'Estouteville s'en voit Jehan plourant,
 De Nantouillet l'anguillette. Et aussy
 Plourez Huguenin ! Que Dieu face mercy
 Celle qui vint de l'un de vostre sorte !
 Savez qui c'est : Demenez plour et cry :
 C'est la fille Montagu qui est morte.
 Helas onques ne fu plus bel enfant ;
 Car de Junon la dieuesse nasqui ;
 Et Jupiter la fist a son semblant ,
 Qui tant avoit le viaire poly
 Et en tous cas sembloit si bien à ly.
 Que pour sa mort chascun se desconforte !

Réconfortez le père, je vous pry :
C'est la fille Montagu qui est morte.

Car je say bien qui sera trop dolent :
Sy n'avoit celle encor an que demy.
La Déesse menra le dueil trop grant :
Pour leur amour, faiz l'obsèque a par luy.
Chascuns de vous, qui estes sien amy;
Vestez vous noir. Mais c'on le réconforte.
Louvecienne avoit l'enfant nourry :
C'est la fille Montagu qui est morte.

L'envoy.

Prince, celui, qui ma maison vendy,
Veille aider Dieux ! autre enfant li rapporte.
Et si vous plaist savoir quoy et de qui :
C'est la fille Montagu qui est morte.

Ballade.

Guerre de J. d'Armagnac contre J. G. Visconti (91)

Il a grant faim d'estre chetis,
De chevaulx et corps exilliez,
De gaster argent et habis,
De sentir plouvoir et négier,
De vivre et gésir à dangier,
Qui part du doulz païs de France,
A grant frais et a grant despence,
Pour veoir Milan et Pavie.
Autre profit n'y a, ne vaillance :
Eustace dit que c'est folie.

Par Aiguebelle au Montcignis
Fault entre roches chevauchier,
Quatre ou six jours, très dur païs,

Et en povres logeis logier,
Avoir po à boire et mangier,
Et paier tout a l'ordonnance
Des paisans. Oultre cuidance
Fait homme aler en Lombardie,
Sanz grant besoin qui là s'avance :
Eustaces dit que c'est folie.

N'est pas bonne ville Paris,
Reims et Rouen pour soy aisier,
Amiens, Arras et Senlis
Où li vivre ne sont pas chier ?
Là ne fault marron, n'estrangier,
Ne sur la neige avoir doubance,
N'a la ferrière desplaisance,
Où l'on pert par cheoir la vie
Souvente fois. Qui fuist tel dance,
Eustaces dit que c'est folie.

L'envoy.

Princes, dès or veuet tenir chier
Senlis, où il fait beau chacier,
Grael, Beauvoisin et Picardie.
Ainçois me larroie escorchier
Qu'en Lombardie alasse arrier :
Eustaces dit que c'est folie.

Ballade.

Hongrie et Lombardie (92).

De paradis ne sçaroie parler ;
Ne je n'y fu onques jour de ma vie.
Mais en enfer vous feray bien aler,
Si vous votélez passer en Lombardie,

Ou cheminer le país de Hongrie
 Entre les mons. Là sont glaces et nois,
 Grans froidures partous les XII moys,
 Et habismes jusqu'en terre parfonde.
 Et là ne croist fors que sapins et rapois :
 Le país est un enfer en ce monde.

Charrettes ou chars n'y pourroient passer
 Et le souleil qui est hault n'y luist mie.
 N'y n'est oïsel qui y puist demourer
 Pour la froideur ; volent autre partie.
 Mais le chemin n'a pas piet et demie ;
 Qui mespasse, s'il chiet, mors est tous frois.
 Et se chevaulx s'encontent à la foy,
 La convient que l'un l'autre confonde.
 Pour les griefs et les chemins estrois,
 Le país est un enfer en ce monde.

Verdeur n'y a, cerf, biche, ni cengler,
 Vignes, ne blez, ne nulle mélodie.
 Ours et chameulx voit on les mons ramper :
 Mais leurs vivres, que nul d'eulz ne mendie,
 Leur quièrent ailleurs du main jusqu'à complie.
 Sont ténèbres, vens et horribles vois ;
 Et Lucifer, qui est des diables roys,
 Ou hault du mons o ses frères habonde,
 Qui en tous lieux départ gelée et frois :
 Le país est un enfer en ce monde.

L'envoy.

Prince, qui veult corps et ame dampner
 D'un grant pécheur, face luy condempner
 Entre ces monts , et là lui mette bonde
 Du remanoir, sans pouvoir retourner :
 Le país est un enfer en ce monde.

Ballade.

La feste des Dames (93).

Quel est le jour de toute l'année
 Que Dames ont plus espécialement,
 Que chascune doit mieulx estre atournée,
 Soy affubler et vestir richement,
 Et démener joye et esbatement ?
 C'est en doulx temps de consolacion,
 Du mois de may, qu'on dit proprement :
 La feste aux Dames c'est à l'Ascension.

Et certes c'est gracieuse journée,
 Où chascun dit communément
 Que Dame doit estre sur vert parée :
 C'om ait mouton gresse, porée ensement,
 Et blanche nappe ouvrée nettement,
 En démontrant la rénovation
 De ce doulx may. Et sachiez vrayement .
 La feste aux Dames est à l'Ascension.

Par la Dame est la biauté figurée,
 Par le mouton l'umble contenement,
 Et la purté par blanche nappe ouvrée,
 Par porée le doulx acointement,
 Par la verdeur fermeté d'ayment
 Et par le jour toute perfection.
 Dancez, chantez, menez vous liément ;
 La feste aux dames est à l'Ascension.

Ballade.

Faut il épouser femme jeune et belle (94).

Lequel vault mieux à jeune chevalier
 Et à homme qui par le monde va,
 Belle dame, s'il se veult marier,
 Qui jeune soit, ou moyenne qui a
 L'aage passé? et laquelle prendra
 Pour le meilleur et pour joieuse vie
 Le chevalier? sénéchal, je vous rie
 Que sur ce fait m'escrivez votre accord :
 Et s'avisez n'estes de la partie,
 Demandez ent à l'amoureux Clifort.
 Car jeunes homs, puis qu'il veult travailler,
 Se belle prent, autre amer ne devra.
 Et s'il va hors il ne fait que villier ;
 Car la beauté convoitée sera
 De sa femme; et telz la priera ,
 Qui la larroit, s'elle estoit enviellie.
 S'à lui se tient et ne poursuiवे mie,
 Puis que saoul est, amour de lui s'estort.
 Mais ami jeune quiert amour et amie :
 Demandez ent à l'amoureux Clifort.
 Se moyenne est, seur la puet laissier;
 Puisque beauté d'elle un pou passera.
 Car pour honneur ara son seigneur chier,
 Qui en mains lieux son corps va travaillier.
 Amoureux yert, et il amez sera,
 Gays et jolis, sanz nulle jalousie.
 Des deux dictes l'un, qui mieulx se marie?
 Marier vueil, faittes sur ce rapport
 A vostre advis : si non, je vous supplie,

Demandez ent à l'amoureux Cliffort

L'envoy.

Séneschal d'Eu, mes cuers en vous se fie:
 Enquerrez bien de ceste maladie
 Au Tourangoys, à la Breth, et au fort
 Au conte d'Eu, Harrecourt, Jehan de Trie,
 Et pour estre mieulx la chose fournie
 Demandez ent à l'amoureux Cliffort.

Ballade.

Au poète Geoffroy Chaucier (98).

O Socrate, plains de philosophie,
 Sénèque en meurs et Anglax en pratique,
 Ovides grans en ta poèterie,
 Briès en parler, saiges en réthorique,
 Aigle très hault quī par ta théorique
 Enlumines le règne d'Enéas,
 L'isle aux geans, ceulx de Bruth, et qui as
 Semé les fleurs et planté le rosier,
 Aux ignorans de la laugue apprendras,
 Grant translateur, noble Geffroy Chaucier.
 Tu es d'amours mondains dieux en Albie :
 Et de la Rose en la terre Angélique,
 Qui Angela saxonne, et puis flourie
 Angleierre (d'elle ce nom s'applique
 La derrenier en l'éthimologique)
 En bon Anglais le livre translatas.
 Et un vergier, où des plants demandas
 De ceuls qui font pour eulx auctorisier,
 A jà longtenps que tu édifias,
 Grant translateur, noble Geffroy Chaucier.

A toy, pour ce, de la fontaine Hélié
 Requier avoir uu buvraige autentique ,
 Dont la doys est du tout en ta baillie,
 Pour rafreuer d'elle ma soif éthique,
 Qui en Gaule seray paralitique
 Jusqu'à ce que tu m'abuveras.
 Eustaces sui , qui de mon plant aras :
 Mais pran en gré les euvres d'escolier,
 Que par Clifford de moy avoir pourras,
 Grant translateur, noble Geffroy Chaucier.

L'Envoy.

Poète, hault louange destmye
 En ton jardin ne seroie qu'ortie :
 Considère ce que j'ay dit premier,
 Ton noble plant, ta douce mélodie.
 Mais pour scavoir, de rescrire te prie,
 Grant translateur, noble Geffroy Chaucier.

Ballade.

Des maitres d'Eustache Deschamps, 1392 (96).

J'ay VIII mois l'an ordonnez pour servir,
 Et VIII seigneurs que je vous nommeray ;
 Le mois premiers, esquelz je doy venir,
 Janvier, février, mais, apvril, juing et may ;
 Novembre aussi et décembre prandray.
 Janvier au Roy, décembre pour Bourgongne
 May à Valoys, mars Navarre : après g'ay
 Les autres mois veuil faire ma besongne.
 A Nevers fault moy en novembre offrir ;
 Philippe en juing le Barrois serviray ;
 Charles en février m'a voulu retenir,

Et en avril à les dames seray.
 Ainsi mes mois d'ordre en ordre suiray
 Sur messeigneurs, cui Dieux grant vie doingne :
 Joieusement a eulx me déduirai.
 Les autres mois veuil faire ma besoingne.
 C'est en juillet qu'om doit ces prez cueillir,
 Et en aoust ses blez, car bien le sçay,
 Et engrangier, qui vult estat tenir :
 Septembre, octobre adonc vendangeray ;
 Pour l'an entier ainsi me garniray.
 Car qui riens n'a, on le fuit et ressoingne.
 Ce fait, mes VIII mois servir m'enriray :
 Les autres mois vueil faire ma besomgne

L'envoy.

Prince, à court sont maint, que nommer ne sçay,
 A qui labours ne fait guières d'essoingnes
 Huit mois et plus : mais pas tant n'y seray :
 Les autres mois veuil faire ma besongne.

Rondeau.

Le sire de Coucy et E. Deschamps (97).

Les noms sarez du seigneur et servent
 Couvertement en ce rondelet cy.
 Mais diviser les vous fauldra ainsy :
 Une silabe prendrez premièrement
 Du second ver et la fin autressy :
 Les noms sarez du seigneur et servent.
 En reversent prendrez subitement
 En derrain vers trois petiz mos de li.
 A ce eust bien nn autre failli.

Ballade.

De la rébellion du duc de Bretagne, 1392 (98).

O peuple ingrat par justice surmonté,
 Qui veult laissier ton souverain seigneur,
 Qui t'a mis hors de toute povreté
 Et d'ordure soubhaucié en honour.
 Et tu veulz par cas soudain
 Lui déguerpier, dont rébelle te claim.
 Advise toy ; : ear comment qu'il aviengne.
 Sires sera : tu travailles en vain.
 Reprouche yert ou país de Bretaingne.
 Donc pot venir si fole voullenté ?
 Ne qui pensa premier tel deshonneur
 De commectre une infidélité
 Et de perdre de touz loyaux la main ?
 Ce fut pou sens. Ignorance et folour,
 Et desloyauté à plain,
 Et convoitise ont bracié ce levain :
 Si qu'à tousjours de ce forfait souviengne.
 Pour effacier son orgueil primerain,
 Reprouche yert au país de Bretaingne.
 Dieu het orgueil : mainte foiz l'a dompté.
 Pou vault force, qui n'a de Dieu cremour.
 Radresce toy ; recueuvre ta honté ;
 Crie à Dieu merci ton créateur :
 Vien au bon roy, qui est plain de douçour,
 De cuer contrit et humain ;
 Com vray subject, remet tout en sa main,
 En suppliant qu'en s'amour te reprenge.
 Ou autrement saiches et pour certain :
 Reprouche yert au país de Bretaingne.

Chanson royal.

Education des princes et des nobles. — Août 1392 (99).

Pour ce que nulz, s'il n'estoit libéral,
 N'osoit apprendre les vii arts libéraux,
 Le temps passé tuit li prince royal
 Et tout les nobles, quant leur sang estoit chaud,
 Apprennent les vertus cardinaux,
 Hébreu et grec, latin, philosophie
 En jeune temps. Et puis chevalerie
 A leur vint ans, quant fors furent et vers,
 Leur donnoit on. Ainsi ne fait l'en mie;
 Car chevaliers ont honte d'estre clercs.

Mais ce n'ont pas David le roy loyal,
 Ne Salemon, Alexandres ne Claux,
 Jules César au ceptre impérial,
 Tholoméus, plusieurs nobles vassaux,
 Charles li grans, qui tant firent d'assaulx
 Et conquirent du mond la monarchie
 Par leur travail, par senz et par clergie,
 Dont ils furent ès armes plus experts.
 Autrement va : noblesce en ploure et crie;
 Car chevaliers ont honte d'estre clercs.

Foibles, josnes les montent à cheval :
 Dont aux membres aviennent plusieurs maux.
 Puis gourmandent et amont et aval,
 En destruisans leurs forces principaux.
 Déliz de char, faire faiz de ribaux
 Leur aprant on et deshonneste vie,
 Jouer aux dés, orgueil et glotonnie.
 Et la science ont apprise les sers,
 Qui ont depuis acquis leur seignourie;
 Car chevaliers ont honte d'estre clers.

Mais depuis ce qu'ilz ont en général
Eu en despit ces ars espécialx ,
Sciences en eulx, tuit li occidental
Ont moult perdu de terre et de féaulx
Que princes clers conquirent par travaux ;
Et leurs enfans l'ont perdu par folie.
Si lo qu'à sens chascun d'eux se rallie ,
Et le commun soit à ouvrier appers
Les ars mondains, ou noblesse varie ;
Car chevaliers ont honte d'estre clers.

Clergie fut en l'âge juvénal
Des nobles gens et des princes royaulx ,
Chevalerie. Et en un corps égal
Ces deux spir vit l'en toudis entr'eaulx.
Telz ars savoir n'osoit lors nul de ceaulx
Qui ne fust nez de libéral lignie.
Ceuls ouvroient de leur charpenterie ,
Et d'autres ars ès champs et en désers ,
Qui à présent ont la meilleur partie ;
Car chevaliers ont honte d'estre clers.

L'envoy.

Prince, pour Dieu humblement vous supplie
Que gentillesce à science estudie
Comme autrefois. Ne lui soit nulz divers ;
Et les vertus revindront en partie.
Si non je voy noblesse déperie ;
Car chevaliers ont honte d'estre clers.

Ballade.

Les apparences sont souvent trompeuses (100).

En mon vergier et en ma pommeroye

N'avoit d'antes ne mez un seul pommier ,
 Ou fruit duquel tout mon espoir avoie ,
 Et qu'il deust pour moy fructifier :
 Car il crut fort, et flouri au premier ,
 Et me montra très grant signe de bien ,
 En estendant ses raims et son merrien ,
 En démontrant de moy faire plaisance.
 Mais lui parfait, ne me rapporta rien :
 Nulz ne se doit fier en apparence.

Quant antez fut , chascuns jour le veoie
 Croistre à souhait et ses branches drécier.
 Au cultiver de vray cuer labouroie ,
 En esperant du fruit avoir loier :
 Mais lui parfait si me voutl dévoier.
 Aux estranges de ce fruit disoit : tien ,
 Se saige es, ce proverbe retien :
 En jeune plant ne te fie d'enfance
 De beaus appert : car au fort saiches bien ,
 Nulz ne se doit fier en apparence.

Pour ce jamais, en quelque lieu que soie ,
 A plant nouvel ne me vueil traveiller :
 Perdu y ay temps, ans , labour et joye.
 Je prise mieulx un ancien pèrier :
 Car de son fruit aray au derrenier.
 Mais plant nouvel n'est pas saint Julien :
 Il se fait bon garder de son lien,
 Et qu'om n'y ait pas toute s'esperance ;
 Car de son fruit suis vray experien :
 Nulz ne se doit fier en apparence.

Ballade.

Sur l'office que Deschamps remplit à la cour (101).

Chascuns ne fait que demander :
 Quel office as tu à la court ?
 Lors respont : je puis commander
 A plusieurs qui me font le sourt.
 Mais un autre office m'y sourt ,
 Qu'autres et tu bien congnois,
 N'y a si saige ne si lourt :
 Quant on baille, je faiz des crois.

Je puis bien venir sans mander,
 Et sans fourrier faire mon hourt.
 On me fait à l'uis délivrer
 Et en salle huissier à court :
 J'ay un bonte hors brief et court ,
 Et du Roy l'escaille des noïs.
 Mon estat est à quoy qu'il court ;
 Quant on baille, je faiz des crois.

Maint y voy venir et aler ;
 Quant l'un s'enfuit, l'autre y acourt ;
 Chascuns se cuide avant bonter :
 Mais envie à plusieurs sus court.
 L'un si pert, l'autre se ressourt :
 Pour un perdu en revient trois.
 C'est bon qu'à mon estat demourt :
 Quant on baille, je faiz des crois.

L'envoy.

Prince , à court puis bien demourer ;
 Grans est mes estas et adrois
 Pour les ennemis rebouter :
 Quant on baille, je faiz des crois.

Ballade.

Aurea mediocritas (102).

Ou hault sommet de la haulte montaigne
 Ne fait pas bon maison édifier,
 Que le grant vens ne la gaste et souspreingne :
 Ne ou bas lieu ne la doit pas lier ;
 Car par eaues pourroit amolier
 Le fondement et périr le merrien.
 Nulz ne se doit ne hault ne bas fier :
 Benoist de Dieu est, qui tient le moien.

Es grans estas est haulte honeur mondaine,
 Qu'envie tend par son vent trébuchier ;
 Et là s'endort chascuns en gloire vaine.
 Mais en ce cas chiet honeur de légier ;
 De hault en bas le convient abaissier ;
 Et lors languit . quant il déchéet du sien.
 Telz hauls estas sont de foible mortier :
 Benoist de Dieu est, qui tient le moien.

Ou lieu trop bas , qui est assis en plaine ,
 Ne se doit nulz tenir pour mendier ;
 Car povreté est reprouche certaine,
 Et si n'est homs qui vueille au povre aidier.
 Fay ta maison en un petit rochier,
 Ne hault ne bas ; et là vivras tu bien.
 En tout estas vueil dire et enseigner :
 Benoist de Dieu est, qui tient le moien.

Ballade.

Qui trop embrasse, mal étreint (103).

A une grant court très notable
 Alay pour vir seoir les gens ,
 Dont maint se mistrent à la table ,
 Les uns lourdes , les autres gens.
 Mais là fut uns petiz sergens,
 Qui aises fust sur basse selle.
 Or ne lui souffisoit pas celle ;
 Un autre mist sus , qu'il va querre.
 Mais il chéet, en chéant sur elle,
 De deux celles le cul à terre.

A maint fut ce fait agréable ;
 Chascun s'en rit : là ot venans ,
 Qui pour cette chose muable,
 Sont les II celles agrapans :
 Sus se firent. Las ! moi repans,
 Dist cilz qui chut ; caille ay prins belle.
 Bien deçus suy par ma cautelle ;
 Qui bien est, s'il se muet, il erre.
 Cheus suy, par folie nouvelle ,
 De deux celles le cul à terre.

C'est exemple est bien récitable
 En moral pour plusieurs servans ,
 Qui ont office proufitable ,
 Et qui sont autres convoitans ;
 Puis sont l'un et l'autre perdans.
 Au petit ru boit tourterelle ,
 Plus aise qu'en rivière isnelle :
 L'un nif en lieu moien enserre.
 Cheoir ne veult par hault voul d'aile
 De deux celles le cul à terre.

L'envoy.

Princes, estre doit chascuns contens
 De son estat, selon son sens :
 Il ne fait pas bon trop acquerre,
 Ne vouloir monter ès haultz renz ;
 Dont chéent les plus acquérans
 De deux celles le cul à terre.

Ballade.

Du mauvais gouvernement du royaume (104).

Du temps que nature repose
 Et que les sens sont endormis,
 M'apparut merveilleuse chose.
 En songant ce m'estoit advis
 Car je veoï vis ad vis
 Folie, qui le sens tençoit
 Et d'aler devant s'efforçoit.
 A courre ont grans gaïgement mis;
 Et court chascun mieulx qu'il povoit.
 Voulenté juga et le temps
 Qu'à la course, si comme on voit,
 La folie passe le sens.

Et adonques le sens opposa
 A Voulenté : vous avez mie
 Le Temps contre moy. Si suppose
 Vous deux de Folie estre amie.
 En un autre temps fut tramis
 Que Drois et Raisons m'onnouroit ;
 Et Justice et Loy me gardoit
 De la main de mes ennemis :
 Folie monstrier ne s'osoit.....

La Folie passe le sens.

Chascuns scet bien, pour ce le pose,
 Que depuis que je fu desmis
 Ès livres esquels je repose,
 Et que des princes fu haïs,
 Royaumes ont esté envahis,
 Où Volonté règne pour Droit.
 Et Convoitise, qui voudroit
 Que je fusse escorchiez tout vis,
 Par or et argent tout déçoit
 L'église, chevaliers, enfans.
 Et pour ce qui bien se congnoit,
 La Folie passe le sens

L'envoy.

Princes, en resveillant pour le froit,
 Fut mon couraige moult destroit :
 Et de ce songe esbahissans,
 Doubtans en fin qu'il en seroit,
 Nul bien n'y scay : en Dieu en soit !
 La Folie passe le sens.

Ballade.

Domaines du sire de Coucy (108).

Qui veult terre de grant déduit savoir
 Et ou droit cuer du roiaume de France,
 Et fortresce de merveilleux povoir,
 Haultes forêts, et estances de plaisance,
 Aires d'oiseaulx, pars de belle ordenance,
 Ou pays de Vermandoy,
 Devers Coucy acheminer te dois :
 Lors des terres verras la nompareille ;

Pour ce est son cry : Coucy à la merveille !

Voy Saint Aubin, où il a beau manoir,
Aire à herons où maint faucon se lance.
A Foulembray peut grant sires manoir ;
Dains a ou parc, qui moult vult de finance,
Eaues aussi ; et que vault la puissance

De la tour de Coucioys
Et du chastel ; qui tant est lieux adrois.
De Saint Gombain durement me merveille :
Pour ce est cri : Coucy à la merveille !

Saint Lambert peut tout homme recevoir ,
En mi l'estanc où le poisson s'avance :
Le chastelain peut bien la chace avoir.
La Fère est fort pour homme de vaillance ;
Oyse l'ençaint, mais mectre en oubliance

Ne veuil Acy ceste fois,
Ne Gercies : pour ce dit li bon Roys,
Qui de Coucy ne vit euvre pareille :
Pour ce est son cry : Coucy à la merveille !

Chanson Royal.

Voyage de Charles VI dans les domaines du sire de Coucy (106).

Seure chose est à Prince de savoir
De son pais la marche et les destrois,
Ceulx qui l'ayment et de corps et d'avoir,
Pour congnoistre qui est le plus adroiz
De ses pays et plus noble frontière,
Où il a gens plus noble et plus entière
En tout honneur et bon gouvernement,
Pour lui servir plus honorablement
En tous estas et par bonne manière.

Le Roy le puet assez apparcevoir
 Par son puissant païs de Vermendours ;
 Car à Coucy en a fait son devoir
 Le bon Seigneur, et ailleurs plusieurs fois.
 Ne nulz ne vit plus belle héronnière
 Qu'à saint Aubin, ne d'oiseaux de rivière
 Venu déduit, ne plus gracieusement.
 Vers Foulambray ot maint faucon volant,
 Et maint héron pardessus la praière.

Et avec ce, qui veult dire le voir,
 A Saint-Gombain fust bien aise le Roys
 De vir le lieu. La pot bien parcevoir
 Que le païs est planteureux de bois :
 Là lui firent les dames bonne chièr.
 Et landemain vit devant sa litière
 Biches et cerfs prendre joyeusement :
 En païs nul n'a tel esbatement,
 Ne nulz chateaux de plus forte matière.

A Novion pot plaisant lieu veoir,
 Et au soleil cler resplendir les toys.
 Et, le Prince richement recevoir,
 Qui fu illec trouver pot le hault doys.
 De tous poissons ot illec cours pleine.
 Le gentil Roy y vint à la prière
 Jehan Lemercier, qui le vit grandement :
 Là ot bons vins et moult bel parement
 En son chastel fait de bonne pierre.

A Saint Lambert vint veoir le manoir,
 Emmy l'estang, le doulx Prince courtoys.
 Là lui fist on grans poissons apparoir ;
 Cerfs et biches y vindrent à son choys
 De la forest. Puis se retrait arrière
 Au chastel noble et place à costière.
 Par La Fère fist son département,
 Acompaigne toudis de noble gent.

Qui veult déduit, en ces marches le querre.

L'envoy.

Prince, je tien que du pays François
Pour tout déduit et tout esbatement,
Pour genz d'onneur et de gouvernement,
N'est tel pays comme le Vermendoys.

Ballade

En l'honneur de Marie de France duchesse de Bar (107).

En un vergier d'une fleur de lis nestre
Vi x branches chascune à flour de lis :
En divers lieux ot chascune son estre,
Et en ses flours ot divers noms escrips.
En l'une avoit Yolant qui a prins
En Arragon son siège, où est plantée.
En l'autre flour sera par lettres Henris :
La maistre fleur doit moult estre honorée.

Car d'empereurs à destre et à senestre
Est celle fleur de roys, d'empereris,
Qui le Bar d'or vout de ses flours repestre
La droicte fleur qui a Coucy. Saillis
A Anghien Philippe, ce m'est vis ;
Charles encor n'a prins bont ne volée ;
Marie yra à Namur. Pour ce dis :
La maistre fleur doit moult estre honorée.

Bonne est à présent au viaire célestre,
Douce et plaisant ange de paradis.
La sixte flour Jehanne furent sa destre ;
Puis Odoart, Yoland et Loys.
Toutes ces fleurs feront en maint pais
Croistre leur nom, flourir leur renommée ;
Dont je conclus qu'entre tous ses dis

La maistre fleur doit moult estre honnourée.

L'Envoy.

Princes, bien doit li noms estes chieris
De Marie fille de France née :
Quant sa suite va en tant de pais ,
La maistre fleur doit moult estre honnourée.

Ballade.

Paris et la cour (108).

Et dont-viens tu ? di moy de tes nouvelles ?
Qu'as-tu tant fait à la cours, à Paris ?
— Que g'i ay fait ? g'i ay veu maintes querelles
De pluseurs gens, qui ne sont pas amis ,
Plaidier entre eulx. Mais s'acort n'y est mis,
Veu que justice y va selon raison,
Sanz encrer euz, ils perdent leur saison :
Dont grant meschief venrra en mainte ville.
Mais on attend dissimulation,
Qui leur fera droit comme une faucille.

L'un à l'autre font tant de chières belles :
Mais par derrier sont mortelz ennemis.
A celle court l'un prant sur les gabelles ;
Et l'autre tent ses compains soit desmis
De son estat, sanz ce qu'il soit oïs.
L'autre requiert la confiscation
D'un innocent, sans condempnacion :
L'un trois cent frans, l'autre en demande mille.
Mais tuit aront en la conclusion
Qui leur fera droit comme une faucille.

On y desrompt aux seigneurs leurs cotelles ;
Et si y-en a qui ont esté occis,

Pour exploiter gectez jus de leurs selles.
 — Et qui fait droit? — En mil nulz pugniz.
 C'est bien romflé; le fait leur est remis:
 Mais li navré pleurent en leur maison.
 — Fait on ainsi? — Certes ainsi fait on.
 Qui a de quoy, bien trouve qui l'estrille :
 Mais brief venrra la grande pugnicion
 Qui leur fera droit comme une faucille.

L'Envoy.

Compains, j'entens ta récitation :
 Mais si tu dis ainsi voir qu'euvangile,
 Maint trouveront, selon m'entencion,
 Qui leur fera droit comme une faucille.

—

Ballade.

Des modes du temps (109).

—

Ovides, qui bien figura
 Des bestes la propriété,
 Et par fiction parla,
 Ramenans à moralité
 L'orgueil, l'ordure et vanité
 Des meurs, aux hommes bestiaux,
 Qui fainst les dieux celestiaux,
 Ne fut si saiges que ceuls sont.
 Qui en bestes et en oiseaulx
 Leur propre nature deffont.
 Car maint, qui bien garde y prandra,
 Sont singe tant sont escourté :
 Et tant de taiches sur eulx a
 Comme panthère; loqueté

Sont et de pluseurs draps brodé.
 De leurs manches font chalemiaux ,
 Et se souillent comme pourceaux
 És laides ordures du mont.
 Hélas ! que ne s'avisent ciaux !
 Leur propre nature deffont.

Adam, ne Noé ne chaussa ,
 Ne noz pères d'antiquité
 Telz solers comme on trouvera ,
 Qui une aulne ont de bec anté
 Dedenz de balaine enhanté.
 S'en reculent comme créviciaux :
 Leur cul monstrent, et leurs museaulx
 Cueuvrent qui à descouvrir sont.
 Et par ainsis ces gens nouveaulx
 Leur propre nature deffont.

Au chien, où envie s'en va ,
 Puelent bien estre comparé ;
 Au lion qu'orgueil surmonta
 Dont maint d'iceulx sont surmonté.
 Apparant estre, hault monté
 Veulent, bien cuider estre beaux
 Par déhors : mais dedenz en eaulx
 Bonnes vertus ne s'apparront.
 Grans queues portent comme veaulx :
 Leur propre nature deffont.

Chascuns d'eulx par nuit veillera :
 Aux suettes sont comparé.
 Car par jour l'en les trouvera
 En lit, jusqu'à midi sonné.
 A touz gieux sont habandonné ,
 Et à vivre de gloz, morseaulx,
 A convoitier l'or à monceaulx ,
 Et moquer ceuls qui bien feront :
 Mais à faire ainsi leurs reveaulz ,

Leur propre nature deffont.

L'Envoy.

Princes , ce que j'ay ci récité
Seroit bien de nécessité
De laisser à vol et à mont ;
Car ceux qui font tel niceté,
Ont plus bestes que homme esté :
Leur propre nature deffont.

Ballade.

De la coeiffure des dames (110).

L'en voit les cors naturellement muer
L'an une foiz le merrien de leurs testes :
Et leur souffist un an cellui porter
Sanz changement. Mais les dames sont prestes
D'entrechangier aux jours communs , aux festes
L'abit des chiefs en estrange manière ,
Faire un auvent, com ceuls qui font verrière ,
Qui leur cueuvre leurs visaiges devant
Piet et demi ; et semble à leur visière
Qu'elles aient le chief d'un cahuant.
Grant merveille est que d'elles regarder ;
Car cornes ont trop plus longues que bestes ,
Tant qu'om ne puet leur doulz viaire cler
Vir. Trop y a d'espingles et d'arestes ,
De chevelx mors, de bourriaux et de crestes,
Et tant de ploiz et devant et derrière,
Que l'en prendroit d'assaut une barrière
Ains qu'om se peust pour baisier traire avant :
Et semble à maint, qui ont leur amour chier,
Qu'elles aient le chief d'un cahuant.

Vieilles seulent ainsi leur chief hourder;
 Qu'om ne voie leurs fronces dehonestes :
 Mais les jeunes n'en doivent pas user
 Qui belles sont gracieuses, honnestes.
 Face couvrir leur est unz droiz tempestes
 Pour leur beauté : Nulle tel atour quière,
 Soit condempnez et mis en une bière.
 Si que portez ne soit doresnavant,
 Sans dire plus ou temps ça en arrière
 Qu'elles aient le chief d'un cahuant.

L'envoy.

Prince d'amour, Juno, Dame d'amer
 Ce lourde atour ne laissez plus regner
 Sur les dames souz loy condempnant ;
 L'umble joli faictes renouveler,
 Tant qu'om ne puist desormais murmurer
 Qu'elles aient le chief d'un cahuant.

Ballade.

Contre le comté de Brie, 1393 (111)..

Sur tous pays de mortier et de boe
 Ne se doit nulz à Brie comparer,
 Que Dieux a fait de tous biens séparer :
 D'y chevauchier n'est homme qui se loe
 Et en tous temps y voy gens esgarer.
 Sur tous pays de mortier et de boe
 Ne se doit nulz à Brie comparer.
 Vuignes n'y a, ne rivière, ne gloe;
 Hayes, buissons pour les loups demourer.
 Et au surplus à tont considérer,
 Sur tous pays de mortier et de boe
 Ne se doit nulz à Brie comparer.

Chanson Royal.

Du comte de Brie 1593. — (112).

L'en treuve ès drois de Champaigne (ce tiens)
 Que la Brie est sa serve et sa Chamberière:
 Car Champaigne est la forme de tous biens
 De blé, de vin, de foing et de litière.
 Brie froide est, qui n'a grosse rivière,
 Fors boscaiges, nèfles sauvaiges; noix:
 Pour ce doivent livrer en la fourrière
 Ceulx de la Brie la mousse aux Champenois.
 Car quant il pleust, ès terres ne croist riens:
 Mais est le blef noiez en la royère:
 De leurs boez font soliers sanz liens:
 D'ardoir vert bois ont toudis la manière.
 En leurs hostels n'a que cendres et fumièr.
 Leurs vignes sont des prunelles du bois:
 Pour ce doivent livrer en la fourrière
 Ceulx de la Brie la mousse aux Champenois
 Et si leur fault, plus qu'autre païs, chiens
 Pour les bestes des bois chacier arrière.
 Et qui leur dit: dont viens tu — dont je viens?
 Ils respondent ce que devant derrière.
 De leur bestail font garde une bergière,
 Qui par les champs queult la mousse à x dois:
 Pour ce doivent livrer en la fourrière
 Ceulx de la Brie, la mousse aux Champenois.
 Bailliage n'a en Brie, ce tiens;
 Champaigne à Meaulx et Trois sa justicière,
 Vitri, Chaumont, par ces III liens,
 Ou par les deux est Brie en volière.
 A ces grans jours vient toudis la première:

Car là li fault venir querre ses drois.
 Pour ce doivent livrer en la fourrière
 Ceulz de Brie la mousse aux Champenois.

Les gens communs sont simples et insciens ;
 A estrangier ne scevent ne estrangière
 Chemin monstrier. N'onques Saint Juliens
 Pour bon hostel n'ot cette marche chière :
 Brioyz n'ont rien qu'à paine et de traschière.
 A Champaigne ont leurs recours mainte fois :
 Pour ce doivent livrer en la fourrière
 Ceulz de la Brie la mousse aux Champenois.

L'envoy.

Princes qui veult de froit avoir matière,
 D'yaue laper, de vert bois le fumièrre,
 Et de vivre de boutons et de noix,
 En Brie voist; Car c'en est la manière.
 Mais Champaigne li fait à sa prière
 Secours souvent d'uille et de pois :
 Pour ce doivent livrer en la fourrière
 Ceulz de Brie la mousse aux Champenois.

Ballade.

Lettres des escoliers d'Orléans (115).

Très chiers Pères, je n'ay dénier;
 Ne sanz vous ne puis avoir riens.
 Et si fait à l'estude chier ;
 Ne je ne puis estudier
 En mon code, n'en ma digeste :
 Caduque sont. Je doy de reste
 De ma prévosté dix écus;
 Et ne treuve homme qui me preste :

Je vous mande argent et salus.

Trop fault, qui est estudiens,
Si son fait veult bien advancier.
Il fault que son père et les siens
Lui baillent argent sanz dangier ;
Parquoy cause n'ait d'engagier
Ses livres. Ait finance preste,
Robes, pannes, vesteure honneste ;
Ou il sera uns malostrus.

Et qu'om ne me tiengne pour beste,
Je vous mande argent et salus

Vins sont chiers, hostels, autres biens.
Je doy partout ; j'ay grant mestier
D'estre mis hors de telz liens.
Chièrs Pères, vneillez moy aidier :
Je doubte l'excomunier ;
Cité suy. Cy n'a os ne areste ,
S'argent n'ay devant ceste feste
De Pasques, du moustier exclus
Seray : octroiez ma requeste.
Je vous mande argent et salus.

L'envoy.

Très chièrs Pères, pour m'alegier
En la taverne, au boulengier,
Aux docteurs, aux bedeaux conclus
Et pour mes colectes paier
A la burresse et au barbier,
Je vous mande argent et salus.

Ballade.

Eloge de Paris 1394 (114).

O tu, cité de justice aournée,

Qui onques jour n'ouvras de tyrannie ,
 Fille de Dieu et par lui gouvernée ,
 Mère de foy, marrastre d'érésie ,
 Le vray estat de la théologie ,
 A qui tuit crestien vont ,
 Saincte cité, qui de touz faiz respont ,
 Dieux a sur toy regart et paradis
 Soubz le meilleur climat qui soit en mont :
 Riens ne se puet comparer à Paris.

A toy ne soit nulle autre comparée :
 Babiloine ne si comparast mie ,
 Ne Rome aussi qui tant fut renommée.
 Ne Ninive, Florence, ne Pavie ,
 Troie la grant dont tu es départie ,
 Ne cil qui jamais seront ,
 A toy seule comparer ne pourront.
 De tes grans biens est chascuns esbahis :
 Plus en prant on, et plus en demourront :
 Riens ne se puet comparer à Paris.

Pour ce doit tu partout estre louée ,
 Et chascuns doit amer ta seignourie.
 Mainte dame.as de grant beauté parée ;
 Suir te suelt bonne chevalerie.
 Tu as moult d'or, d'argent, de pierrerie
 Et de joyaulx sur grant pont ,
 Le grant palais qui les mauvais confont ,
 Dont le seigneur est chief des fleurs de lys.
 Tes noms durra ; Tuit dient et doivent :
 Riens ne se puet comparer à Paris.

Ballade.

Mœurs des champenois 1304 (115).

Veulz tu la congnoissance avoir
 Des Champenoys, et leur nature ?
 Plaines gens sont sans décevoir
 Qui ayment justice et droiture :
 Nulz d'eulz grant estat ne procure,
 Et ne puevent souffrir dangier.
 S'ils ont à boire et à mangier,
 Content sont de vivre en franchise
 Et ne se scevent avancier :
 Toute gent n'ont pas ceste guise
 Bien veulent faire leur devoir
 Envers chascune créature,
 Servir, sans nullui décevoir,
 Tous ceuls qui ne leur font injure.
 Mais qui mal leur fait, je vous jure
 Qu'ilz veulent leurs torfaiz vengier,
 Paine mettre à eulx revongier,
 Soient séculier ou d'église,
 Sanz la riote commencer :
 Toutes gens n'ont pas ceste guise.
 Et pour leurs fais ramentevoir,
 Habiles sont à l'escripture
 Les pluseurs, et à concepvoir :
 Dont cinq d'iceulx met en figure
 — Le Mangeur qui par très grant cure
 Veult scolastique traictier,
 — Sainte More, — Ovide esclairer
 Vittry, — Machault de haulte emprise,
 Poètes que musique ot chier :
 Toutes gens n'ont pas ceste guise

L'envoy.

Princes le cinq fait à prisier
 Clamenges et auctorisier,
 Que réthorique loe et prise
 Et tout ly poète estrangier :
 Cilz est de Langres trésorier.
 Toutes gens n'ont pas ceste guise.

Ballade.

Au roy du puits d'amour (116).

He ! gentils rois, dus de Poligieras ,
 Ne vous veuillez de France ainsi partir ,
 Métrifians mieulx de Pythagoras ,
 Réthoriques qui tant povez sentir.
 Puis que la mort fit Machault départir ,
 Et que Vitry paia de mort la debte ,
 Ne fut veu tel com vous, sans mentir ,
 Si grant faiseur, ne si noble poète.

A tous propos faittes vers comme Primas.
 Chascun veu veult en ce royaume oïr :
 Diz amoureux faittes et de soulas ,
 Qui font les cuers des princes resjoïr :
 Nulz povres homs ne peut de vous joïr.
 Chose n'a nom qui par vous ne soit faitte.
 L'en ne pourroit trouver, ne quérir
 Si grant faiseur, ne si noble pouete.

En Languedoc ne vous embatez pas ;
 Veuillez de ça vos escoles tenir.
 Si vous partez , vous y mourrez, hélas !
 Du puits d'amour vous vueille souvenir.
 Nul ne se puet à vous appartenir ;

Car pour rimer en clos ou en charette
 N'est aujourd'hui, bien le puis soustenir,
 Si grant faiseur, ne si noble pouette.

Ballade.

Danger de prêter ses manuscrits (117).

J'ay mes livres en tant de lieux prestez,
 Et à plusieurs qui les devoient rendre,
 Dont li termes est failliz et passez,
 Qu'à faire prest ne doy jamais entendre,
 Laiz, ne chançons, ne faiz d'amours comprendre,
 Hystorier, n'onneur ramentevoir
 Quant je me vois sans cause décevoir
 Et retenir mon labeur et ma paine.
 Dolens en sui, à Dieu jure, et pour voir,
 Plus ne presteray livre, quoi qui aviengne.

Il souffist bien que je soye entestez,
 Et j'aie mis mon labeur et ma painne;
 Et se j'ay fais en mes chetivetez
 Chose, qui soit où biens se doye prandre,
 Donner le vueil liément, non pas vendre;
 Mais qu'on face de l'escriture devoir
 En mon hostel. Pour ce à tous fais sçavoir
 Que nulz desormais requérir n'enpraingne
 De mes livres, ne mes papiers avoir:
 Plus ne presteray livre quoi qui aviengne.

Perdu en ay maint, dont je suis troublez,
 Par emprunter; et ce me fait deffendre
 Que jamais nul ne m'en sera ostez
 Par tel moien, à quoy nul ne doit tendre.
 De ce serment ne me doit nul reprendre;

Mais qui voudra de mes choses sçavoir,
 Très volentiers lui feray apparoir.
 Sans porter hors; veoir vers moi les viengne,
 Si sires n'est, qui ait trop grant povoir.
 Plus ne presteray livre quoi qui aveingne.

L'Envoy.

Prince, Eustace, qui a la teste tendre,
 Supplie à tous que dès or leur souviengne
 De mes livres n'en retenir n'en prendre :
 Plus ne presteray livre quoi qui aviengne.

Balade

Du bibliothécaire Loribault (118).

Je fu de trop male heure né :
 En ce monde n'ay propre bien.
 Mais comme à homme forsené
 Me court l'en sus ; on le voit bien.
 On demande, on donne le mien,
 L'en mamet souvent, que je jure;
 On me bat, on me fait injure :
 Crier ne excuser n'y vault.
 Tourmentez suy contre droiture :
 Je m'en rapporte à Loribaut.

Aucune fois suy raençonné,
 Tant qu'il ne me demeure rien,
 Et puis des enfans gouverné.
 L'en me desrompt le cuirien,
 Les œulx, le nez. Savetier, chien
 Suy appelez. Chascun m'injure ;
 L'en me jette boe et ordure ;
 De l'un ay ou de l'autre assault.

Se l'en me fait mainte laidure,
 Je m'en rapporte à Loribaut.
 Qui est de nouvel ordonné
 D'estude et livres gardien :
 Il ne congnoit un A d'un B ;
 Il devendra logicien.
 Note ce mot et le retien :
 Chascun n'en suit pas sa nature.
 Je suy viel ; de jouer n'ay cure
 De telz gieux, où tant souffrir fault,
 Dont nulz homs sages n'aroit cure :
 Je m'en rapporte à Loribaut.

L'envoy.

Prince, foiblesce me court sure,
 Et l'en se joue oultre mesure
 A moy, cui les esperis fault.
 Dieu scet les griez maulx que j'endure.
 Fuir m'en fault, se tel temps dure,
 Je m'en rapporte à Loribaut.

Supplication

D'Eustache au Roy, 1395 (119).

Supplie Eustace humblement
 Que comme derrenièrement
 Vous aiez fait une ordenance
 Que Baillis faront résidence
 Sanz partir de leur Bailliaiges,
 Sur paine d'estre cas de gaiges
 Pour tant de jours qu'absens seront,
 Que les receveurs nonceront
 Et procureurs aux gens des comptes ;

Ce qu'ou royaume on ne vit onques :
 Que Sèneschaulx ne vos Baillifs
 Fussent comme sers asservis,
 Esclaves tenuz de leurs corps,
 Et qu'ils n'osassent aler hors ,
 Ou demourer pour juste essongne
 De leurs amis, pour leur besongne
 Faire aussi, quant mestier leur est,
 Pour leur gaiges mettre en arrest
 Pour telz cas : — et il soit ainsis
 Qu'ou Bailliaige de Senlis ,
 Qu'occupe le dit suppliant,
 N'ait mesfaiteurs ne maise gent;
 Mais soit cois le pais paisible,
 Sanz faire chose non loysible,
 Les drois du peuple maintenus ;
 Et les vostres bien soutenus.
 Et y ait vostre dit Bailli
 Selon vostre ordonnance et cri
 Demouré, tenu ses assises
 Et ses jours, et très grosses mises
 Et despens sur un franc par jour,
 Sanz seaulx avoir dons ne retour,
 A cinq varlez et vi chevaulx,
 En haine, en paine, et travaux,
 Pour justice et raison garder :
 Où vous devez bien regarder,
 Car deux hostelz lui fault tenir
 Tousjours , pour aler et venir ,
 L'un à Senliz, l'autre à Compiègne.
 Et n'est en qu'il ne lui conviengne
 III c. frans mettre , oultre ses gaiges
 Impeschiez ; dont c'est ses dommaiges.
 Pour avoir esté à Paris
 Pour l'utilité du pais,

Et mandement especial
 De vo Procureur général,
 Par certain temps, et pour le fait :
 Dont empeschement lui est fait
 Des termes de la Chandeleur ,
 Ascension de nostre seigneur
 Derreniers passez et suians.
 Et s'a tousjours bon Lieuxutenans
 Au pais y cellui Eustace.
 Qu'il vous plaise, de vostre grace,
 Lui octroier que sanz contraire
 Puist aler hors, où il a à faire
 Pour son fait nécessairement,
 Puis qu'il aura bon Lieutenant ,
 Sanz le casser pour celle cause.
 Car toute nécessité cause
 Non avoir loys, non fraindre à dit :
 Et attendu ce qu'il est dit ,
 Et que franchise est noble membre,
 Mandez aux gens de vostre chambre
 Des comptes, à vos trésoriers ,
 Et chascun d'eux s'il est mestiers ,
 Et receveur de Senlis ,
 Que des deux termes dessus dis,
 Et aussis d'ores en avant,
 Les gaiges du dit suppliant
 Paient, pour faire sa dépense,
 Nonobstant vostre ordonnance
 Que vous modérez en ce cas,
 Sanz estre de ses gaiges cas :
 Ou, pour ce qu'il devient trop vieulx,
 Vous plaise de pourveoir mieulx
 De bonne personne et de saige,
 Pour gouverner le Bailliage,
 Où il n'est pas amé de tous :

Et il priera Dieu pour vous,
 Ainsis que faire le souloit,
 Et que difficulté n'en soit.

Ballade.

Mariage de Richard, roi d'Angleterre, et d'Isabelle de
 France, 1195 (120).

Ainsi qu'Eve, par la transgression
 Du fruit mangier, que Dieux ot deffendu ,
 Adam aussi, vint la perdicion
 De leurs enfans, qui furent confondu ,
 Fut cause et chief, quant elle ot offendu ,
 Que leur lignie alast aux infernaulx
 Tous condemnez par lontemps pour leurs maulx.
 Femme depuis répara ce dommaige ;
 Car en Marie descendit Dieux li haulx.
 Toute-paix vint par un saint mariaige.
 Par femme fut la grant dissencion ,
 Dont maint païs est gasté et perdu ,
 Entre les gens de l'isle d'Albion
 Et de Gaule : tous deux s'en sont sentu.
 Maint prodomme pour leur guerre mouru
 Es batailles, ès sièges et ès assaulx
 En divers lieux ; et encore dure entr'aulx
 Celle rumeur pour terre et héritaige.
 Si seroit bon d'appaiser leurs travailx :
 Toute paix vint par un saint mariaige.
 Que femme aussi de la cognacion
 Du roy des Frans, bonne et belle en vertu,
 Fust requise pour mettre en union
 Ces deux regnes, si comme autrefois fu ,

Du roy anglois pour eschiver le fu ,
 Mort et péril d'eulx et de leurs vassaux ,
 De leurs païs et peuples principaulx ,
 Pour l'amour Dieu, veu qu'ils sont de linaige.
 Du contraire ne croient leurs consaulx :
 Toute paix vint par un saint mariaige.

L'envoy.

Princes royaulx, de bonne affection
 Quérez la paix et réformation
 De vos subjez ; et vous ferez que saige.
 Par le traictié d'umble conjunction
 S'estes tout un : ne doubtez nascion.
 Toute paix vint par un saint mariaige.

Ballade.

Des têtes chauves de la cour, 1392-1395 (121).

Les anciens furent jadis moult saiges :
 Si doivent bien leurs dis estre gardez ,
 Et qu'om tiengne leurs faiz et leurs usaiges.
 Or supplions que vous y regardez.
 Coiffes eurent : tel estat nous rendez :
 Et nous prierons tuit pour vous et pour eulx ;
 Car bonnes sont à entre nous pelez,
 Et à tous ceulx qui ont pou de cheveulx.

Eustace suy pour les pelez messaige ,
 Coucy, saint Poul, Hangest, Torcy : venez
 G. de Bordes, Brifaut ; et à oultraige
 Y est Colart de Tanques desplumez :
 Hugues du Bois, Moreaux sont enrrumez.
 Coiffe leur fault et a chascun d'eulx :
 Car bonnes sont à entre nous pelez ,

Et à tous ceulx qui ont pou de cheveulx.

Hutin d'Aumont, Philibert voz mesnages
 A bien mestier que coiffe demandez ;
 Saint Saut Lieu pert et Sausset leurs plumaige ;
 De Poinsinet s'en est li poilz alez :
 He ! Gentilz rois vers nous vous admandez.
 Coiffes donnez aux porres soufraiteux ;
 Car bonnes sont à entre nous pelez ,
 Et à tous ceulx qui ont pou de cheveulx.

L'envoi.

Princes, trop plus sont les aucuns grevez,
 Qui pour couvrir ont cheveulx reboursez,
 Que ceulx qui n'ont rien sur le peleux.
 Pignes leur fault et le mirouer de lèz :
 Si vous suppli que coiffe leur donnez,
 Et à tous ceuls qui ont pou de cheveulx.

Ballade.

De l'yvers (122).

Alarme ! alarme ! yvers est descendus
 Sur le païs à froide compaignie :
 Il en a ja mains mors et enfondus.
 Armez vous tost , pour sauver vostre vie ;
 Car nulz ne tient contre s'artillerie.
 Vent et gresil fait traire à ses archiers
 Gelée et nois fait traire à ces a (sic)
 Et bise fait la bataille première :
 Les mal armés assaudra tous premiers.
 Garnissez vous , avant qu'iver vous fière.
 De tous harnois , de bons chauçons velus ,
 D'escafillons, de sollers d'abbaie ,

Pourpoinz fourrez, les plates par dessus
 De garde bras pour le trait en partie.
 Un Jaques aiez, ou grant cotte hardie ;
 Pour ganteletz parlez aux peletiers :
 Martres et gris achatez volontiers ,
 Grans chaperotis et cornette à visière ,
 Peaulx de chameulx et draps fors et entiers :
 Garnissez vous, avant qu'ivers vous fière.

Et ne soiez rès, baingniez , ne tondus ;
 Mais vos menteaulx fourrez n'oubliez mie ,
 Chaudes chambres natées sus et jus,
 Les huis fermez, fenestre qui ne crie,
 Le chant cive et bonne espicerie,
 Des meilleurs vins, chapons, connins, plouviers,
 Garnache avant, ypocras soit portiers ;
 De bon duvet faictes vostre litière :
 Ainsi fuirez la froidure, amis chiers.
 Garnissez vous, avant qu'iver vous fière.

L'envoy.

Princes , yvers les povrès gens guerrie :
 Les mauvès tue et les chétis estrie ;
 Perdre leur fait planche, pont et barrière.
 Les riches, non ; car chascuns estudie
 Contre le froit. Et quoy que nulz vous die,
 Garnissez vous, avant qu'yvers vous fière.

Ballade.

De l'ordre de la baboe (193).

Un ordre seay de nouvel establie,
 Dont maintes gens se doivent fort louer,
 Et où l'on doit boire jusqu'à la lie

Tant qu'ès hanaps ne doit rien demourer.
 Et si doit on toudis du pot verser
 Vin ès vaisseaulx, l'un l'autre requérir :
 Les requérans y doivent obéir,
 Sans refuser tout boire et sans escroe :
 Ainsi se doit cest ordre maintenir,
 Qui s'appelle l'ordre de la baboe.

Siffrevast est abbez de l'abbaye :
 De son couvent vueil les moines nommer ;
 Rocherousse, le Flament, ne s'oublie,
 Robert Tesson et Enfernet Le Ber,
 De Poquières Leborgne bachelier.
 Pierre vous vueil de la Trémoille offrir,
 Les Bouciquaux qui se puelent souffrir,
 Harmanville, Regnier Pot que je loe.
 Car bien se font en l'église servir,
 Qui s'appelle l'ordre de la baboe.

De Jehan Augier convient que je vous die,
 De saint Germain, Montagu au vis cler,
 Et d'Uguenin à la chièr hardie,
 De Chevenon qui bien se scet huver.
 Messire Arnoul y scet boire et huver ;
 Sempy et Sync si scavent contenir :
 Et d'Angennes font la Reguault venir.
 Le Barrois fait à Thorigny la moe :
 En la maison se scevent bien chevir,
 Qui s'appelle l'ordre de la baboe.

De ceste ordre qui vient de Normandie,
 Ne doy Pierre de la Haie oublier,
 Ne Guille de l'Aigle à ceste fie :
 Jehan y doit d'Estouteville aler :
 Robinet doy de Boulongne appeler ;
 Car puissans est pour l'ordre soustenir,
 Où l'on ne doit nul homme retenir,
 Si tant ne boit que son cuer en vin noe.

Lors en l'ostel puet moines devenir ,
 Qui s'appelle l'ordre de la baboe.

Car, par ma foy ! c'est noble compagnie
 Où l'on oït bien tabourer et hurter.
 On y sert Dieu du main jusqu'à complie :
 Nulz malades n'y puent demourer.
 L'un à l'autre fait le vin présenter,
 Tant qu'à boire font tous les poz tarir.
 Qui malade est, là se face garir :
 Car mainte y ont gros nés et grosse joe,
 Qui ne scevent de l'ostel départir ,
 Qui s'appelle l'ordre de la baboe.

L'envoy.

Princes, qui veult rire et soy esjoir
 De biaux parlers et de bons moz oïr
 Et de chascun la manière et la roe,
 Voise veoir ces gens au départir .
 De la maison, où maint sont vray martir,
 Qui s'appelle l'ordre de la baboe.

Chanson royal.

L'ordre du cordier (124).

Dieu gart, monsieur le Bailli !
 — A bien soiez, sire Prodoms.
 Que vous fault ? pas n'avez failli ,
 Se vous voulez : cy est uns homs ,
 Voire deux , murdriers et larrons,
 L'un parmentiers à rouge aumusse ,
 L'autre savetier qui se musse ,
 Qui jadis firent l'escuier,
 Et portèrent plume d'ostrusse :

Donnez leur l'ordre du cordier.

Ceulz m'ont maintefois assailli
Et robé poulet et chapons ;
A pillier ne sont esbahi
Chevaux, vaches, brebis, moutons :
Or ont prins habis de charretons.
Un temps fut , se leur apparusse ,
Que j'eusse un coup sur ma cocusse.
Reprendre leur fault leur mestier ;
Mais pour faire nouvelle Prusse ,
Donnez leur l'ordre du cordier.

Sergens alez prandre celli
A l'aumusse, nous le voulons,
Et l'autre pour parler à li.
Ces deux mettez en noz prinsons.
— Sire Bailli, nous appellons
De ce grief comme torturier.
— C'est bien dit : nous y pourverrons :
Donnez leur l'ordre du cordier.

Or ça venez parler à mi ;
N'aiez paour. — Nous nous doubtons ;
Pourquoy vééz là nostre ennemi ?
— Dicles voir. — Chascuns est prodoms.
— Vous mentez : tost les gehinons.
— Haro ! — qu'as tu ? — J'ay pis que puce :
Je muir — di donc. — Ha ! sainte Luce !
Certes je suis larron, murdrier :
Bienouldroie que je mourusse.
— Donnez leur l'ordre du cordier.

Il l'ara, ses compains aussi.
Or tenez ces deux chaperons :
Estraing — haro ! pour Dieu mercy,
Vous serrez trop fort les boutons.
— C'est trop tart. — Nous nous repentons :
De confesser ayons induce.

— Il vous vaulsist mieulx estre en Russe :
 Dyables vous firent chevauchier.
 Tout homme qui biens d'autrui suce,
 Donnez leur l'ordre du cordier.

L'envoy.

Princes , chassoires , grésillons,
 Fuz ès jambes pour justicier :
 Et pour pugnir mauvais garçons ,
 Donnez leur l'ordre du cordier.

Rondeau.

Sur la naissance de Louis de France , duc de Guyenne,
 22 janvier 1596. (125).

Dieu envoya la paix du ciel en terre,
 Quant il tramist son fils pour les humains :
 Par tout le monde cesse lors toute guerre ;
 Dieu envoya la paix du ciel en terre
 Par les deux hoirs qu'il nous a fait acquerre-
 Veille apaisier nos ennemis mondains !
 Dieu envoya la paix du ciel en terre.

Ballade.

Grace pour le peuple. (126).

Vicaire Dieu, commis ou temporel,
 Oint et sacré de sa sainte unction,
 Qui aujourd'ui t'a fait en ton hostel
 Hoir mascle avoir pour ta succession

Continuer, congnois l'affection,
 Grace et amour que Dieu te fait et donne
 Pour succéder ton hoir en la couronne,
 Com de Saül ta lignie n'efface.
 Or le congnois, sers, honore et guerdonne :
 Au peuple fay rémission et grace.

Considère toy estre homme mortel :
 L'un de l'autre ait pitié, compassion.
 Pour acquérir règne perpétuel,
 Et qu'en tous temps puist durer ta maison ,
 Foy, charité garde, droit et raison.
 Des biens de Dieu à ton peuple redonne ;
 Pugniz les maulx, aux ignorans pardonne ;
 Et ne soit nul, qui aux povres mefface ;
 En bon estat tien tousjours ta personne :
 Au peuple foy rémission et grace.

Ayme et deffen le bien espirituel ,
 Et pour honeur de cette nascion
 Edifier fay de paix un autel.
 Du jou pesant fay relaxation,
 Pour vie avoir et augmentation.
 A ton vray hoir fay quelque chose bonne ;
 A son venir ta clémence habandonne,
 Comme Dieu fist pour sauver nostre estrace.
 Retien ces mos, met à euvre et les sonne :
 Au peuple fay rémission et grace.

L'envoy.

Princes, hui a grant joie ta région ;
 Et maint ont fait très devote orison
 Afin d'avoir héritier, qui leur face
 Amour, douçour, droit et deffencion :
 Exauciez sont. Pour ce en conclusion,
 Au peuple fay rémission et grace.

Ballade.

Contre Jean de Montaigne (127).

Le beau, le doux, le poupinet,
 Le long, le droit, le gay, le savoureux;
 Le gentil corps et le chief crespellet,
 Megre ne gras, au viaire piteux,
 Que si bien scet faire le gracieux,
 Et qui porte la dorée toison,
 Pour cens mars d'or ne donroit ses cheveux :
 Milleur marchié a fait de ma maison.

Et que Dieu gart le doux favoureusest,
 Et son menton où il a pau de peux,
 Dont à Paris tiennent dames leur plet,
 Et qui devient de chascune amoureux !
 Haro ! Haro ! come il est gracieux,
 Tendus et mols comme un petit oison .
 Trop vent son corps , qui en est désireux :
 Milleur marchié a fait de ma maison.

C'est Vitagu, autrement blondelet,
 Qui les femmes veult avoir deux à deux.
 C'est merveille que li bon sire fet,
 Et comme il est aux armes vertueux.
 Sire Saint-Mor, rendez le moy goutteux :
 Je vous en fais prière et orison.
 Rendez lui bien ses déliz outrageux :
 Meilleur marchié a fait de ma maison.

L'envoy.

Princes, les ras, les souris et les leux
 Puissent rongier Vitagu le couillon ,
 Qui ne donroit pour mille francs tous seuls :
 Meilleur marchié a eu de ma maison.

Ballade.

Bataille de Nicopolis, 1396 (128).

Las ! si Judith ploura pour Béthulie ,
 Rachel aussi pour la mort ses enfans ,
 Jhérusalem aussi dont fist plour Jhérémie
 Sur son exil , qu'il fut prophétisans
 Pour ses péchiez, doivent plourer les Frans
 Nevers, Bar, Eu connestable de France ,
 Marche, Coucy, l'Admiral qui s'avance ;
 La bannière porta de Nostre Dame
 Contre les Turs : mains dévos meurt par lance .
 De chascuns d'eulx ait Dieu mercy de l'âme !

L'an m. ccc. iiii. xx, en Turquie ,
 Sur le septembre, adjoint encor xvi ans ,
 Ot maint baron et le roy de Hongrie,
 François, Anglois, Bourgongnons, Alemans,
 Les pluseurs mors, autres prins des tirans ,
 Pluseurs fuitis. Plourons ceste meschance !
 Vengeons leur mort ! aions en Dieu Fiance !
 Prions pour eulx ! donnons d'or mainte drame
 Aux povres gens ! faisons leur secourance !
 De chascun d'eulx ait Dieu mercy de l'âme !

Nichopoly, cité de payennie ,
 Au temps là où li sièges fut grans
 Fut délaissiés par orgueil et folie ;
 Car les Hongres, qui furent sur les champs
 Avec leur roy, fuitis et récréans
 Leur roy meisme enmainent par puissance
 Sans assembler. Ayons tuit souvenance
 Ou prisonniers que tient Basach soubz lame ,
 Des mors aussi, pour garder no créance !
 De chascun d'enlx ait Dieu mercy de l'âme ?

L'envoy.

Prince, pour Dieu humblement vous supplie
 D'avoir tousjours loial chevalerie,
 Et d'estre humble, qu'orgueil ne vous diffame.
 Car Dieu le het, et ne vous fiez mie
 En traiteurs, dont no gent est périe.
 De chascun d'eulx ait Dieu merci de l'âme!

Ballade.

De ceulx de France qui furent en Hongrie, 1396 (129).

Las ! où sont les haults instrumens,
 Les draps d'or, les robes de soye,
 Les grans destriers, les parremens,
 Les jousteurs qu'à veoir souloie,
 Les dames que dancier veoie
 Dès la nuit jusques au cler jour ?
 Las ! ou est d'orgueil le séjour ?
 Dieux la mis en partie à fin,
 Je ne voy que tristesse, et plour,
 Et obsèques soir et matin.

On sont les enchainemens
 (Que l'on portoit comme courroye,)
 D'argent et d'or, leurs sonnemens,
 Pour mieulx prandre ces saulx ? on voie
 L'essil de corps, de la monnoie,
 Gast de viande et d'atour,
 Perte d'espérit, grant luour
 De torches, gastement de vin.
 Je ne voy que tristesse, et plour,
 Et obsèques soir et matin.

Et en mains liens noirs vestemens,

Porter deuil et courroux pour joye,
 Sonner pour les trespassemens
 De pluseurs, que pitié convoye
 Au moustier. Vengeance mestroye
 Péchié en quelconque seigneur,
 En grant, en moien, en meneur :
 Soyon tout à bien faire enclin.
 Je ne voy que tristesse et plour,
 Et obsèques soir et matin.

L'Envoy.

Princes, abisme est li jugemens
 De Dieu et ses pugnissemens :
 Il l'a bien monsté à ce tour ;
 En Turquie est ses vengemens,
 De loing, par divers mandemens ,
 Pour noz péchiez plains de venin.
 Je ne voy que tristesse et plour,
 Et obsèques soir et matin.

Ballade.

Projets de guerre en Italie (130).

Selon aucuns très anciens poètes
 Faingnans d'oyseaulx et de bestes leurs fables,
 De Prothéus et de Ganimèdes sectes
 Et de pluseurs, qui sont mal entendables
 Aux gens communs, sont les diz récitables
 Où le coq doit les Alpes transvoler,
 L'aigle et poucins d'icelle subjuguier,
 Et si rongnier les ongles , queue et eles,
 Que, en chéant lors sans pouvoir relever,
 Perdra du tout ses plumes natureles.

Combien qu'adonc seront à lui retrectes,
 Pour contrestre au coq et ses aidables,
 Grues, brehiers, cornailles et suettes,
 Oyseaulx villains per rivières novables,
 Au pié des mons, et grifons conquérables,
 Faucons gentilz se venrront là monstrier
 Avec le coq pour lui réconforter :
 Et là seront les batailles crueles,
 Maint oysel mort : l'aigle, a cel assembler,
 Perdra du tout ses plumes natureles.

Ses niz seront destruis : les alouettes,
 Cignes, paons, tous oyseaulx amiables
 Venrront au coq obéir et leurs sèctes ;
 Et lui seront comme à seigneur féables.
 Lors les prandra comme frans justiciables,
 Et les menrra avec lui oultre mer.
 Il se fera des oiseaulx couronner,
 Qui par tourbes suivront universeles :
 Dont l'aigle lors, qui ne s'est faicte amer ,
 Perdra du tout ses plumes natureles.

L'envoy.

Princes, li coqs se doit briefment monstrier
 Et les trois mons de ses Alpes monter ,
 Où Hanibal fist à fer et à peles
 Et par grans feux les chemins pour passer :
 Dont se vray est, l'aigle par ce voler
 Perdra du tout ses plumes natureles.

Balade.

Comment homme ne femme ne se doit amortir à ses enfans (131).

Il est bien fous qui s'amortit

A homme n'a enfant qu'il ait,
 Et qui, tant comme il peut, ne vit
 Franchement, et qui ne se fait
 Tousjours du sien seigneur parfait,
 Sanz le bailler en autres mains.
 Destruis en sont maintes et mains,
 Vilz tenus, affolez des corps,
 Qui en meurent povres et vains :
 Qui s'amortit, pis vault que mors.

Car sanz cause autrui enrichit :
 Son franc vouloir, sa terre lait,
 Ses meubles : puis l'ont en despit
 Ses enfans. Mangier puet du lait :
 On le het ; chascun lui dit lait ;
 Deschaux est, dessirez, dessains,
 Mal put, mal vestu, petit crains,
 Et de grans reponches alors
 Clamé des siens or vilz, villains :
 Qui s'amortit, pis vault que mors.

Mais tant que le siens seignourit,
 On le sert ; nulz ne lui meffait ;
 On l'ame, on craint, on l'obéit,
 Tant soit vieulx. S'il a bon retrait,
 Ses hoirs ne lui font nul faulx trait,
 Pour doubte qu'il ne soit abstrains
 De vendre ou donner : c'est plus sains
 Que le donneur, qu'om chace hors.
 Ne vous tuez pour vos prochains !
 Qui s'amortit, pis vault que mors.

L'envoy.

Princes, de grant folie est plains
 Qui s'amortit et petit plains ;
 Et s'il a angoisse à effors,
 C'est à bon droit, s'il est restrains :
 Soit tousjours hoirs du sien certains (incertain).
 Qui s'amortist, pis vault que mors.

Ballade.

Cupidité des gens de cour (132).

Chascun se prant à amander
 Et se confesse chascun jour :
 En conseillant vont demander
 Pluseurs argent à leur seignour.
 Li grant, ly moien, li minour ,
 Soi à Duc, à Prince ou à Roy
 Ne font que dire sanz séjour :
 Sire, souviengnes vous de moy.

Faictes mes lettres commander ;
 Parlez au Flamenc en destour ;
 Veuillez les généraux mander,
 Que paieiz soye sans retour.
 — Et l'autre dit : pour le meillour
 De vos cofres plus brief n'y voy.
 Chascun fait ainsi sa clamour :
 Sire, souviengnes vous de moy.

Par derrier la table, au disner,
 Et à leur souper vont à leur tour
 Les compaignons pour confesser
 L'un après l'autre, et font leur plour :
 On les rassoult de lenr folour.
 Responce ont souvent troy et troy,
 Disans partans plains de dolour :
 Sire, souviengnes vous de moy.

L'envoy.

Princes, puis qu'om veult Dieu doubter
 Et sa conscience ordonner,
 Encor sera bonne la loy.
 Chascuns va pour soy dolouser.

Vers vous, en disant ce parler :
Sire, souviengnes vous de moy.

Ballade.

Deschamps dénonce ses ennemis (155).

Hugues d'Ais et Prunelé,
Garensières et Florigny,
Les deux Machaus, Angelé,
Petiot, Huet, Villy
M'ont mainteffois assailly
Et fait trop de villenye,
Batu, et féru, et laidy :
Je pry Dieu qui les maudye.

En ma tente m'ont robé,
Et sur le ventre sailly,
De piez et de poins foulé :
Poinsinet, de Juvigny,
Et Torchapel que je vy
M'ont manoyné de partie.
Pité n'ont, grace ne mercy :
Je pry Dieu qui les maudye.

Encor m'ont il plus trompé :
De larron m'ont donné cry ;
Et sur un cheval troussé
Par l'ost m'ont mené ainsy,
Criant : amblé a cecy !
Pendés ! ne le laissez mie !
Pour ce , à tousjours les reny :
Je pry Dieu qu'il les maudye.

L'envoy.

Prince, ainsi m'ont pourmené

Vos gens : c'est mauvaise vie.
 Et gresillons m'ont bouté :
 Je pry Dieu qui les maudye.

Ballade.

De l'historien Froissard (134).

Dont venez vous ? — Je viens de Saint Omer.
 — Or me dictes des nouvelles du Roys.
 Les avez vous veus aux tentes assembler ?
 Arons nous paix de tous poins ceste foys ?
 Dictes nous en, car vous avez la vois
 D'avoir escrit de leur faiz queroniques.
 — Je vous jure sur Dieu et sur la crois,
 Je n'ay rien veu fors le moustiers de Liques.
 Quant à chose dont je doye parler,
 Excepté ce que j'ay veu les Anglois
 A Saint Omer et venir et aler
 Vers la reine d'Angleterre à hault doys.
 Et si, dit on qu'à la fin de ce mois
 L'avoiera l'en vers Calais près des diques
 Au Roy Anglois ; puis mon départ d'Artois
 Je n'ay rien veu fors le moustiers de Liques.
 Et les chevaux qu'on y fait establir,
 Dont Pompée fut pour tel fait destrois.
 N'autre chose ne vous scay raconter,
 Fors d'un varlet breton qui par ses doys
 IIII. x. x francs, sans dire je m'en vois,
 Et un roucin qui estoit bons et friques,
 M'a desrobé. N'en cherchant parmy les bois,
 Je n'ay rien veu fors le moustiers de Liques.

L'envoy.

Princes, j'aray bien pou à sermonner,
A escripre, n'a vos faiz ordonner
De ce traicté des noces autentiques :
Et pour ce veuil cy mon euvre finer.
Et en finant, puis bien à tous jurer,
Je n'ay rien veu fors le moustiers de Liques.

Ballade.

Vœux pour la paix. (135).

Guynes, Hames, Merc, Sangatte, Calays,
Oye et Puille qui nous faictes frontières,
Finerons nous de guerroyer jamais ?
Tout est destruit en plain et en costière.
Quérir nous fault nos vivres trop arrière ;
Bien nous entrecognoissons ;
De jour en jour toudis apovrissons.
L'on gaingne po vers Banelinghem :
Pour ce vous lo que nous nous accordons
D'acort commun à Rodelinghem.

Ly plat pais ars, gastez et deffais,
Tristes, dolens perdroit en tel manière.
Ardre huchoit en disant : faictes paix ;
Le Montore, le Planque amie chière,
Estremboque, Andruic qui est fière,
Le Virelart requérons ;
A Lambon, Liques, Fyennes supplions.
Tout est perdu vers Banelinghem :
Pour ce vous lo que nous nous acordons
D'acort commun à Rodelinghem.

Ne guerrions plus le pais désormais :
Tant est désert qu'il n'y a que bruière.

De vous nourrir ne peut porter le fais.
 Quérons ailleurs guerre qui nous aîère ;
 Sur Sarrazins levons nostre bannière ;
 Encontre yceulx nous croisons.
 Et ce pais à repenpler laissons
 Aux bonnes gens d'environ Tournehem.
 Se l'en m'en croît la guerre finerons
 D'acort commun à Rodelinghem.

Ballade.

De trois choses à redouter : (156).

De trois choses nous venille Dieux garder,
 Et tous les bons en ceste mortel vie !
 La première est de peuple révéler
 Qui tout destruit en sa forsennerie ;
 Et de seignour qui a grant seignourie,
 De sa fureur, pour sa hastiveté ;
 Et de la mort qui soudaine s'escrie :
 Car en ces trois n'a raison ne pité.
 L'en ne pourroit peuple esmeu retarder
 Qu'il n'ait avant sa folour assevie.
 Je le puis bien en plusieurs lieux prouver
 Par Beauvoisin, Flandrés et Lombardie,
 Et par Paris en la greigneur partie,
 Et par autres qui se sont revélé.
 Donc qui ces points fuit, ce n'est pas folie ;
 Car en ces trois n'a raison ne pité.
 Ire en seigneur fait moult à redoubter ;
 On le scet bien à Milan, à Pavie.
 Ne fist Noiron Séneque à mort livrer
 Hastivement, et par mauvaise envie ?

Si font plusieurs que droiz n'est que je die.
Soudaine mort en a maint craventé.
Bon eschiver fait tele compaignie :
Car en ces trois n'a raison ne pité.

Chanson royal.

Mort du Sire de Coucy (1179).

O Saint Lambert, le Chasteler, Coucy
La Fere, Oysy, Gercie, Saint Gombain
Marle plourez, et le chastel d'Acy,
Le bon seigneur qui vous tint en sa main,
Et qui si bien servy son souverain
En plusieurs lieux, à grant chevalerie,
Tout noble cuer qui s'arme et crie,
La mort et fin d'Enguerrant le baron ,
Qui trespasa pour la foy en Turquie !
Prions à Dieu, qu'il lui face pardon.

Car à son temps fut appers et joli,
Saige, puissant, de grant largesse plain,
Beau chevalier, bien travaillant aussi ,
Sanz nul repos. Hostel tint large et sain
De chevaliers, qu'il avoit soir et main
Avecques lui, de s'ordre et, compaignie,
Preux et hardiz. Un temps en Lombardie
Arreste, prinst la cité de Renon ;
Et par avant le craint Milan, Pavie :
Prions à Dieu, qu'il lui face pardon.

A son dessus ot des vaincus mercy :
En tous estas fut commun et mondain.
Pour sa douçour maint franc cuer le servy :
Tout gouvernoit sans travaillier en vain :

Osteriche sentit bien son levain,
 Flandres, Guerle, Savone et Barbarie,
 La frontière de Calays, Picardie,
 D'Angolesme, de Guyenne environ.
 Or est tout cheu en femme son amie :
 Prions à Dieu, qu'il lui face pardon.

Maintes gens ont pour li le cuer merci :
 Car ses armes n'ont point d'omme prochain,
 Qui les porte pour représenter li :
 Mortes sont. Dont trop fort me complain.
 Et diviser conviendra le terrein
 Estrangement, et changier seignourie,
 Terre qui fus si doucement nourrie.
 Clergé, nobles, peuples plourez le non
 Du bon seigneur, qui tant ot noble vie :
 Prions à Dieu, qu'il lui face pardon.

Et à tous ceulx qui là furent occy
 Dessoubz Basac le ture, par cas soudain,
 Dont maint seigneur et noble homme pery.
 L'an mil ccc iiii xx pour certain,
 xvii ans adjouste à ce méhain,
 Mourut l'ivers de male maladie
 Tout prinsonnier. Ses os en l'abbaye
 De Nogent sont en tombel riche et bon ,
 Dessoubz Coucy, o son anceserie :
 Prions à Dieu , qu'il lui face pardon

L'envoy.

Prince, pour Dieu en la terre chierie
 De Conssioys et de la baronnie,
 Où les chasteaulx sont de si grant façon,
 Ne recevez nul qui vous contrarie :
 Terre ne soit du prodomme périée.
 Prions à Dieu, qu'il lui face pardon.

Chanson Royal.

Sur le fait de la religion 1396-1410 (133).

Puis que religion cesse,
 Et que prestre furent mondain,
 Et que l'église délaissa
 L'estat Pierre son souverain,
 Symon, Giézi vint en sa main
 Qui lui aprinst à marchander.
 Adonc prinst le peuple à errer,
 Paines et guerres mouvoir
 Entre les princes. C'est tout cler ;
 Mal chief fait les membres doloir.

Depuis LX ans en ença
 Convoitise à mis son levain
 A la court Dieu; tant que pieça
 Bon clerc y sont alé en vain :
 Science en est mise à l'estrain.
 Les non saichant voit-on lever
 Par faveur, promettre, ou donner ;
 Les bons ny peulent riens avoir :
 Science et foy en fault cesser.
 Mal chief fait les membres doloir.

De dolente heure s'avança
 Ciels, qui pestrit aux gens tel pain,
 Dont division commença.
 Tant que nostre loy tout à plain
 Est en grant cisme et grant desdain.
 Deux pappes se font aourer,
 Dont il ne deust c'un seul regner :
 Que ne font les roys leur devoir
 D'un concille pour ce trouver ?
 Mal chief fait les membres doloir.

Qui deux elections pensa,
 D'Antecrist fut l'un, pour certain,
 Se la vraie par lui faussa :
 Il nous germa périlleus grain.
 Colleges n'attendez demain ;
 Estudes vous deussiez aler
 Devers le roy pour emporter
 Ce concille, et cherchier le voir
 Pour si grant erreur rappeler :
 Mal chief fait les membres doloir.

Car tout se destruit, ça et là.
 Empereurs, roys, noble, villain
 Ont pour ce guerre : or y parra
 Que feront François et Romain ,
 Alemant et Oultremontain ,
 Tous clerks de ça-et de la mer :
 Crestiens estes ; c'est amer.
 Faictes un vray pappe apparoir
 Et par concile déclarer :
 Mal chief fait les membres doloir.

L'envoy.

Empereurs, roys, ducs, conte, per ,
 Collèges, estudes, non per
 Faictes ce cisme ramouvoir ,
 Et par raison déterminer
 Un seul pappe ; ou tout voy finer .
 Mal chief fait les membres doloir.

Ballade..

Du schisme de l'Eglise qui est aujourd'hui moult troublée par la Lune
 1394-1400 (159).

Mercuré, Mars , Jupiter et Vénus,

Et chascun d'eulx ensemble , le Souleif
 Ont par longtemps regné, et Saturnus,
 Fait et crée un regne non pareil,
 En divers lieux, dont je me merveil,
 Selon les cas de leur conjunction,
 Et les signes tenir la région,
 L'un puis l'autre, chascun en sa chacune.
 Mais de ces vi voy la conclusion,
 Puisque je voy vouloir regner la Lune.

Le septiesme est nommé cy-dessus,
 Froide et trouble, qui fait son appareil
 De tous vices et pechiés mettre sus ;
 Et qui ara principalement son œil
 A convertir pour le prince d'orgueil.
 Le séducteur fils de perdicion,
 Par symonnie et par ambicion
 Fera ça jus une loy si commune ,
 Que tout cherra en désolacion,
 Puisque je voy vouloir regner la Lune.

O quel douleur ! Marastre des vertus ,
 Et nourrice de desloial conseil,
 Par toy sera ly mondes corrompus
 Et les mauvais tirans mis en estueil,
 Les bons foulez et la loy, las ! quel dueil !
 Tu semeras toute division ,
 Si les signes n'ont opposicion
 En ton regart. Toute male fortune
 Vient et descent pour no finicion,
 Puisque je voy vouloir regner la Lune.

L'envoy.

Princes se deça n'y met provision
 Par sa pitié, et dévote oraison,
 Et charité , par ces trois ou par l'une,
 En rémouvant telle constellation,

Tout périra : c'est mon opinion,
Puisque je voy vouloir regner la Lune.

Ballade.

Sur le fait de l'union, 1396-1400 (140).

Quels nouvelles de l'union ?
Seront ces deux pappes d'acort ,
Qui font partout division ,
Dont toute guerre et tout mal sort ?
— Nennil : chascun a trop de port,
Trop d'auctorité et d'estat :
Roy les soustiennent et prélat ;
D'y pourvéir sont négligent.
Quant cessera donc ce débat ?
Quant il ne sera plus d'argent.

Causée est la discencion
Pour les dons et pour le rapport
Des bénéfices, ce dit on ,
Que Giezy fait tenir à tort
A plusieurs : congnoissance dort.
Joyaux d'or, escuelle et plat ,
Diziesmes, dont plusieurs sont plat,
Font ce triboul entre la gent.
Mais desconfit seront et mat,
Quant il ne sera plus d'argent.

Car lors, selon m'opinion ,
Convoitise et convoiteux mort
Soient. Par ce l'élacion
D'orgueil cherra , et le confort
De povreté revendra fort ;
Humilité en son climat

Compte ; or et finance s'a bat,
 Qui fait tout le monde indigent.
 Plus ne seront com chien et chat ,
 Quant il ne sera plus d'argent .

L'envoy.

Prince, toute sousvencion,
 Gage excessif, 'grant pencion,
 Estas, dons faiz folagement,
 Orgueil, envie et traison
 Yront tous à perdicion,
 Quant il ne sera plus d'argent.

Chanson royal.

Des apôtres et des cardinaux 1389-1399. (141).

Jehans, Pierres, Pols, Philippe, Thomas
 Andrieu , Jaques, Barthelemieu , Symon
 Judes et Luc avecques Mathias ,
 Furent de Dieu les puissans champions,
 Qui coururent par toutes régions ,
 Sonnans leurs douze bucines
 En trois langues ébrieux, grecques, latines,
 Qu'ilz conquirent par paynes et par travaulx
 A la loy Dieu , par leurs exemples dignes :
 Aujourdhuy font ainsi les cardinaulx.

En Ephesim ot Jehan de grans débas,
 Où pour Dieu but venimeuses poisons ;
 Ens ou tonnel fu ses vierges corps las ,
 En l'uille ardent, ès perilleux bouillons.
 Ne copperent à Rome les félons
 Pierre le chief, qui benignes

Reçupt la mort, et Polz pour ses doctrines
 En reprenant les princes des dieux faulx
 Et de l'erreur des créances indignes ?
 Aujourduy font ainsi les cardinaulx.

Philippes fu en Sithe bons prélas ;
 En Inde fut Thomas noble maçons ;
 Beau palais fist Berthelemieu ; hélas !
 Fu escorchiez. De saint Andrieu lisons
 Qu'en croix mouru ; décapitations
 Fu à Jaques ès marines
 De Compostelle et des marches voisines ;
 Judes et Luc souffrirent moult de maulx ;
 Mathieu, Symons eurent poingnans espines :
 Aujourduy font ainsi les cardinaulx.

De Jhesucrist furent les advocas,
 Et de la foy furent chasteaulx et pons ;
 Et prescherent vérité en tous cas.
 De l'église furent les drois patrons ;
 Ils en furent mors occis et déronps,
 Par leur bonnes disciplines.
 Mourans de faim, sanz tolte et sanz rapines
 Alèrent nuz, dessirez et deschaulx,
 En guérissant tous malades par signes.
 Aujourduy font ainsi les cardinaulx.

Gezy n'etoit, ne Magus un seul pas ;
 Car en ce temps ne regnèrent leurs noms ;
 Les apostres ne le souffèrent pas.
 L'esglise estoit alors donnée aux bons,
 Sanz pris d'argent. Pour Dieu regardons
 Les estas, les grans cuisines,
 Les grans destriers, robes, manteaulx, ermines,
 Les escuiers, la tourbe des chevaulx,
 Qui sont à court, et les divers couvines :
 Aujourdhy font ainsi les cardinaulx.

Princes, je tien que ces douze barons
 Furent cause des biens que nous avons :
 Et par péchié sommes cause de maulx
 Que chascun jour tuit et toutes souffrons.
 Crime mercy, mauvaise œuvre laissons :
 Aujourduy font ainsi les cardinaulx.

Ballade:

Du curial des benefices, 1389-1399 (f42).

Vous qui tenez cinq prouventes ou six
 Tant cathédraux comme collégiaux,
 Patronaiges, chapelles neuf ou dix,
 Cures aussi pour emplir vos boyaux
 Et de vos gens, estes vous bien loyaulx ?
 Et povez vous bien desservir chascune
 En un seul lieu, menant vie commune,
 Estat mondain en délectacion ?
 Certes nennil : vostre vie est trop brane :
 Vous les tenez à vo dampnacion
 Et en levez revenue et prouffis,
 Pour enrichir hoirs et jovenciaulx ;
 Dont povres clers, selon les drois escrips,
 Deussent estre chascun pourveu entr'iaulx,
 Pour servir Dié. Mais vous est parciaulx,
 Qui sans scavoir ou par cas de fortune,
 Ou prières d'aucun prince ou d'aucune,
 Mangez telz biens par leur promocion.
 Départez les au povre clerc qui june :
 Vous les tenez à vo dampnacion.
 Reprendre vous fault les biens du crucifis,

Clers ou non clers, prestres , officiaux ,
 Que vous levez sans estre desservis ,
 Que manjurent putains et maqueriaux .
 Vous compterez ; car li juges royaux ,
 Qui siet dessus le souleil et la lune ,
 Congnoist voz faiz et votre vie enfrune .
 Cilz vous fera sa condempnacion
 Des biens ravis , qui engendrent rancune :
 Vous les tenez à vo dampnacion .

L'envoy.

Prestres et clers qui tenez tels monciaulx
 De chapelles , vous autres curiaux ,
 Des povres clers ayez compassion :
 Répartez leur ces biens ecclesiaulx ,
 Afin que Dieu vous soit propiciaulx :
 Vous les tenez à vo dampnacion :

Ballade.

Du grant pardon de Romme, 1399 (143).

Pour le salut de la crestienté ,
 Et acquérir aux ames sauvement
 De tout le peuple , tant ait pécheur esté ,
 Rémission fait le pape Clément
 De paine et coulpe à tous généralement
 De leurs péchiez , qui par dévociion
 Visiteront en bonne entencion ,
 Et qui yront de vray cuer, femme et homme ,
 D'or en avant pour avoir plain pardon ,
 De cinquante ans en cinquante à Romme .
 Qui par avant et d'ancienneté
 Fut à cent ans ; mais pour l'abrégement

De noctre aage et la fragilité ,
 L'a acourcy par le consentement
 Des cardinaulx et l'admonestement
 D'aucuns romains. Eu sur ce vision
 Deux foiz de Dieu , fist la restrinction,
 Pour allégier de nos pechiez la somme ,
 En voyagent, pour l'absolucion ,
 De cinquante ans en cinquante ans à Romme.

Duquel pardon de grant auctorité ,
 Où tous pechiez sont lavez telement
 Que, qui se part de bonne voulenté
 Pour l'acquérir de son lieu seulement,
 S'il meurt, il est sauvez certainement,
 Soit séculier ou de religion.
 Et d'y aler fait dispensation
 A tout ordre ; car tous les drois consomme,
 Pour nostre bien et no salvacion ,
 De cinquante ans en cinquante ans à Romme.

L'envoy.

O glorieux Dieux, Sainte Trinité,
 Donne nous cuer par ta douce pitié
 D'aler au lieu où Pierres et Pol se nomme,
 Et aux corps sains qui là sont martiré ,
 Pour le pardon qui est là déclaré
 De cinquante ans en cinquante ans à Romme.

Rondeau.

A l'occasion du grand jubilé séculaire de 1399-1400 (144).

Venez à mon jubilé ;
 J'ay passé la cinquantaine.
 Tout mon bon temps est alé

Venez à mon jubilé.
 Mon corps est tout affolé
 Adieu ! de moy vous souviengne !
 Venez à mon jubilé.

Ballade.

Mort de Richart II, roy d'Angleterre 1399 (145).

Las ! qui ains vit si fausses traisons ,
 Parens, peuples qui furent ses féaulx ,
 Par toi, Henry de Lancastre faulx homs ,
 Faictes en lui contre les drois royaulx ?
 Prandre et occir par traiteurs consaulx
 De magesté blecée et le retraire ,
 Toy et les tiens fait au monde desplaire
 Tant, que tuit roy crestien, sarrasin,
 Pour le bon Roy, vous seront adversaire,
 Qui faussement a esté mis à fin.

Angleterre, sur toutes nascions
 Es aujourd'hui haïs pour tes maulx ,
 Et cilz , qui tant a fait d'occisions
 Des innocens pour regner comme faulx.
 Vous avez fait en la loy deux deffaulx.
 Nulz ne pourroit vos grans péchiez retraire :
 Persévérant devez crier et braire.
 Destrut serez : vo prophete Merlin,
 Bedes concluent pour vo mort et haire,
 Qui faussement a esté mis à fin.

L'envoy.

Plourez, Anglois, les tribulacions
 Qui vous viennent et voz destructions..
 Pour vos péchiés dit voz regnes : je fin.

Par Franc, Escot, par les Bretons ,
 Pour Roy Richart, — dictes : destrui^z serons .
 — Qui faussement a esté mis à fin.

Ballade.

Veuve d'Isabelle de France, 1400 (146).

Lasse ! lasse ! chétive et esgarée,
 Povre d'amis, deffaillant de Seignour,
 Qui jadis fu partout si renommée,
 Riche d'avoir, franche et digne d'onnour,
 Qui aujourd'hui suy si plaine de plour,
 Serve en tous cas et presque anientie,
 Drois me deffault : sur moy règne rigour.
 Que devendra la dolente esbahie ?

Je deusse estre comme vesve gardée
 Et chierie, comme la douce flour,
 De ceuls de qui je suis emparentée ,
 Qui duissent supporter ma dolour :
 Car lors voit on et l'ami et l'amour,
 Quant le besoins queurt sur la seignourie.
 Secourez moy, lasse ! ou je ne voy tour.
 Que devendra la dolente esbahie ?

Vous qui m'avez orpheline trouvée,
 Meuve envers moy pitié vostre douçour :
 Que je soie saigement gouvernée
 Sanz convoitier, afin que deshonour
 N'aiez en ce, et que grant et menour
 Puissent veoir que vous m'avez chérie :
 Ou autrement adieu, sanz nul retour.
 Que de devendra la dolente esbahie ?

Sote ballade.

D'un compaignon venant de Paris 1399-1400 (147).

Dont viens tu ? — Je viens de Paris.
 — Et que dient li compaignon
 De nouvel ? — Que les ennemis
 Tiennent les trièves à l'oingnon ;
 Et que le Pape d'Avignon
 Doit oultre mer porter la crois ,
 Que lui doit faire avoir Symon.
 — Hé ! doulx ami, qu'en dit ly Roy ?
 Il escripra sur le païs
 Que nulz n'en parte ce dit-on ,
 Jusqu'à temps qu'il ara advis
 Si le partement sera bon.
 Car Guiennoys et li Gascon
 Ont rompu trèves trop de fois ;
 Par tout courent à abandon.
 — Hé ! doulz amis, qu'en dit ly Roys ?
 Bons remèdes y sera mis :
 On les chassera d'un ramon.
 Les xi Roys devendront amis :
 La paix se fera en Breton.
 — Et de Calays ? — Nous le raron
 iii jours après les xii mois
 Que le Pape fait grand pardon.
 — Hé ! doulz amis, qu'en dit ly Roys ?
 L'envoy.
 Compains, j'ay très grant souspecon ,
 Se paix n'est, que les Genevois
 Ne retournent ceste saison.
 — Hé ! doulz amis qu'en dit ly Roys.

Ballade.

De M^{re} d'Orliens et autres seigneurs estant au chastel de Boissy (148).

Je vy en chastel de Boissy
 Monseigneur le duc d'Orliens,
 Jehan monseigneur, Le Breth aussi,
 Et leurs gens fort boire liens.
 Le vin fist moult d'estudiens ;
 La fut Louvet licencié ,
 Qui Beaune à quatre a crié.
 Bruneval, cil par force de vin,
 Crioit sur tous comme enragié ;
Sine dubio (c'est latin.)

L'oste n'ot pité ne mercy,
 Crie de ses vins et de ses biens.
 A l'un boit là, à l'autre cy :
 Ès voyrres ne demeure riens.
 — Je boy à toy. — Je te retiens :
 Dist l'un à l'autre sa plegie.
 N'usse esté je, fusse noyé
 Bruneval du mal Saint Martin ;
 Crioit sur tous comme enragié :
Sine dubio (c'est latin.)

Le Breth n'ot pas le cuer failli ;
 A tous boit com bons crestiens.
 Aufemont, Beaumont, Canny,
 Gaucourt, Garencière, ist des liens,
 Qui jeunes, nouveaux, anciens,
 Prunelé, Croisy ont moillié ,
 Voirre, rompu et despecié.
 Bruneval, qui ot l'esvertin,
 Crioit sur tous comme enragié :
Sine dubio (c'est latin.)

L'envoy.

Princes, après ce qu'on ot mangie
 Et beu tant qu'om estoit blécié,
 Vont estuver li pelerin;
 De leur corps firent grant junchie.
 Tous nuz ont vo chambre assiégie :
 Et là Bruneval en la fin
 Crioit sur tous comme enragié :
Sine dubio (c'est latin.)

Rondeau.

Irrésolution du gouvernement (149).

Par long conseil, sans exécucion
 Est maint paiz destruit en temps de guerre :
 On le voit bien par France et Angleterre ,
 Les Anglais font hastive mocion ;
 Des François ont mout destruite la terre,
 Par long conseil sans exécucion.
 Et les François ont longue oppinion,
 Et attendent c'on les veingne requerre
 En leur paiz, (dont tout le cuer me serre)
 Par long conseil sans exécucion.

Ballade.

Improbité des mariniers, 1400 (150).

Je croy qu'entre joueurs de dez,
 Coquins, courratiers de chevaulx,

Sarasins, juifs, larrons prouvez,
 Mourdeurs, rufiens et ribaux,
 Charretiers, cabuseurs et traîtres faulx,
 Pillars, coueurs sur les chemins,
 Sorciers, sorcières et devins,
 Depuis qu'Adam fut faiz premiers,
 Ne fut plus faulx ne plus malings
 Que sont partout les maronniers.

Trop à eulx ne vous attendez :
 Aux pélerins font trop de maulx
 En la mer ; ce mot entendez.
 En eaue douce sont ilz maulx :
 Soiez toudis encontre eulx caux
 Ceulz qu'il treuvent sont mieulx que prins :
 Aux gens font pis que sarrazins,
 En nave, en galée, en craiers
 N'est aujourd'hui pire venins
 Que sont partout les marronniers.

Pluseurs sont par eulx desrobez :
 En la mer les gettent tous chaux
 Si riches sont ; et défoulez
 Sont les povres par leurs travaux.
 A paine en treuve on nulz loyaulx :
 Eulx donner viande ne vins,
 Fors leur loyer, c'est bien estins :
 Gré n'en sçevent, tant sont loudiers.
 Gens ne sont pires à toutes fins
 Que sont partout les maronniers.

L'envoy.

Prince, depuis qu'Adam fut nez,
 Ne fut gens plus desordonnez,
 Ne plus desloyaulx patarins,
 Plus mauvais, ne plus faulx trovez
 Entre toutes gens esprouvez
 Que sont partout les maronniers.

Ballade.

De cahymans et de coquins 1400 (151).

A Dieu me plaing et à ses sains ,
 A toutes gens de sainte église ,
 De ces faulx caymans, villains ,
 Truans, coquins, qui par faintise
 Faingnent maulx et en mainte guise
 En ces moustiers , et font tel presse
 Qu'à paine y puet l'en oïr messe
 Ne avoir sa dévociion.
 Grant péchié fait qui les y lesse :
 Que n'en fait l'en pugnicion ;
 Car les larrons, ribaulx sont sains.
 Qui par sang, herbes, autre mise
 Sur drapiaux, font sembler méhains
 A pluseurs : et par leur emprise
 Est Dieu robé. Soubz leur chemise
 Sont bien nourris et plains de cresse.
 Soient traiz hors à une lesse
 Du temple, où font polucion.
 Grant péchié fait qui les y laisse :
 Que n'en fait l'en pugnicion ?
 De maquerelles, de putains ,
 Truandes qui font leur divide
 De porter enfans en leurs mains
 Et d'empescher le saint service
 Par truander. Or y advise
 Chascun en droit soy ; tant que cesse
 Par non donner, et par destresse
 Es moustiers tele abusion.
 Grant péchié fait qui les y laisse :
 Que n'en fait l'en pugnicion ?

L'envoy.

Prince, et par la soiez certains
 Que caymans seront ratsins,
 Truans, truandes, s'on les presse
 A cours batons de gros neux plains :
 Lors seront de leurs maulx restrains,
 Et fuiront vostre région.
 Grant péchié fait qui les y laisse :
 Que n'en fait l'en pugnicion ?

Chanson Royal.

De la venue de caresme (152).

Sus, à l'arme ; ce dist le mardi gras
 Au charnage ; nous serons assaillis ;
 Caresme vient. que ferons nous ? Hélas !
 Ce mercredy sera sur le pays ;
 Dont je voy ja moult de gens esbahis,
 Et qui délaissent beufs, vaches et moutons,
 Veaulx et aigneaulx, connins, perdris chapons,
 Cerfs et chevreaulx, pors, bieuarre, œufs et fromaige,
 Oes, malars, faisans, grues et paons.
 Maudit soit-il, et benoit soit charnage !

Caresme met les pauvres gens au bas ;
 Jeuner les fait et estre mal servis,
 Et les contraint par griefs labours de bras :
 Aux et oingnons, huile de chenevis,
 Noix moysies, pommes et pain faitis
 Leur met devant, herbes choulz et porgons,
 Tourteaulx en pot d'orge et de secourgons,
 Matin lever pour aler en l'ouвраige.
 Merveille n'est se tel tirant doustons :

Maudit soit il, et benoit soit charnaige !
 Artillerie a dedenz ses cabas,
 Harens puantz, poissons de mer pourris,
 Purée et poys, et fèves en un tas,
 Pommes cuittes, orge mondé, et ris.
 Dieu ! qu'il a fait de mal aux moines gris,
 Et aux chartreux, maintes religions !
 Toudis leur fait june et afflictions,
 Et a pluseurs tenir povre mesnaige,
 Le ventre emfler souvent par ses poissons.
 Maudit soit il, et benoit soit charnaige !

Aux bien pus fait avoir ventre plas :
 Il vuide ceuls que j'avoie raemplis.
 Souppe à huile leur donne et l'avenas.
 Corde leur çaint : trop leur est ennemis.
 vi sepmaines sera ses sièges mis :
 Ainsis le fait ; en mars est sa saisons.
 Une foiz l'an contre lui nons tenons
 Viguerusement : may le mettra en caige,
 Pasques aussi ; nous trois le destruirons.
 Maudiz soit il et benoit soit charnaige !

Dieus ! qu'il sera le grant sabmedy mas,
 Povres, tristes, honteus et desconfis,
 Huez com leux ; car le dimenches plas
 Yert charnaige avec ses bons amis :
 Harens seront, figues et raisins honnis.
 Poirée au lart, pasteiz là ne faillons,
 Conins, cabriz, oes, tartres et flaons.
 Caresme prins tendrons en no servaige.
 Es chac et meschact à ce jour lui dirons :
 Maudis soit il, et benoit soit charnaige !

L'envoy.

Princes, ce temps paciaument souffrons,
 Prenons en gré pois, harens, courtillaige.

Caresme est brief ; nous le desconfirons.
Maudis soit il, et benoit sont charnaige.

Rondeau.

Le chastel de Clermont (153).

Beau fait aler au Chastel de Clermont ;
Car belle y a et douce compaignie ,
Qui en dançant et chantant s'esbanye.
Les dames là très bonne chère font
Aux estrangers. Si convien que je dye :
Beau fait aler au chastel de Clermont.
Une en y a qui les autres semont
En toute honour et en pyeuse vie.
C'est paradis ; et pour ce à tous escrie :
Beau fait aler au chastel de Clermont ;
Car belle y a et douce compaignie.

Ballade.

Du noble païs de France (154).

O doulz païs, terre très honorable ,
Où chascuns a ce qu'il veut demander
Pour son argent et à prix raisonnable,
Char, pain et vain, poisson d'yaux et de mer ,
Chambre à par soy, feu, dormir, reposer ,
Liz, oreillers, blans draps, flairans la graine,
Et pour chevaulx foing, litières et avoine ,
Estre servis et par bonne ordennance ,
Et en sureté de ce qu'on porte et mangue !

Tel país n'est qu'en royaume de France.

Justice est là fort , dure et pugnissable,

Aux malfaiteurs, qui veulent offenser :

Aux estrangers est la terre amiable.

Qui n'y meffait bien puet partout aler ,

Or et argent marchandise porter ,

Et surement chevaucher le demaine :

Nul desplaisir, nulle chose villaine

Ne se fera par force ou par puissance,

Qu'il ne faille qu'à raison se ramaine.

Tel país n'est qu'en royaume de France.

Mais celle loy n'est pas ferme et estable

En pluseurs lieux, ou maint seulent rober

Aux bois, en champs, en ville et en estable ;

Tant que marchant n'y osent cheminer ,

Par le défaut de justice garder.

Ce scet on bien ou país d'Alemaigne ,

De Moravie, Lucembourg et Behaigne.

Qui là est prins, il pert corps et chevance.

Advisons ci ; gardons justice plaine :

Tel país n'est qu'en royaume de France.

L'envoy.

Prince, en telz lieux fait mauvès séjourner ,

Où il convient la cervoise humer ,

A l'appetit de l'oste et sa plaisance

Tel viande, qu'il veult aux gens donner ,

Boire et mangier, à son voloir paier :

Tel país n'est qu'en royaume de France,

Pallade.

Des turbulents de la cour (155).

Cartulat et Robinet ,
 Henry de Poches, Gauchy ,
 Gombaut, Claux et Geudonnet
 Et le bastard de Coucy ,
 Avec eulz messire Guy ,
 Sont de ceux qui à toute heure
 Rifflent, ratafflent aussy :
 Au vin queurent toudez seure.

Boniface o eulx se met ,
 Et le bastart du Ploy ,
 Jehan de Queux et Jehan Maillet ,
 Saint Goubain, Jehan de Bucy.
 Il n'ont pité ne mercy
 De viande à leur desseure :
 Chascun boit bien endroit li ,
 Au vin queurent toudis seure.

Pour ce est folz qui leur meffet :
 Tost ont un homme esbahy
 Et donné coiffe ou buffet.
 C'est des gens je ne say qui,
 Qui ont en maint lieu rendi.
 Ne leur chaut qui chante en pleure.
 Mais qu'il soient bien joly :
 Au vin queurent toudis seure.

L'envoy.

— Princes, tost ont fait marry
 Aucun , si Dieux me sequeure.
 Mais quant il sont à Yvry ,
 Au vin queurent toudis seure.

Balade

Maladie d'Eustache Deschamps (156).

J'ay par cinq ans esté en maladie ,
 Dont mire nul ne m'a voulu guérir ,
 De pou d'argent ou maint homme mendie :
 Or ay trouvé qui m'a fait l'uis ouvrir
 De surgien, pour mes plaies garir.
 Lequelz m'a dit que je seray tous sains :
 Mais il me fault endurer et souffrir
 Le mal que j'ay jusqu'après la Toussains.

Après ce jour je Eustache supplie
 Que vous veuillez à mon mal secourir ,
 Et ordonner en l'apothicairie
 Jaque Hemon chose qui se puist tenir
 Sanz recoupper, qui me face adoucir
 De povreté les maulx dont je suis plains.
 Se non, bien sçay que me fera mourir
 Le mal que j'ay jusqu'après la Toussains.

L'envoy.

Flament, Pierre, Crestien, je vous prie ,
 Guerissiez moy : vous estes souverains.
 Ou autrement perdre fera ma vie
 Le mal que j'ay jusqu'après la Toussains.

ŒUVRES

INÉDITES

D'EUSTACHE DESCHAMPS.



OEUVRES
INÉDITES
D'EUSTACHE DESCHAMPS.

TOME SECOND.

1849.

REIMS.

Chez tous les Libraires.

PARIS.

**Chez Techener, Libraire,
place du Louvre.**



Ouvres inédites d'Eustache Deschamps.

Ballade.

Mort de loys de Sancerre (1).

Plourez héraulx, plourez chevalerie,
Tous ménestrels, trompettes, gens de guerre,
Plourez maistres de toute artillerie,
Mineurs aussi, vaillance en toute terre,
Le bon Loys mareschal de Sancerre,
Puis pour son bien de France connestable !
Plourez l'ostel grant, large et honorable
Qu'à son temps tint li chevaliers loyaulx !
Plourez pour lui tous serviteurs royaulx,
Tous estranges ses dons et sa largesse,
Qui tant haï tous hommes desloyaulx !
Plourez pour lui, toute gent de noblesse !
Et champaigne pleure triste et marrie
Son nom, son cry, qui à tousjours s'enterre,
Armes et tout qu'il porta à sa vie
Sanz reproucher. Sa mort le cuer me serre !
Or ne sera qui les porte ou desserre
Jamais, nul jour : c'est chose pitéable.
Car en ses faiz fut fort et vertuable.
Diligence ploure ses grans travaux,
Ce quel souffrit, la durté et les maulx
Pour son seigneur, et la guerre qui blesce :
En lui ne fut onques trové défaulx.
Plourez pour lui toute gent de noblesce.
Plourez les gens servens son escurie,
Ceulz qu'il a faiz tout bachelier qui erre
Pour avoir nom ! armuriers armoirie.
Tenir vous fault désor enclos soubz serre.

Princes loyaux, veuillez service querre
 A ses servens : chose est rémunérable
 Qui sont dispers ; soiez leur secourable.
 Leur chief est mort, qui tant vous fut feaulx.
 Pour son amour aiez pitié sur yaulx,
 Pour exemplier toute gent de jonesse
 De faire bien en armes en chevaux.
 Plourez pour lui , toute gent de noblesce.

L'envoy.

Prince, mort fu Loys votre vassaulx ;
 Et de Paris, en février, vo consaulx,
 A Saint Denis le conduit en tristesse,
 Où entrez est de lès les plus haults :
 M cccc et deux fut ses tombeaulx.
 Plourez pour lui , toute gent de noblesse f

Ballade.

Mariage d'Anthoine de Bourgogne (2).

O Anthoine, qui faictes le poulain
 L'en vous tendra dès or de regiber ?
 Car en travers serez mieulx pris qu'Alain,
 Puisqu'il vous fault jeune dame eppouser.
 Douce , plaisant la vous fault esprouver,
 En combatant et de jours et de nuit.
 C'est la chose qui mieulx jeune homme duit,
 Et qui le rent plus doulz et débonnaire.
 Des mariez apprendrez le déduit ;
 Or y parra que vous en sçarez faire.
 Mariage vous osterà le frain
 Et vous fera le petit pas aler,
 En vous mettant de l'une et l'autre main
 En ses lymons, sans pover reculer.

Là vous fauldra de la queue baler
 Et labourer pour avoir nouveau fruit.
 Pères serez, si bien estes conduit ;
 Car dedens l'an orrez vostre enfant braire.
 Aises est ly homs qui ainsi se déduit :
 Or y parra ce que vous en sçarez faire.
 Pourvriez vous d'un bersueil et d'estrain ,
 De nourrice, de femme pour bercer ;
 Et n'alez plus jouer ainsi à plein
 Que vous souliez, les compagnons fraper.
 Eustace dit qu'il vous fault rafréner,
 Qui grant joye a que vous soiez réduit
 O ceulx qui sont par marier si duit ,
 Sans plus ainsi le poulain contrefaire.
 Mais gardez-vous d'estre en brief temps trop vuit:
 Or y parra ce que vous en sçarez faire.

L'Envoy.

Prince, on ne puet mieulx jeune homme dompter,
 Vous Anthoine , que de femme donner :
 D'elle vous fault dès or souffrir et taire,
 Aprandre, oïr, humblement endurer
 Ce que dira, sans respondre ou parler :
 Or y parra ce que vous en sçarez faire.

Rondeau.

D'Hélyon de Neillac (3).

Très douce flour, Elyon de Neillac,
 Me tien à vous et non pas à la fueille ;
 Car po est gent , qui avoir ne la veille.
 On met souvent les feuilles en un sac,
 Ains qui le fruit ne que la fleur se queille ,
 Très douce flour, Elyon de Neillac.

Mais vous estes le précieux eschat,
 Qui ne souffrez que nulz pour vous se dueille.
 A vous me rent ; vo pité me recueille,
 Très douce flour, Elyon de Neillac.

Virelay.

La novice d'Avenay (4).

Oez de la nonnette
 Comme a le cuer joly :
 S'ordre ne ly puet plaire.
 Mes pères et ma mère
 N'ont plus d'enffans que mi.
 M'envoient à l'escolle ;
 Je n'y ai rien appris,
 Fors un mot d'amourette,
 Qui m'a fait si gaiette
 Que j'auray bel ami.
 Autre rien ne me hette.

Oez

Je sui mal de mon frère,
 Pour ce que j'en issy.
 Maiz, par l'ame mon père ,
 Je veil avoir mary,
 Si come a Sebilette :
 Ne vous chaille d'Abéesse,
 De Prieuse autressy ;
 Cure n'ay de maitresse.

Oez

Adieu le moinage !
 Jamais n'y entreray.
 Adieu tout le mainage !

Et adieu Avenay !
 Bien voy, l'aumosne est faicte ;
 Trop tart me suy retraicte.
 Certes ce poise my :
 Plus ne seray nonnette.
 Oez.....

Ballade.

Mépris des anglais pour les trêves (5).

Il ot jadis, selon la fiction,
 Guerre mortel, périlleus et doustable,
 Qui trop dure et fist d'affliction,
 Entre Bernart l'arceprestre invocable
 Et Briquemer le cerf non deffensable,
 Qui gastèrent l'un de l'autre pais.
 Pastures, bois, faons sont envahis ;
 Les feux bontés; pluseurs mors en bataille;
 Tant que chascun d'eux en fut esbahis.
 Trêves ont prins entre eulx vaille que vaille.

Lors Briquemer, josnes d'entencion,
 Non regardans la fortune versable,
 Puissans de corps, court par sa région,
 Et en maint parc fait chose découprable,
 Bestes saillir, hurter, courre. Et muable
 Le cours du temps; par jour sont endormis,
 Et par nuit sont aux gieux et dances mis.
 A nonne sont couchans sur leur couraille :
 Leurs corps gastent, jambes, cornes et pis :
 Trêves ont prins entre eulx vaille que vaille.

Mais de la paiv n'est nulle mencion.
 Et si s'en vont maint cerf la mer novable,

Hors des palus de la subjection
 De Briquemer (qui est chose doubtable)
 Sanz li pourvir. et l'Asne est en s'estable ,
 Qui espargne à buefs, vaches, et brebis,
 Ses pastures aliez et subjis,
 En deffendant que nulz hors d'iceulx n'aille :
 Malice y quiert l'un d'iceulx ennemis.
 Trèves ont prins entre eulx vaille que vaille.

Or s'assemblent pour la conclusion
 De selle paix loups, renars entendable,
 Tybers li chat pour la possession
 De damp Bernart. — Pour Briquemer partable
 Sont les chevriaux, les ours et lévriers courable
 Qui par coliers sont tuit d'or reluisable :
 Mais en traitant ne peuvent estre amis.
 Tybers le chat, qui agnette toudis,
 Sent que le cerf na c'un po grain et paille
 Les trèves ront et prant une souris :
 Trèves ont prins entre eulx vaille que vaille

Mais ces trèves sont en déception
 Pour Briquemer : ains le terme finable
 Loups et sangliers et l'Asne en union
 En ses forest font dam irréparable ;
 Car despourvus l'ont sonsprins à sa table
 Et ont gasté pasture et herbis.
 Qui trèves a, soit toujours ententis
 De soy garnir et pour faire bataille.
 Car de ces deux estoit li commun dis :
 Trèves ont prins contre eulx vaille que vaille.

L'envoy.

Princes, avisez que ne soiez laidis
 En oyseuse, en jeux, ne en délis :
 Se paix n'avez, d'entendre ne vous chaille
 Trèves : ne sont, fors la mort des chétis.
 Garnissez vous. Cilz mos soit entredis :
 Trèves ont prins entre eulx vaille que vaille.

Ballade.

A Christine de Pisan (6).

Muse éloquent entre les **ix**, **Xristine**,
 Nompareille que je saiche aujourd'hui
 En sens acquis et en toute doctrine,
 Tu as de Dieu science et non d'autrui.
 Les épistres et livres, que je luy
 En pluseurs lieux, de grant philosophie,
 Et ce que tu m'as écrit une fie
 Me font certain de la grant habondance
 De ton sçavoir, qui tousjours monteplie,
 Seule en tes faiz ou royaume de France.
 Dieu t'a donné de Salemon le signe,
 Cuer enseignant qu'il demanda de lui.
 A l'estude es, où tu ensuis la ligne
 Du bon maistre Thomas que je congny.
 De Boulongne Pizain, recors en suy,
 Ton père fut docteur d'astronomie.
 Charles le Quint roy ne l'oublia mie;
 Mais le manda pour sa grant souffisance;
 Et tu l'ensuis ès **vii** ars de clargie,
 Seule en tes faiz ou royaume de France.
 Ha quelle honneur ! entre les femmes digne
 Et les hommes pour aprandre à toy tuy,
 Qui trop te plains de la fausse nature,
 Dont le fruit fait à tout le monde envy :
 Par t'espistre le voy, que je reçuy,
 Bénignement dont cent fois te mercie.
 Mais plus à plain sçaras de ma partie,
 Qui en tous cas te faiz obéissance,
 Le remède de ta grief maladie,
 Seule en tes faiz ou royaume de France.

L'envoy.

O douce suer, je Eustace te prie
 Comme ton serf d'estre en ta compaignie,
 Pour bien avoir d'estude congnoissance :
 Mieulx en vaudray tous les temps de ma vie.
 Car je te voy, com Bocée à Pavie,
 Seule en tes fais ou royaume de France.

Ballade.

Du noble et amoureux lieu appelé la Table Ronde, hors
 Pontoise (7).

Vous qui amez honneur, déduit, plaisance,
 Et qui voulez vivre joieusement
 Ou mois de may, que toute amour s'avance,
 Juing et juillet, et aoust ensement,
 Vous ne povez plus bel esbatement
 Trover en lieu, ne en place du monde,
 Hors Pontoise. Ce voit on clèrement
 Ou noble lieu dit à la table ronde.

Où les enfans, qu'amour tient en balance
 Ont fait seigneur pour le gouvernement
 De ce beau lieu assis en cuer de France,
 Où le doulz air est continuellement.
 Boys, eaue et prés, Oyse, vignes ensement
 Avoine, fruis, montaigne belle et monde,
 Déduis d'oyseaux sont anciennement
 Ou noble lieu dit à la table ronde.

Le seigneur a en son obéissance
 Officiers de noble entendement ;
 Et là vivent par très belle ordonnance.
 Dames seigneurs y convient souvent
 A beaux soupers ; là sont maint instrument,

Dancer, chanter : toute joie y habonde.
 Car demourer ne peut deuil nullement
 Ou noble lieu dit à la table ronde.

L'envoy.

Princes, je tienz que soubz le firmament
 En temps d'esté n'a place plus plaisant :
 Car de beaus prés et des flours y redonde
 La douce odeur, et le vray élément
 Qui peut garir de tout mal et tourment,
 Ou noble lieu dit à la table ronde.

Ballade.

De divers plais de Compiègne (8).

Comment pourroit-il avoir paix
 A Compiègne ? je ne scay ;
 Car dix paires y a de plays
 Infinis que je vous diray :
 Les plaiz du baily, puis venrray
 Aux plays de prevosté foraine ,
 L'exempcion de Compiengne ,
 Les plays du prévost de la ville ,
 Du vicaire de Saint Cornille ,
 De l'esleu, ceuls de Saint Clément ,
 Les plays des eaues et fourest
 Et de Marigny ensemment :
 Oncques ne vi tant de procès.

Appeler font prévost gens lays
 Devant eulx : s'en ont maint esmay ,
 Disans que piques et harnays
 Ont porté. — Aucuns dient : non ay.
 L'autre dit : je l'amenderay ,

Qui bien veult rachater sa peine.
 Pour espanier , l'autre se maine.
 En prison. S'en sault croix et pile ;
 Et fault paier au coup la quille
 Prevos, advocas chièrement ;
 Et procureurs sont là tout prests
 De mettre en court, ne chault comment :
 Onques ne vi, tant de procès.

Devant l'Esleu vient plusieurs fois
 Pour les aides ; veu l'ay.
 Es fourests se font les meffais
 Et ès caues. Lors sanz délay
 Adjournent gens sergens à glay
 En mains lieux, et fônt bourse plaine
 De leurs rappors ; chacun se paine
 D'avoir argent. A fin civile
 On fait de iiii causes mile,
 Escriptions de grant argent.
 Onques ne fut tant de hoquès
 Qu'il y a : et finalement
 Onques ne vy tant de procès.

L'Envoy.

Princes, duré a longuement
 Ceste guerre civilement ;
 Et croy qu'il ne faurra jamès.
 Chascun qui se va conseillant ,
 A bon droit s'en vient, pour un, cent :
 Onques ne vi tant de procès.

Ballade.

Deschamps demande du bois (9).

Je me desmet de toute conséquence

Et me rapporte à l'ancien usage ,
 Bien observé en Champaigne et en France,
 Que les chasteaulx royaulx ont leur chaufaige
 En temps d'yver, hors bois et en boscaige ,
 Pour les parois et les murs reschauffer ,
 De certains bois que l'en fait délivrer
 Aux chastellains. Pour ce comme baillly
 N'enten ce bois, messeigneurs, demander :
 Pardonnez moy, se j'ay en riens failli.

Mais le requier comme faisant résidence,
 Ayant hostel, mon estat et mesnaige
 A Compiengne, ou chastel qui se lance
 Dessus Aysne, lez le pont du rivaige.
 Tel froit y fait en yver que c'est raige :
 Tant que sans feu n'y pourroit nulz durer.
 Ce nonobstant m'a le vent assailli,
 Qui me destruit : veuillez ci regarder :
 Pardonnez moy, se j'ay en riens failli.

Je me soubmet à vo bonne ordonnance.
 Et vous estes tuit homme discret et saige ;
 N'aiez regart se j'ay par ignorance
 Mal impétre : corrigez le langaige.
 Considérez moy estre en un halaige ,
 Et le surplus qu'on doit considérer.
 Et me faictes là quelques bois livrer ,
 Ou cest yver seray trop mal bailli.
 Ne souffrez pas que je dois engeler :
 Pardonnez moy se j'ay en riens failli.

L'envoy.

Mes chiers seigneurs, d'avoir ma délivrance
 Et vostre grace humblement vous suppli ;
 Ma requeste n'aiez en desplaisance,
 Pardonnez moy, se j'ay en rien failli.

Ballade.

Comment Eustache fut mis cauteument hors de son bailliage de Senlis (10).

Je suis mis hors, trop cauteument ,
 Du bailliage de Senlis ,
 Qui ay sèrvy tres longuement
 En jeunesce. Or suy enveillis,
 Sans estre de nul mal reprins.
 Mais en lieu de mon bailliage
 Me fist l'en trésorier sauvaige ,
 Qui fors viii jours ne me dura :
 Révoquez fu. Avisez-la
 Comment et à qui vous servez ,
 Et ce moult valoir vous pourra :
 Je suy des premiers escossez.
 Ingratitute me sousprant :
 Car les vaillans princes jadis
 Guerdonnoient très grandement
 Ceuls dont ils furent bien servis.
 Il tindrent tant qu'ilz furent vis
 En leurs estas : tel fut l'usaige ,
 Sans changier, ne faire dommaige.
 Et pour ce chascuns les ama :
 Vieillesce ne les destourna
 D'estre de leur estas ostez.
 Mais tout se change et changera :
 Je suy des premiers escossez
 Si l'endurray paciemment ,
 Quand je suy sans cause desmis ,
 Et que j'ay servi loyaument
 Par xxx ans et plus : les périls
 De justicier, paroles, cris

Ay passez, souffers maint oultraige
 Et alé par maint dur voyage
 Pour mes seigneurs. Ce grévé m'a :
 Justice aussi , qui nul port n'a.
 Or en suy trop mal guerdonnez.
 Advise à ces peine quiouldra :
 Je suy des premiers escossez.

L'envoy.

Prince, avisez bénignement
 A mon fait , si qu'aucunement
 Soye par vous rémunérez
 D'estat honorable ou d'argent.
 Ou dire me fault tristement :
 Je suis des premiers escossez.

Ballade.

Des truffes. 1398-1403 (11).

Tous, qui avez chaude complexion ,
 Devez haïr et fuir vo contraire.
 Or vous gardez donc de la région,
 Où les fruit sont périlleus à mal faire ;
 Ce sont truffes proprement ,
 Dont l'en y sert plus espéciaument.
 Et si est-ce viande trop mal saine,
 Qu'elle détruit et donne mouvement
 De pis avoir que daces de tierçayne.
 C'est racine d'orrible vision ,
 Que l'on peut bien à foudre contrefaire.
 Noire est dehors ; mais sa décohection
 Eschaufe trop. Le goust en put et flaire.
 Cellui qui premièrement

La desterra fut cause de tourment.
 Par la bouche se met l'erbe villaine :
 J'en ay mangié , dont mon las cuer se sent
 De pis avoir que daces de tierçayne.

Ne je n'y voy nulle curacion ,
 Fors de fuir. Car où elle repaire,
 Vendra la mort et tribulacion ,
 Courroux de cuer, qui n'aura lectuaire
 De prime voirre briefment.
 Mais nul n'en veult user présentement ;
 Je ment : si fait à la cour souverainne ,
 Où plusieurs sont par ce fruit attendant
 De pis avoir que daces de tiercayne.

Ballade.

Education des jeunes princes (12).

Pourquoy dit l'en les VII ars libéraux ?
 Pour ce que nul s'ils n'estoit libéral,
 Noble homme et franc, ou attrait des royaüx,
 Le temps passé, ou en espécial
 Donné aux Dieux, n'osast en général
 Nulz de ces ars retenir ou aprendre.
 Pour ce fut clerc li grant roy Alexandre,
 Jules César qui tant fut renommé,
 Charles le Grant qui fist maint peuple rendre :
 Roy sans lettre est comme asne couronné.

En enfance , que leur sang estoit chaud ,
 Aprenoient li noble et li royal
 Les sciences, les vertus cardinaux ,
 Gardans leurs corps de lésion de mal
 En jeusne temps : puis furent à cheval

Fors et puissans pour tout honneur emprandre.
 Ne leur failloit estrange conseil prandre ;
 Car chacun d'eulx estoit saige et lettré.
 Autrement va : s'en est maint règne mendre :
 Roy sans lettre est comme asne couronné.
 Moult conquirent roys clers par leurs travaux :
 En cellui temps furent monarchial
 Plusieurs d'iceulx par leur sens, comme caux.
 Firent citez ; et le bien communal
 Amèrent tuit d'amour bonne et loyal ;
 Et justice firent à tous comprendre.
 Princes non clercs n'y ont voulu entendre ,
 Dont les plusieurs en sont déshérité.
 Ces ars veulent tous les nobles reprendre :
 Roy sans lettre est comme asne couronné.

L'Envoy.

Prince, advisez vos enfans dès aage tendre
 De mettre aux ars : mieux en vaudront leurs membres ;
 Et ne seront corrompu, n'affolé :
 Dont ils pourront mieulx leur peuple deffendre,
 Et gouverner justement sans mesprendre.
 Roy sans lettre est comme asne couronné.

Ballade.

Avis aux serviteurs des princes (13).

Plus sui muez en forme merveilleuse
 Qu'Yo ne fit, qui en vache mua,
 Ne qu'Anthéus en la fourest doubteuse
 Quant cerfs devint qui d'angoisse sua
 Devant ses chiens, dont l'un mort le rua
 Pour la forme bestial qu'il avoit.

Mais j'ay trop pis, cheval suis, qui me voit
 Viel, recréant, dont nature s'esmaie :
 Et qui pis est, l'en m'envoie tout droit.
 Comme viel roucin, mourir à la Saussaie
 Qu'est devenue ma jonesse joyeuse ?
 Où est le temps que mes corps s'esprouva ?
 Qu'est devenu ma force vertueuse ?
 Où est amour qui lors me gouverna ?
 Où est un seul de ceuls qui lors m'ama ?
 Chascuns me fuit. Nul d'eulx ne me congnoît ;
 Car vieillesse sans cause me déçoit ;
 D'omine en cheval pour moy muer s'essaye ;
 Qui me tramet dès or, comment qu'il soit ,
 Comme viel roucin, mourir à la Saussaye.

En ce lieu a mainte religieuse :
 Beguinaige est que li roys y fonda.
 Les dames ont de droit , et leur prieuse ,
 Les vieux chevaux du roy. Sont menez la
 Quant usez sont : mais on leur coupera
 L'oreille avant. Or ne scay que doit :
 Je suis menez auques par cest endroit ;
 Cheval me sens ; douleur n'est que je n'aye.
 Aler me fault , se Dieux ne me pourvoit,
 Com viel roucin, mourir à la Saussaye.

L'envoy.

He ! jeunes gens , avisez par de ça
 Vieulx devendrez ; il n'est chose plus vraie.
 Pensez de vous ; car lors l'on vous menrra ,
 Com viel roucin, mourir à la Saussaye.

Balade.

Mutation des offices, sans cause ni raison, 1407 (14).

Selon la révolution
 Du temps qui court premièrement,
 En soudaine mutacion,
 Sanz regarder quoy ne comment,
 Par voullenté, soudainement
 Suy muez d'office en office.
 Mais tousjours ay trové esclipce
 Par rappeaulx, dont je suis ostez
 Jusqu'à cy. Soiez moy propice ;
 Que je ne soye révoquez.

Première fut ma démission
 De bailly, puis secondement
 De trésorier. Tel mottion
 M'a fait despendre mon argent
 Au seel ; si m'en plaing durement :
 Cinquante et un soult ! s'en suy nice
 Par iii fois, et n'ay bénéfice,
 Fors général qui m'est donnez
 Par le Roy. Mais le cuer me glice
 Que je ne soye révoquez.

Et là gist ma destruction ,
 Qui ay servi très longuement
 Et fault vérification ,
 Dont je fineray lentement
 Aux généraux, se prestement
 Mes seigneurs n'y font bende et lice :
 Car celle matière est conlice.
 Quant à moy, vos mains y tenez.
 Faictes tant qu'on ne méscondisse ,
 Que je ne soye révoquez.

L'Envoy.

Princes , à vous suppli humblement ,
 A mes Seigneurs semblablement
 Vos oncles et frère , que prenez
 Mon fait à cuer , et telement
 Que chascun voye clerement
 Que je ne soye révoquez.

Ballade.

Des vieux serviteurs de la cour (15).

Vieux serviteurs et anciens ,
 Qui trop avez suy ma court ,
 Vuidier vous fault hors de ciens ;
 Car paresceux estes et lour ,
 Chargant, dormant, annuyant, sourt ,
 Qui ne povez plus travaillier.
 Repos vous a grant mestier ;
 De retraire est temps et saison.
 Quant plus ne vous povez aidier ,
 Alez vous ent en vo maison
 J'ay mis en oublie tous vos biens,
 Quant fruit fault et jeunesce à court ,
 Avec plaisir qui est des siens ,
 Hardi parler qui scet du hourt :
 Ceulx font la guerre et le bonhourt
 A vieillesce, que n'ay pas chier.
 Mes biens vous vueil lors reprochier ;
 Par eulx en ay grand achoison :
 Quant ne me faictes que chargier ,
 Alez vous ent en vo maison.
 Vieux barbiers, vieux phisiciens ,

Vieulx ménestrels qui estes gourts ,
 Vieulx queux, vous ne valez plus riens .
 Viel maistre d'ostel qui decourt ,
 Viel chappelain qui ne se sourt ,
 Viel chambellan, viel chevalier ,
 Viel échanson, viel pannetier ,
 Viel secrétaire, et si dit on
 D'escuirie vieil escuier ,
 Alez vous ent en vo maison .

L'Envey.

Princes, la court fait publier
 Aux jeunes gens, pour adviser
 D'acquérir avoir par raison ,
 Pour leur vieillesce soulacier ,
 Pour doubte de ce mot derrier :
 Alez vous ent en vo maison .

Ballade.

Violences des routiers (16).

Je ne scay qui ara le nom
 D'aler par les champs désormais :
 Un temps vi qu'Englès et Gascon
 Parloient tuit et clerks et lais .
 Saucapdet et Saint Georges mais
 Adonc estoient en usaige ,
 Et redoubtez pour leurs meffais :
 Toudis vient un nouvel langaige .

Après ces deux vindrent Breton :
 Des autres ne tint l'en plus plais .
 Trop acurent ceulz leur renom :
 Et n'oissiez dire jamais

24.

Fors qu'à Dieu le ven, en tous fais.
N'y avoit si foul ne si saige,
Qui ne fust Bretons contrefais :
Toudis vient un nouvel langaige.

Oubliez sont : plus n'y fait bon ;
Il est de leur langaige paix ;
L'en ne parle que Bourgoignon,
Je regny Dé, Voi ces : or fais
Demande qui sont plus parfaits
A bien raençonner un mesnaige
De ces IIII? dont je me tays :
Toudis vient un nouvel langaige

L'envoy.

Prince, quelz gens aront le don
Cy après d'avoir l'éritaige,
De posséder ce tiltre ou non ?
Toudis vient un nouvel langaige.

Ballade.

De ce qu'on ne doit mettre ès églises nuls ymaiges entaillies , fors-
le Crucifis et la Vierge , peut doubte d'ydolatrier (17).

Ne faittes par les Dieux d'argent ,
D'or et de fust, de pierre ou d'arain ,
Qui font ydolatrier la gent ;
Car d'omme est euvre et de sa main ,
Que les paiens crurent en vain,
En aourant tels faulx ydoles ;
Où les diables par paraboles
Leur donnèrent doubles respons.
Par leurs fausses créances moles.
Tels simulacres n'aourons.

Car l'ouvraige est forme plaisant;
 Leur peinture don je me plain ,
 La beauté de l'or reluisant
 Font croire à maint peuple incertain
 Que ce soient Dieu pour certain :
 Et servent par pensées foles
 Tels ymages, qui font caroles
 Ès moutiers , où trop en mettons.
 C'est très mal fait : à briefs paroles ,
 Tels simulacres n'aourons.

La croix, le représentation
 De JhesuCrist souffist à plain ,
 Et de la Vierge seulement ,
 En l'église. Et pour le plus sain
 Sans brasser ce mauvais levain ,
 Ne croire en tant de marioles ,
 De babouins et de fyoles ,
 Ou trop de fois ydolatrions
 Contre les divines escoles,
 Tels simulacres n'aourons.

L'Envoy.

Princes , un Dieu croions seulement
 Et aourons parfaitement ,
 Aux champs , par tout (car c'est raisons)
 Non pas faulx Dieux , fer , n'ayment ,
 Pierres qui n'ont entendement :
 Tels simulacres n'aourons.

Ballade.

Sur la mort du sire de Sampy (18).

S'Argus qui ot cent œux pour regarder,

Et Lins qui voit sur toute beste nue,
 Et Alphéus qui ne se pot garder
 D'Arethusa qu'il chaça toute nue
 Ou fleuve où elle se baingnoit ,
 Tant que tous Dieux en pleurs convertissoit,
 Ne cessoient tous de plorer ainsi ,
 A fort plourer la mort ne souffiroit
 Le bon prudomme et chevalier Sampy.

Car saiges fut à ses faiz regarder ;
 La frontière a devers Guines tenue
 Pour son seigneur saigement , sans errer ;
 Ne qu'à son temps ait forteresse perdue
 Guines. Calais le doubtoit ;
 Car saigement tous ces faiz emprenoit.
 Et maintes foiz les Anglois desconfy.
 Gravelingues leur basti en temps froit
 Le bon prudomme et chevalier Sampy.

Et le chateau de l'Escluse sur mer
 Dreça, et fist Ardre a bien maintenue,
 Et Andruich, et Leplanque ordonner.
 Sceut bien aussi garder la gent menue :
 Le roys amer le devoit,
 Picardie bien plaindre le devoit ,
 Therouenne, Saint Omer, et aussi
 Flandres, et Artois, et chascun qui congnoist
 Le bon prudomme et chevalier Sampy.

L'Envoy.

Prince , en honneur vould toujours labourer.
 Et loyaument tout son temps vous servi,
 Sans grant terre ni trésor acquester,
 Le bon prudomme et chevalier Sampy.

Ballade.

Accusation contre le siècle (19).

Vint ans que je ne cessay
 Des vices blamer et d'escripre
 Les vertus. Mais je m'en tairay ;
 Car tousjours devient chascun pire.
 Alez tuit du règne en l'empire,
 S'autrement faire ne voulez,
 Vous ferez bien le diable rire :
 Faictes du pis que vous povez.

Desormais me déporteray
 De plus estudier ne lire ;
 Et voz œuvres regarderay,
 L'avarice, l'orgueil et l'ire ,
 La traïson et la martire
 Que l'un à l'autre pourchacez.
 Tolez, batez ; plus n'en puis dire :
 Faictes du pis que vous povez.

Persévèrez, puis que je sçay
 Qu'autrement ne vous veult souffire.
 Mettez tout le monde en esmay ;
 Vueilliez tout honnour contredire,
 Si que la fin se puist eslire
 De ce monde, que vous querez,
 Pour enfer, où un chascun tire :
 Faictes du pis que vous povez.

L'envoy.

Prince, plus ne vueil contredire
 Aux gens mondains leurs voluntez.
 Mais pour avoir plus de martire,
 Faictes du pis que vous povez.

Ballade.

Bien mal acquis ne profite pas (20).

Le poète nous deffent et le saige
 Qu'avec trois gens ne faisons aliance
 D'affinité par loy de mariage ,
 Pour ce qu'ilz ont périlleuse chevance :
 C'est d'usurier, de prestre et d'advocat
 Fille ou femme. Et se nulz s'i embat,
 En peu de temps yert la chose mal mise ;
 Car tout se pert par sotie ou débat.
 Tiers hoir ne jouist de chose mal acquise.

Car l'usure deffent Dieu, et sur gaige
 Prester à nul ; et pour ce fait offence
 Qui contre Dieu a de prester l'usaige.
 Et les prestres qui lignie commence,
 Ly advocas qui toujours se débat
 Et pour argent contre droit se combat,
 Tous ces trois ci font dolereuse prise :
 Et pour ce sont en brief temporée mat.
 Tiers hors ne jouist de chose mal acquise.

Marions-nous en loial héritaige
 Bien acquestée, en lieu de congnoissance,
 En bonnes gens et d'onneste parage ,
 Ne nous chaille d'excessive chevance,
 Fors de bon corps : la vit on en esbat ;
 Et cela tient li avoires en estat.
 Tel chevance doit moult estre requise,
 Des autres non, qui se portent de plat.
 Tiers hoir ne jouit de chose mal acquise.

L'Envoy.

Prince, en net lieu, en corps de souffisance
 Fait bon avoir sa chevance et franchise,

Ces III dessus avoir en desplaisance :
Tiers hoir ne jouist de chose mal acquise.

Chanson royal.

Le vray bonheur est aux champs (31).

En retournant d'une court souverainne,
Où j'avoie longuement séjourné,
En un bosquet, dessus une fontaine,
Trouvay Robin le franc, enchapelé :
Chapeaulx de fleurs avoit cilz afublé
Dessus son chief, et Marion sa drue.
Pain et cuioz l'un et l'autre mangue :
A un gomer puissent l'eau profonde.
Et en buvant dist lors Robins qui sue :
J'ay franc vouloir le seigneur du monde.
Hé ! Marion que notre vie est saine !
Et si sommes de très bonne heure né :
Nul mal n'avons, qui le corps nous méhaigne.
Dieux nous a bien en ce monde ordonné ;
Car l'air des champs nous est habandonné ;
A bois couper quant je vueil m'esvertue ;
De mes bras vif ; je ne robe ne tue ;
Seurs chante ; je m'esbas à ma fonde.
Par moy à Dieu grace doit estre rendue :
J'ay franc vouloir, le seigneur de ce monde.
Tu puez filer chacun jour lin ou laine,
Et franchement vivre de ton filé,
Ou en faire gros draps de tiretaine
Pour nous vestir, se no draps sont usé.
Nous ne sommes d'omme nul habusé ;
Car envie sur nous ne mort ne rue.

De nos avoirs n'est pas grant plait en rue ;
 Ne pour larrons n'est drois que me réponde.
 Il me suffist de couchier en ma mue :
 J'ay franc vouloir le seigneur de ce monde.

Juge ne crain qui me puist faire paine ;
 Selon raison je n'ay riens offensé.
 Je t'aime fort, tu moy d'amour certaine.
 Pas ne doute que soie empoisonné.
 Tirant ne crainq : je ne scay homme armé
 Qui me puist oster une laitue.

Paour n'ay pas que mon estat se mue :
 Aussi frans vif, comme fait une aronde.
 De vivre ainsi mon cuer ne se remue ;
 J'ay franc vouloir, le seigneur de ce monde.

Dieux ! qu'à ces cours ont de dueil et de paine
 Ces curiaulx, qui dedens sont bonté !
 Je l'apperçus trop bien l'autre sepmaine ,
 C'uns fais de bois avoie là porté.
 Ils sont tous sers : ce n'ay je pas esté.
 Mangier leur vi pis que viande creue ;
 Ils mourront tost ; et ma vie est creue :
 Car sans excès est suffisant et ronde.
 Plus aise homme n'a dessous ciel et nūe :
 J'ay franc vouloir, le seigneur de ce monde.

L'envoy.

Prince, quant j'eū franc Robin escouté,
 Advis me fut qu'il disoit vérité :
 En moy jugié sa vie belle et monde,
 Veu tous les pouns qu'il avait récité.
 Saiges est donc cilz gardans l'auctorité :
 J'ay franc vouloir le seigneur de ce monde.

Cy parle d'une fiction d'oiseaux gentils, et par espécial de l'Aigle roy des oiseaulx, ramenée par moralité au gouvernement des princes (22).

J'ay une fiction trouvée
 (En une escripture approuvée)
 De l'Aigle, où il fait mencion
 Qu'elle tint en une contrée
 Son aire ; et là s'est ordonnée
 En prenant une porcion
 De vivre, sans destruction
 Pour son estat : si fut amée
 Des oiseaulx de la région.
 Et n'y avoit cerf ne lyon
 Dont elle ne fut redoubtée ;
 Car loy estoit par lui gardée
 Et justice , sans fiction.

De trois Gerfaux fut adreciée
 Et de trois Faucons gouvernée,
 Qu'elle ot toudis en sa maison.
 Et ceulx firent droicte volée
 En prenant la chose acordée
 Pour son vivre : et selon raison
 Pourvéance fist de saison ,
 Qui fut saigement dispensée.

Nulz n'osoit faire desraison
 A oisel nul en l'air , n'en prée ,
 Qui n'eust la teste couppee :
 Tele fut sa pugnicion
 Elle avoit pour faire justice
 Deux Tiercelez, un Jay propice
 Pour accuser les maufauteurs,
 Deux Estourneaulx en un office,
 (L'un lay ; l'autre avoit bénéfice)

Et deux Chardonneriaux docteurs.

Et chascun portoit les couleurs
De sa plume, senz autre esclice
Porter, fors sa propre pelice ,
Sanz contrefaire les honours.

Deux Espreviens pour son service
Avoit trenchans, où il n'ot vice :
Partout avait deux serviteurs.
En ses états n'avint esclipce ;
Car chacun gouverna sa lice
Vraiment , sans estre menteurs.
N'onques n'avoient successeurs
Que par mort. Point ne fut coullice
De remuer, sanz grant malice,
Ses servens l'Aigle aux bonnes meurs.
Pour son domaine recevoir
On vit l'en à celle Aigle avoir
Que deux Coulons et une Choe.
Et si voulait l'Aigle sçavoir
Toujours l'estat de son avoir
Et ses despens, dont je la loe.
Ne vouloit que poucin n'aloe
Fust prins sans paier; qui doloir
S'en venist, et trouvé fust voir,
Chascun des trois perdist la joe :
Paier faisoit du main au soir.

Grans mès ne vouloit recevoir ;
Car grans mangiers les œulx esbloie
Et fait la forcelle doloir ;
Trop bien le sceut appercevoir,
L'Aigle qui telz mangiers desloe ;
L'argent de la bourse en descloe.
De duex mès prinst à son vouloir ,
Sans excès : s'ot plus grant pover
De voler, et plus mendre escroe.

Pour oïr l'estat de sa terre
 Fist deux Corbeaulx cerchier et querre.
 Ausquels on rendoit de tout compte,
 Et deux Pymars pour aler querre
 Les papiers enfermez soubz serre.
 Afin que riens n'alast à honte,
 Par eulx sent que sa terre monte :
 Et de ce vouloit bien enquerre,
 Fust en temps de paix ou de guerre,
 Ainsi que l'istoire raconte.

D'autre Aigle ne vout riens acquerre,
 Son nif ne son aire conquerre :
 Il lui souffist qu'elle surmonte
 En son país où elle terre
 Ses subgis, et qu'on ne desterre
 Le bestail qui à lui se dompte :
 Qui se lait fouler, il s'ahonte.
 Pour ce vout garder et requerre
 Ses oiseaulx et tenir soubz luerre
 L'Aigle, dont je vous fais le compte ;
 Qui si bien son fait ordonna ,
 Et à ses gens gaiges donna
 Si réglés, qu'il devoit suffire ;
 Tant que chascuns se contenta,
 N'autres donc ne lui demanda.

Et ainsi acrut son empire ;
 Si que nulz n'osoit contredire
 De ça la mer ne par de là,
 N'à possession qu'elle a.
 Ne nulz ne vous pourroit descripre
 Qu'oisiaux n'eut vers li du pire,
 Qui s'efforçast de grever la ;
 Ne nulz d'iceulx ne la foula,
 Qu'il nait esté mis à martire.
 Pourquoi ? car tout oysel l'ama

Pour justice qu'entre eulx garda,
Et qu'elle vult les bons eslire.

Les Ostouers prinst et corrigea
Et les Escouffes justica,
Qui voulrent les poucins destruire :
Les Renars fist trembler et fuire,
Les Loups du bec escervela
Et tout animal qui embla
En l'air, en terre : et à voir dire
Nulz ne lui povoit contredire.
Par ses nobles vertus regna ;
En grans richescs damoura,
En grant paix et joye sans yre.

S'elle donna à quelque oysel,
Elle fist mettre en un moncel
Le don ; et lors fut merveilleuse,
Quant elle veoit le tropel
De l'argent sur un carrel,
Ou un tapiz ; trop fust honteuse
Du grant mont et trop desdaigneuse.
Lors se restraint dedenz sa pel ;
A ses dons mist bride et gourmel.
D'une restraincte gracieuse.
Moult faisoit en son païs bel.
S'elle donna, son don ysnel
Fut baillie sanz chose si doubteuse.
Se d'or y eust plain un tonnel,
Ou d'argent, fust pierre ou anel,
Délivrer fist la vertueuse
Son don, sanz estre mençongeuse ;
Plus n'en convenoit faire appel.
Pour ce de vérité l'appel
Aigle plaisant, humble et piteuse.
En c'est estat long temps se tint :
Honneur en tous cas lui advint ;

De tous biens fut ses regnes plains.
 Pour une beste venoit vint
 D'estranges lieux. Là se contint ,
 Tant que boys, rivières et plains
 D'oyseaulx et bestes furent plains.
 Et tant en y venoit et vint
 Qu'en voier déhors en convint ,
 Pour peupler autres pais mains.
 Car la garde et justice obtint
 Contre tous ; et si mesavint
 A aucuns oiseaux souverains ,
 Elle les secourt et retint ,
 Et l'ardeur de leur perte estint ;
 Et n'ot cure d'oiseaulx villains.

Grant espargne fist à son temps :
 Et si ordonna par son sens
 Grues en divers lieux du monde ,
 Qui furent alans et venaus ,
 Et les nouvelles rapportant ,
 Tant par elles com par l'Aronde ;
 Si que guerre ne sourt , ou bonde
 Riotes , noises , ne contens
 Quelle ne saiche , et est pourvéans
 Aux périls ; tant fut saige et monde.

Les poucins , les jeunes enfans
 Des faucons , pour estre volans ,
 Des nobles oiseaulx , à la ronde
 Fait mener par estranges gens ;
 Si qu'ilz ne soient négligens ,
 Que paresce ne les confonde
 Par déliz , et que nulz ne fonde
 Par les aires pour estre lens :
 Mais soient légiers et soufrans
 Par la paine qui leur suronde.
 Par ces pouns et celle ordonnance

Tint celle Aigle en grant excellence
 Son empire, toute sa vie
 En paix, en joie et en puissance,
 Ses oyseaulx en obéissance,
 En bonne amour entr'eulx unie.

Ses offices n'esleva mie;
 Ne du nombre ne fist croissance.
 Ne les desmit sans pourvéance
 Par faulx rappors, ou par envie.
 Elle vivoit à souffisance,
 Sans excès d'emplir sa pance.
 Tousjours estoit sa court garnie
 D'oiseaulx fors, de belle apparance,
 D'umble cuer qui font révérence.
 Tousjours estoit a compaignie
 D'anciens oiseaulx de prudence,
 Qui tousjours firent résidence
 Pour honorer la seignourie.

En celle grant prospérité,
 En ce bien, en celle unité,
 Celle Aigle, qui très vieille fu,
 Trespassa; dont ce fut pité.
 Un jeusne hoir en son hérité
 Laissa, qui avait pou veu:
 Beaus estoit, non pas parcreu.

Aux jeusnes prant affinité.
 Des biens avoit infinité,
 Qui furent trop mal despandu;
 Car li viel n'ont pas creu esté.
 Li Tiercelet, et li Hobé,
 Ly Esmerillon sont venu,
 Le jeusne Faucon affamé,
 L'Esprevier, li Ostoir privé:
 Chascun lui a couple tenu.
 Telz y vint desplumé et nu

Qui tantost si est remplumé :
 La char et son sang ont humé,
 Et sont compère et mère deu.
 Li conseil donnent de jeunesse,
 Et lui baillent fole largesse
 Qui veult estre sa dispensière.
 Et une pie jangleresse,
 Qui autre oisel parler ne lesse,
 Mais boute vérité arrière,
 Les bons oiseaulx blasme en derrière,
 Et fait retenir l'Ostrucesse
 Bestial plaine de paresce :
 Ainsi va ce devant derrière.

Or vole celle Aigle et se dresse,
 Et voit l'avoir et la richesse
 Que son père ot acquis premier.
 Ne cuide par que jamais cesse ;
 Lors donne à mains ce qu'il possesse ;
 Aux fous oiseaux fait bonne chière.
 Chascuns quiert estrange manière
 De demander, d'avoir promesse :
 De chetis oiseaulx a grant presse.
 Adonc se destruit la minière.

Une henre vole en orient ;
 Une heure vole vers midi ;
 Un septentrion va courant ;
 Autre heure demeure en son ny.
 Et en volant sont maint honny
 Des oiselez, qui vont tremblant
 Et parlent jusqu'en occident
 De ce qu'on les gouverne ainsi.
 — Pourquoi est-ce ? — Pour ce qu'om prant
 Le leur. — Or, dictes donc et qui ?
 — Cil Escoufle, cil Porliquant
 Qui tuent sanz avoir merci.

Les povres oyseaulx en sont péri,
 Qui n'en ont droit ne jugement,
 Fors que la paine et le tourment.
 Tout est pardonné, je vous di ;
 De justice parler ne fault.
 Il n'y a Ostoir ne Gerfaut,
 Escoufle, Pie ne Cornaille,
 Qui ne happe et ne lui en chault;
 En leur pardonne leur défaut.
 Perdrix n'en puet durer, ne caille,
 Brebiz, mouton, pourcel, n'aumaille.
 Tout se prant sans dire : que vault ?
 Tant que tout le bestail défaut ;
 Et si n'est nul à qui en chaille.

Les voisins, pour ce voler hault,
 Qui sont malicieus et caut,
 Aux quelz l'en destruit grain et paille,
 Ont en leur cuer d'en faire assault :
 Contre l'Aigle trop ont cuer chault,
 Quant prandre voient leur poullaille
 A Brehiers et a villenaille,
 A Cos Marans qui se font baux
 Pour l'Aigle; et ne sont que ribaux
 Entre les oiseaulx, et merdaille.

Or s'en vont à cens et à mille
 Les dons à maint, qui n'est habille
 Des oiseaux d'avoir un dénier,
 Qui en achate ou terre ou ville,
 Et qui est vilz et d'aire vile.
 Et li Faucon et li Esprevier
 Ont à très grand paine à mangier :
 Et ceulx qui ont teste soustille
 Riches se fait, qui prant et pille :
 Mais ainsi vuide le grenier.

Ou l'Aigle c'un servent n'avoit

XII en y a ; et ce qui doit ,
 C'est destruction de paÿs.
 Car maint d'iceulx ne se congnoit
 En son estat : des gaiges joit.
 S'en sont les oiseaulx esbahis.
 Plus fault a XII oiseaulx qu'à six ;
 Et soustenir ne se pourroit.
 Mais qui tous les restraindroit
 Ce seroit un très grans proufis.
 Car deux ou un autant feroit
 Ou III, qui les esliroit ,
 Sur pluseurs estas qui sont mis ,
 L'argent à l'Aigle demouroit ,
 Deux cens mille frans s'il lui plaisoit,
 Où gaiges a trop excessis.
 Et quant un fait autant com dix ,
 Grant merveille est qu'on n'y pourvoit.

Mais l'Aigle à la veue esbloée ,
 Pour la louange à lui donnée
 De son gent corps. Par vaine gloire
 Plus ne fault qu'elle soit troublée :
 Ne restraingne pois ne purée
 Cresson, moustarde, pomme ou poire.
 Mais de restraindre soit mémoire
 Ses grans gaiges, sa grant donnée ;
 Et le nombre d'offices vée
 Si grant qu'il est, s'il me veult croire
 Soit toute chose ramenée
 A estat deu, non excédée ;
 Car ou espuiseroit bien Loyre.
 Qui charge la seconde année
 Plus qu'il ne doit, perte engendrée
 Lui est, pour estre débiteur :
 Et par un tel cas d'accessoire
 Quant une terre est endebtée ,
 Qui ne restraint, chose est prouvée

Qu'om pert adonc le possessoire.

L'Aigle qui mestier de restraindre
 A, à présent se vient complaindre
 De son estat, aux vielz oyseaulx,
 Prians qu'ils ne se veuillent faindre;
 Car trop vult, com simples, empaindre
 L'opinion des jouvenciaulx.
 En son cuer plus ne veult à ciaulx
 Conseiller, dont son fait est maindre.
 Dès or les veult amer et craindre
 Com ses amis espéciauxx.

Lors dit l'un : il vous faut despaindre
 De vostre cuer, et tout estaindre
 L'ennortement des cuideriauxx.
 De jeunescce vous fault refraindre,
 Le temps perdu gémir et plaindre,
 Que vous fuiez les desloyaulx.
 Le mal en bien vous convient taindre,
 De diligence et vertu faindre
 En tous vos faiz espéciauxx.
 Créez au Faucon de vo linaige,
 Au Gerfaut de vostre paraige,
 A ceulx qui sont de votre genrre,
 Aux plus anciens qui sont saige.
 Car ceuls pour vous metront en gaige
 Terre et tout, et le corps en cendre.
 Laissez vous doucement reprendre
 Sans user de hautain couraige :
 Restrainingez ce qui est oultrage :
 Veuillezz retenir et aprandre
 Aiez vérité en usaige :
 N'usez point de perdre langaige :
 Faites à chascun son droit rendre :
 Voisent li beuf à leur ouvraige
 Et li oysel de gros plumaige :

A les lever ne devez tendre.

Deffendez que nuls, sur le pandre,
 Ne tue aux champs ne au villaige ,
 Praingne ou ravisse par pillage ;
 Et se gart chascun de mesprendre.
 Si l'on prant riens pour vostre hostel,
 Ne pour ceux de vostre costel,
 N'en la terre de vos voisins ,
 Faictes tout paier le chastel.
 Car c'est trop grant péchié mortel
 De mangier les biens qui sont prins
 Sans paier. Com mauvais lopins
 Sont salez de trop mauvais sel ;
 Dont on pert l'ame et le vaissel :
 Deshonourée en est la fins.
 Tu dois selon ta revenue
 Vivre et regner ; donques te mue,
 Et vif comme ti ancien.
 Le trop d'officiers remue ,
 Que tu as comme oiseaulx en mue ;
 Et si ne te servent de rien,
 Fors de gaster peuple et le tien,
 Mille et cinq cens: pour ce t'argue
 Qu'ilz ont sans cause retenue,
 Desquels ne te peut venir bien.
 Sur tel bestail, qui fait la creue,
 Sera despense descreue
 De deux cens mil : or le retien.
 Moins en yert ta dépense deue ,
 Et ta gent plus volentiers veue.
 Regarde a droit et par loisir
 Ceulx qui te savent bien chevir ,
 Et qui font valoir leur besoingne
 Loyaument, sans prandre ou tolir,
 Sanz convertir. Ceulz requérir

Dois tu, et tes sers embesongne
 Ou qu'ilz soient. Car je tesmoingne
 Que par deux puez plus enrrichir
 Que par cent, qu'on te vient offrir,
 Qui ne requièrent fors qu'om leur dongne.
 Tes jeunes poucins nourriras ,
 Et ly oysel paieront pour toy ,
 Quant les cuers oiseux aprandras
 A ouvrier , et ne soustendras
 Leurs oyseuses, ne leur desroy.
 Car pluseurs se parent com roy
 Des propres plumes que tu as.
 Et de là t'est venu grans gas
 Et dommaiges ; de ce me croy.
 Et les autres ordonneras ,
 Se que chascun tiengne sa loy.
 Fay chascun vestir sa cotelle,
 Voist chascun avec sa femelle ,
 Sans sa fourme dégénérer :
 Soit à chascun sa plume belle
 Au Coulon et à l'Arondelle,
 Sanz fausses plumes emprunter.
 Oste ces oyseaulx de cautelle ,
 Que trois et trois sient en celle,
 Qu'om doit Cahuans appeler.
 Le jour héent et la chandelle :
 Par nuit volent , et à la belle
 Trois d'iceulx se vont escouser :
 Par jour ne li peut en trouver ;
 Car vérité en eulx chancelle.
 En dortoir vont ou en chapelle,
 Si qu'om, ne peut à eulx parler.
 Ceulx monstrent par ceste figure
 Que cahuans n'ont de jour cure :
 Car oisel sont immonde et ort ,

Qui font à la clarté injure.
 De jour tout oïsel leur court seure:
 Chascun qui puet les pince et mort.
 Les juifs sont comparez au fort
 A ces oiseaulx pour leur ordure ,
 Qui contre la sainte escripture
 Mirent sans cause Dieu à mort,
 Demourans en leur loy obscure ,
 Laissant le vray souleil qui dure
 Pour l'ombre de nuit qui les tort.
 J'en congnois qui sont si parjure,
 Et si mentent à desmesure ,
 Qu'om se donne par eulx le tort ;
 Dont ilz aront male adventure.
 Muser font mainte créature ,
 Qui en sont destruit sanz ressort.
 Oste ces oiseaulx noirs et gris,
 Qui estoient tous amaigris,
 Quant de toy furent retenus.
 Où ils ne te lairont perdris.
 Sur ton toy pluet: ils ont bon logis.
 Bien sont emplumez et vestus.
 Veulz tu avoir frans et escus ?
 Reçoy le tien IIII ans ou six,
 Comme ils ont fait; et je te dis
 Que tu seras riches tenus.
 Envoie les à leur mestier ,
 Et rebran, se tu as mestier,
 Ce qu'ilz aront mal prins d'argent.
 S'ilz sont en l'estat de premier,
 Voient au change ou au moustier;
 Car trop font de mal à la gent.
 Par mentir font maint indigent
 Tel oïsel, qu'om ne doit prisier.
 Or veuilles lenr mentir brisier :

Car Dieu het tout homme qui ment.
 Donc pour double de Dieu courcier
 Tu en doiz ta terre espargier,
 Pour eschever l'advenement
 De l'ire que Dieux envoyer
 Te pourroit: car le droit loier
 De bien et mal à chascun rent:
 Se doiz doubter son jugement,
 Et de ton pouvoir l'appaisier,
 Telz cahuans faire voidier,
 Ou regner véritablement.

Tu vois les traces de ton père,
 Dont la vie fut belle et clère,
 Et comment il fut véritable:
 On fay que sa vertu appère
 En toy: car fils ne degénère
 Par nature de son semblable.
 Or fut il Aigle très notable,
 Qui ne vould tondre ne rère
 Ses oiseaulx; mais par juste arrère
 Leur estoit tous temps secourable.
 Des vertus qu'il avoit te père;
 Et à restraindre te compère
 A ceulx qui furent espargnable.
 Pour ce que s'une chose amère
 Te venoit, com oisel sans mère,
 Tu ne fusses pas déchéable,
 Ne a tes oiseaulx dommageable
 Par empruns; garde ce mistère.

Je croy que je t'arroy à tant
 Mon chastoy; car en récitant
 De ton bon père le sçavoir,
 Est assez cler et apparent
 En quel guise il fut gouvernant,
 Tant qu'il estoit riches d'avoir.

Or fay donc ton sens apparoir
 Selon son fait d'or en avant.
 Et se tu lis ce dit souvent ,
 Tu en devras mieulx valoir.

L'Aigle, quant il ot entendu
 Le Gerfaut, lui a répondu
 Et son oncle le Faucon :
 Parens, je suis à vous tenu ;
 Et se mal me suis maintenu ,
 Tout veuil faire ce qui est bon.
 D'or en avant excessif don,
 Gaige, officier, malostru,
 Chetis ne seront retenu.
 De mon père veuil le renom
 En tout bien: que qui veuille on non,
 Sera à mon fait secouru
 Et par vo conseil pourveu.
 Au monde veuil avoir bon nom.

D'un arbre est l'Aigle descendu ,
 Ou le Gerfaut et Faucon fu :
 Et s'avoit elles environ
 Maint noble oysel sur le velu ,
 Qui de plume estoit velu.
 Chascun avoit gente façon,
 Qui oïrent ceste leçon
 Recorder, dont aucuns sont mu;
 Les autres en sont en joye deu.
 Mais li Corbeau et li Lanon
 En sont duit dolent devenu,
 Couart, lasche et esperdu
 Doubtans qu'ilz n'aient je pardon.

Ceste fiction ramenée
 Peut bien estre et moralisée
 Par l'Aigle de maint roy et baron
 Qui leur terre ont bien gouvernée

A leur vivant ; puis désertée
 Fut par leur enfans, ce dit on ,
 Si comme du fils Salomon
 Roboam , qui a despitée
 La science des vieulx donnée.
 Aux jeunes crut, pour ce lison,
 Que sa terre fut divisée
 A Jeroboam et donnée,
 Qui en ot la plus grant parson.

Soit donc doctrine à ce menée,
 Que les conseils des vieulx ne hée
 En ceste sècle li jeunes hom :
 Car leur prudence est afermée
 Par grans cours de leur vie usée :
 S'en vault mieulx leur oppinion.
 Hélas ! pourquoy ne si fye on.
 Jeunesse n'est c'une rousée
 De sang chant, qui tantost s'effrée :
 De ceste chalour nous gardon.
 Tant que joie soit aprestée
 A l'âme en gloire boneurée ,
 Ou tous ça jus tendre devon.
 Cy fine le dit et fiction de l'Aigle sur le gouvernement des princes.

NOTES HISTORIQUES.

(1) Cette pièce peut avoir été composée, soit lorsque Deschamps vint chercher fortune à Paris de 1364 à 1370, ou lorsqu'après avoir vu sa maison de Vertus, brûlée par les anglais, il acheta vers 1381 un hôtel rue du temple. Il nous montre Paris déjà centre des affaires et des plaisirs. Le parlement y résidait depuis longtemps. La construction de l'hôtel Saint-Pol attestait que nos rois avaient l'intention d'y fixer leur séjour. A partir de ce moment la vieille Lutèce devint capitale. Elle héritait de toutes les puissances féodales que la monarchie minait et marchait à grands pas au régime de la centralisation.

(2) La ville d'Eprenay était au moyen-âge considérée comme une place de guerre importante : elle commandait le cours de la Marne : aussi fut-elle fortifiée sous les rois de la première race. Lors de l'invasion des Normands, Hincmar s'y réfugia avec les trésors de Notre-Dame de Reims. En 1368 des remparts qui sans doute tombaient en ruine, ne purent protéger la cité contre une armée de routiers et de voleurs. Ils minèrent quelques bastions, ouvrirent de larges brèches et bientôt tout fut livré au pillage. V. chron. de St-Denys. — Déjà les bandes du roi de Navarre avaient saccagé Eprenay en 1358. Le roi pour empêcher le retour de pareilles désastres ordonna que toutes les villes de France seraient fortifiées : il leur fit don du quart des aides qu'on devait employer à cet usage : ord. du 19 juillet 1367. En conséquence en 1369 on releva les remparts de Reims, d'Eprenay et des autres cités champenoises. La forêt d'Eprenay était considérable et il est probable que les loups qui l'habitaient profitaient des ouvertures faites par la guerre pour pénétrer la nuit dans les rues de la ville. Jehan de Mareuil et Jehan de Ruelles leur fermèrent le passage en relevant les murs détruits : Aussi Deschamps en répondant à la requête de plaignants signale-t-il à leur ressentiment les bestiaux de ces deux entrepreneurs. — Jehan du Gart : en 1369 nous trouvons sur Jehan d'Espernay, secrétaire

de la duchesse de Bourgogne. — Guillemin de Nogent : la commune de Nogent l'abbaye près Reims, posséda dit-on une abbaye dans le XI^e siècle : elle dépendait d'un des couvents de Reims. — Frère Louvel, Ysangrin : nom du loup. Hersant : nom de la louve. — Vinay : commune sise entre Montmirail et Epernay. — Cuys : Cuis, canton d'Avize, près d'Epernay : cette commune avait des bois importants—ou Cuisles, canton de Chatillon. — Charmins et Volens : noms de chiens. — Thibault de Premier fait : à cette époque cette famille donnait à la champagne un littérateur de mérite. Laurent de Premier fait traduisait Cicéron en langue vulgaire : il florissait de 1380 à 1420. — Porte Challenge : porte de Châlons ; elle ouvrait Epernay du côté de Châlons-sur-Marne et fut démolie en 1753. — Porte Jehan Lucas : elle était au bout de la rue Porte-Lucas et fut détruite en 1764. — Sommesolt : Sommesous : commune située du côté de Vitry, par suite loin d'Epernay, dans une plaine. — Creton : peut-être Trécon entre Vertus et Vitry. — Saint-Ladre : hôpital pour les lépreux dépendant d'Epernay. — Marduel : Mardeuil cette commune fit longtemps partie d'Epernay : elle est située entre la Marne et la forêt. — Maruel : Mareuil, trois commune portent ce nom dans le département de la Marne : Mareuil-en-Brie, Mareuil-le-Port, Mareuil-sur-Ay.

(3) Cette ballade date de 1371. En cette année, le 15^e jour du mois mars naquit au palais de Saint-Pol Loys de France, fils de Charles V et de Jeanne de Bourbon, fait comte de Valois à sa naissance et duc de Tourainne en 1386, il devint duc d'Orléans en 1392 Il épouse Valentine de Milan, fut père de Charles d'Orléans bon poète et guerrier malheureux et mourut assassiné en 1407. Le célèbre Danois était son fils bâtard. Deschamps attaché à sa maison dès qu'on la forma, lui voua un sincère attachement, ne cessa en maintes occasions de lui donner de sages conseils et de le pousser aux grandes choses. Il rima plus d'une prophétie supposée pour l'engager à chasser les anglais et à porter la guerre sur leur territoire. Charles VI naquit le 3 décembre 1368, premier dimanche de l'avenit. — V. sur le même sujet. crap, p. 9.

(4) Deschamps parle souvent dans ses poésies, de la ville de Vitry en Champagne : il n'y remplissait pas de fonction; mais il y allait de temps à autre toucher les arrérages d'une rente viagère que Charles V lui avait donnée sur la recette de cette ville. — La pièce que nous publions est la parodie d'une audience tenue par le pape. Le poète faisait peut-être aussi allusion à un jugement rendu en 1371, par Philippe-le-Hardy. Humbert de Rougemont et Jean de Blaisy, coupables de violences réciproques, l'avaient choisi pour arbitre : le

prince après avoir exigé d'eux quelques légères réparations, ordonna que les deux chevaliers se reconcilieraient et boiraient ensemble en sa présence.

(5) Cette pièce nous révèle les habitudes des cabarets du ^{xiv}^e siècle. Elle est une parodie des réglemens adoptés à cette époque par les sociétés d'arbalétriers qui commençaient à s'organiser ; peut-être l'auteur s'amuse-t-il aux dépens d'une ordonnance rendue, sur la police des tavernes, par les magistrats de son temps. La constitution qu'il octroie aux bons enfans de son pays natal, dut avoir leur assentiment. Mais les marchands de vins et les officiers de Sa Majesté durent y faire opposition, tant il est difficile en politique de satisfaire chacun. Deschamps, comme tous les auteurs de chartes, a la prétention de voir durer la sienne éternellement ; elle vivra comme un monument du bon vieux temps, comme la préface de cette philosophie que Villon, Marot et Rabelais mirent en honneur ; et vraiment c'est justice, car elle n'a coûté ni larmes ni désastres. — V. sur la ville de Vertus les notes 23 et 24.

(6) Tous les historiens des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, ont parlé des excès commis par les routiers, et les soldats des armées royales ; le gouvernement essaya mainte fois de les réprimer notamment par l'ord. du 13 janvier 1373, à laquelle Deschamps fait peut-être allusion : elle était relative à la composition et à la discipline de l'armée ; — sa mise à exécution fut confiée au connétable, aux maréchaux, au maître des arbalétriers et aux gendarmes. On y lisait, Art. 7 : Item ils feront jurer à leurs dis gens, en faisant leurs dictes montres qu'ilz se gouverneront bien, loyaument et raisonnablement, sans prendre aucunes choses, es villes, fermes, forteresses et autres lieux, sans en paier le pris raisonnable, et faire satisfaction es hostels, si qu'ilz en soient contens ; et aussi que de noz subjects et obéissans, ilz ne prendront ne recevront déniars, vivres ou autres choses à cause de prise ou de rançon ou autres occasions quelzconques, autrement que di est. — Ce sage réglemeut ne put-être exécuté : on peut consulter sur les violences des gens de guerre une curieuse lettre écrite à J. Gerson par N. de Clamenges ; c'est la 58^e du recueil de ses éptres. — Quérir l'ostel saint Julien : cette locution signifiait demander l'hospitalité, poliment et sans l'exiger. Les pèlerins disaient l'oraison de monseigneur saint Julien, pour obtenir un bon accueil. C'est à cette époque que se forma la confrérie des ménétriers de Paris ; elle avait pris pour patron saint Julien et fondé un hôpital sous son invocation ; comme il n'était pas doté, on subvenait à ses besoins par des quêtes. Aussi dans les salles de danse et de festins et aux jours de noces, les ménétriers, qui y étaient engagés, ne laissaient pas l'assemblée se

séparer sans l'ut avoir demandé l'aumosne de saint Julien.

(7) On voit que certaines habitudes de nos voisins d'outremer remontent loin. Froissard, liv. 2, chr. 207, constate que chien de français était une de leurs locutions familières. Leur vanité éclatait aussi dans le luxe de leurs vêtements. La longueur de leur robe était excessive. Lorsqu'en 1396 une entrevue eut lieu entre Charles vi et Richard II, à l'occasion du mariage de ce dernier avec Isabelle, le prince français portait un vêtement court; le monarque anglais affecta de se présenter avec une robe à queue trainante. Le refrain de la ballade que fit Deschamps quand il fut pris à Calais est : — lors dis : oïl; je voy vo queue. Deschamps reproche aux Anglais leur passion pour le vin. La possession de l'Aquitaine leur avait donné le moyen de satisfaire leur goût pour le fruit de la vigne. Pendant les 14^e et 15^e siècles ils ne cessèrent de profiter de toutes les occasions qui se présentèrent, pour vider les caves françaises et enlever les convois qui transportaient dans le nord les vins du midi. Ainsi, en 1387 le comte d'Arundel saisissait la flotte Flamande qui conduisait à Anvers les récoltes du Poitou et de la Saintonge. Le religieux de Saint-Denys reproche aux Anglais de méconnaître les trêves pour commettre ces actes de piraterie, 1400-1403. La chronique de Saint Denys en racontant comment en 1345 ils s'emparèrent de la Roche Derrien, où se trouvaient 1600 tonneaux de vin d'Espagne, ajoute : et en beuvoient grès volontiers, suivant le Dit commun, lequel je ne tiens ne pour faux du tout, ne du tout véritable : li Normant chante, l'Anglois se boit et l'Allemand mengue. — Wullequot, et diminutif de Williams ou de Guillaume, était un sobriquet donné aux Anglois. En disant franche et franchequin, l'auteur s'amusa à parodier leur langue : la ballade où il raconte son arrestation à Calais contient aussi quelques mots du même genre. — Thomelin est un diminutif de Thomas, alors fort usité au-delà de la Manche. Quel est ce Jacques Thomelin dont l'auteur vante ironiquement la force ? Il paraît qu'un capitaine de ce nom lui avait proposé de se battre en l'honneur de leurs dames. Deschamps refusa le combat : sa maîtresse lui avait défendu de l'accepter, s'il n'y avait autre querelle, v. Crap. p. 133, et le man. de la bib. nat. Dans un autre rondeau (v. Crap. p. 91). Deschamps tourne encore en ridicule la force des Anglais qui peuvent porter deux tonneaux et une queue. Il joue sur le mot queue qui signifiait bas de robe et pièce de vin contenant un muid et demi. — Froissard nomme parmi les combattants du célèbre tournoi de saint Enghilbert (1389), Thomelin-Messidend qui fut désarçonné par Boucicaut le jeune : liv. iv, chr. 12. — Il y avait à Londres un hôtel désigné par l'enseigne du Faucon : il avait pour maître Thomelin de Wincestre, v. Froissard, liv. 3, ch. 29.

Comme il s'agit de porter des tonneaux, l'allusion dont s'agit peut le concerner. En 1373, Thomelin-Wick, officier Anglais, rendait Hennebon à Duguesclin, sans combat ; et Thomelin-Solerant, brave écuyer de la même nation, était fait prisonnier au combat d'Ouchy-lez-Soissons en 1373. Froissard parle encore de deux capitaines venus d'Angleterre et nommés Thomelin-Friant et Thomelin-Herbery. — Quoiqu'il en soit, cette ballade doit avoir été faite vers 1374. A cette époque, le comté de Limoges appartenait au duc de Bretagne, Marie, dame de Limoges, avait épousé en 1290 Artur de Bretagne, et leur fils Guy, comte de Penthievre, prit le titre de vicomte de Limoges. Sa fille Jeanne la Botteuse porta ce fief à Charles de Blois. La Bretagne et la Limousin se trouvèrent réunis pour la seconde fois, jusqu'en 1364. Jeanne perdit à Auray son mari et le duché de Bretagne, mais elle conserva le vicomté de Limoges. Jean de Bretagne, comte de Monfort, son compétiteur, fut l'allié de l'Angleterre. En 1374, leurs armées réunies envahirent le Limousin et le ravagèrent. Mais bientôt les pluies d'automne, les glaces de l'hiver, et une épidémie dangereuse, les obligèrent à battre en retraite et à rentrer à Bordeaux.

(8) Le 27 Juin 1378 la France et l'Angleterre conclurent une suspension d'armes. Le duc de Bretagne, allié de nos ennemis, licencia son armée, et les provinces voisines se trouvèrent inondées de routiers et de brigands. Charles V, pour les délivrer de ce fléau, s'adressa au sire de Coucy, Enguerrand VII, prince aussi brave qu'aimable dont nous parlerons dans les notes 103, 106, 137. Il avait pour mère Catherine fille unique de Léopold, duc d'Autriche. Du chef de cette princesse, il prétendait avoir droit à ce duché en tout ou en partie, et demandait au moins les fiefs d'Alsace et de Brigauc. Ses réclamations avaient été repoussées. Il profita de l'occasion pour les présenter à la tête d'une armée. Il emmena avec lui les Bretons et tous les soldats qui couraient les campagnes. Les Allemands dévastèrent toutes les contrées qu'ils ne pouvaient défendre, et les Français ne trouvèrent sur leur route que ruine et misère. Ils furent vaincus par le froid, et la famine : forcés de rentrer en France, ils durent se retirer en Bretagne et en Normandie où on leur avait indiqué des campements : mais, sur leur route, ils ravagèrent la Champagne, la Bourgogne, l'Auxerrois, et les bords de la Loire : ceux de la Marne ne furent pas épargnés. L'abbaye de Saint-Thierry au mont d'Hor, près Reims, fut saccagée par ces bandits : ils dépouillèrent son trésor de ses bijoux, ses autels de ses ornements. — Ces mêmes Bretons s'enrôlèrent sous la bannière de France quand en 1382, Charles VI marcha contre les flamands. Ils se firent autant réputation comme braves gens d'armes, que comme pillards

insatiables. Ils saccagèrent toutes les villes qui se soumirent au Roi. Bruges, se racheta en leur comptant 120,000 francs. Dans les campagnes suivantes leur conduite fut la même. Nous parlerons encore ailleurs de cette avidité des Bretons.

(9) Cette chanson royale nous fait connaître une des plaies qui dévorait la société au XIV^e siècle. Les guerres qui ruinaient la France, depuis 1328, avaient dévasté les campagnes, détruit les villages, et dispersé leurs habitants. Les uns quittaient la France, les autres se faisaient soldats, et s'enrôlaient sous des chefs de bandes. Le pillage les enrichissait parfois, et leur genre de vie séduisait les laboureurs et les ouvriers. Deschamps, dans une ballade publiée par M. Crapelet, p. 147, signale cet abandon général des professions honorables et pacifiques. Il montre les journaliers de son temps quittant métiers et charrues pour aller voler et tuer. — La Champagne, depuis la prise de Calais, fut maintes fois visitée par l'invasion anglaise. De plus, l'insurrection des Jacques Bonhommes, et plus tard, celle des Maillotins mirent les armes dans les mains des gens de campagne. Ils prirent des habitudes de pillage et de violence que les malheurs du temps prolongèrent. On ne pouvait les réprimer : et d'un autre côté la misère augmentait sans cesse le nombre des maraudeurs. En 1368, une bande de ces routiers prit et pillà Epernay. Ce succès dut pendant longtemps servir d'encouragement aux vagabonds, aux paysans ruinés, aux ouvriers sans ouvrage de toute la contrée. — Deschamps place la conversation qu'il rapporte au moment où le sire de Coucy emmène en Allemagne les routiers Bretons qui ruinaient le pays. — V : les notes 2, 8 et 124. — Damery : commune près d'Epernay : les Romains y avaient un atelier monétaire. — Cheoilly : aujourd'hui Chouilly, près d'Epernay.

(10) En 1377, Charles V, pour récompenser les bons services de Pierre de Chevreuse, son conseiller et son maître d'hôtel, érigea en seigneurie la terre de Bièvre dont il était propriétaire. Le château décrit par Deschamps dut être bâti à cette époque. Le village se nomma longtemps Bièvre le Chastel.

(11) Cachant, commune fort modeste aujourd'hui, fut résidence royale pendant le XIV^e siècle. Philippe le Bel, dès 1308, y eut une maison de plaisance. Après lui, Charles le Bel et, plus tard, le roi Jean l'habitèrent. Elle passa à Duguesclin, qui en 1377 la vendit au duc d'Anjou. Tout ce côté des environs de Paris était alors couvert de châteaux. Le duc de Berry demeurait à Bioêtre ; et à Gentilly se trouvait un domaine royal dont la fondation remontait aux princes de la première race. Louis le Bègue, en 878, en fit

don aux évêques de Paris. Ils y fondèrent un castel qu'ils habitaient encore dans les XIV^e et XV^e siècles. En 1370, tout ce pays fut ravagé par les Anglais. Les habitations seigneuriales ne furent pas épargnées : les ravages de la guerre furent rapidement réparés, et bientôt les réceptions princières recommencèrent à Cachant et à Bicêtre.

(12-13-14) Nous ne ferons pas ici la biographie de G. de Machault : nous venons de la publier. Compatriote, maître et ami de Deschamps, il avait des droits nombreux à son amitié. Poète et musicien, il mérita les éloges qu'elle lui donne : il mourut en 1377, et c'est à cette date que furent faites les ballades dont il s'agit. Deschamps en fit une quatrième en son honneur. Peut-être lui consacra-t-il encore d'autres poésies ; nous voyons dans le manuscrit de ses œuvres qu'il envoie de Vertus à sa maîtresse des vers qu'il a faits pour Machault. V. Crap. p. 81. — Il n'y a pas d'exagération à dire que la mort de Machault fut pleurée même en Artois. Il était fort estimé dans le Nord. Le catalogue des livres de la bibliothèque de Bourgogne, publié par M. Barrois, cite sept exemplaires de ses œuvres. Deux d'entre eux, n° 1354 et 1793, il est vrai, ne portent pas son nom ; mais la description qu'on en donne me paraît suffisante pour pouvoir les lui attribuer. — Deschamps nous apprend qu'il fut chargé par Guillaume de remettre au comte de Flandre une copie de celui de ses poèmes qu'on nomme le Voir dit. C'est celui dans lequel il célèbre les amours qui firent le malheur de sa vie. Le prince qui en reçoit le manuscrit est Louis III^e du nom, comte de Flandre en 1364, mort en 1384 : il fut ami du luxe, des arts et des lettres. Ce fut contre lui qu'éclata la célèbre insurrection des Chaperons blancs. Les Flamands le chassèrent de leurs villes, et l'obligèrent à se réfugier en Artois : 1379, 1382. Peut-être la ballade de Deschamps fut-elle écrite seulement à cette occasion, et par suite, deux ans après la mort de Machault. Le dernier couplet contiendrait alors une allusion à la chute du Comte. Cependant, en 1346, il avait déjà été contraint de prendre la fuite pour échapper à la tyrannie de ses sujets qui voulaient le forcer à épouser la fille du roi d'Angleterre. Le comte Louis fut toujours français de cœur, et les Flamands préférèrent toujours l'alliance de l'Angleterre à celle de la France. — J'ai reproduit, tel que le donne le manuscrit, le 6^e vers du second couplet. Il signifie, que Louis fit lire le poème, qu'il recevait, devant les courtisans rangés autour de lui.

(15) Il n'est pas facile de donner à cette ballade sa place historique. En 1377, Charles V, du fond de son palais, dirigeait quatre armées. L'une en Picardie s'emparait d'Ardres, de Banelinghen, de la Planque et d'Andruich. Une autre, sous la conduite du duc d'Anjou,

guerroyait les Anglais en Guienne. En Bretagne, Clisson battait Jean de Montfort leur allié, soumettait Auray et assiégeait Brest. Enfin le duc de Berry commandait en Auvergne. Le premier septembre, l'armée française livra bataille à Aymet, près Bergerac : elle fut victorieuse et fit beaucoup de prisonniers Anglais et Gascons. Le lendemain Bergerac se rendit, et la Guienne ne tarda pas à faire sa soumission. — A cette époque, des hommes d'armes du comté de Galles avaient fui la tyrannie anglaise, et s'étaient réfugiés en France, où ils avaient pris du service. Leurs chefs étaient Yvain de Galles, le descendant de leurs anciens rois, et Jacques Win, dit le poursuivant d'amour. Ils prirent part aux expéditions de Bretagne et de Guienne. En 1378, Yvain fut assassiné au siège de Mortagne, sur la Gironde, par Jacques Lamb, escuier Gallois, soudoyé par l'Angleterre. C'est-peut être à ce royal proscrit que Deschamps s'adresse. Il l'engage à se mêler d'Artus et de ses barons. Artus II, duc de Bretagne, était mort en 1312, et Artus III, l'un de ses successeurs, naquit vers 1398. A cette époque, l'Islande comptait parmi ces rois, Artus Maquemaire et Artus Mac Morrough : ils se soumirent à Richard II, vers 1394. Il est probable que Deschamps désigne sous le nom d'Artus ce prince ou son aïeul Edouard III, qui mourut en 1377, ou Jean de Monfort duc de Bretagne son allié. Le nom d'Arthur était générique pour tous les princes des races bretonnes. Et à cette époque de chevalerie, on oubliait moins que jamais Arthur, fils d'Urthur, chef des chefs Bretons, l'ennemi des Saxons, le héros de la table ronde. — Sorelois : on trouve trois communes, du nom de Sorel, en Picardie, entre Péronne, Mont-Didier et Boulogne : peut être Sorelois est-il le nom d'un canton de Bretagne. Sorel était celui d'une famille qui portait d'argent à l'aigle de sable, membrée et becquée de gueule. — Par les mots Bretons et Gascons Deschamps désignent les Anglais. Ils recrutaient leurs armées en Guienne et en Bretagne. Dans cette dernière province ils avaient pour eux le duc et les aventuriers ; mais la noblesse était française. Les Duguesclin, les Clisson, les Beaumanoir, les Rohan, les Laval, les sires de Penthievre, de Retz, d'Avaugour, de Léon, d'Ancenis n'abandonnèrent jamais les fleurs de lys. En Guienne, au contraire, la noblesse s'était faite anglaise. Cependant, les Armagnac, les sires d'Albret et de Comminges tenaient pour la France. — Ce sire de la Trémouille qui reste à Paris doit être Guy VI, dit le vaillant, porte-oriflamme, et grand chambellan héréditaire de Bourgogne. C'est lui qui refusa l'épée de connétable quand on eut l'infamie d'en dépouiller Clisson en 1392. Fait prisonnier à Nicopolis en 1396, il fut racheté et mourut avant d'avoir pu toucher le sol de la patrie. En 1377, il combattait sur la frontière de Flandres et prit part au siège d'Ardres. Favory de Philippe le Hardy, il habitait souvent en Bourgogne : aussi promet-il deux tonneaux de Beaune à ceux qui combat-

tent en Bretagne. — Nous devons reconnaître que Deschamps dit quelquefois Galois, pour Gaulois ou Français. Ajoutons que cette immobilité du sire de la Trémoille fait peut être allusion à une aventure qu'il eût seulement en 1383. Un chevalier anglais, nommé Pierre de Courtenay, vint à Paris le défier en combat singulier. Le duc de Bourgogne ne voulut permettre le combat. L'anglais se vanta partout de n'avoir pas trouvé d'adversaire: le sire de Clary, piqué de ses jactances, le défia au château de Saint Pol en Picardie, et le vainquit. V. Froissard. liv. 2. ch. 215. — Si telle est la pensée de l'auteur, la ballade serait alors postérieure à 1383 et se rapporterait à l'une des guerres soutenues depuis cette époque jusqu'en 1397 contre l'Angleterre et ses alliés.

(16) Charles le Mauvais, roi de Navarre, était comte d'Evreux du chef de son aïeul Louis de France, fils de Philippe le Hardy, et sire de Mortaing du chef de sa mère: il possédait de plus en Normandie un grand nombre de places qu'il avait reçues en compensation des comtés de Champagne et de Brie qu'il réclamait comme héritier de sa mère Jeanne de France. Ce prince ne cessa de lutter contre le roi Jean son beau-père et Charles V frère de sa femme. Maintes fois il trahit la France et tenta de la livrer à l'Angleterre. C'est ce qu'il fit encore une fois en 1378. Les anglais prirent Cherbourg et assiégeaient déjà Saint-Malo. Charles V fit marcher contre eux Duguesclin, Enguerrand de Coucy, les ducs de Bourgogne et de Bourbon, et l'amiral de France Jean de Vienne. La noblesse Normande, conduite par le comte d'Harcourt, le sire d'Ivry et Percevaux d'Aineval repoussa l'étranger. On reprit au roi de Navarre les villes qu'il possédait, le siège de Saint-Malo fut levé: les anglais se retirèrent. Pendant cette guerre les gens d'armes s'étaient bien conduits. Le roi les remercia, les laissa en Normandie comme gens braves et fidèles: après la guerre il ne les congédia pas, conserva leurs appointements et eut soin qu'ils fussent bien payés. V. Froissard ch. 24 et suiv. jusqu'au 31. liv. 2.

(17) Enguerrand VII, sire de Coucy, était fils de Catherine d'Autriche, fille de Léopold empereur ou du moins prétendant à l'empire. Du chef de sa mère il soutenait avoir droit au duché d'Autriche: en 1375 il fit valoir ses droits. Nous avons dit que cette campagne fut manquée: V. note 8. On connaît la devise d'Enguerrand:

Je ne suy roy ni prince aussey;
Je suis le sire de Coucy.

ce fier dédain ne l'empêchait pas de songer parfois à ses prétentions au trône des Césars. C'est en souvenir de ses espérances trompées

qu'il créa l'ordre de la couronne. Son médaillon et son écu représentaient une couronne renversée. Cette fondation remonte au moins à l'année 1379. A cette époque on voit des couronnes sur le sceau du sire de Coucy. On sait peu de choses sur le règlement qui était imposé aux membres de l'ordre. Son existence est indiquée dans la chartre de fondation des Célestins de Soissons ; laquelle eut lieu en 1390. Il en résulte que les dames et les demoiselles étaient admises dans cette confrérie chevaleresque. Elle ne s'éteignit pas avec le sire de Coucy. Lorsque Louis duc d'Orléans acheta ses domaines vers 1400, il paraît qu'il maintint l'ordre de la couronne. Un sceau de son fils Charles, duc d'Orléans après lui, le représente à cheval et portant au bras les insignes de l'ordre. — Parmi les cris de guerre adoptés par les sires de Coucy se trouve celui de Coucy à la merveille. Nous reviendrons ailleurs sur ce point, ainsi que sur les titres d'Enguerand VII. — V. note 105, 106 et 137. — En 1494 Maximilien, empereur d'Autriche, établit aussi un ordre de la couronne, ou des couronnés, ou encore de Saint-Georges. Tous ceux qui assistaient ou empereur ou roi au jour de son couronnement, pouvaient en faire partie : ils avaient le droit de porter une couronne sur leur bouclier et sur leurs armes.

(18) Ce roadeau est probablement relatif au serment prêté par les membres de l'ordre de la couronne.

(19) Don Jayme, roi de Majorque, vendit en 1330 à Philippe de Valois son comté de Montpellier pour 120,000 écus d'or. Le roi de Navarre s'en empara, et le traité du 6 mars 1364 le laissa en possession de sa conquête. Mais, par suite des trahisons qu'il commit, le roi de France lui enleva cette ville en 1378. Elle fit alors partie du Languedoc, et eut pour gouverneur le duc d'Anjou. Ce prince, né en 1339, était le second fils du roi Jean : il avait épousé, en 1360, Marie, fille de Charles de Blois, duc de Bretagne. Adopté en 1379 par Jeanne Ire, régent à la mort de Charles V, il mourut en 1384. Ce prince, brave et instruit, écrasa ses peuples d'impôts et faisait exécuter avec dureté ses ordonnances fiscales. En 1379, il donnait pour prétexte à ses exactions les dépenses causées par la guerre contre les anglais. En fait, il amassait des trésors pour soutenir son luxe et préparer la conquête du trône de Naples. Le mécontentement du Languedoc était au comble. Ce fut à Montpellier, résidence ordinaire du prince, qu'il fit explosion le 25 octobre 1379. On tua 80 officiers du duc et on jeta leurs corps dans des puits. Louis d'Anjou vint bientôt à la tête de forces imposantes : la ville ne put lui résister, le vendredi 25 janvier elle lui ouvrit ses portes et le reçut ainsi qu'il suit : « Premièrement vindrent

au-devant de lui tous les officiers du roy, estant lors en ladite ville. Secondement le cardinal d'Albanie, qui là estoit, tiercement tous les collèges et religieux de la dite ville, tant des chanoines, comme des moines, de mendiants et de encloses, quatrièmement l'estude de droit civil, de canon et de médecine. Et estoient tous à procession les deux parties du chemin par où le duc devoit passer, et tout à genoulx crioient à haulte voix : miséricorde pour le peuple de Montpellier ! Après estoient grant quantité d'enfans de ladite ville de l'age de 14 ans et au-dessous, criant aussi miséricorde. Après estoient les consuls es robes de la ville, sans manteaulx, sans chaperon et sans ceinture, et grant quantité de peuple, chascun ayant une corde environ le col, requérants à genoulx miséricorde : et apportèrent les clés des portes et le batel de la cloche de la ville dont l'on avoit fait le touquesin. » Chr. de S. Denys. — Le duc d'Anjou condamna la ville à perdre ses consuls, sa maison de ville, ses archives, son sceau, ses cloches et ses juridictions. Il la frappa d'une amende de 600,000 écus d'or. La peine capitale fut prononcée contre 600 personnes : leurs biens furent confisqués et leurs enfans furent déclarés infâmes et mis en servitude. Tous les habitants durent livrer la moitié de leur fortune, abattre les portes de la ville, livrer leurs armes, combler leurs fossés, ensevelir avec honneur les officiers qu'ils avaient tués, enfin fonder une église avec six chapellenies et lui consacrer la cloche du beffroy. — Le cardinal d'Albanie et d'autres prélats demandèrent grâce pour la ville. Le duc renvoya la réponse au lendemain. Elle fut de nature à satisfaire la population. Il lui rendit ses privilèges, et fit remise de l'amende qu'il avait fixée. Les armes furent saisies au nom du Roy, et les coupables restèrent à sa disposition. On dut néanmoins payer 120,000 f. pour les frais. Le cardinal d'Albanie, dont il est question au-dessus, était Angélique de Grimoard, frère du pape Urbain V, abbé de St-Ruf, près Valence, évêque d'Avignon, diplomate habile, prélat instruit et charitable. Il créa à Montpellier une communauté de chanoines et fit de nombreuses fondations utiles. Il mourut vers 1388. On montra longtemps à Avignon la maison qu'il habitait : Ciaconius, t. 2. p. 562.

(20) Pendant la vie de Deschamps, le marquisat de Brandebourg changea deux fois de maîtres. Charles IV, empereur d'Allemagne, de la maison de Luxembourg, mourut en 1379. Son fils aîné, Wenceslas, élu roi des romains dès 1376, lui succéda. Il portait le titre de roi d'Allemagne, de Bohême et de romains. V. Frois. L. 2. Ch. 59. Le second fils de Charles IV, Sigismond, eut en partage les marquisats de Brandebourg et de Moravie, fiefs immédiats de l'empire. Il s'agit probablement, dans ce rondeau, du tournoi qui eut lieu à Prague, quand ce prince fit hommage à son frère. Deschamps y a-

«-il réellement figuré ? Ou bien fait-il parler un de ceux qui y comparurent ? C'est ce que nous ne pouvons dire. — Lorsqu'en 1400, Sigismond fut appelé au trône impérial, le marquisat de Brandebourg passa à Jean, son frère cadet, jusque-là duc de Gorlice. Il dut y avoir, à cette occasion, un nouvel hommage ; et un tournoi put encore avoir lieu à Prague. A cette seconde époque, Deschamps devait avoir 54 ans environ : il ne songeait plus qu'à défendre sa place et sa pension contre ses ennemis et les envieux.

(21-22) Nous recommandons la lecture de la ballade à tous ceux qui composent des constitutions démocratiques. Des candidats, un veau et quelques pois verts, forment tout le système électoral alors usité dans le Vexin. Des ambitieux aux genoux du veau d'or, c'est une vieille tradition. Des politiques autour d'un morceau de veau froid, on ne voit autre chose. Mais ici, il s'agit d'un veau vivant, marchant, délibérant ; il choisit la main qui lui donnera son déjeuner, et désigne ainsi le maire de la commune. Voilà le peuple souverain mis à quatre pattes, ou, si l'on aime mieux, le quadrupède substitué au peuple souverain. Que de choses à dire sur cette constitution : il y aurait là de quoi défrayer pendant un mois dix journaux et une assemblée de dix-huit cents Démosthènes. Le lecteur a sans doute compris que cette petite charte de famille est un de ces mauvais contes dont se réjouissaient, au bon vieux temps, les rivalités de province à province. Cette ballade n'est pas à sa place ; elle est ici pour se trouver à côté d'un rondeau relatif aussi au Vexin, mais elle doit être postérieure à la nomination de Deschamps au baillage de Senlis, c'est-à-dire à l'année 1388. — Le Vexin se divisait en deux parties, le Vexin Normand, comprenant Vernon, Gisors et les Andelys, et le Vexin Français, où se trouvaient Pontoise, Magny et Chaumont. Simon, dernier comte de Vexin, mourut en 1082. Son comté fut réuni à la couronne. Le Vexin Lormand suivit le sort de la Normandie, mais le Vexin Français ne fut plus détaché du domaine royal. Les populations de ce pays et celle du comté de Valois étaient sans cesse en petite guerre. Les baillis de Pontoise et ceux de Senlis se prétendirent longtemps supérieurs l'un à l'autre. Celui de Senlis se disait juge d'appel des décisions rendues par son adversaire. De nombreux conflits s'élevèrent sur ce point et furent portés en parlement pendant l'exercice de Deschamps. La victoire finit par lui rester, et il se maintint dans le droit de tenir ses assises à Pontoise. C'est sans doute à l'occasion d'une de ces luttes de métier qu'il se permit contre ses administrés rebelles la ballade satyrique que nous publions. — Le rondeau railleur qui le suit concerne Ancel de L'Isle Adam, écuyer, seigneur de Puiseux, échanson de Charles VI, quand il était dauphin, et premier échanson de ce prince

quand il fut roi. La famille de L'Isle Adam avait ses domaines dans le Vexin français. Le prénom d'Ancel était, pour ainsi dire, héréditaire parmi ses membres et fut porté par 7 ou 8 d'entre eux. Celui que Deschamps tourne en ridicule, n'en était pas moins un brave chevalier. Il fut tué à Azincourt, en 1415. — Je ne sais si c'est aussi lui qu'il désigne dans le troisième couplet de la ballade. Le mot souvin signifie renversé sur le dos.

(23, 24, 25) Deschamps ne pouvait refuser une ballade à la ville qui l'avait vu naître : il la célèbre au moment où elle vient de succomber dans la lutte héroïque qu'elle soutint contre l'armée anglaise. Il payait à la fois la dette de son affection et celle du pays. Vertus, archidiaconé du diocèse de Châlons, fut, sous le régime féodal, un fief mouvant de Notre Dame de Reims : il appartenait d'ailleurs aux comtes de Champagne, et après eux, aux rois de France. En 1328, ce comté fut réuni au domaine de la couronne. En 1360, le roi Jean le donna en dot à sa fille Isabelle, quand elle épousa Jean Galeas Visconti. Valentine, leur fille unique, l'apporta en mariage, en 1389, à Louis de France, fils de Charles V, depuis duc d'Orléans. Ce fief, dans le X^e siècle, entra dans la maison de Bretagne par l'alliance de Marguerite d'Orléans avec Robert de Bretagne : plus tard, il fut possédé par les bâtards de Bretagne, seigneur d'Avangour : cette famille s'éteignit en Champagne, en 1745. — En 1580, le comte de Buckingham, avec une armée anglaise, débarqua à Calais, envahit la Flandre, la Picardie, vint camper à Hermonville et à Cormicy pour attaquer Reims. Il n'osa l'assiéger et se dirigea par Beaumont sur Vesle et Condé sur Marne vers Vertus. Le combat s'engagea : l'étranger fut vainqueur, la ville prise d'assaut, fut saccagée et incendiée. Le château où était l'écu royal, fut ruiné : les environs furent dévastés. Buckingham partit pour aller à Troyes, puis dans le Gatinais et enfin en Bretagne : V. Froiss : Liv. 2. Ch. 65, 66 et suivant. — La maison de Deschamps ne fut pas épargnée. V. Crap : p 1 et 41. En 1588, Charles VI, en allant faire la guerre de Gueldres, vint à Vertus. Eustache, qui le suivait, lui montra les ruines de sa maison. A cette occasion, le roi signa la lettre dont voici quelques lignes : Charles. comme en allant en nostre voyage d'Allemagne, soions passez par la ville de Vertus en Champaigne, et aions veu la désolation d'icelle, et par especial un hostel qui est au dehors de la dicte ville, appelé la maison des Champs appartenant à nostre amé huissier d'armes, et escuier d'escuierie de nostre très chier et amé frère le duc de Touraine, Eustace Morel ; lequel hostel qui anciennement estoit grandement et noblement édifié..... a esté tout ars et destruis pour le fait de nos guerres par nos ennemis. En quoy nostre dit huissier d'armes a esté et est moult dommagé, si comme il nous est appar.... audit Eus-

face.... avons donné et donnons la somme de 400 franc d'or.... donné à Vertus le 26^e jour d'août 1388 : pièce du cab. des titres. — La ville de Vertus est située au pied de collines couvertes de vignes : au sommet se trouve une grande forêt. La petite rivière de Berle et une source qui jaillit dans les caveaux de l'église Saint-Martin, donnent aux habitants des eaux limpides et abondantes : aussi, leur territoire est-il fertile, quoique entouré de plaines arides. La Berle fait encore mouvoir de nombreux moulins. Deschamps veut dire, sans doute, qu'elle coule d'Occident en Orient. Il y avait à Vertus une église collégiale placée sous l'invocation de Saint-Jean, une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, dite de Saint-Sauveur et fondée dans le x^e siècle, par Thibault vi, comte de Champagne. Celle de Notre-Dame, appartenait aux Augustins. Toutes deux furent détruites par les protestants. La paroisse de la ville, desservie par des chanoines, avait pour patron Saint Martin : elle fut rebâtie dans le x^e siècle par Thibault. Ce monument mérite d'être visité : on a réuni, dans sa crypte, tous les débris de pierres tumulaires, de sculptures et d'inscriptions que le temps a respectés. Il y avait, à Vertus, un hôtel Dieu, et un hôpital pour les lépreux, un bailli et un comte qui avaient leurs sceaux particuliers. Le territoire de cette ville fournit du sable, de la craie, des pierres à bâtir et de la grève. — Moymer ; Deschamps désigne sous ce nom une montagne célèbre dans nos contrées et dont le nom a souvent varié : on l'appella Moynmers, Moyennes, Moinnes, Montmer, Montvimer, Montarmé. Montaimé : c'est ce dernier nom qu'elle porte en ce moment. Elle domine les plaines de la Champagne: dès le v^e siècle, elle était couronnée par une forteresse qui ne fut détruite que dans le xv^e. De 1400 à 1423, elle fut prise successivement par les anglais, les bourguignons et les français. En 1423, les anglais y entrèrent pour la seconde fois et la démolirent. Plus tard, elle fut relevée : mais elle n'eut plus d'importance. C'est dans la plaine, sise au pied de cette montagne, que les souverains alliés passèrent, le 10 septembre 1815, la revue de leurs troupes réunies. C'est là qu'une tradition antique fait réunir tous les chiens de France, d'Angleterre et d'Allemagne : ils s'y livrèrent une rude bataille et s'entretuèrent tous. Le fait aurait eu lieu dans le xi^e siècle. C'est peut-être de cette singulière légende que venait le nom de Monchenil porté par une des propriétés de l'abbaye de Saint-Sauveur de Vertus. — Deschamps nous montre Charlemagne, campant dans cette même plaine où 1000 ans plus tard les tentes des Cosaques devaient se dresser. — Bisseuil : village situé sur la Marne, près d'Aÿ et d'Epernay.

(26-27) Bertrand du Guesclin, né en 1314, mourut en 1380; Deschamps lui a consacré d'autres poésies. V. Crap. p. 27 et 151.

Nous n'avons pas besoin de faire ici son histoire. Son nom s'écrivait de plusieurs manières; nos vieux auteurs le nomment *Claikin*, *Claïakin*, *Glayaquin*. Froissard, liv. 3, ch. 70, raconte une tradition qui explique ce dernier nom. Un roy de Barbarie, nommé *Aquin*, vint du temps de Charlemagne s'emparer des terres sises près de Vannes : il y bâtit une tour qu'on appela le *Gay*. Bientôt le grand empereur le chassa de France : mais en fuyant, *Aquin* oublia un de ses fils; Charles l'adopta, *Oliviers* et *Roland* furent ses parrains et on le nomma *Olivier de Glayaquin*. — *Bertrand du Guesclin* était son descendant; quand il fit la guerre en Castille, il disait qu'il voulait aller plus loin et conquérir le royaume de ses pères. Je possède la signature de son frère *Guillaume*, il signait : *Guille dou Guesquin*. — Le cri du connétable dont il est question dans la 4^e strophe était *Notre-Dame du Guesclin*. — *Piètre* : *Pierre-le-Cruel* né en 1334, roi de Castille en 1350, assassina son frère *Frédéric*; son consin don *Juan* et sa femme *Blanche de Bourbon* : détrôné par son frère bâtard, *Henry de Transtamare*, il fut rétabli sur le trône par les anglais. Renversé par du *Guesclin*, il fut assassiné par son frère. — *Henry*, fils illégitime d'*Alphonse XI* et d'*Éléonore de Gusman*, né en 1333, monta sur le trône en 1369 après avoir tué son frère : il mourut en 1379 repentant et regretté de ses sujets qu'il avait sagement gouvernés. — *Canole* et *Grantson* : en 1370 *Robert Canolle* et *Thomas de Grantson*, chevaliers et généraux anglais, envahirent la France pendant que du *Guesclin* était encore en Espagne; ils arrivèrent jusqu'aux portes de Paris; mais *Jean III*, sire de *Créquy*, les repoussa. Le connétable revint bientôt et triompha de l'invasion; il fit même prisonnier *Thomas de Grantson*. — *Montagne de Piez de Pors* : Entre *Saint-Jean-Pied-de-Port* et la cité de *Pampelune*, sont les détroits des montagnes, « et les forts passages de Navarre qui sont moult périlleux et très félons à passer, » le fameux défilé de *Roncevaux* en fait partie. Du *Guesclin* entra deux fois en Espagne; la première fois en 1366, il pénétra par le *Roussillon*, se rendit à *Barcelonne* et de là en *Arragon*; la seconde fois, 1368-1369, quand il ramena *Henry de Transtamare* réfugié en France, il passa par *Saint-Jean-Pied-de-Port*. Cette ville était la résidence habituelle du roi de Navarre : c'est là que se réunissaient ses armées. — Du *Guesclin* mourut le 13 septembre 1380, deux mois avant *Charles V*; ce prince voulut qu'il fut enterré à ses pieds. Ses intentions ne furent exécutées que plus tard. En mai 1389, *Charles VI* fit faire au grand connétable de magnifiques obsèques à *Saint-Denys*; c'est peut-être à cette occasion que *Deschamps* composa cette ballade. Le *rondeau* paraît avoir été fait quand du *Guesclin* mourut.

(28) *Charles V*, né en 1337, mourut le 3 septembre 1380; nous

ne dirons rien de son histoire: Deschamps en faisant son *éloge* était le précurseur de la postérité. — Le pape Urbain : Il s'agit de Guillaume de Grimoard, pape français qui prit le nom d'Urbain V : il tint longtemps sa cour à Avignon, retourna à Rome en 1367, et mourut en 1370, au moment où il cherchait à réconcilier la France et l'Angleterre. Ce souverain pontife était charitable, éclairé, ami des réformes sages et utiles : il mérita les regrets de la chrétienté. Sa perte fut d'autant plus douloureuse, qu'elle fut bientôt suivie du schisme et de ses scandales. — L'empereur : il s'agit de l'empereur Charles IV, fils de Jean de Luxembourg, l'intrépide roi de Bohême ; il mourut le 29 novembre 1379, après avoir fondé les universités de Prague et de Vienne, écrit des mémoires en latin et publié la bulle d'or, loi fondamentale de l'empire germanique. Les historiens en ont dit beaucoup de bien et beaucoup de mal ; sa mort dut être considérée comme un malheur public, dès qu'on connut les vices de l'ignoble Wenceslas, son fils et son successeur.

(29) Deschamps ne nomme qu'une partie des fondations faites par Charles v. Le Boys : il s'agit ici du château de Vincennes que ce prince fit reconstruire. C'est dans les bois qui l'entouraient qu'il fit élever cette maison de plaisance, si célèbre sous le nom de Beauté-sur-Marne. Deschamps leur consacre une ballade : V. *Crap* p. 13. — Le Vivier en Brie : domaine royal situé entre Chaume et Fontenay. Philippe-le-Long le possédait en 1319. Charles v y fonda une collégiale et releva le château. C'est là qu'en 1351 on célébra les noces de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre avec Jeanne, fille du roi de France. Plus tard, Charles vi y fut parfois renfermé dans ses accès de démence : on avait mis des grilles aux fenêtres ouvrant sur les viviers qui donnaient leur nom au château. Les ruines de ce vieil édifice existent encore. — Saint Anthoine : la communauté des Antonins existait déjà en 1358, dans le faubourg qui prit leur nom. En 1361 Charles v, alors régent, leur donna un terrain nommé le Manoir de la Saussaye. Il entreprit la reconstruction du couvent et de son église où il avait fait inhumées en 1360 ses deux filles : mais il ne put mettre à fin son plan. Ce ne fut qu'en 1442 que l'église fut achevée. Les Célestins : les moines de ce nom vinrent en France sous le roi Jean et s'établirent près de l'emplacement du château de St-Pol. Charles v posa la première pierre de leur église en 1367, et la combla de bienfaits. Sa statue et celle de sa femme décorèrent le portail. Ce curieux édifice renferma les objets d'arts les plus précieux, de nombreuses chapelles et des mausolées exécutées par les premiers artistes des 14, 15 et 16^e siècles. On y vit plus d'un chef-d'œuvre de la main de Germain Pillon. C'est dans

cette église que la famille d'Orléans-Valois avait choisi sa sépulture.

(30-31) Ces deux ballades durent être publiées à l'occasion du *secours* de Charles VI, qui eut lieu à Reims le 4 novembre 1380. — Charles VI vint encore séjourner dans cette ville 8 ans plus tard, le même mois, le même jour : il revenait de la guerre de Gueldres. C'est à cette occasion qu'il fut déclaré majeur. Il dut y avoir bals et festins, c'était d'ailleurs la fête du roi. V. Froiss. liv. 3, ch. 128 et 130. — La première ballade fait allusion à la tradition qui désigne comme fondateur de Reims Rémus frère de Romulus. L'épithète de Rancienne que l'auteur donne à Reims veut peut-être dire très ancienne, deux fois ancienne. Ce mot peut être aussi forme du nom de la ville qu'on écrivait alors Rains, Raims. Quand César conquît les Gaules, il tira parti de la croyance populaire qui supposait aux Rémois et aux Romains la même origine. Les deux nations s'allièrent comme unies par les liens du sang. C'est là ce que Deschamps veut dire par les mots : le sénat t'acousina. — Les autres allusions de la ballade sont relatives au baptême de Clovis. — St-Lié : on nomme ainsi une petite chapelle élevéesur une des montagnes situées entre Reims et Epernay.

(32) Cette ballade dut paraître quand Deschamps, ruiné par les Anglais, se vit dans l'impossibilité d'obtenir les indemnités que le roi lui avait promises. Je n'ai pu trouver ce qu'était à Reims la foire aux chétifs. Il y avait dans cette ville 4 foires par an et aucune d'elles ne portait ce nom. Peut-être le donnait-on à un marché où on permettait aux pauvres gens de vendre quelques marchandises sans importance. Peut-être nommait-on capitaine l'officier chargé d'y maintenir la police, ou le chef que choisissaient ces modestes industriels. — Saint Mars : il y avait une chapelle St-Mars ou St-Maard près de la porte Cérès : mais son nom est sujet à discussion. La foire aux chétifs se tenait peut-être le jour de la fête de Saint Marc ou de Saint Médard.

(33) Cette satire est dirigée contre les ducs d'Anjou et de Berry, dont la cupidité et l'avarice sont signalées par tous les historiens. Quand Charles V se sentit mourir, il aurait voulu écarter de la régence le duc d'Anjou l'aîné de ses frères, « car il le doutoit merveilleusement, et convoiteux le sentoit. » Frois. liv. 2, ch. 70. Ce prince se hâta d'arriver et s'empara des trésors et des bijoux réunis par la prudente économie du sage monarque; leur valeur montait à 18,000,000. La chronique de Saint-Denys, ch. 5, reproche à ce prince d'avoir arraché par la terreur au sire de Savoisy la révéla-

tion du lieu qui contenait cette somme. Après le sacre de Charles VI, il garda le gouvernement général du royaume, donna au duc de Berry celui du Languedoc, et au duc de Bourgogne celui de la Picardie et de la Normandie ; jusqu'à son départ pour Naples, il ne cessa d'écraser la nation d'impôts, qu'il appliquait à ses plans d'ambition personnelle.

(34) Guichart d'Angle, chevalier français, servit son pays de 1345 à 1356. A cette dernière époque, il fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers, les anglais lui firent des offres brillantes qu'il accepta : vers 1359 il passe à leur service. Il devint maréchal d'Aquitaine en 1363, comte de Huntingdon et pair d'Angleterre en 1377, chevalier de la jarrettière. Il jouissait en France, comme au delà de la Manche, de l'estime et de l'affection de tous. Beau cavalier, aimable, brave et loyal, il avait su plaire dans les deux cours. Sa mort qui advint en 1381, fut pleurée de tous les partis. Froissard en fait l'éloge en maintes occasions : il raconte ainsi ses funérailles : « et au jour de son obsèque fut le roi (d'Angleterre) et ses deux oncles, et ses deux frères, et la princesse leur mère, et grand foison de prélats et barons, et de dames d'Angleterre ; et lui firent toute cette honneur. Et vraiment le gentil chevalier valait bien que on lui fit, car en son temps il eut toutes ces nobles vertus que un chevalier doit avoir. Il fut lié, loyal, amoureux, sage, secret, large, pieux, hardi, entreprenant et chevaleureux. » Liv. 2, ch. 118. — Deschamps lui consacre encore ce rondeau :

Chascuns doit bien plourer tel chevalier ,
 Qui tout son temps a en honneur vescu ,
 Et par son corps a maint homme vaincu,
 Quant l'on ne sut en li rien reprochier.
 Et mort le print et mit soubz son escu :
 Chascuns doit bien plourer tel chevalier !
 Mieudres ne pot en armes chevaucher ;
 Guichart d'Angle fu tel homme tenu
 Que des deus part meilleur de li ne fu :
 Chascuns doit bien plourer tel chevalier !

(35-36-37) La ville de Fismes dépendit du domaine royal quand la Champagne y fut réunie. Elle avait des fortifications et un château fort : une large et grande tour la défendait. Les Anglais et les routiers entamèrent les remparts de la ville : il paraît qu'on avait négligé de les relever. Et quand Deschamps fut nommé châtelain, il dut réparer à ses frais les blessures faites par le temps et la guerre à la tour royale, dont on lui confiait la garde. Charles VI reconnut son dévouement par les lettres suivantes : Charles.... pour les bons et agréables services que fait nous a en nostre armée et chevauchée par nous dernièrement fait en paiz d'Allemaigne contre les ducs de

jullers et de Guebre, nostre amé huisier d'armes et chastellain de nostre tour et forteresse de Fymes, Eustace Morel, et aussi par considération du bon plaisir que prins avons es ouvrages et édifices que a fait faire nouvellement ledit Chastellain en nostre dicte forteresse, par nous visitée en retournant du dit pays d'Allemagne, au dit Chastellain avons donné et donnons.... 200^l d'or.... Donné en nostre tour de Fymes le 3^e jour de novembre 1388. — L'emplacement de cette tour est aujourd'hui occupé par une école communale.

(38) Charles V en mourant avait aboli les aides. Mais on ne tarda pas à les affermer de nouveau en octobre 1381. Le mécontentement des Parisiens fut au comble, et une insurrection éclata. La révolte des communes anglaises, et la révolution qui avait eu lieu à Gand avaient donné l'exemple. Le roi et ses oncles se retirèrent d'abord à Vincennes, puis à Meaulx. Les insurgés s'emparèrent des armes et de maillets de plomb qui se trouvaient dans l'arsenal de l'hôtel-de-ville, et massacrèrent les officiers du fisc, pillèrent les hôtels des nobles. Les détails donnés par Deschamps ne se trouvent pas dans tous les historiens contemporains. V. Froissart, liv. 2, ch. 127 et 128. — Le Boys : c'est le nom que portait le château de Vincennes. — Le Chastelet : Hugues Aubriot, qui l'avait fait bâtir, venait d'y être enfermé. Les Maillotins le délivrèrent et voulurent le mettre à leur tête : il parvint à se sauver en Bourgogne. — L'envoi : Deschamps y fait allusion à la cupidité des princes, notamment à celle du duc d'Anjou qui avaient provoqué le rétablissement des tailles. Le roi promit de renoncer aux impôts, s'ils n'étaient pas votés par une assemblée des états convoquée à Pontoise pour le 15 avril. Les communes ne voulurent pas les laisser percevoir. Enfin, le sire de Coucy par la douceur, le duc d'Anjou par la terreur décidèrent les Parisiens à donner au Roi 100,000 francs. A cette condition pardon leur fut octroyé. Néanmoins, ils furent rançonnés par les soldats du duc d'Anjou, et de nombreuses exécutions eurent lieu. — Peu après, le roi partit pour la Flandre. Les troubles recommencèrent et de nouvelles violences amenèrent de nouveaux actes de rigueur. — Les mêmes troubles éclatèrent en ce temps à Reims, à Châlons, à Orléans, à Blois, Rouen et dans le Beauvoisis. Les insurgés firent aux châteaux cette guerre tant de fois suscitée. Ils massacrèrent les femmes et les enfants des nobles, et brûlèrent les édifices féodaux.

(39) Cette ballade est curieuse à plus d'un titre : elle concerne la révolte dite du chaperons blancs commencée en 1379 contre le comte de Flandres, Louis de Male, III^e du nom. C'est lui qui est nommé le lyon noir, par allusion à ses armoiries. Philippe d'Al-

race, un de ses prédécesseurs, avait abandonné les armes gironnées des anciens comtes de Flandres pour y substituer un lion de sable, en mémoire d'un bouclier ainsi décoré qu'il avait conquis sur un garrazin. Depuis, le cri de ses successeurs fut : Flandre au lion ! Louis III fut amené à des exactions par son goût pour le luxe et les plaisirs. Les gens de Gand s'insurgèrent. Cette pièce de vers est le résumé de cette guerre qu'on peut lire en détail dans les chroniques de Froissard, liv. 2, chap. 52 et suivants, 86 et suiv. Les lousps sont les nobles qui prirent fait et cause pour le comte contre les bourgeois. La troisième strophe est relative à la bataille de Bruges 1382, que les communes gagnèrent. La brebis est une pauvre mendiante, qui cacha chez elle le comte abandonné des siens. Le gagnon n'est autre que le fameux Philippe Arteveld. — Nous verrons ailleurs, Eustache Deschamps prendre parti contre les Gantois ; mais ici, son but est de donner une leçon au jeune Charles VI et aux princes qui l'entourent. — Le troisième vers de la 4^e strophe est incomplet ; il signifie : il y a bien des gens qui pleurent.

(40) Deschamps, comme nous l'avons dit, n'aime ni les princes qui tyrannisent leurs sujets, ni les peuples qui se révoltent contre leurs souverains. Les Gantois sont en maintes occasions l'objet de ses attaques. Il a fait contre eux trois autres ballades. V : M^{ss}. fol. v. — A cette époque, les flamands étaient alliés des anglais ; de plus, ils tenaient pour le pape Urbain VI, élu en 1378, tandis que les français s'étaient placés sous l'obédience de Clément VII. Tous ces faits expliquent la colère du poète contre la ville de Gand. Froissard, à la même époque, lançait aussi contre elle, une pièce de vers dans le même sens. — Celle de Deschamps dû être faite après la bataille de Rosebec. La ville de Gand ne fut pas prise par les français ; elle ne se soumit que lorsque Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, devint comte de Flandre, du chef de sa femme, après la mort du comte Louis, en 1384. Mais ce prince l'assiégea plusieurs fois, de 1382 à 1383. C'est à l'occasion d'un de ces sièges que Deschamps composa cette ballade. Il menace la ville d'une destruction complète : elle doit perdre jusqu'à son nom et du sel sera semé sur ses ruines.

(41) La révolte des Flamands avait un retentissement sérieux en France ; aussi fut-il décidé que pour comprimer l'esprit de rébellion, Charles VI marcherait au secours du comte de Flandres. Il s'avança à la tête d'une brillante armée ; un premier engagement eut lieu au pont de Comines ; Charles fut vainqueur et aussitôt Cassel, Berghes, Bourbourg et Ypre firent leur soumission. Les deux armées furent bientôt en présence dans la vallée de Rosebec : le roi campait près

de cette ville : Philippe Arteveld avait ses tentes entre la ville et une hauteur nommé le mont d'Or. Le combat se livra le 29 novembre 1382, et s'engagea dans la vallée et sur la montagne. Charles VI avait été prendre l'oriflamme à Saint-Denis : on ne savait si on devait s'en servir, par ce que jamais on ne l'avait déployée que contre les sarrasins. Mais comme les Flamands tenaient pour le pape Urbain vi, méconnu en France, on se décida à faire marcher contre eux la sainte bannière. A son aspect, le brouillard se dissipa : le soleil éclaira le camp de Charles vi. Une colombe vint planer au-dessus de l'oriflamme. Les Français crurent que le ciel se déclarait pour eux contre les hérétiques : leur valeur fit le reste : les Flamands furent défaits et taillés en pièces. Philippe d'Arteveld trouva la mort dans la mêlée. Après la victoire, Charles vi prit et brûla Courtray. Bruges lui ouvrit ses portes : le jeune roi ne put assiéger Gand et terminer la guerre. La révolte des Maillotins le fit revenir à Paris : il avait fait cette glorieuse campagne avec l'élite de la noblesse française. Voici quelques mots sur les braves que Deschamps nomme.

— Berry : Jean de France, duc de Berry, né en 1340, mort en 1416, prince avide et ambitieux. L'histoire ne peut oublier ses fautes politiques qu'en songeant qu'il était courageux, ami des lettres et protecteur des artistes. La beauté des livres de sa bibliothèque, et les peintures qu'il avait fait exécuter dans son château de Bicêtre, lui feront toujours honneur.

— Bourgoingne : Philippe le Hardy, duc de Bourgogne : dans cette guerre, il combattait pour son beau-père, et par suite, pour son compte. Aussi, fut-elle entreprise à son instigation.

— Bourbon : Louis II, duc de Bourbon, surnommé le Bon, né en 1337, mort en 1410, oncle et tuteur de Charles vi. Il commandait l'arrière-garde de Rosebec. C'était un prince vertueux, désintéressé, sincère serviteur du pays et du roi. Il commanda plusieurs fois nos armées, toujours avec bravoure, souvent avec succès.

— Marche : Jean de Bourbon, comte de la Marche et de Vendôme, 1^{er} du nom, mort en 1393, fit souvent la guerre aux anglais.

— Blois : Guy II de Chastillon, comte de Bloys, otage du roi Jean, commandait aussi l'arrière-garde à Rosebec. Il vendit le comté de Blois au duc d'Orléans, en 1397. C'est à sa requête que Froissard commença le 4^e livre de ses chroniques.

— Evreux : Charles III, roi de Navarre en 1389, alors seulement comte d'Evreux. Il mourut en 1425, après avoir mérité le surnom de noble et fait oublier, par ses vertus et sa sagesse, les crimes de son père.

— Saint Poul : Valeran de Luxembourg, comte de St-Paul, connétable de France en 1411, mort en 1413. Il abandonna, vers 1402, la cause royale pour s'attacher au parti bourguignon.

— Coucy : Enguerrand VII, sire de Coucy, dont nous parlerons ailleurs.

— L'Admiral : Jean de Vienne, amiral de France en 1373, tué à Nicopolis, en 1396. Il fit, en 1386, une descente en Écosse et menaça d'envahir l'Angleterre

par le nord. — Sancerre : Louis de Sancerre, maréchal de France dès 1369, ami de Duguesclin, connétable en 1397, mort en 1402 et inhumé à Saint-Denis, près de Charles v : à Rosebec, il partageait avec Clisson le commandement de l'armée. — Longueville : le comté de Longueville, après avoir appartenu à la maison de Navarre, fut donné, en 1364, à Bertrand du Guesclin. Après lui, il passa à son frère Olivier. Celui-ci, prisonnier en Angleterre, sortit de sa captivité peu de temps avant la guerre de Flandre, il fit cette campagne : et mourut en 1403. A cette époque, vivait aussi Lancelot de Longueville, fils bâtard de Philippe de Navarre, comte de Longueville, mort en 1363. Il servait le duc de Bretagne. — Saume : il s'agit d'un prince de la maison de Salm, dont le nom s'écrivait alors Solms, Saume, Siaume, Samme et Salm. Le château de Salm, situé dans les Vosges, donnait son nom à un comté divisé en deux parties. L'une était dans la Lorraine allemande, l'autre dépendait des Ardennes. La maison de Salm était alors partagée en plusieurs branches : les unes servaient en France, les autres en Allemagne. Les chroniques de Saint-Denis citent le sire de Salm parmi les chevaliers qui escortent Charles v, quand il alla au devant de l'empereur Charles iv, en 1378. En 1382, Charles vi fait rémission au comte de Salm. En 1380, Simon, comte de Salm, épousait Marie de Luxembourg. — Beauvais : ce nom peut désigner deux braves chevaliers. L'un, Philippe de Beauvais, prisonnier à Poitiers, mort vers 1388, et son parent, Guillaume Châtelain de Beauvais, 4^e de son nom, grand queux de France, mort en 1390. — Dampmartin : Charles de Trie, comte de Dampmartin, parrain de Charles vi, mourut vers 1394, après avoir, pendant quarante ans, combattu pour la cause nationale. — Conversan : Louis d'Enghien, comte de Conversan et de Brienne, maria sa fille à Jean de Luxembourg et mourut vers 1397. — Ribedieu : il s'agit ici de Pierre de Villaine, dit le Besgue, comte de Ribadeo, de Ribede ou de Ribedieu, en Espagne. Favori de Charles vi, il fut persécuté quand ce prince tomba en démente. Son fils Charles fut tué à Azincourt, en 1405. — Comte Dauphin : Béraud 3, comte dauphin d'Auvergne, en 1379. Mort en 1420, il fut le dernier mâle de sa famille, et sa fille Jeanne donna le dauphiné d'Auvergne à Louis de Bourbon, comte de Montpensier, son mari. — Porcien : Jean 1^{er} de Chastillon, comte de Porcéan, mort vers 1390, ou son frère, Hugues de Chastillon-Porcéan et de Précý. Tous deux servirent Charles v et Charles vi. — De la Breth : Arnaud Amanjeu d'Albret : Il servit d'abord l'Anglais. Charles v le ramena dans nos rangs. En 1382, il fut fait grand chambellan et mourut en 1401. Il avait épousé, en 1368, Marguerite de Bourbon. — Harcourt : Guillaume d'Harcourt, sr de la Ferté Imbault, mort en 1400, commandait une partie de l'arrière-garde, à Rosebec. Il servait la France depuis 1339. — Tonnerre : Louis,

comte de Tonnerre, prisonnier des anglais, de 1312 à 1376, épouse Marthe de Parthenay et mourut en 1398. — Brayne : Simon de Roucy, comte de Braine, maréchal de France en 1374, ami et conseiller de Charles V, mort en 1393. Son petit-fils, Jean VI, fut tué à Azincourt. — Grantpré : Edouard, comte de Grantpré : Charles VI lui fit rémission de plusieurs actes repréhensibles en 1382, et consentit à descendre chez lui en 1386, en revenant de la guerre de Gueldre. Parmi les morts d'Azincourt, figure le comte de Grantpré. — Laval : Guy XI, sire de Laval, beau-frère d'Olivier de Clisson et dernier de son nom, mort en 1412. Sa fille Anne épousa Jean de Montfort, qui prit le nom de Guy XII, sire de Laval. — Chalon : Hugues II, sire de Chalon et d'Arlay, mort en 1390 : il commandait un corps d'armée à Rosebec. Son neveu, Hugues de Chalons, périt dans la guerre de Hongrie, le 11 septembre 1397. — Sempy : V. t. 2 : note 18. — Torcy : Nicolas d'Estouteville sr de Torcy, mort en 1416. Il fonda le collège de Torcy ou de Lisieux à Paris, avec son frère Guillaume, évêque d'Evreux, puis de Lisieux. — Le Lion d'argent : Olivier de Clisson, connétable de France qui gagna la bataille de Rosebec il portait : de gueule au lion d'argent armé, lampassé et couronné d'or. — Les maréchaux : Louis de Sancerre, ci-dessus nommé et Jean de Mauquenchy, dit Mouton, sire de Blainville. Celui-ci commandait l'avant-garde : il mourut en 1391. — Cette ballade dut être composée après la prise de Courtray et la capitulation de Bruges. Yprès s'était rendue après la bataille du pont de Cermynes. On croyait que Gand allait se soumettre et que le roi allait s'en emparer ; il n'en fut rien.

(42) Cette ballade est fort curieuse : elle prouve entre autres choses que les idées libérales, radicales et mêmes communistes, ne datent pas du XIX^e siècle. Nous citerons dans le même sens quelques lignes de la charte d'affranchissement accordée aux habitants de Perusse en décembre 1383 : considérant et regardant être chose convenable de ramener en liberté et franchise les hommes et femmes que à leur première création furent créés et formés frans par le Créateur du monde, etc. — Deschamps nous paraît faire allusion aux doctrines professées en Angleterre par Wiclef et Jean Ball contre le haut clergé, les rois et les nobles. Elles amenèrent en 1381 une grande insurrection qui mit la monarchie anglaise à deux doigts de sa perte et firent naître, à la même époque, les troubles de France de Flandres. Froissard, dévoué à la cause des grands seigneurs, raconte avec détails la révolte des paysans anglais. V. liv. 2. ch. 106 et suiv. jusqu'à 118. Il analyse les propos des insurgés et donne un des discours de Jean Ball. « Ils disoient que on les tenait en trop grant servitude et que, au commencement du monde n'avoient esté nuls serfs, ni nul n'en

pouvait être.... cil Jean Ball leur disoit : bonnes gens, les choses ne peuvent bien aller en Angleterre, ni ne iroint jusques à tant que les biens iroint de commun, et qu'il ne sera ni vilains ni gentils hommes et que nous ne soyons tous unis. A quoi faire sont cils, que nous nommons seigneurs, plus grands maîtres de nous ?..... Et si nous venons tous d'un père et d'une mère, Adam et Eve, en quoi peuvent-ils dire ni montrer que ils sont mieux seigneurs que nous. etc. » Liv. 2. ch. vi. — A cette époque, on chantait une chanson dont le refrain était : quand Adam labourai et qu'Eve filaît, où était alors le noble : J. A. C. Buchon. — Froissard maltraite de paroles très dures les disciples de Jean Ball. Deschamps, sans applaudir à la révolte des Anglais, ni à celle des Cantois et des Parisiens, prend le parti des faibles contre le fort. Les malheurs des gens de campagne, les violences des nobles et des gens d'armes justifiaient leurs plaintes, et expliquaient leur révolte.

(43) Deschamps joue ici sur les mots mine, miner, minière, mineur. Ils entraient alors dans la langue officielle. C'est sous Charles VI qu'on commença à régulariser l'exploitation des mines et à fixer les droits qu'y pouvaient avoir le prince, les seigneurs et les entrepreneurs. La première ord. relative aux mines est du 30 mai 1415. Cette ballade fait aussi allusion aux inconvénients qui résultaient de ce que la banque était entre les mains des juifs et des italiens : ils faisaient passer à l'étranger tout le numéraire de France. On fut obligé de s'opposer à la sortie de l'argent par plusieurs ord., l'une d'elles fut rendue le 3 mars 1402. — Mais l'auteur nous paraît penser surtout à ce qui se passait en 1382. Le duc d'Anjou, adopté par la reine de Naples, partit pour l'Italie après avoir comprimé l'émeute des Maillotins. Ses exactions avaient produit la somme, alors énorme, de 2,000,000 de florins qu'il emporta de France, et qui n'y revinrent pas. V. Frois., liv. 2, ch. 135. — Le poète reproche aussi aux princes de donner leur confiance à des gens de bas étage : en fait, le duc de Berry était gouverné par Jacques Thésart, son valet de chambre, le comte de Blois par Sohier, aussi son valet. Le duc d'Orléans donnait sa confiance à un nommé Poulain, son trésorier, et le Roy à Jean de Montaigu, fils d'un notaire. Deschamps fait très bien entendre que ce n'est pas leur origine qu'il attaque : il se plaint de ce qu'il en coûte trop cher pour donner une brillante position à des hommes qui n'ont rien et qui ne sont rien.

(44) Charles V avait rétabli les finances. Après lui, l'administration des deniers publics tomba dans un désordre des plus scandaleux : il avait pour causes l'arbitraire, la mauvaise foi et la cupidité. Le seul souci des ducs d'Anjou et de Berri était de faire rentrer les

impôts, de les augmenter et d'en inventer de nouveaux. Les emprunts les plus onéreux étaient consentis par eux pour avoir de l'argent. Aussi, les financiers, les usuriers, les officiers du fisc étaient-ils bien vus à la cour. Différentes ordonnances, notamment celle de mars 1382, donnèrent aux lombards des privilèges énormes. Cet état de choses dura plus de 40 ans, et en 1420, Nicolas de Clamanges disait : « Per assentatores, mercatores et nummularios res publicæ principum gubernantur. » Ch. XII du traité : *de lapsu et reparatione justitiæ*. Le crédit des courtiers blessait les braves chevaliers : Deschamps est ici l'écho de leur mécontentement.

(45) Il y a longtemps qu'on a dit : pauvres moutons toujours on vous tondra. Cette idée a été développée par Deschamps une seconde fois et à peu près dans la même forme. V. Crap. 199. — Cette ballade fut peut-être publiée en 1382, lorsque Charles VI revenu de Flandres eut comprimé la seconde révolte des Parisiens. On rétablit les anciens impôts ; on exigea 12 d. pour livre de toute marchandise vendue, le 4^e du vin débité en pots et on mit 12 sols d'augmentation sur chaque muid ; le peuple fut désarmé ; les riches furent mis à rançon et ruinés. Ces exactions eurent lieu, non seulement à Paris, mais à Orléans, à Reims, à Châlons-sur-Marne, à Troyes, à Sens, partout où l'insurrection avait éclaté. Le roi n'en fut pas plus riche, comme le dit le moine anonyme de Saint-Denis, et rien ou presque rien n'entra dans ses coffres. Mais laissons parler Froissard : et furent les villes taxées à grands sommes de florins et fut levée en cette saison parmi le royaume de France si grande somme de florins que merveilles seroit du dire. Et tout alloit au profit du duc de Bourgogne et du duc de Berry ; car le jeune roy était en leur gouvernement. Au voir dire, le connétable de France et les maréchaux en eurent leur part pour payer les gens d'armes qui les avoient servis au voyage de Flandres. Et furent les seigneurs tels que le comte de Blois assignés sur leurs terres et pays prendre de ce que le Roy leur devoit.... De tels assignations ne sais-je pas si les seigneurs furent payés. Car tantôt et fraîchement nouvelles tailles revinrent en leur terre de par le roy : Liv. 2, ch. 106. — La fin du second couplet fait allusion à l'ord. du 21 novembre 1379 : elle décidait que le fouage se paierait par tiers chacun an, en trois termes. — L'avant dernier vers de la 3^e strophe signifie : autrement va, suivant ce que chacun voit. — Cette ballade peut avoir une autre date : le désordre des finances se prolongea pendant tout ce règne. Quand, en 1392, le Roi devint fou, on ne sut à qui s'adresser pour le guérir. Plus tard, on le crut victime de sortilèges et on en accusa le duc d'Orléans et ses gens. En 1397, son barbier fut arrêté comme coupable d'avoir empoisonné le roi. Son innocence fut de suite dé-

mentrée. Deschamps n'a-t-il pas eu l'idée de dénoncer l'espèce de Barbiers qu'il fallait accuser des malheurs publics?

(46) La pensée qui inspira cette ballade est une de celles que Deschamps reproduit dans plusieurs occasions. Il prévint sans cesse Charles VI des désordres et des dilapidations qui se commettaient autour de lui. Sans doute, on lui avait reproché sa franchise et son imprudence : Il répond en serviteur brave et loyal.

(47) L'auteur signale une des vexations auxquelles étoient alors exposés les bourgeois et les gens des campagnes. Les hommes d'armes recevaient une solde, et dans la maison où on les logeait, ils devaient payer tout ce dont ils avaient besoin. Ils n'en faisaient rien. Les troupes venues de Flandres introduites dans Paris après la seconde révolte des Maillotins, se conduisirent comme des ennemis vainqueurs. La ville fut pendant plusieurs jours livrée à leur discrétion. Le roi finit par intervenir : une proclamation faite en son nom leur enjoignit de payer tout ce qu'ils demandaient. — Deschamps eut lui-même de nombreuses querelles avec les maîtres d'hôtels qui le recevaient. Il prétendait que comme huissier d'armes du roi il devait être logé gratis avec ses valets et ses chevaux. On fut obligé souvent de saisir ses équipages : V. *M^{it} Bib. nat.* — L'ironie perce dans cette ballade : l'envoi n'en est pas exempt. Il fait sentir au Prince que c'est à lui à donner l'exemple. Or, à cette époque, on ne se faisait aucun scrupule de prendre sans payer tout ce qui était nécessaire à la maison du roi, des princes et des grands officiers de la couronne : c'est ce qu'on appelait le droit de prise. Il ne devait s'exercer que l'argent à la main ou au moins en donnant au propriétaire de posséder un bon sur le trésor. V. *fiction d'oiseaux*. — Henry de Fierville : je ne sais qui Deschamps veut ici désigner. Parmi les moralistes du temps qui portèrent le prénom d'Henry, on trouve d'Henry de Suse, canoniste du XIII^e siècle, mort en 1271, le bienheureux Henry Suson, prédicateur alors encore célèbre et mort en 1366, Henry de Gand, théologien mort en 1295, Henry Kaslher, auteur ascétique, mort en 1408.

(48) Cette ballade peut avoir été faite lorsque Eustache commença à désespérer de toucher l'indemnité que Charles VI lui avait promise pour réparer la ruine de la maison des champs. Charles VI était généreux, mais trop jeune pour savoir ce que l'argent coûtait et il le donnait souvent avec profusion et sans discernement : ses oncles puisaient pour leur propre compte dans le trésor : on n'y trouvait plus rien pour payer les dettes sérieuses. Le roi manquait souvent du nécessaire.

(49) Entre Boulogne et Calais se trouve le petit village de Lollinghem, obscur aujourd'hui, d'un grand renom dans la seconde moitié du 14^e siècle. C'est là que se conclurent maintes trêves entre la France et l'Angleterre. V. note 133. C'est ce qui arriva notamment en septembre 1381. On prolongea d'un an la suspension d'armes antérieurement arrêtée entre les deux nations. Au mois de novembre 1383, on en signa une autre à Lollinghem. C'est sans doute à cette occasion que fut lancée la ballade de Deschamps. Les diplomates français étaient les ducs de Bourgogne et de Berry, le comte de Flandres, les évêques de Laon, de Beauvais et de Meaux, Jehan de Sancerre, Raoul de Rayneval, Arnault de Corbie et Jehan Lemercier. Les ambassadeurs Anglais étaient le duc de Lancastre, le comte de Buckingham, oncles de Richard II, Jean de Hollande, Thomas de Sercy, Williams de Beauchamp, l'évêque de Hereford, Jehan d'Evreux et autres. Les Anglais tenaient alors Bordeaux, Brest, Cherbourg et Calais, c.-à-d. les principaux ports, et par suite les clefs de la France, et ils ne voulaient pas les rendre. Ils réclamaient tout ce que leur avait donné le traité de Bretigny en 1360. La France qui avait reconquis une partie de son territoire voulait le garder : on ne put faire la paix et on se contenta de conclure des trêves d'un an, commençant le 26 janvier 1384, et finissant au 1^{er} octobre 1385. On y comprit les gens de Gand malgré le comte de Flandres, et avec eux l'Espagne et l'Ecosse. Ce traité, fait de mauvaise foi, ne fut respecté de personne. Les Anglais envahirent l'Ecosse et les Français allèrent à son secours. Le sire d'Ecornay reprit Andenarde, et le 18 juillet 1387 les Gantois s'emparèrent de Dam : la guerre recommença. Cette comédie des trêves de Lollinghem se joua plusieurs fois de 1381 à 1415 comme nous le verrons. Deschamps pousse Charles VI à reprendre Calais : la paix n'est possible qu'à ce prix. Cette guerre est la seule qui soit utile au pays. Tel est le sens de cette ballade. C'est aussi celui d'une chanson Royale publiée par Crap. p. 71. — Les villes de Guynes et de Sangatte, situées à l'extrémité de la Picardie, avaient été cédées aux Anglais en 1360. C'est à Sangatte que campait l'armée française, quand en 1347 la ville de Calais succomba. Guynes avait été enlevée en 1351 pendant une suspension d'armes que l'Angleterre viola : de laquelle prise le peuple s'esmerveilla trop disant que vérité, loiauté ny foy n'estoit es Anglois. Chron. de S. Denys, an. 1351. — Le comté de Guynes fut repris sous Charles VII.

(50) Charles VI, brave et actif, avait payé de sa personne pendant les guerres de Flandres : mais il était trop jeune pour avoir une grande influence personnelle. Les divisions de ses oncles et les

habitudes indisciplinées de la noblesse l'empêchèrent toujours de faire respecter son autorité. Après les trêves de Lolingham le sire d'Escornay, dont les Gantois avaient pendant la guerre ravagé les terres, résolut de prendre sa revanche. Au mépris du traité qu'on venait de conclure, à la tête d'un parti de flamands et de français il s'empara d'Audenarde (1384). Les Gantois se plaignirent au duc de Bourgogne de cette violation de la parole donnée. Le prince protesta que le sire d'Escornay avait agi malgré ses ordres et le réprimanda sévèrement. — Quelques mois après (juillet 1385) les gens de Gand rompirent les trêves à leur tour, reprirent la ville de Dam; et la guerre recommença. C'est peut-être à cet acte d'insoumission que Deschamps fait allusion dans cette ballade. Il pouvait avoir de graves conséquences.

(51) Cette ballade est dirigée contre les vices de la cour. Le duc d'Anjou mourut le 7 septembre 1384; mais depuis son départ de France pour l'Italie, il n'avait cessé de demander à ses frères des secours d'argent. — Le duc de Berry n'était pas moins détesté du peuple. Quand les habitants du Languedoc surent, en 1380, qu'il allait gouverner à la place du duc d'Anjou, ils furent consternés. « Car il sentoient le duc fol large : et prenoit or et argent à tous les et travailloit trop fort le peuple. » Frois. liv. 3, ch. 12. — Les débauches des princes autorisaient celles des sujets : l'ord. de mai 1382, déclarait qu'on ne poursuivrait pas les financiers et usuriers lombards qui seraient accusés par des filles de joie de les avoir violés. — A la cour, les mœurs étaient détestables : Charles VI et son jeune frère reçurent l'éducation la plus mauvaise. Leurs passions ardentes n'avaient d'autre frein que celui que la religion parvenait de temps à autre à leur imposer : ils le brisaient trop souvent. Le moine anonyme de Saint-Denis, d'accord à cet égard avec Deschamps, parle des habitudes désordonnées des princes, de l'inconduite à laquelle ils s'abandonnaient et même des danses obscènes auxquelles la cour entière prenait part. V. Les fêtes données à St-Denis en 1389.

(52) Au mois de mai 1385, l'amiral Jean de Vienne débarqua à la tête d'une armée française sur les côtes d'Ecosse, à Dumbar et à Leith : les écossais lui firent d'abord bon accueil : on ne parlait que de conquérir l'Angleterre. Bientôt les capitaines et les gens d'armes de France s'aperçurent que l'Ecosse était un pays pauvre, sauvage, sans luxe et sans industrie. Ils se plaignaient d'être mal logés et mal couchés, et regrettaient hautement Paris et ses plaisirs. Les écossais se formalisèrent bientôt de leurs habitudes galantes et se lassèrent d'avoir de tels auxiliaires. Enfin, on entra en Angleterre :

Les Anglais avaient ravagé tout le pays. On manquait de tout; la misère, la famine, les maladies, forcèrent Jean de Vienne à reculer. Les Anglais le poursuivirent et pénétrèrent en Ecosse et dévastèrent ce malheureux pays. Les Ecossais déclarèrent alors aux Français qu'ils les rendoient responsables de tous leurs malheurs, et refusèrent de les laisser partir tant qu'ils ne les auraient pas indemnisés. Jean de Vienne resta en otage à Edimbourg. Ses compagnons d'armes revinrent séparément, épuisés de fatigue et de misère. V. Frois. liv. 2. Chap. 228. 233. 236. 237. — Deschamps fait allusion à cette triste campagne, au moment où on préparait un nouveau débarquement : 1386. V. note 66 et 67. — Le grand pont est aujourd'hui le pont au change. Il était garni des deux côtés de boutiques de luxe. Les élégants s'y promenaient ; c'était alors un des chemins les plus fréquentés de Paris. Il conduisait du palais de St-Pol au palais fondé par Saint Louis.

(53) Peu avant la bataille de Rosebec, gagnée en 1382, la ville de Bourgbourg, que Deschamps nomme Bonboure, s'était rendue. Mais Charles VI n'y laissa pas garnison suffisante ; et en 1383, malgré les trêves, les Anglais qui avaient pris le parti des Flamands s'emparèrent de plusieurs cités qui s'étaient soumises : Bourbourg fut du nombre. Charles VI rentra en campagne. Les Anglais rapidement chassés de Berghes, se retirèrent à Bourbourg avec leurs bagages. Le roi les y suivit avec une armée considérable. Après plusieurs assauts sanglants, les habitants se rendirent. Mais les Anglais se sauvèrent à Calais avec tout leur butin : en partant, ils mirent le feu dans divers quartiers. — En 1385, le 17 juillet, avant l'expiration des trêves, et pendant les noces de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, F. Acreman, chef des Gantois, s'empara de la ville de Dam. Charles alla l'assiéger dans la ville qu'il avait surprise. — Elle était alors entourée de marais et de fossés pleins d'eau bourbeuse. La pluie et les chaleurs de l'été augmentaient les dangers du siège. Le roi fut obligé d'aller loger à Male : les chevaliers se retirèrent dans les cités voisines. La campagne traîna en longueur. Les Gantois avaient dévasté le pays. Après une résistance qui dura près d'un mois, ils se sauvèrent : le 27 août 1384 la ville se rendit.

(54) Deschamps fait encore ici allusion au siège de Dam : Charles VI avait avec lui plus de 100,000 hommes, et cependant, Acreman avec une poignée de Gantois l'arrêta devant une hicoque. C'est lui que le poète nomme le renard. Il sut profiter des difficultés qui empêchaient l'armée française d'entourer la ville, pour recevoir du secours et se sauver, quand il vit qu'il ne pouvait plus résister. Au

début du siège le sire de Clary en Vermandois, maître de l'artillerie d'Enguerrand de Coucy, fut gravement blessé. C'était un habile officier, et il ne put continuer à diriger les travaux qu'il avait commencés contre la place. Deschamps reproche aux chefs de l'armée de se tenir en arrière. Les pluies et les exhalaisons des marais avaient rendu les environs de Dam dangereux. — En 1387, Geoffroy tête noire, chef de routiers Bretons, fut assiégé dans Ventandour. Il s'était ménagé aussi une issue à travers les montagnes et se procurait par cette voie des vivres et des hommes. Le siège dura plus d'un an. (V. Froiss. liv. 3, ch. 9.) Mais il s'agit ici du siège de Dam : cette pièce a un rapport évident avec la précédente. V. note 53.

(55) Deschamps eut plus d'une occasion de visiter Bruxelles. On voit que la vie confortable y était déjà en honneur.

(56) Cette ballade fut faite pour exciter Charles VI à marcher contre les Anglais. Né en 1368, il avait 14 ans à la bataille de Rosebec. Depuis, Deschamps ne cessa de lui conseiller le siège de Calais. Cette fois, il lui cite l'exemple de Louis IX et fait allusion à la guerre entreprise en 1229, contre le duc de Bretagne. Saint Louis, né le 25 avril 1215, roi le 8 novembre 1226, avait alors 14 ans. Pierre de Dreux voulait livrer aux Anglais la Normandie. Déjà ils étaient en Bretagne. Le jeune monarque marche contre les confédérés et prend d'assaut le château de Belesme. Le duc de Bretagne, effrayé, s'humilia, demanda grâce et l'obtint.

(57) Cette ballade a le même but que la précédente, elle fait dire à un curé français qu'on aura jamais la paix tant qu'on n'aura pas attaqué les Anglais dans leur île. Maîtres de Calais depuis 1347, ils ne cessaient d'envahir nos provinces. C'est de Calais que partirent toutes les armées qui les dévastèrent pendant un siècle; aussi, disaient-ils, que tant qu'ils tiendraient cette ville, ils porteraient la clef de la France pendue à leur ceinture. Le projet de la reprendre était populaire : les ducs de Bourgogne l'exploitèrent souvent; ce ne fut qu'en 1558 que Calais rentra sous la domination française. — Gravelines : cette ville située au delà de Calais changeait alors souvent de maître. En 1383 les Français en chassèrent les Anglais; Sempy fit fortifier la place pour arrêter les sorties de la garnison de Calais. — Ardre et Boulogne, villes françaises : en 1385 les Anglais s'étaient emparé de Dunquerque, mais n'avaient pu le garder. Deschamps veut dire qu'en possédant ces quatre villes, voisines de Calais, on n'en est pas moins à la merci de l'Angleterre. Pour en finir avec elle, il faut passer la mer. — L'introit de la messe des morts commence par : *Requiem dabo tibi, dicit Dominus*. Le premier cou-

plet signifie que on aura toujours guerre, destruction et meurtre, et qu'il faudra toujours célébrer des services funèbres tant que les Anglais, maîtres de Calais, seront tranquilles chez eux. V. note 49, 56, 58-59, 66-67, 71.

(58) C'est toujours la croisade contre l'Angleterre que prêche Deschamps. Il reproche à Charles VI d'user ses ressources au profit du comte de Flandre et du duc de Bourgogne, au lieu d'attaquer ses vrais ennemis. A cette époque, les Anglais possédaient Calais, Brest et Cherbourg. Avec ses trois ports ils pénétraient en Bretagne, en Normandie et en Picardie. Brest et Cherbourg ne nous furent rendus qu'en 1396. — Le Liépardeau est Richard II roi d'Angleterre, né en 1366, alors âgé de 20 ans environ. — Le gouvernement de Charles VI songeait enfin à satisfaire l'opinion publique : on prépara dans le port de l'Ecluse en Flandre une expédition contre l'Angleterre: nous en parlerons ailleurs. A cette occasion, la France fut accablée d'impôts. Les artisans, les campagnards pour éviter la taille qui 'taient villes et villages et se sauvaient en Savoye, dans le Haynault et dans les Ardennes: les agens du fisc ne pouvaient y pénétrer. Les routes des Ardennes étaient tellement impraticables, qu'en 1388, quand Charles VI porta la guerre dans le duché de Gueldre, on fit marcher devant lui 2,500 ouvriers employés à lui frayer un chemin. Les historiens du temps signalent l'émigration des ouvriers et des laboureurs. On lit dans Nicolas de Clemmings : *Agrestes autem pauperescunt omnibus exuti substantiis, ad sylvarum latibula confugiunt, ad hominum que consortio (et homines dici merantur) ad ferarum habitacula atque consortia demigrant* : — *De lapsu et reparations justitiæ*. Traité écrit vers 1420.

(59) Cette ballade parut de 1385 à 1396, sans doute en 1386 quand on préparait à l'Ecluse l'expédition contre l'Angleterre. Deschamps reproduit ici quelques unes des prophéties dont on la menaçait alors et qui reparurent en 1399 quand le duc de Lancastre renversa Richard II. Elles étaient empruntées au roman de Brut. « Il y a en ce pays un livre qui s'appelle le Brut; et disent moult de gens qui se sont des sorts de Merlin. » V. Frois. liv. 4. ch. 68 et 82. — Bede: il s'agit ici du vénérable Bède, prêtre et historien anglais du VIII^e siècle, auteur de: *Historia ecclesiastica gentis anglorum*, imprimée pour la première fois, en 1473, à Strasbourg. On lui prêtait des prophéties qui, suivant l'usage, admettaient diverses interprétations. — Merlin : ce célèbre enchanteur, fils d'une jeune fille et d'un démon, vécut dans le V^e siècle sous le roi Vortigern. Ses prophéties, ou du moins celles qu'on lui attribue, ont été publiées par M. Francisque Michel. Elles commencèrent à être en honneur dans le XIII^e siècle et

on les citait encore dans le xve. — Sibille : le moyen âge reconnaissait dix ou douze Sibilles dont on trouvait les prophéties dans toutes les bibliothèques. — Le Brut : le roman du Brut est l'histoire de la lutte des Bretons contre les Saxons : Merlin y joue un grand rôle. Il y apparaît pour prononcer de sinistres prédictions contre l'Angleterre. — Le Liépart est le roi d'Angleterre. — L'aigle : ce sont les hommes du nord que le poète désigne ainsi. — Northumbrie : ancien nom de Northumberland. — Le lion est le roi de France. — Escot, li ancien Breton : Deschamps fait appel ici à la haine des Ecossais contre l'Angleterre, et à celle des masses populaires contre son aristocratie composée des races Saxonnnes et Normandes. Pendant le xive siècle les Ecossais furent en guerre perpétuelle avec les Anglais, et en 1281 ainsi que nous l'avons dit, les paysans s'insurgèrent contre les nobles. — Les fils de Bruth : Brutus, petit-fils d'Enée, délivra les Troyens, captifs en Grèce, et après un long voyage sur mer, débarqua en Angleterre, triompha des géants qui habitaient le pays et y fonda un royaume. Les fils de Bruth et li anciens Bretons ne sont donc qu'un. V. le roman de Brut. Ces menaces contre l'Angleterre sont une allusion aux droits que la France pouvait faire valoir sur la couronne de ce pays. En 1216, les Anglais avaient élu pour roy Louis VIII. Et depuis, dans le formulaire du sacre, on priait Dieu de maintenir nos princes sur le trône des saxons, des merciens et des hommes du nord.

(60). Deschamps, après avoir interrogé les prophéties hostiles à l'Angleterre, fait parler l'avenir de manière à donner à Charles VI une noble confiance. C'est lui qu'il désigne sous le nom de cerf-volant : avant de partir pour la Flandres en 1382, Charles VI avait rêvé que son faucon s'était envolé : un cerf qui avait 12 ailes lui apparut, l'enleva sur son dos, lui permit ainsi d'attendre son oiseau favori, et le ramena à terre. Depuis, le prince avait adopté le cerf-volant pour emblème : v. Frois. liv. 2, ch. 164, liv. 4 ch. 1. Juvenal des Ursins raconte qu'en 1380 Charles VI, chassant à Senlis, prit un cerf portant un collier d'or sur lequel était écrit *Cæsar hoc mihi donavit*. Depuis, il prit pour devise un cerf-volant ayant une Couronne d'or au col. Il faisait supporter ses armoiries par deux cerfs. — Deschamps, pour stimuler l'amour propre de Charles VI, lui rappelle sa noble origine : sa mère, Jehanne de Bourbon, mourut en 1397, à vingt ans : Charles VI était né en 1366. Il avait donc 20 ans en 1386, quand dut être faite cette ballade ; on préparait l'expédition d'Angleterre. — L'isle aux Géans : c'est un des noms de l'Angleterre. La tradition racontait qu'elle était habitée par des géans quand Brutus y débarqua. V. le roman de Brut. — L'asne : c'est ainsi qu'on désignait Richard II, même

en Angleterre, pour lui appliquer les prophéties empruntées à *Mélin*, v. Frois. liv. 4. — Les corbeaux gris : ce nom s'applique peut-être aux habitants du pays de Cornouailles. — Au troisième couplet, Deschamps propose à Charles VI la conquête de l'Orient : c'était un des rêves favoris de ce prince. Philippe de Valois, le roi Jean, avaient promis à la cour de Rome de se croiser. Ils n'en avaient rien fait. Charles VI voulait tenir la parole de ses aïeux. De plus, les Turcs menaçaient de plus en plus Constantinople et par suite l'Europe toute entière. — L'aigle représente ici l'empire. — On voit que Charles VIII adopta la devise et les plans ambitieux de son bisaféul. V. note 66, 67, 87, 88.

(61) Troyes fut le noyau et plus tard la capitale du comté de Champagne. Deschamps devait la célébrer.

(62) Louis de Flandres était mort en 1384. — Marguerite sa fille avait épousé en premières noces Philippe de Rouvre, dernier duc de Bourgogne de la première maison : veuve la même année, elle se remaria en 1369 à Philippe le Hardy, et mourut en 1404. Nous ne savons d'où lui vient le surnom de Grillequine que lui donna Deschamps : elle était laide et d'un caractère difficile, hautain et vindicatif. Charles V avait refusé de la prendre pour femme ; Philippe, en l'épousant, avait fait un mariage politique : ses calculs ne furent pas trompés. — Bourgoigne : il fut investi du duché de Bourgogne par lettres de Charles V son frère, en date du 2 juin 1364. — Flandres : sa femme lui donna la Flandre qu'elle tenoit de son père, et le Brabant qui lui appartenait du chef de sa mère, Marguerite de Brabant. — Nevers : ce comté était à la maison de Flandres depuis le mariage d'Yolande de Nevers avec Robert III, comte de Flandres et trisaïeul de Marguerite. Jean sans peur prit le titre de comte de Nevers tant que son père vécut. — Rethel : Louis de Flandres, comte de Nevers, fils de Robert III et bisaféul de Marguerite avait épousé Jeanne dame de Rethel ; il transmit cette seigneurie à ses descendants. — Le comté de Bourgoigne : Ph. du Rouvre était petit fils de Jeanne de France, fille de Ph. V, morte en 1347. La sœur de cette princesse, Marguerite de France, épousa en 1320 Louis II, comte de Flandres, fut mère de Louis III et aïeule de Marguerite, duchesse de Bourgogne. Elle se trouva seule héritière de Ph. du Rouvre, son petit neveu, et recueillit dans sa succession les comtés de Bourgogne et d'Artois. Le comté d'Artois était entré dans la maison de Bourgogne par le mariage de Jeanne de France, fille de Ph. Lelong, qui le donna à Eudes IV, duc de Bourgogne, qu'elle épousa en 1318. Ph. du Rouvre était son petit fils. Marguerite de France, comtesse douairière de Flandres, mourut en 1382 : Philippe le Hardy avait reçu

dès 1362 l'investiture du comté de Bourgogne de la main de l'empereur Charles IV. Ce prince prétendait en faire un fief impérial : il s'était hâté de l'octroyer avant que Philippe pût en prendre possession. — Salins : la seigneurie de Salins appartenait aussi à Ph. du Rouvre. — Malines et Anvers dépendaient du comté de Flandres. — Jehan Monseigneur : il s'agit de Jean sans Peur, alors comte de Nevers, dont Deschamps étoit l'officier — et ses enfants tous trois : Philippe le Hardy eut 4 fils, Jean sans Peur, Louis mort âgé de dix mois, Antoine, duc de Brabant, et Philippe comte de Nevers après la mort de son père. — Jehan n'eut qu'un fils : les mots tous trois s'appliquent à lui et à ses frères Antoine et Philippe. — Ma Dame aussi : Jean épousa en 1385 Marguerite de Bavière, fille d'Albert, comte de Haynaut, de Hollande et de Zélande : ces trois provinces finirent par entrer aussi dans la maison de Bourgogne. — Cette ballade est postérieure à 1306. A cette époque les Gantois s'étaient soumis et Philippe le Hardy se trouvait le prince le plus puissant de l'Europe.

(63) Le XIV^e siècle fut celui des ordres de chevalerie. Deschamps nous en nomme ici deux : celui de la fleur donna son nom à la sanglante guerre des deux roses. L'auteur le met sous le patronage de Philippe de Lancastre fille de Jean de Gand, duc de Lancastre, et fils d'Edouard III. Cette belle et aimable princesse, portait le prénom de son aïeule Philippe de Haynault, protectrice de Froissard : elle se maria très jeune, en 1387, à Jean I, roi de Portugal. — L'ordre de la fleur avait pour emblème la rose : les deux maisons d'York et de Lancastre le portaient alors sans distinction de couleur. En 1394 Froissard offrit à Richard le recueil de ses poésies, son manuscrit était relié en velours rouge à clous d'argent doré : sur les plats étaient brodées des roses d'or : les fermoirs étaient ciselés et représentaient des branches de rosiers : liv. iv. ch. 41. — En 1392 au traité d'Amiens, le duc de Lancastre portait une magnifique robe, sur la manche gauche étaient brodées 22 roses faites de rubis, de saphirs et de perles ; le collet de la robe était décoré de la même manière ; son chiffre qui se composait des lettres P et Y se voyait sur ce riche vêtement, Mémoires de Du Cleorq. — Plus tard la maison de Lancastre adopta la rose rouge, celle d'York la rose blanche. — Deschamps a fait une ballade sur l'ordre de la feuille : elle ne contient rien d'historique. — Guille Say la Tremoille : il est assez difficile d'expliquer ces trois mots peut être mal copiés. Guillaume de la Trémoille, chambellan de Charles V et de Charles VI, Maréchal de Bourgogne se signala dans les guerres du temps ; prisonnier à Nicopolis, il mourut en 1397 : il avait épousé Marie de Mello. Son frère, Guy VI, porte-oriflamme, refusa l'épée de Connétable ; quand on

l'enleva à Clesson, il fut aussi pris à Nicopolis et mourut en 1396. Il avait épousé Marie de Sully, déjà veuve de Charles de Berry, et après sa mort, femme de Charles d'Albret. Comment les sires de la Trémoille ou leurs femmes pouvaient-ils disposer d'un ordre fondé par une princesse anglaise ? — Geoffroy Chaucier a aussi chanté la fleur et la feuille dans un poème intitulé : *The floure and the Leaf*.

(64) Cette ballade fut composée lors de la naissance du premier fils de Charles VI. Né à Vincennes, le 25 septembre 1386 et mort en décembre suivant. Jean Bureau, sire de la Rivière, annonça cette naissance au roi qui, à cette occasion, le combla de faveurs, et le choisit pour le parrain du dauphin. Le sire de la Rivière, ministre de Charles V, avait vu mourir ce prince entre ses bras. Il avait pour Charles VI une vive affection que le jeune monarque lui rendait. Homme intègre, il avait pour ennemis les courtisans et les oncles du roi. Aussi fut-il persécuté en 1392, quand Charles VI tomba en démence. Mais on n'osa le condamner à mort. — Deschamps le cite ici comme premier chambellan du roi. Cette pièce nous donne l'idée des proclamations qui annonçaient les tournois.

(65) Charles VI, jusqu'à sa maladie, avait une vive passion pour les tournois. Il y figurait avec succès: Froissard et le moine de Saint Denys le disent souvent. Il y portait un bouclier décoré, tantôt d'un soleil d'or, tantôt d'un aigle d'or. (V. Frois., liv. iv. — Crap., p. 74.) Plus tard, il défendit les joutes chevaleresques sous prétexte qu'elles faisaient naître des rivalités qui dégénéraient en inimitiés, et prononça des peines sévères contre les contrevenants : ord. 27 janvier 1405. — Les tournois avaient généralement lieu au palais de Saint-Pol fondé par Charles V en 1363, annexé en 1364 au domaine de la couronne, et nommé l'hostel des grands esbatements. Parmi les nombreuses cours qu'il renfermait il y avait celle des joutes. Ce palais fut en honneur pendant près de 45 ans. Plus tard, celui des Tournelles, bâti en 1390, fut préféré par la cour : Charles VII y résida même habituellement. — Comme ce tournoi ne nous paraît rien avoir d'historique, nous ne chercherons pas à fixer sa date, indiquée au surplus dans les trois premiers vers qui sont énigmatiques ou altérés. — Omont : Pierre II d'Aumont dit Hutin, porte-oriflamme en 1397, mort en 1413, était chambellan de Charles VI avant qu'il fût roi, dès 1373 Jacques d'Aumont son fils, aussi chambellan du roi, fût tué à Nicopolis en 1396. — Jehan de Trie : Jehan de Trie, sieur de Latainville, chambellan du roi en 1386, maréchal et chambellan du duc d'Orléans, brave chevalier, mourut vers 1400. Froissard cite parmi les chevaliers qui prirent part à l'expédition d'Afrique en

1390 un Jean bâtard de Trie. Il y avait aussi un Jehan de Trie parmi ceux qui suivirent Jean sans peur en Hongrie en 1396. Parmi les trouvères du XIII^e siècle figure un Jehan de Trie. — La duchesse de Bourgogne : Marguerite de Flandres, femme de Philippe le Hardy. V. note 62. — La duchesse de Bar : Marie de France, fille du roi Jean, sœur de Charles V, femme de Robert 1^{er} duc de Bar. Deschamps consacre à ses enfants une ballade que nous publions : V. note 107. — Jehan de Luxembourg : il s'agit probablement ici de Jehan de Luxembourg, troisième fils de Guy de Luxembourg, comte de St Paul et de Ligny, mort vers 1397 : il laissa plusieurs fils. Le second, nommé Jehan, était alors trop jeune pour figurer dans un tournoi : il ne fut armé chevalier qu'en 1412. Il servit la France jusqu'en 1412 et passa alors au service des Anglais et des Bourguignons. Jean sans peur l'avait fait son premier chambellan : il mourut en 1440. — Hélié de Neillac : Les trois derniers vers du troisième couplet sont obscurs : veulent-ils dire que si Jehan de Luxembourg se distingua parmi les chevaliers venus du dehors, Hélié de Neillac se fit remarquer parmi ceux qui tenaient le tournoi ? Veulent-ils dire que le prix fut donné par Hélié de Neillac au sire d'Aumont et à Jehan de Trie : dans le premier cas, Deschamps désignerait un brave chevalier nommé Hélié de Neillac, conseiller, chambellan et premier échanson du roi. Il se distingua à Rosebec et à Nicopolis, et mourut en 1396. — Dans la seconde hypothèse, il s'agirait de sa fille, Jeanne, dont nous parlons ailleurs. V. t. 2. n° 3.

(66-67-68). Ces trois ballades sont relatives au débarquement préparé en 1386 et 1387 dans le port de l'Ecluse. Cette ville, située à dix lieues de Bruges, avait plusieurs fois reçu les armées anglaises qui venaient attaquer la France : en 1345, le roi Edouard III y débarqua. Cette cité était toujours hostile à la France : en 1385, ses habitants voulurent brûler notre flotte qui se trouvait dans leur rade et livrer leurs portes aux Gantois. Le comte de Namur, leur seigneur, allié de la France, céda à cette occasion sa suzeraineté sur cette ville à Philippe le Hardy. Celui-ci la fit fortifier par le sire de Sempy, v. t. 2, note 18. On y commença les préparatifs d'une descente en Angleterre. On avait fait venir des bâtiments de France, d'Espagne, de Prusse et de Hollande et on en avait rassemblé 1397. Des munitions considérables avaient été réunies. La noblesse française toute entière était venue au rendez-vous donné par le roi. Des chevaliers, des capitaines, étaient accourus de Savoie, d'Allemagne et des Pyrénées. On croyait recommencer l'expédition de Guillaume le conquérant. Déjà on se partageait la conquête. Les Anglais fortifiaient Calais et se préparaient à recevoir vigoureusement les Français : ils les défiaient de passer la mer. — Le roi arriva : il

était plein d'ardeur; et les retards mis à l'embarquement irritait son jeune courage. Chaque jour on remettait le départ au lendemain. Le duc de Berry n'était pas favorable à l'expédition : il se fit attendre le plus longtemps possible : enfin il se présente. On croit qu'on va se mettre en route. Il n'en fut rien. Jean de Berry trouvait mille raisons pour résister aux désirs du roi. Il invoquait la saison trop avancée, les difficultés qu'on devait rencontrer. La tempête dispersa une flotte que Clisson amenait de Bretagne : ce malheur fut un prétexte de plus. Enfin il fut annoncé qu'on ne passerait pas la Manche. Le désappointement fut général. Le roi, les princes, les nobles, les soldats s'emportèrent en vifs reproches. Il fallut céder et se séparer. — L'immense armée qu'on avait réunie, les approvisionnements qu'on avait faits, avaient ruiné la Flandre. Les soldats fatigués d'attendre, se débandaient et couraient le pays en maraudeurs. On avait levé en France des impôts énormes qui furent dévorés par des dépenses inutiles. — La noblesse avait fait des frais considérables pour se mettre en campagne : elle s'était appauvrie sans résultat. Aussi quand l'armée fut licenciée, poussa-t-elle un cri de honte et de colère. — Les Flamands amis des Anglais avaient vu d'un mauvais œil cette expédition : ils avaient prédit qu'elle n'aurait pas lieu et n'avaient cessé d'avoir des querelles avec les soldats du roi. Les Anglais vinrent alors attaquer le port de l'Ecluse et ses environs : ils détruisirent un grand nombre de vaisseaux et prirent une partie des approvisionnements. — Pour répondre à l'indignation générale, les oncles du roi réunirent sur les côtes de Bretagne et de Normandie les débris de leur flotte et on se préparait à tenter un nouveau débarquement. Clisson était chef de l'entreprise : mais le duc de Bretagne le fit arrêter et la campagne fut encore une fois manquée. — V. Froissard, liv. 3, ch. 35, 36, 46, 47 et 63. — Déjà en 1367, Charles V avait tenté le passage de la Manche : c'est à Honfleur que son armée se réunissait sous les ordres du duc de Bourgogne : les Anglais débarquèrent à Calais pour s'y opposer. On marcha contre eux : les deux armées restèrent quelques jours en présence et se séparèrent sans combat. — Disons cependant, pour l'honneur du pays, que l'amiral Jean de Vienne effectua avec succès plusieurs débarquements, notamment en 1377 et en 1383. V. note 52.

(69) Dans cette ballade, Deschamps raconte les mécomptes qu'il eut dans ses campagnes de Flandre : le troisième couplet est une allusion au siège de Dam. V : note 53 et 54. Sa mésaventure fut celle d'une grande partie de l'armée.

(70) Philippe le Hardy avait pris à cœur l'affaire du débarquement.

Son patriotisme ne put jamais s'accoutumer à voir les anglais posséder une partie de la France, aussi apercevait-il avec bonheur dans l'expédition préparée à l'Ecluse le moyen de les expulser à toujours de notre pays, et de les rappeler chez eux en portant la guerre sur leur territoire. Il avait fait, comme vassal de la couronne, des préparatifs immenses. Sur les voiles de ses vaisseaux, et sur les 3000 étendards de ses soldats on avait brodé par son ordre les mots : Il me tarde. Cette phrase significative fut depuis sa devise. On la vit dans ses palais et sur les édifices décorés de sa bannière et de ses armoiries. Il est probable que Deschamps fait une allusion ironique et à la publicité donnée par le duc à son impatience, et à sa soumission forcée au duc de Berry, et à la toute puissance qu'il avait acquise sur les flamands insurgés depuis plusieurs années (V. note 66, 67, 68).

(71) Cette ballade devrait se trouver parmi celles rangées du n° 49 au n° 59. La trêve de Loringhem devait durer du 26 janvier 1384 au 1^{er} octobre 1385; elle ne fut pas plutôt conclue qu'elle fut violée par les Anglais: leurs garnisons de Guienne continuèrent leurs courses sur le territoire français: chr. de St-Denis: règne de Charles VI, ch. 20. — Le duc de Bourbon fut obligé de marcher contre eux et de les chasser du Limousin et du Poitou: Frois: liv. 2: ch. 225, 234. Des deux côtés on voulait la guerre: les chroniques de St-Denis expliquent en ces termes les difficultés qui s'opposaient à ce qu'une paix sérieuse fût signée. « Et n'y avait obstacle, sinon l'ancienne hayne des Anglais desplesans et comme enragés des pertes qu'ils avoient faites qui leur sembloit estre irécupérable; lesquels sans cesser espéroient et conspiroient la destruction totale de ce royaume, et contempnoient toutes manières d'aventures de paix. Souvent venoient d'Angleterre en France et aucune fois se descendoient en Guienne, l'autre fois en Bretagne, Normandie, Picardie et spécialement vers les rivages de la mer bouterent et boutoient les es-maisons du plat pays comme es granches et partout où il pouvoient, prenoient prisonniers et les menoient en Angleterre et très inhumainement les traictoient. » Histoire de Charles VI: ch. 4. — Il en fut des trêves de 1396 comme de celle de 1384, les Anglais les violèrent au nord et au midi: le 5 mai 1403 il y eut une assemblée entre Boulogne et Calais pour essayer de les rendre plus sacrées. Le 27 juin 1403 un nouveau traité fut conclu: il eut le même sort que les précédents: nous en dirons autant des trêves arrêtées encore à Loringhem le 25 septembre 1415. — Deschamps et toute la France avec lui demandait le siège de Calais. V. les notes: 49, 56, 57 et 58. — Boulogne: cette ville était française et faisait frontière contre Guines et Calais. Ce comté, remontant au x^e siècle, fut réuni au domaine national sous Louis XI. Le pèlerinage de Notre-Dame de

Boulogne était alors en grand renom. Le roi Jean, après sa délivrance en 1360, partit à pied de Calais pour l'accomplir. — Espagne et Castelonne : Deschamps fait allusion aux guerres que se firent Henry de Transtamare, et Pierre le Cruel. Plus tard, en 1382 et en 1386, la guerre éclata entre la Castille et le Portugal. Les Anglais prirent fait et cause pour ses Portugais : ils envoyèrent à leur secours des bandes qui ravagèrent les deux royaumes et se firent redouter par leurs excès. — Ecosse et Galles : pendant le xiii^e siècle l'Ecosse fut en guerre perpétuelle avec l'Angleterre, et par suite elle était notre fidèle alliée ; les Ecosse combattirent dans nos rangs notamment à Poitiers sous la bannière de Guillaume, comte de Douglas. Ils envahissaient l'Angleterre quand ses armées entraient en France, et nos flottes allèrent souvent leur porter des armes, des soldats et des chefs : v. note 32. Le royaume de Galles avait été conquis par Edouard 1^{er} en 1285. Son dernier roi Léolin avait péri sur le champ de bataille et David son frère avait été décapité l'année suivante par le bourreau. Yvain de Galles, descendant de cette vieille race de rois, avait obtenu de la France en 1372 une armée de 3,000 hommes, avec laquelle il s'empara de Guernesey : plus tard il vint en France faire la guerre aux Anglais. Edouard III le fit assassiner en 1378. C'est dans le comté de Galles que se réfugièrent les bretons qui ne voulurent pas se soumettre aux saxons et que pendant trois siècles les derniers anglais luttèrent contre les normands. Cette province était l'ancien royaume de Cambrie : il tenait son nom, disent la tradition et le roman de Brut, de Camber fils de Brutus. Ebrac, un de ses descendants, eut vingt fils et trente filles : une de ses filles, la plus belle de toutes, régna sur le pays : elle s'appelait Galaël. C'est un souvenir de cette royale beauté que le royaume de Cambrie prit le nom de royaume de Galles : le roman de Brut donne aussi pour origine à ce nom l'existence d'un chef du pays nommé Galon :

Les remenailles des Bretons,
Que nos or Galois apelons,
Qui sont devers septentrion,
Furent lor en subjection.
Gales, c'est nous a Gales vint
Du duc Galon qui Gales tient,
Ou de Galaës la raine,
A cui la terre fu incline.

—Ceux de Bourgogne: les trêves de 1384 avaient protégés flamands contre leur comte. Philippe le Hardy qui avait succédé à son beau-père résolut de mettre fin à une insurrection qui durait depuis six ans; il réunit une grande armée; Charles VI et Clisson devaient la commander. C'est probablement au moment où la campagne allait commencer que cette ballade fut publiée. Les gantois se soulevèrent

par un traité signé le 18 décembre 1385. Ils avaient eu peur des violences des bourguignons et des bandes qui marchaient avec eux — Les anglais accusaient aussi les français de mauvaise foi et leur reprochaient d'employer dans les traités des expressions ambiguës : « car en parlure françoise a mot subtils et couverts et sur double entendement : et le tournent les françois là où ils veulent, à leur profit et avantage; ce que les anglais ne sauroient ni faire ni trouver; car eux ne veulent entendre que pleinement. » Froissard. liv. 4, ch. 35.

(72-73). Ici le poète fait peut-être allusion au célèbre combat singulier de Jean de Carrouge et de Jacques Legris. La femme du sire de Carrouge avait accusé Jacques Legris de l'avoir violée. Celui-ci nia le fait : le parlement ordonna le duel judiciaire. Le roi revint exprès de l'Ecluse pour y assister, avec ses oncles et ses grands officiers. Le combat eut lieu en décembre 1386, après les fêtes de Noël, ou au mois de janvier suivant. Le sire de Carrouge fut d'abord blessé : mais il finit par tuer Jacques Legris. Celui-ci fut proclamé coupable, et le bourreau traîna son corps à Montfaucon et le pendit. Néanmoins peu après son innocence fut reconnue. La dame de Carrouge avait été réellement violée, mais par un autre qui en fit l'aveu. Ce combat judiciaire fut le dernier que le parlement ait ordonné. V. Froissard, L. 3. ch. 49. — Le recueil des œuvres de Deschamps contient encore sur le même sujet une ballade et un rondeau dont le refrain est identique.

(74). La ville de Dormans, sise sur la Marne, faisait partie de la Champagne : Miles de Dormans était fils de Guillaume de Dormans, chancelier de France. Il entra dans les ordres, fut évêque d'Angers en 1371, de Bayeux en 1373 et de Beauvais en 1374 : Il fut chargé de diverses missions politiques et fut nommé président des maîtres des comptes en 1375. Le 1^{er} octobre 1380, les conseillers du roi l'éluèrent au scrutin chancelier de France. Il se démit de ses hautes fonctions en 1383, mourut en 1387 le 17 août, et fut inhumé dans la chapelle du collège de Beauvais qu'il avait fait bâtir. Il fit la campagne de Rosebec et avant la bataille il essaya de négocier la paix entre les deux partis. N'ayant pu y réussir, il donna l'absolution et sa bénédiction à l'armée française. Ce prélat intrépide et patriote lutta contre l'invasion anglaise toutes les fois qu'elle fut menaçante. En 1369, alors qu'il n'était que chanoine de Saint-Quentin, il alla de ville en ville prêcher la guerre contre l'Angleterre.

(75) Cette ballade nous fait connaître les chevaliers de la maison du roi. La franchise et l'indépendance de Deschamps donnent une

valeur réelle à ses éloges. La liste des preux qui défendirent la France et le trône dans des temps malheureux est intéressante. L'usage d'imposer à chaque un surnom, depuis souvent oublié, et les variations subies par l'orthographe des noms de famille nous ont parfois arrêté dans les recherches que nous avons faites pour découvrir quelques détails sur chacun de ceux que cite le poète : néanmoins voici le résultat de notre travail. — Namur : Guillaume de Flandre, comte de Namur, épousa en 1384 Marie de Bar. Il figura au tournoi donné à Paris en 1389 pour l'entrée d'Isabeau de Bavière. Robert de Flandres, son père, mourut en 1392. Jean de Namur, son fils, mourut en 1428, après avoir vendu son comté à Philippe le bon duc de Bourgogne. — Tenteville : la famille d'Estouteville était alors nombreuse, et elle comptait plusieurs de ses membres au service du Roi. Le plus célèbre était Jean II d'Estouteville né vers 1360, grand bouteiller de France en 1415, mort en 1436. Robert VI^e du nom, son père, brave chevalier, mourut en 1395. Les neveux de celui-ci Raoul et Colart d'Estouteville servirent aussi Charles V et Charles VI. — Aufemont : Jean de Clermont Néelle, 2^e du nom, s^r d'Offemont, mort en 1588, fut l'un des bons capitaines de cette époque : il combattit souvent en Normandie et en Flandres sous Charles le sage, et son fils. Il fut père de Guy III, conseiller et chambellan du Roi, grand maître de la maison Isabeau de Bavière. Celui-ci, fit la croisade de 1590, et fut en 1410 l'un des douze membres du conseil désignés pour gouverner le royaume. — Hambuie : Guillaume Paisnel, 2^e du nom, Baron de Hambuie, mort en 1375, laissa trois fils, Foulque, Guillaume et Jean. Ce dernier, en 1386, alla secourir le roi de Castille contre les Portugais et les Anglais. — Breuil : Jean III de Breuil, capitaine de la garde du corps du roi, en 1585, mourut en 1405. Son fils Jean IV, grand maître des arbalétriers de France, en 1596, guerrier intrépide, fut tué à Azincourt, en 1415. — Blaru : Saquet de Blaru, s^r de Sacquainville, fut choisi pour l'un des conservateurs de la paix en 1560, après le traité de Bretigny : il fit la guerre d'Égypte sous Pierre de Lusignan. Un Jean de Blaru servait en 1575. En 1400 il mariait sa fille à Jean d'Yvry s^r d. Rosny. — L'île Bouchart : Jean sire de l'île Bouchart, épousa Marie de Bueil et fut tué à Azincourt 1415. — Guy de Laval : Guy XI de Laval dont nous avons déjà parlé : les branches cadettes de sa maison étaient alors représentées par Guy II, de Laval Attichy mort en 1586, Guy III son fils, mort en 1409 et Guy de Laval sieur de Retz, mort en 1585, et père de Guy II mort en 1416. Celui-ci fut père du maréchal Gilles de Laval. — Rostelain : je n'ai rien trouvé de satisfaisant sur ce nom. Peut-être est-il là pour Rothelin. Je trouve un chevalier breton nommé Jean de Rostrenem. Les noms s'altéraient facilement sous la plume de nos chroniqueurs. — Oudart :

il ne s'agit ici que d'un prénom : à qui le donner ? On trouve Oudart de Chazeron à Nicopolis en 1396, un Oudart de Renty à Poitiers en 1356, que Froissard nomme messire Oudart, un autre Oudart de Renty, tué à Azincourt en 1415, un Jean Oudart auquel Charles VI accorde de nombreuses rémissions de 1380 à 1400, — Vicomte Meaulx : Robert de Béthune, vicomte de Meaux, capitaine d'Aire en 1385, mort en 1408. Il était Vicomte de Meaux, du chef de sa mère Jeanne de Coucy, fille d'Enguerrand VI, Vicomte de Meaux, second fils d'Enguerrand V, sire de Coucy. — Fayel : Guillaume de Fayel, dit le Bègue, vicomte de Breteuil, épouse Marguerite de Châtillon et en eut deux fils Louis et Jean. Suivant Monstrelet, le sire de Fayel fut tué en 1405 près de Merk en Flandre, en combattant contre les Anglais. — Bouteillier : Guillaume le Bouteillier, sénéchal d'Angoumois et de Limosin, chambellan du roi, brave chevalier mort en 1420. — Jehan de Trie : V. note 65. — Gadifer : surnom commun à plusieurs chevaliers du temps. On trouve un guerrier de ce nom parmi ceux qui suivirent Jean de Bourgogne en Hongrie, 1396. En 1379 Charles V fait rémission à Jean de Hamoy, dit Gadifer; Charles VI en 1401 accorde la même faveur à Colart Gadifer. Monstrelet cite en 1417 un capitaine Bourguignon, nommé Gadifer de Mazinghen, et un chevalier pendu par les routiers nommé Gadifer de Collehaut. — Thorigny : le nom appartenait alors à plusieurs familles. Jean de Clermont, fils du maréchal Jean de Clermont tué à Poitiers et mort lui-même en 1400, était seigneur de Thorigny. Mais il est probable qu'il s'agit ici d'un des cinq fils d'Hervé de Mauny, baron de Thorigny, et de Marie du Guesclin, cousine du connétable Bertrand du Guesclin. On les nommait Olivier, Hervé, Alain, Eustache et Henry. Le second Hervé était en 1406 chambellan de Charles VI et baron de Thorigny. Son frère Olivier porta aussi ce titre. Alain de Mauny était en 1412 chambellan du roi. Dans ces temps malheureux, plus d'un français trahit la France et servit l'Angleterre et plus tard la Bourgogne. Un des sires de Mauny commit ce crime de lèse nation. Ce passage prouve que lorsque Deschamps fit cette ballade il se reportait par la pensée à une époque antérieure à celle où il se trouvait. — Braquemont : Renaud II de Braquemont, gouverneur de Lillebonne, mourut vers 1388, et laissa quatre fils; l'aîné, Guillaume surnommé Braquet, servait depuis 1354. D'abord partisan de Charles le-Mauvais, il s'attacha plus tard à Charles V et à son fils dont il fut chambellan. Il fut fait prisonnier, en 1413, en défendant Honfleur contre les anglais. Son cadet, Robert de Braquemont dit Robinet, fut aussi chambellan du roi. Entré au service en 1377, il était en 1417 amiral de France, et fut proscrit par le parti Anglo-Bourguignon. Ses deux autres frères Jean et Lyonnel, servirent aussi la France

contre l'Angleterre. — Aimé de Sarrebruche, Sire de Commercy, gouverneur de Bar en 1413, mort en 1414 au siège d'Arras, passa sa vie dans les combats, et fut fait prisonnier en 1385 et en 1406. — Arnault Guillent : Arnault Guillem de Barbazan était déjà au service en 1388 : il mourut en 1432, après avoir battu maintes fois les anglais et mérité le titre de chevalier sans reproche. — Garen-cières : Ce nom appartenait alors à plusieurs chevaliers : il est probable que Deschamps désigne Jean de Garen-cières, maître d'hôtel du roi, maître des eaux-et-forêts en Picardie, tué à Azincourt en 1415 ; il survit dès 1378. A la même époque vivaient Guy de Garen-cières, chambellan de Philippe-le-Hardy, Pierre de Garen-cières, officier du duc d'Orléans, et Yves de Garen-cières, chevalier. Jeanne de Garen-cières porta la terre de ce nom à Jean de Montenay, capitaine de Montereau qui servait Charles VI depuis 1383. — Florigny : nous en parlons ailleurs. — Pierre de Bueil : il était bailli de Touraine en 1392 et mourut en 1414. — Allain de Beaumont : il servit sous Charles V et sous Charles VI, il prit part au siège de Bergerac en 1378. — Jehan de Roussay : chevalier dévoué au parti d'Orléans, fut persécuté par le duc de Bourgogne : ses biens furent confisqués. Il avait un hôtel près du palais de Saint-Pol, et le vendit au roi en 1415. — Colart de Sempy : chevalier du Hainaut fit les guerres de Flandres sous Charles VI et alla en Hongrie en 1396. C'est peut-être lui que Monstrelet désigne sous le prénom de Collinet parmi les morts d'Azincourt. — G. de Trie : je trouve Girart de Trie, sr de Vauman, écuyer du roi en 1426. — Colleville : Collart de Colleville fit la guerre sous le maréchal de Boucicaut qui le désigna en 1399 pour être un des treize chevaliers de l'Ecu vert à la dame blanche. En 1414 il faisait partie du conseil du roi. — Mirart : il s'agit d'un surnom dont je n'ai pas trouvé le propriétaire. Peut-être Deschamps avait-il écrit Wicart : c'était le surnom de Guillaume de Bours, chambellan de Charles VI. Peut-être Mirart n'est-il qu'un abrégé du nom suivant, avec lequel alors il ne ferait qu'un. — Miraumont : Ce nom était alors porté par Guillaume de Miraumont, chambellan de Philippe le Hardy et Jean de Miraumont, aussi son chambellan en 1300, et capitaine de ses archers, en 1408. De 1381 à 1420, le roi accorde rémission à Guy, Jean, Hennequin et Regnault de Miraumont. — Bethancourt : Jean de Bethancourt, chambellan de Charles VI, mort en 1403, conduisit une flotte normande dans les îles Canaries, dont il s'empara et se fit seigneur. Il y introduisit la coutume de Normandie et fit hommage au roi d'Aragon. Il y eut deux chevaliers de son nom tués à Azincourt. — Poitiers : Louis II, de Poitiers, donna à Charles VI, en 1404, les comtés de Diois et de Valentinois pour être réunis à la couronne, comme le Dauphiné et aux mêmes conditions. Son oncle, Charles de Poitiers, chambellan de Charles V et de Charles VI, eut deux fils, Louis et

Philippe. La célèbre Diane de Poitiers descendait de Louis. A cette époque, on voit aussi figurer dans nos armées un bâtard de cette maison, nommé Guillaume. — Brimeu : La famille de ce nom était alors nombreuse. Elle formait deux branches. En 1327, Isabelle de Brimeu épousa Guillaume de Poix et lui porta la terre de Brimeu : il mourut en 1392. Son fils, Louis I de Brimeu, fut tué à Azincourt. La branche cadette était représentée par Alys de Brimen, ami et chambellan de Charles VI, prisonnier à Azincourt, mort vers 1425, Jacques de Brimeu, son frère, chevalier bourguignon, Denis de Brimeu, bailli d'Amiens, destitué en 1470 par Henry VI, Florimond de Brimeu, tué en 1408, à la bataille de Liège. Il y avait encore, sous Charles VI, David de Brimeu, sieur de Humbercourt, David de Brimeu, sieur de Ligny, Robert de Brimeu et Garin, bâtard de Brimeu. — Caradoc : Jean de Guesne, dit Karados (Carados, Caradouc, Caractacus) sieur de Servillers, bailli de Rouen, en 1412, servit bravement sous Charles V et Charles VI. Pierre de Fenin le nomma messire de Carados. — L'Estendart : Raoul de Crequy, dit l'Estendart. Il gagna ce surnom en enlevant plus d'un drapeau aux Anglais : il fut tué à Azincourt. Jean 1^{er} de Créquy, avait mérité le même surnom de la même manière. Sous Charles VII, on trouve aussi Jean de Mailly Montfort, dit l'étendart. — Quinquempoit : Renaud de Quinquempoix, mort en 1408. Il épousa en 1404 Marguerite de Mailly. — Canny : Le Flamen, sire de Canny eut trois fils, Jean, Jean dit Baudran, tués tous deux à Nicopolis, et Raoul VIII^e du nom, l'ainé, qui servit aussi. Son fils Aubert, chambellan du Roi, épousa en 1389, Marie d'Enghien. En 1406, le duc d'Orléans enleva sa femme et la rendit mère du célèbre Dunois. — Coudray : Geoffroy du Puy s^r du Coudray, chambellan du roi et du duc de Bourgogne, fit la guerre d'Afrique en 1390, fut pris à Azincourt et mourut en 1421. — Villequier : à cette époque, vivaient Robert, Jean et Colart ou Collinet de Villequier. Ce dernier, combattit pour la cause royale, en 1421, à la bataille de Mons en Vilmeu. — Braque : Blanchet, Braques, s^r de Chastillon sur Loing, M^e d'hôtel de Charles VI. Nicolas Braque était maître des comptes à la même époque. On trouve, aussi alors, Jean Braque chevalier. Cette famille a donné son nom à une rue de Paris. — Nery : Philippe de Nery, chevalier de la maison du roi en 1394 : archives de Joursanvault. — Lancelot : c'était alors un nom et un surnom des plus communs : il est probable que l'auteur désigne Lancelot Turpin, s^r de Crissé, chevalier et chambellan de Charles VI. — Boyau : il s'agit peut-être, ici, de Jean II. Boileau, tué à Nicopolis en 1396, descendant d'Etienne Boileau prévôt de Paris sous Saint-Louis. Charles VI, en 1390, annoblit un Regnault Boileau. Boyau est peut-être un surnom. — Valiquet : je n'ai rien trouvé sur ce nom.

(76) A la fin de la ballade précédente l'auteur dit que les écuyers du roi sont aussi dignes d'éloges que les chambellans et les chevaliers ; mais il ne les nommait pas. Ses compagnons obtinrent de lui un chant en leur honneur. — Boniface : Boniface de Morez, écuyer du roi et du duc d'Orléans, Lombard de Nation, ramené d'Italie par le sire de Coucy, homme de grand bien, de toute honneur et prudence (Frois. liv. 4, ch. 35), mort en 1398. En 1393, il était capitaine de Chauny et le duc d'Orléans lui donna une maison sise à Paris, rue du Chamfleury. — La Grüe : Pierre de la Grüe, épousa Isabelle Rouault et mourut vers 1418. — Olivier Le Ferron : il y avait alors trois familles de ce nom parmi lesquelles figure celle de Le Ferron de la Ferronnays, connue dès le XIII^e siècle : nous voyons en 1364 combattre à la bataille d'Auray sous Du Guesclin, Geoffroy, Olivier et Jean Feiron ou Le Ferron. En 1384, Charles VI donnait un fief à Jean. — Bertran-Boistard : je n'ai rien rencontré de relatif à ce nom. — Louvet : Huguenin de Saulx-Tavannes, dit Louvet, était écuyer de Charles VI. Louis de Louvet fut chambellan de Charles VII. Charles V donne en 1374 des lettres de noblesse à Roger dit Louvet. De 1371 à 1393, plusieurs rémissions sont accordées à Jehan Louvet. — Jehan de Couvrent : Jehan de Couvrant épousa Louise Budes du Plessis. — Jehan et Guillot du Tillay : on voit sous Charles VI Jean de Tillay épouser Jeanne de Poix. Rémission fut accordée en 1374 à un Guillaume du Tillay. — Guillaume de Bueil : Guillaume de Bueil, écuyer du corps du roi, servit sous le connétable de Clisson, notamment à Pontorson, en 1380. — Chaumontel : le roi faisait deux fois rémission à Jehan de Chaumontel, en 1381 et 1382. En 1379, une adjudication de biens était faite à un Louis de Chaumontel. — Colart de Bus : je ne trouve rien sur ce nom. A Nicopolis périt un écuyer nommé Guillaume de Bu. — Jehan de Dreux : Jean de Dreux-Baussart, ^{er} de Houlbec, tué à Azincourt avec son frère Gauvain. — Mauvoisin : la famille de Mauvoisin-Rosny était alors représentée par trois frères : Guy V l'aîné, Amaury, et Jean sieur d'Apremont. Tous trois servirent Charles V et Charles VI. Jean eut un fils qui mourut jeune. — Aubert de l'Espine : capitaine d'une bande de Genoïs au service de France. Il aide en 1390 le vicomte de Meaulx à prendre Aimerigot Marcel, chef de routiers. Frois. liv. 4, ch. 14, le nomme Aubert de l'Espinette. — Regnaut l'Estrée : on trouve sous Charles V et Charles VI une famille de l'Estrée. Peut-être faut-il lire Renaud de Trie : ce nom était alors porté par trois gentilshommes, l'un fut amiral de France en 1397, le second, chambellan du roi de Navarre, mourut en 1400, le troisième dit Patrouillart, chambellan de Charles VI et célèbre pour sa bravoure mourut en 1406. — Enguerrant : ce prénom était alors commun :

Charles VI avait en 1391 un chirurgien nommé M^e Enguerrand, et en 1393 un maître fauconnier, nommé Enguerrand d'Argies. Enguerrand de Bournonville, mort en 1414, était attaché à la maison de Bourgogne. — Gerart d'Acy ; je ne sais rien sur ce personnage. Il y avait alors deux seigneuries d'Acy, l'une en Brie, l'autre dans le Soissonnais. Celle-ci appartenait à la famille De la Personne. Jean de la Personne, vicomte d'Acy, servit sous Charles V, et son fils Guy sous Charles VI. Frois. cite ce dernier. Regnaud d'Acy, avocat-général du roi au parlement de Paris, massacré en 1358 par les Navarrois, ne paraît pas être de la même race que les Vies d'Acy : peut-être Girart d'Acy était-il de sa famille. — Petiot : Petit, Sénéchal d'Es : nous en parlons ailleurs. — Paviot : en 1396 le Roi faisait rémission à Jean Paviot l'aîné. Pierre Pavyot épousa vers 1400 Jacqueline de Dicy, fille de Jean de Dicy, grand maître de l'écurie du Roi. Deschamps, écrivit de Saint Germain une lettre à quatre Demoiselles qui avaient réussi à empêcher Pavyot de coucher avec sa femme, un jour qu'il avait pu quitter son service pour quelques heures. — Ynglart : je ne sais rien sur ce nom. — Marchat : Monstrelet cite Guerard Marchet parmi ceux qui furent envoyés en 1417 pour négocier la paix avec le duc de Bourgogne. — Ogier de Nantonillet : nous en parlons ailleurs. — Gourle : Jean Gourle faisait aussi partie de la maison d'Orléans, il fut tué à Azincourt avec son frère Guy. Celui-ci était admis dans l'intimité des princes. En 1394, il reconnaissait avoir reçu 30 écus que le duc d'Orléans avait perdus contre lui au jeu de paume. Il était alors son écuyer. Archiv. de Joursanvault. — Betis : peut-être Jean de Bethisy, écuyer anobli en 1394. — Jacotin : peut être Jacques de Brimen, dit Jacotin, écuyer et échançon du duc de Bourgogne, en 1414. — Minguet : Jean de Contes, dit Minguet, épousa vers 1400, Catherine Lemercier, fille de Jean Lemercier, grand maître de France. On trouve un chevalier du même nom parmi ceux qui prirent part à la croisade d'Alexandrie en 1366.

(77) Deschamps publia cette Ballade lorsque parut en 1388 une remarquable ordonnance sur la cour des comptes, et la comptabilité des officiers du fisc. Elle décidait, entre autres choses, que les comptables seraient suspendus tant qu'ils n'auraient pas rendu leurs comptes. L'ordonnance du 9 décembre 1335 les avait déjà soumis à la contrainte par corps et à l'obligation de fournir caution. Celle du 15 juin 1353 les condamnait, en cas de retard, à la destitution et à l'amende : celle du 28 février 1378 exigeait d'eux des comptes annuels. — L'envoi au prince ne manque pas de hardiesse : le poète s'adresse au roi et lui dit qu'après la mort Dieu demandera des comptes sévères à tous, de même qu'on en exige rigoureusement ici bas des fonctionnaires du trésor.

(78) Cette ballade date de la guerre de Gueldres 1385. Nous avons dit que Deschamps y fut fait prisonnier pour quelques heures : il est probable qu'il ne put s'expliquer avec ceux qui l'arrêtaient et qui le relâchèrent dès qu'un interprète leur fit comprendre qu'ils ne pouvaient pas le garder entre leurs mains. On avait, pour faire cette courte campagne, traversé à grand peine les montagnes et les défilés des Ardennes. L'auteur remplit plusieurs missions en Allemagne, en Hongrie, en Bohême. (V. notes 92, 160, 161), et il se plaignait souvent de la grossièreté des mœurs de nos voisins d'outre-Rhin. — Les Cannelles et les Trois Rois étaient les enseignes d'hôtellerie, alors célèbres à Paris. La rue de la Cossonnerie était habitée par les traiteurs, rôtisseurs, charcutiers et marchands de volaille : en un mot on y faisait bonne chère.

(79) Cette ballade fait allusion au sacre de Charles VI, qui eut lieu à Reims le 4 novembre 1380, et au serment qu'il prêta à cette occasion. En voici une partie : *In primis ut ecclesie Dei omnis populus christianus veram pacem nostro arbitrio in omni tempore servet... et superioritatem jura et nobilitatis coronae Francie inviolabiliter custodiam; et illa nec transportabo nec alienabo. Item ut omnes rapacitates et iniquitates omnibus gradibus interdiciam. Item ut in omnibus judiciis equitatem et judiciis misericordiam precipiam.* » — En revenant de la guerre de Gueldre en 1388, Charles VI vint à Reims à l'anniversaire de son sacre et y fut proclamé majeur : c'est probablement à cette occasion que le poète lui rappela ses promesses et ses devoirs. — Nicolas de Clamange (en 1420) dans son traité *De lapsu et reparatione justitiae*, consacre plusieurs chapitres à soutenir la même thèse que Deschamps et il constate aussi que tous les maux de la France venaient du gouvernement arbitraire et oppressif qui l'écrasa sous ce règne. On trouve dans son traité les passages et les titres de chapitres suivants : *Sine justitia regnare velle, quam absurdum!* Ch. xii — *Excidium regni gallicani à solo justitiae et religionis contemptu oriri* : Ch. viii. — *Carolo VI regnante, quoad executionem, plus justitiae in inferno quam in gallicarum regno extitisse* : Ch. x. — *Regnavit pro ratione voluitas* : Ch. xii. —

(80) Cette ballade dut être composée en 1389, alors que Charles VI alla visiter les provinces du midi et particulièrement le Languedoc. Des députés étaient venus à Paris dénoncer le despotisme et la cupidité du duc de Berry : Froissart, liv. iv, ch. iv. Eustache Deschamps reçut peut-être l'ordre de suivre la cour. Peut-être fait-il parler ici les princes ou les jeunes seigneurs obligés de faire ce lointain voyage et par suite de quitter leurs dames par amour, Paris et ses plaisirs. Le quatrième vers de la première strophe nous semble altéré. Nous

pensons qu'il faut lire pains au lieu de plains : les haraois, les ceintures, les voitures étaient ornés de clous d'argent et de peintures armoriées ou enrichies de sujets. Au lieu du mot *Sens* terminant le cinquième vers du même couplet nous avons mis *Seins* : la rime l'indiquait. Le poète compare à l'abondance et aux plaisirs qui règnent à Paris, la misère du Languedoc ruiné par les exactions de son gouverneur et de ses gens. — Le roi partit le 2 septembre 1389.

(81) Les concussions, dénoncées par Deschamps, se reproduisirent maintes fois sous ce malheureux règne. Cette ballade put être faite à l'époque du voyage en Languedoc : la misère publique dans le midi était au comble. De toutes parts les plaintes en venaient au roi ; et force fut enfin d'y donner suite : V. note 82.

(82) Le roi en arrivant à Beziers fut assailli de plaintes contre Bétisac, conseiller et trésorier du duc de Berry, gouverneur de la province. Cet officier fut arrêté et son procès commença : on établit qu'il avait levé des sommes énormes, mais il prouva qu'il avait agi par ordre supérieur et que l'argent qu'il avait reçu, il l'avait remis en totalité ou à peu près au prince et à ses agents. « Aussi, dit Froissart, liv. 4. ch. 7, à considérer raison Bétisac n'avoit nul tort en ses défenses et excusations, car ce duc de Berry fut le plus convoiteux homme du monde et n'avoit cure où il fut pris, mais que il l'eut. » — On pressa Bétisac de questions et on lui demandait ce que le duc de Berry avait pu faire de 5,000,000 de francs qu'il avait arrachés à la population du midi. « Messseigneurs, répondait-il, je ne le puis bonnement savoir : il en a mis grand plenté en ouvrages et réparations de châteaux et hôtels, et en achat de terres au comte de Boulogne et au comte d'Etampes, et en pierreries..... etc. ». Bétisac convint qu'il avait reçu sa part de trois millions, mais de la main du duc. Cependant on n'osait le condamner ; car il eut fallu poursuivre aussi l'oncle du roi. Alors on recueillit contre lui toutes les accusations que le ressentiment des Languedociens accumulait sur sa tête. On lui reprochait des excès de tout genre, des viols, des enlèvements de femmes : enfin on finit par le brûler comme hérétique, à la grande satisfaction du peuple qui s'inquiétait peu des motifs du jugement, pourvu qu'il fût vengé. Le duc de Berry, il faut le dire, essaya de sauver son malheureux trésorier ; il ne put y réussir. Plus tard, quand Charles VI devint fou, il persécuta ceux qui avaient fait poursuivre et condamner son mandataire. Déjà en 1380, Charles V. avait été obligé d'envoyer en Languedoc cinq commissaires pour réformer les abus introduits par la cupidité de son frère. — Quand le roi devint fou en 1392, quand ses fidèles ministres furent incarcérés, les extorsions et les vols des officiers du fisc recommen-

cèrent. Le 12 juillet 1393, la cour fut encore obligée d'envoyer des commissaires mettre un terme à leurs concussions. — C'est avec l'argent arraché à ses administrés que le duc de Berry augmenta et embellit son château de Bicêtre. — La Ballade de Deschamps est une allusion hardie au procès de Bétisac.

(83) Cette ballade fut faite pendant le voyage du roi en Languedoc : les plaisirs se multiplièrent sur ses pas ; les dames et les demoiselles de Montpellier surtout, lui firent ainsi qu'à son frère le plus riant accueil : aussi fut-il absent plus de deux mois. Le commerce de Paris souffrait de son éloignement : déjà lors de la première émeute des Maillotins, (1381, 1382, v. Frois. liv. 2. ch. 151) le peuple se plaignait de ce que le roi ne revenait pas à Paris, et passait sa vie dans ses châteaux et dans ses villes voisines. Comme on le voit, Paris avait déjà ses exigences politiques et les rois devaient en tenir compte. — On remarquera le troisième vers de la première strophe qui donne le vrai sens du mot Ribaud. — Petit pont : il avait été bâti sous Louis le Gros et venait d'être reconstruit en 1376. Il joignait la Cité à la rue Saint-Jacques : à son extrémité vers les Thermes était le petit Châtelet : sur ses deux côtés étaient des boutiques. Il paraît qu'on y faisait le commerce d'oiseaux de proie pour la chasse. Mais pour aller du Palais à Saint Pol il fallait passer sur le grand pont, aujourd'hui le pont au change : c'est là que s'exerçaient toutes les industries de luxe ; là se trouvaient les boutiques fréquentées par les gens à la mode. — Les blancs neufs : on nommait blancs une monnaie d'argent de bas aloi. En 1395 Charles V en fit faire de la valeur de cinq deniers, en 1384 Charles VI fit fabriquer des blancs à l'escu qui valait douze deniers. Mais en 1389 après l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, on augmenta les impôts et on eut recours à une ressource financière, usitée alors et si justement décriée depuis ; on défendit de faire circuler les blancs sous peine de mort. Le peuple fut alors réduit à les porter chez les changeurs du roi qui les achetaient à vil prix. Le moine de Saint Denys constate que la population ouvrière fut pendant quinze jours sans avoir de quoi payer ce qui lui était nécessaire. La reine entra à Paris le 20 août : le roi partit le 2 septembre 1389.

(84). Cette ballade est une satire contre Charles VI et son frère, le duc d'Orléans. Au moment de revenir du Languedoc à Paris, les deux princes se défilèrent à la course, montèrent à cheval et luttèrent de vitesse depuis Montpellier jusqu'à Paris. C'est Charles VI qui avait provoqué son frère. L'enjeu était de 5000 francs ; le roi perdit la gageure. Il mit quatre jours et demi à faire le voyage. Le duc d'Orléans gagna quelques heures sur lui, et se fit bel et bien payer

les 5000 livres. — « La recordèrent-ils devant les dames tout leur chemin..... Les dames tournaient tout en revel et abatement. Mais bien jugèrent que ils avoient eu grand peine, fors tant que jeunesse de corps et de cœur leur avoit ce fait faire. » V. Frois. liv. 4. Ch. IX. — Froissart approuve tout : Deschamps, serviteur plus sincère, apprend au jeune roi que c'est une médiocre vertu pour un roi, que celle de courir dix heures d'une haleine, et que ce n'est pas en courant la poste qu'on arrive à être un bon prince. — Nous avons déjà dit que le cerf était l'emblème adopté par Charles VI depuis 1382. Il ne savait, d'ailleurs, rester longtemps dans la même résidence et il ne cessait de chevaucher, chasser et d'aller de châteaux en châteaux et de ville en ville. Deschamps, dans une autre ballade, lui reproche aussi de passer son temps à cheval, en tournois, en courses et en voyages. V. crap. p. 93.

(85) Cette satire s'adresse encore à Charles VI. — Après la mort de Charles V, en 1380, le duc d'Anjou congédia les serviteurs de ce prince et les remplaça par ses créatures; plus tard les ducs de Berry et de Bourgogne suivirent son exemple. Lorsqu'au retour du voyage de Gueldre le roi eut été déclaré majeur à Reims, à son tour il remercia ses deux oncles de leurs services et rappela les vieux amis de son père. — Le duc de Bourbon, Clisson, Coudoy, le sire de la Rivière, Le Besgue de Villaine, Lemerier, sire de Noviant, firent partie d'un grand conseil composé de douze personnes : jusque là tout était bien. Mais Charles VI entoura sa personne de jeunes gens qui s'emparèrent de son amitié et finirent par se mêler des affaires de l'état. Froissart les nomme les marmousets du roi. Parmi eux nous citerons Jean de Montaigu, Guillaume des Bordes, Garençières, Regnault de Roie, Boucicault jeune, Yvain, bâtard de Foix, Ogier de Nantonillet. Ils détournaient le roi et son frère des affaires sérieuses, puisaient pleines mains dans le trésor, obtenaient pour eux faveurs sur faveurs et s'attirèrent bientôt la haine du peuple, des princes et des grands. Ils avaient empêché Charles VI d'emmener avec lui en Languedoc le duc de Bourgogne et de Berry. Ces deux princes virent avec peine leur disgrâce et le premier disait à l'autre : « le roi notre neveu est jeune; et s'il croit jeune conseil, il se decevra. Et sachez que la conclusion ne sera pas bonne et vous le verrez. Pour le présent il faut souffrir : mais un temps viendra que cils qui le conseillent se repentiront et le roi aussi. Voient, de par Dieu, où ils veulent nous retourner en nos pays; tant que nous serons ensemble, nous fera tort : nous sommes les deux plus grands membres du royaume de France. » Frois. liv. ch. 4. — Deschamps désigna le roi sous le nom de Roboam, fils de Salomon, qui se perdit en débauches et se vit enlever dix tribus d'Israël. Jéroboam e

de 7
sec
201
201
134
cro
2-1

ave.
mex
124
A
V

empars, représente ici les ducs de Bourgogne, de Berry, d'Anjou, de Bretagne, et tous les grands vassaux. Le troisième couplet est un second exemple de la punition que le ciel inflige aux princes frivoles et désordonnés. — Daire, c. à d. Darius le Mède, et Cyrus sont nommés au lieu du roi d'Angleterre. Au surplus on y voyait déjà l'opposition tenir en Angleterre et en France le même langage. En 1386 les oncles de Richard II disaient aussi : « Le roi est jeune, et il croît jeunement et les jeunes gens. » Frois. liv. III, ch. 62. — Qu'y a-t-il de nouveau dans le monde ?

(86) Depuis longtemps les corsaires d'Afrique étaient en guerre avec la ville de Gênes. En 1390, les Génois résolurent de les réprimer : Ils parvinrent à décider la noblesse française à se mettre à la tête de l'expédition. Le duc de Bourbon fut chef de l'entreprise. Après quelques glorieux faits d'armes on revint en France sans obtenir de résultats sérieux, et après avoir perdu beaucoup de monde. Les femmes des croisés trouvèrent long le temps de la séparation. De grandes tempêtes qui s'élevèrent en mer augmentèrent leurs inquiétudes. On faisait en France des prières, des processions pour obtenir le prompt retour des chevaliers. V. Froiss. liv. 4, ch. 17. Il ajoute : « La dame de Coucy, la dame de Sully, la dauphine d'Auvergne et toutes les dames de France qui aimaient leurs seigneurs et maris étaient en grand ennui pour eux, le terme que le voyage dura : et quant nouvelles leur vinrent qui ils avaient ja passé la mer, si furent toutes réjouies. » — Sans doute, Deschamps leur proposa d'écrire à leurs maris : on voit qu'il s'amuse de leurs inquiétudes, et qu'en même temps, il n'est pas fâché de donner quelques soucis aux absents. — Bourbon : Louis II, duc de Bourbon, né en 1337, mort en 1410, avait épousé en 1371 Anne d'Auvergne, comtesse de Forets. Il fonda, en 1369, l'ordre de l'Escu d'or, dit de Bourbon. Son fils Jean, né en 1380, fut pris à Azincourt. — Bar : Philippe de Bar, neveu de Charles V, tué à Nicopolis en 1396. — Eu. Philippe d'Artois, Comte d'Eu, guerrier intrépide mais imprudent. Connétable de France après Clisson en 1392, il fut fait prisonnier à Nicopolis. La perte de la bataille fut due à sa témérité. Il épousa le 27 Janvier 1392, Marie, fille de Jean duc de Berry : il mourut en 1397 sans avoir pu revoir la France. — Harcourt : Jean VII, sire d'Harcourt, neveu du duc de Bourbon, fait prisonnier à Azincourt. Il avait épousé en 1389 Marie d'Alençon, fille de Pierre II, comte d'Alençon. Un autre, Jean d'Harcourt, qui avait épousé Jeanne d'Estouteville, fit aussi la campagne d'Afrique : il mourut en 1390. Coucy : Enguerrand VII, sire de Coucy : nous en parlons ailleurs. — L'enfant de Breth : Charles d'Albret, connétable de France en 1402, tué à Azincourt où il commandait l'avant-garde. Il épousa en 1400 Marie de Sully. —

Barbarie : les croisés assiégèrent Auffyrique, ville située entre Tunis, Maroc et Bougie.

(87) Lorsqu'il fut question de faire l'expédition d'Afrique, le roi et son frère voulaient y prendre part; mais le conseil s'y opposa. Quand on revint, les deux princes se firent raconter les exploits de cette campagne qu'on qualifiait de croisade, et leur jeune imagination ne rêva plus que la délivrance de Jérusalem. Deschamps les pousse à cette grande entreprise; il leur rappelle les prophéties que leur promettent le succès. Le second couplet fait allusion à la naissance de Charles VI, qui eut lieu le 1^{er} dimanche de l'aveut. — La guerre avec les anglais s'opposait à ce qu'on pût réaliser le voyage d'Orient. L'auteur, dans son envoi, fait allusion aux propos que Froissard, liv. iv, chap. 17 met dans la bouche de Charles VI, après la guerre d'Afrique : « Si nous pouvons tant faire que paix soit en l'église et entre nous et les anglois, nous ferons volontiers un voyage à puissance par delà pour exaulser la foi chrétienne et confondre les incrédules et acquitter les âmes de nos prédécesseurs, le roi Philippe de bonne mémoire et le roi Jean, notre tayeon : car tous deux, l'un après l'autre, ils prirent la croix pour aller outre mer, en la sainte terre : et y fussent allés si les guerres ne leur fussent si très fortes veues sur les mains. Et se nous mettons bonne action, la paix en l'église, et nous en ordonnance de paix ou de longues trêves entre nos adversaires les Anglois et nous, volontiers entendrions à faire ce voyage. » La paix ne put jamais se faire : et la croisade n'eut pas lieu. Il en fut souvent question à la cour de France, notamment encore en 1397 et en 1399; mais on se borna à des secours d'argent. Deschamps semble dire que Jérusalem est en captivité depuis 50 ans. Ce royaume n'existait plus dès 1226. A cette époque déjà, le dernier roy, Jean de Brienne, abandonnait tous ses droits à sa fille Yolande, femme de l'empereur Frédéric II. Ptolemaïs, le dernier rempart des chrétiens, en Orient, avait succombé en 1270. — Le Bruth : le breton, l'anglais. — L'auteur reproduit une prédiction faite à la naissance de Charles VI. Charles V avait consulté les astrologues à cette occasion, et de sombres prédictions lui annoncèrent les malheurs du règne suivant.

(88) Cette ballade fut faite dans les mêmes circonstances que la précédente; son but est le même. L'auteur engage tous les princes chrétiens à se réconcilier et à faire la guerre aux enfants de Mahomet. — Le roy des Frans : Charles VI. — Le roy d'Espagne : il s'agit ici de Jean 1^{er} roi de Castille et de Léon, fils de Pierre le cruel, mort le 24 août 1390. — Henry III, alors âgé de 11 ans, lui succéda et mourut en 1406. Alphonse XI, père de Pierre le cruel,

avait pris la croix en 1336 : il battit les Maures à Tariffa et mourut en 1350. — Cil d'Aragon : Pierre VI, roi d'Aragon, avait pris la croix en 1336, mourut en 1387. Son fils Jean lui succéda. — Roi d'Angleterre : Richard II. — Le prestre Jehan : on nommait alors ainsi un des souverains d'Asie ou d'Abyssinie qu'on croyait chrétien et même prêtre. Pendant tout le moyen âge, son existence était tenue pour certaine. Elle est aujourd'hui à l'état de problème. Froissard le nomme aussi : liv. 3, ch. 23. — Genevois : ils avaient fait leur fortune lors des croisades des 12 et 13^e siècles. Ils étaient toujours prêts à recommencer leur rôle de conducteurs : d'ailleurs, ils possédaient alors une partie de l'île de Chypre et se trouvaient en guerre continuelle avec les états Barbaresques. — Veniciens : enrichis aussi par les premières croisades, ils avaient conservé quelques-unes de leurs conquêtes : mais chaque jour ils en perdaient une partie. Les guerres qu'ils avaient soutenues contre les Genoïses les avaient affaiblis et ils avaient été forcés de suspendre les services qu'ils donnaient de temps à autre à l'empereur de Constantinople. — Chypre : Pierre de Lusignan, 1^{er} du nom, roi de Chypre, s'était croisé en 1365 : il tint sa promesse, et en 1366, il débarqua en Egypte et s'empara d'Alexandrie. Il fut obligé d'abandonner sa conquête et revint dans son île, où il fut assassiné en 1370. Son fils Pierrino mourut en 1382 et eut pour successeur, en 1382, Jacques II de Lusignan, son oncle paternel. — Roddes : Philibert de Naillac, chevalier français, avait été élu grand maître de l'ordre de Saint Jérusalem en 1385. Il ne cessa de combattre contre les turcs, échappa au désastre de Nicopolis et mourut en 1420. — Le roy de Portugal : Il s'agit du roi Jean 1^{er}, fils naturel de Pierre 1^{er}. Il hérita du trône en 1383, fit toute sa vie la guerre aux Maures, s'empara de Ceuta et mourut en 1433. — Le roi de Navarre : Charles III, roi en 1386, mort en 1425, prince juste et sage. — Le pape : il y avait alors deux papes. Il s'agit de Clément VII, reconnu par la France, élu en 1578, mort en 1594. Urbain VI, pape romain, mort en 1389, avait eu pour successeur Boniface IX. — L'empereur : Wenceslas, empereur depuis 1379, dégradé une première fois en 1394, mort en 1410.

(89) Jean Galéas Visconti avait acheté, moyennant 600,000, la main d'Isabelle de France, fille du roi Jean : elle avait apporté en dot le comté de Vertus en Champagne, et mourut en 1372. Sa fille unique, Valentine de Milan, fut fiancée en 1386 et mariée en 1389 à Louis de France alors duc de Touraine ; à son tour elle reçut en dot le comté de Vertus. En 1390, le duc et sa jeune femme vinrent à Dijon faire visite au duc de Bourgogne : de là ils partirent tous trois pour la Lombardie. Galéas habitait ordinairement le château de Pavie ; c'est là qu'il attendit les trois nobles voyageurs. La réception.

qu'il leur fit fut splendide; de magnifiques cadeaux furent échangés. Charles VI avait donné 3,000 livres à son oncle et à son frère pour qu'ils pussent voyager avec dignité. Froissard ne parle pas de ce voyage. D. Plancher en fait mention dans son histoire de Bourgogne. — Galéas ne mérite nullement les éloges que lui donne l'auteur : c'était un prince impie, cruel, et débauché. Deschamps fut sans doute du voyage; il eut sa part du bon accueil fait à son maître : c'était le moins qu'il fût poli.

(90) Jean de Montaigu, dont nous parlerons note 127, épousa en 1388 Jacqueline de la Grange, fille d'Etienne de la Grange, président au parlement. D : Anselme ne nous dit ni la date de la naissance, ni celle de la mort de la jeune fille dont il s'agit. D'après les derniers vers de la ballade on peut supposer que cet enfant fut le premier de Montaigu, et qu'il mourut au berceau, c'est-à-dire vers 1390; il eut trois autres filles : — Isabelle qui épousa d'abord Jean VI comte de Roucy et plus tard Pierre de Bourbon-Preaux, et mourut en 1429. — Jacqueline femme en premières noces de Jean de Craon et en deuxièmes de Jean Malet, seigneur de Gravelle, morte en 1436, et Jeanne qui épousa Jacques de Bourbon-Thury, morte en 1420. Montaigu n'eut qu'un fils nommé Charles, tué à Azincourt. — Nous reviendrons dans la note 127, sur le sens du premier vers de l'envoi, et par suite sur les faits qui peuvent expliquer la cruelle ironie de Deschamps. — Deschamps nomme ici quelques-uns des jeunes seigneurs amis de ce favori et comme lui compagnons de plaisir de Charles VI et de son frère. — Robinet le tirant : Robert de Boulogne dit le Tyran, premier écuyer tranchant du roi mort en 1415. — Regnault d'Angennes : chevalier, conseiller du roi, gardien du Louvre en 1405, attaché à la maison du roi en 1389. — Sampy : v. t. 2, n. 18. — Jehan d'Estouteville : Jehan II grand Bouteillier de France, prisonnier à Azincourt, mort en 1436 : un Jehan d'Estouteville successeur de Croisy, écuyer du Corps du roi, mourut en 1416. — De Nantouillet : Ogier ou Leger de Nantouillet, fils de Regnaud de Nantouillet, Chambellan du duc de Berry, figura au tournoi de 1389 à Paris, et en 1393 dans la mascarade de sauvages où Charles VI manqua périr : il se sauva en se précipitant dans une cuve pleine d'eau. — L'anguillette : je ne sais qui portoit ce surnom, peut-être faut-il lire l'anguillette de Nantouillet. — Huguenin : Huguenin de Guisay, écuyer du roi : c'est lui qui inventa la mascarade des sauvages. Il en fut victime et mourut trois jours après dans des douleurs atroces. Personne ne le plaignit; c'était un homme dur et débauché.

(91) Cette ballade est un pamphlet politique, écrit par ordre du

duc d'Orléans et de sa femme Valentine de Milan. En 1391, Jean d'Armagnac voulait passer les Alpes pour aller soutenir sa sœur Béatrice et Charles Visconti son mari, contre Jean Galéas Visconti qui détenait leur patrimoine. Les ducs de Berry et de Bourgogne consentirent à cette guerre pour nettoyer le royaume des routiers qui l'infestaient. Valentine, après s'être opposée à cette expédition, en prévint son père qui prit ses mesures. Jean d'Armagnac partit au printemps et entra en Lombardie au mois de juillet 1391, après avoir franchi le pas de Montcenis. Il alla mettre le siège devant Alexandrie. Un jour d'escarmouche il but de l'eau fraîche, et fut à l'instant frappé de mort : ses troupes furent mises en déroute et massacrées. V : Sismondi republ. Italien : T. VII. 1384-1385. — Froissar. liv. IV. chap. XX. — Pendant cette guerre le duc de Milan se tint au château de Pavie. — Charles VI chassait habituellement dans les environs de Beauvais et de Senlis. Grail est là pour Creil. Charles V avait bâti dans l'île qui porte ce nom, un château dont la position était riante. Isabeau de Bavière s'y retira, quand Charles VI fit le siège de Dam. Et lorsque en 1393, ce malheureux prince fut atteint de folie, ce fut à Creil qu'on le conduisit. — St-Louis avait donné ce domaine à son fils Robert de France, Seigneur de Bourbon, comte de Clermont (Oise). Béatrix de Bourbon sa petite fille, femme de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, vendit Creil à la Couronne.

(92) Cette satire contre la Hongrie et la Lombardie, doit avoir, aussi son côté historique. Le roi Louis de Hongrie, dit le Grand, laissa le trône à sa fille Marie; il fut question (1385-1386) de la marier avec le jeune frère du roi de France. Jean de la Personne, vicomte d'Acy officier du prince, fut envoyé pour l'épouser en son nom. Louis était déjà en marche pour aller prendre possession de son royaume, quand il apprit que Sigismond de Luxembourg venait d'épouser Marie de Hongrie : Deschamps fut peut-être du voyage. Alors on pensa à unir le prince français avec Valentine de Milan, et on fit remarquer au prince que la Lombardie était un pays plus riche, plus civilisé que la Hongrie. V. Fr. liv. II, ch. 232, 233. Deschamps avait habité ce pays pendant qu'il était au service d'Isabelle de France, femme de Jean Galéas; il en a fait l'éloge dans une autre ballade; cette fois il la compare à la Hongrie. Si je ne me trompe il agit encore ici par ordre de Valentine qui voulait empêcher la chevalerie française de se précipiter sur le Milanais à la suite du comte d'Armagnac : V. la note 91. — Au surplus, lorsqu'en 1382 le duc d'Anjou passa les Alpes pour aller conquérir le royaume de Naples, il eut à surmonter de grandes difficultés, le froid, les maladies, l'assassinat lui enlevèrent beaucoup de monde. A cette occasion on fit beaucoup de chansons pour et contre son entreprise : V. Juvenal des Ursins, hist. de Charles VI.

(93) Dans cette ballade, le poète ne plaisante pas seulement sur le mot ascension : il fait allusion à un fait historique peu important, il est vrai, mais qui a sa date. Après le traité conclu à Amiens en 1391, entre la France et l'Angleterre, le Roi tomba malade dans cette ville d'une violente fièvre chaude. Quand il fut en convalescence, il alla d'abord chasser à Beauvais et à Gisors, puis il rentra à Paris à la fête de l'ascension. V. Frois. liv. 4. ch. 27. La reine et la duchesse de Touraine l'y attendaient : Sans doute, on célébra par des fêtes sa guérison et son arrivée. — Dans une autre ballade, Deschamps fait allusion à une fête donnée après l'ascension. V. Crap. p. 109. Peut-être veut-il parler d'une de ces fêtes données à St-Denis, dont le moine chroniqueur de cette Abbaye flétrit énergiquement les scandales.

(94) Deschamps traite cette question dans le miroir du mariage et dans plusieurs ballades qui n'ont rien d'historique. Celle-ci contient quelques noms qui méritent un souvenir : nous n'avons pu trouver de quelle dame était amoureux le sire de Clifort : il y eut dans l'armée anglaise plusieurs chevaliers de ce nom. Nicolas de Clifort tua en 1381, en combat singulier, Nicolas Bourcinel, écuyer français, près de Chastel-Jocelyn. Frois. l. 2, ch. 83. — Froissard, liv. 1, ch. 299, cite en 1369 un Edouard de Clifort. Je pense qu'il s'agit ici de Louis de Clifort, brave et galant chevalier anglais. En 1383 il avait repoussé les Français lors de leur descente en Écosse : il prit part en 1386 à la guerre des Portugais contre la Castille. En 1388 il fit une invasion en Normandie, et comparut en 1390 au célèbre tournoi de Saint Enghelbert. Il vint à Paris l'année suivante pour traiter de la paix et en 1394 pour demander en mariage au nom de Richard II, Isabelle de France, âgée de 8 ans. V. Frois. liv. 4, ch. 12, 18, 48. Monstretet cite un sire de Clifford qui servit le parti d'Orléans jusqu'en 1411. A cette époque il se retira parce que le roi d'Angleterre s'allia au duc de Bourgogne. — Sénéchal d'Eu : messire le Petit, dit Petiot, Sénéchal d'Eu, fait prisonnier à Cherbourg en 1379, prit part à la guerre d'Afrique en 1390 et fut tué à Azincourt en 1415. — Le Touranois : Louis de France duc de Touraine, avait épousé en 1389 Valentine de Milan : il fut fait duc d'Orléans le 4 juin 1392. Ces deux dates indiquent que cette ballade fut faite quand Louis de Clifort vint en France en 1390 ou en 1391. — Le Breth : Charles d'Albret, connétable de France en 1402, tué à Azincourt en 1415, se maria seulement en 1400 à Marie de Sully, veuve de Guy de la Trémoille. — Le comte d'Eu : Philippe d'Artois comte d'Eu épousa en 1392 Marie de France, fille du duc de Berry. — Harrecourt : Jean VII d'Harcourt avait épousé en 1389 Marie d'Alençon, fille de Pierre II, comte d'Alençon. Elle avait de

13 à 14 ans. — Jean de Trie : nous en avons déjà parlé : il avait épousé Catherine de la Trémoille : quand il mourut en 1400, il demanda à être inhumé à Sainte-Catherine du Val à Paris, près de sa femme.

(95) Geoffroy Chaucier ou Chaucer naquit vers 1338. Poète, homme de cour et négociateur, fut mêlé à tous les événements qui se passèrent dans la seconde moitié du 14^e siècle. En 1358 il suivait Edouard III quand il assiégea Reims ; en 1376 il figurait parmi les diplomates qui conclurent le traité de Montreuil. Il mourut le 18 novembre 1400. La biographie, placée en tête de l'édition in-folio de ses œuvres, nous le montre en rapport avec Louis de Clifffort : v. note 94. C'est probablement lorsque celui-ci vint à Paris en 1391 que Deschamps lui confia la ballade qu'il écrivait à Geoffroy Chaucier. Il fait allusion à quelques-unes de ses productions, et pour parler plus exactement, à quelques-unes de ses traductions. Il emprunta à Ovide les histoires de Philomèle, de Médée, de Thésée et d'Ariane, à Virgile la légende de Didon et d'Enée, à Alain Chartier son livre de la belle dame sans merci. Il traduisit le traité de Boece en prose, fit un traité d'astronomie. Il imita le roman de la Rose, et quelques-unes des poésies de Guillaume de Machault. Peut-être fit-il des emprunts à son dit du Vergier, et au traité politique, publié par Raoul de Presles en 1374 sous le titre de Songe du Vergier ; comme auteur original, il composa les contes de Cantorbéry, récits comiques et licencieux qui réjouirent longtemps la vieille Angleterre. — Angela : le roman de Brut donne une autre étymologie au nom d'Angleterre : le poète raconte que les Bretons, sous la conduite de Vortigern, repoussèrent d'abord les Saxons et les bloquèrent dans l'île de Thanet (Kent) :

Là furent Saison en anglé ;
Par ce furent Englois clamés
Issi les Bretons les clamèrent,
Quant en Tanet les enanglèrent.

Peut-être Angela n'est elle que la belle Roswana, nièce des chefs Saxons, qui séduisit Vortigern. — Ceux de Bruth : nous avons déjà expliqué cette locution dans une note précédente.

(96) Nous avons parlé dans la biographie de Deschamps du grand nombre de ses maîtres. — Valoys : Louis de France ne fut duc de Touraine qu'en 1386, et duc d'Orléans qu'en 1392 ; nous aurions placé cette ballade avant 1386, sans le troisième vers du deuxième couplet. — Navarre : Charles III, roi de Navarre en 1386, dont nous avons déjà trouvé le nom, ou son frère Philippe de Navarre, comte de Mortaing, né en 1366, mort en 1412. — Nevers : Jean sans Peur alors comte de Nevers. — Philippe le Barrois : Philippe de Bar,

fit la campagne d'Afrique et fut tué à Nicopolis : il était fils de Robert, premier duc de Bar, et de Marie de France sœur de Charles V. — Charles : nous pensons qu'il s'agit de Charles Dauphin, duc de Guyenne, né au palais de Saint Paul le 6 février 1392, mort en 1400. Sans doute au moment de la naissance, Deschamps fut attaché à sa maison. Le prénom de Charles fut porté à cette époque par trois autres princes, Charles de Bar, mort jeune, Charles d'Anjou fils de Louis duc d'Anjou, fait chevalier en 1389 et mort en 1404, et Charles de Berry fils de Jean duc de Berry : ce dernier était mort avant 1383. Deschamps eut ajouté au nom de Charles un nom de famille ou de fief, s'il ne se fût pas agi du Dauphin. — Nous n'avons pu trouver à quel titre il servit Philippe le Hardy et Jean sans Peur.

(97) Dans ce rondeau, Deschamps imite les poésies énigmatiques de G. de Machault son maître : pour trouver le nom de son seigneur il faut prendre la première et la dernière syllabes du second vers, les rapprocher et on en formera Coucy. Enguerrand VII donnait sans doute une pension à l'auteur à un titre quelconque. Le nom du serviteur est caché dans le neuvième vers qui commence par *à ce esut*, de ces trois mots on compose le nom d'Eustace ou Eustache. Pour régulariser ce rondeau, il faudrait répéter à la fin les premiers vers.

(98) Jean de Monfort, vic du nom, duc de Bretagne, rétabli dans son duché en 1365, n'oublia jamais qu'il le devait aux anglais et fut toute sa vie l'ennemi de la France. Il épousa 1° Marie d'Angleterre, fille d'Edouard III, morte en 1362, 2° Jeanne Holland, fille de Thomas Holland comte de Kent, morte en 1386, 3° Jeanne de Navarre, fille de Charles le Mauvais. Il amena les anglais en France notamment en 1378, 1379, 1380. Cité le 4 décembre 1378 devant le parlement, Charles V lui pardonna le 22 mai 1380. En 1387 il arrêta Clisson au moment où il allait conduire une expédition en Angleterre, et se fit donner pour le remettre en liberté une somme énorme et trois châteaux. En 1392, il donna asile à Pierre de Craon, assassin de Clisson : cependant l'année précédente il avait renouvelé un traité de paix avec Charles VI. Le roi fatigué des trahisons de son vassal, voulut marcher contre lui. Sa tête, affaiblie par les plaisirs et la fièvre cérébrale qu'il avait eue à Amiens, ne put résister à un accès de frayeur et se déranger complètement. V. Froissart, liv. 4. ch. 29. Cette guerre avait été entreprise malgré les oncles du roi ; ils se hâtèrent de déclarer qu'elle n'aurait pas lieu. La ballade de Deschamps dut paraître au moment où l'expédition fut décidée.

(99) L'esprit de cette ballade se retrouve dans un grand nombre d'autres poésies de notre auteur. En mainte occasion il blâma l'éducation frivole qu'on donnait alors aux princes et aux nobles ; il voyait avec peine Charles VI et son frère s'abandonner à tous les excès que leur position ne rendait que trop faciles. La terrible maladie qui tomba sur le roi finit par donner raison à la sagesse de son vieux serviteur. Le peuple accusa Valentine de Milan d'avoir rendu le malheureux prince victime de ses sortilèges. Froissard (l. iv, c. 50) semble presque admettre cette absurde imputation. Le moine de Saint-Denys n'hésite pas à attribuer la maladie du monarque à ses débauches et aux fatigues qui en étaient la suite ; à Avignon on pensait comme cet impartial historien : V. Frois. liv. iv, ch. 30 ; Froissard lui-même (liv. iv, ch. 58) reconnaît que les gens sages n'avaient pas d'autre opinion. Nicolas de Clamanges (*Traité de Lapsu et reparatione justitie*), tonne aussi contre les mœurs déréglées des princes. — Le duc d'Orléans, plus heureux que son frère, n'avait pas une meilleure conduite : ce terrible exemple ne lui servit pas de leçon. Ses mœurs furent un sujet de scandale perpétuel ; les étrangers le raillaient de ses désordres et de ses galanteries sans nombre ; elle provoquèrent à la fin la colère de Jean-sans-Peur, qui le fit assassiner. — *Claux* : Clovis est cité par Deschamps comme ayant quitté le paganisme et son culte des passions brutales, pour la religion chrétienne et ses dogmes moraux et spirituels.

(100) Cette ballade a deux sens distincts : et tous deux sont satyriques. Deschamps eut toujours à se louer des bontés de Charles V : c'est lui qu'il nomme le Poirier. Charles VI (le jeune pommier) lui promit beaucoup et lui donna peu. — Ce prince, au début de son règne semblait annoncer un grand roy : « car le roy était jeune et à venir, et en volonté de travailler : et bien l'avait montré en Flandres et ailleurs, comment de bonne volonté il allait au-devant de ses besongnes. » Fr. liv. 3, ch. 403. Lors de son avènement, on se rappelait avec plaisir que dans son enfance, Charles V lui ayant donné à choisir entre une couronne et un casque, le jeune prince s'était emparé du casque : chron. de St-D. ch. 3. — Charles V n'avait pas été ébloui par quelques qualités brillantes du Dauphin : il avait deviné son penchant au plaisir et à la mobilité de son caractère. L'avenir lui donna raison. Les débauches tuèrent la santé de Charles et altérèrent son intelligence. Le premier accès de folie qu'il ressentit en 1392 fut la suite de l'affaiblissement de ses forces physiques et morales. — Le refrain de cette ballade rappelle encore la réponse que fit le duc de Bourgogne à Clisson qui se plaignait d'avoir été arrêté perfidement par le duc de Bretagne : on beaux semblans sont les déceptions, lui dit le prince, 1387. Frois. liv. 3, ch. 66.

(101) Eustache Deschamps plaisante ici sur son office d'huissier d'armes : attaché par ses fonctions à l'entrée des appartements du roi, il voit passer devant lui les solliciteurs, et les ambitieux : il peut fermer la porte à des gens qui lui font la sourde oreille, quand il va demander ce qui lui est dû ; lui qui fait entrer tout le monde, il ne peut parvenir jusqu'à ceux qui pourraient lui faire accorder justice : il n'obtient du roi que des écailles de noix. — Bailler signifiait ouvrir la bouche par désir, par cupidité. Nicolas de Clamanges dans son *Tratté de lapsu et réparations justitias*, dit ch. 20 : Arcere debet rex aulicos inhiantes. Eustache ne veut-il pas dire qu'il fait des signes de croix pour repousser les courtisans avides ?

(102, 103) Au retour de Bretagne en 1392, les ducs de Bourgogne et de Berry profitèrent de la maladie du roi pour s'emparer du pouvoir, et bannir tous leurs ennemis ; Lemercier, Lebesgue de Vilaines, Le sire de la Rivière, ministres de Charles VI, furent arrêtés ; Clisson fut dépouillé de l'épée de connétable ; tous les favoris des princes furent chassés et dépouillés de leurs places et pensions. Depuis ce moment les revirements de fortune devinrent à la cour de France chose ordinaire ; le sceptre changeait de main à chaque moment ; le roi, la reine, le duc d'Orléans, MM. de Bourgogne et de Berry, régnaient tour-à-tour ; et à chaque mutation de gouvernement les uns montaient, les autres tombaient. Deschamps dans ces deux ballades songe aux disgrâces qui frappèrent également les intriguants et les bons serviteurs de l'État.

(104). Cette ballade est encore une satire contre la mauvaise administration du royaume, sous Charles VI. Je ne pense pas que le poète ait voulu faire allusion à la démence de ce prince. Il ne pouvait pas être responsable des fautes commises par ses oncles et son frère. On remarquera d'ailleurs que, dans l'envoi, l'auteur écrit le mot prince au pluriel. Ce n'est donc pas au roi qu'il s'adresse cette fois : volonté signifie ici caprice, arbitraire. Le temps représente alors les circonstances du moment, les hommes du jour. — Peut-être l'auteur fait-il encore allusion à cette course engagée en 1389, entre le roi et le duc d'Orléans, dans laquelle celui-ci fut vainqueur. (V. note 84).

(105-106) Nous ne savons à quelle époque précise le roi fit dans les domaines du sire de Coucy le voyage dont il est question dans ces deux ballades. Avant sa maladie, il chassait habituellement aux environs de Beauvais, de Gisors et de Senlis, surtout après la fièvre chaude dont il tomba malade à Amiens, en 1391. V. Frois. liv. 4,

ch. 27. Dans les voyages qu'il fit en Flandre et en Allemagne, il put encore visiter ce curieux pays. Après sa maladie, en 1392, il fut conduit à Creil : dans sa convalescence, il faisait de longues promenades. C'est peut-être dans cette circonstance, qu'Enguerrand VI eut occasion de le recevoir. — Charles VI aimait les voyages. Le sire de la Rivière et Lemercier sire de Novion, en revenant, en 1389, du Languedoc, où ils avaient vu la misère du pays, sous l'administration du duc de Berry, lui conseillaient de voyager, « car, disaient-ils, un roi en sa jeunesse, doit visiter ses terres et connoître ses gens, et savoir et apprendre comment ils étoient gouvernés. Et ce lui feroient grandement honneur et profit ; et l'en aimeroient trop mieux ses sujets. Le roy s'y inclinoit assez, car il travelloit volontiers et voit nouvelles choses : » Frois. L. 4. Ch. 4. — Le roi n'aimait pas moins la chasse. On en trouve maintes preuves dans Froissard, liv. 3, chap. 3. Liv. 4, ch. 27. Après sa maladie, ce plaisir devint plus vif chez lui. Par ordonnance de septembre 1393, du 29 juin 1399, il révoqua tous les permis de chasser aux bêtes fauves, dans les forêts royales, concédés par lui et ses prédécesseurs : les princes du sang ne furent pas même exceptés. En décembre 1397, il se déclara propriétaire de tous les nids d'oiseaux nobles qu'on trouverait dans le Dauphiné. — Les domaines du sire de Coucy, riches de châteaux et de positions pittoresques, couvertes de forêts et d'étangs, remplis de gibier, devaient avoir pour le royal malade un grand attrait. Peut-être les visita-t-il plusieurs fois. — Vermandois : cette province avait été réunie à la couronne dès 1215, par Philippe Auguste. Elle formait un baillage, dont le siège, placé à Laon, se rattacha successivement toutes les villes, bourgades et terres que la monarchie enlevait à la féodalité dans ces contrées. — Coucy : ce domaine appartient d'abord à Saint-Remy : ses successeurs, au siège de Reims, héritèrent de ses droits, et vers 920, Hervé, l'un d'eux, bâtit le premier château qui protégea le pays. Dans le siècle suivant, ce castel féodal était possédé par des seigneurs guerriers ; et Enguerrand, 1^{er} du nom, prenait en 1086, le titre de sire de Coucy. Le château et la tour de Coucyois dont parle Deschamps, et dont on admire encore les ruines gigantesques, furent élevés par Enguerrand III, à la fin du XII^e siècle ; sa fille Alix épousa Arnoul III comte de Guynes et lui porta le domaine de Coucy, qui dès-lors changea de maîtres. Enguerrand VII, dernier héritier mâle de la branche aînée de cette nouvelle maison, n'eut que des filles qui se partagèrent sa succession, l'une d'elles Marie vendit sa part à Louis duc d'Orléans, et ses terres furent réunies à la couronne quand Louis XII monta sur le trône. L'autre portion appartient successivement aux familles de Bar, de Luxembourg, et de Bourbon ; et c'est Henry IV qui augmenta le domaine royal. 38 villes ou communes

étaient soumises à la coutume de Coucy ; Coucy à la merveille était le cri de guerre des châtelains de cette terre ; il fut conservé par les seigneurs de Vervins issus de la maison de Coucy : manuscrit de Jean le Bouvier, héraut d'armes de Berry sous Charles VII. Mais Enguerrand VII lui avait préféré celui de : Notre Dame au seigneur de Coucy. V. Frois. liv. IV, ch. 50. — Saint-Aubin : ce château situé entre Noyon et Coucy avait été bâti par Enguerrand III, sire de Coucy, dans le XIII^e siècle : auprès se trouve sur la carte de Cassini une localité nommée Beauvoir. — Foulembrey : Follembrey, aujourd'hui manufacture, fut aussi fondé dans le XIII^e siècle par Enguerrand III : il y joignit un parc et des jardins. — Saint-Gobain : Saint-Gobain, château devenu aussi manufacture, fut aussi construit à la même époque ; brûlé par les anglais en 1340, il avait été restauré avec soin, et c'est là que demeurait habituellement Isabelle de Lorraine deuxième femme d'Enguerrand VII ; c'est le châtelain de Saint-Gobain qu'elle envoya en 1397 chercher les restes de son brave et malheureux époux. — Saint-Lambert : château bâti aux bords de l'Oise, célèbre par la beauté de ses étangs et de ses viviers. — Le Chastellain : peut-être faut-il lire ici le Chastellier ; parmi les domaines importants du sire du Coucy se trouvait un château de ce nom. — La Fère : château important dont les ruines sont encore debout ; A. de Roucy l'avait donné en 1080, à son mari Enguerrand I^{er}, sire de Coucy ; ce domaine était un fief mouvant des évêques de Laon. En 1185, ils cédèrent leurs droits au roi, et dès-lors, les sires de Coucy furent ses vassaux directs. Louis duc d'Orléans, acheta aussi cette terre qui fut érigée en comté, en 1413. — Acy : ce château passait aussi pour avoir été fondé par Enguerrand III. — Gerçies : château sis près de Marle, dans lequel mourut Enguerrand III. Les rois des premières races y avaient résidé. — Novion : ce domaine a aussi porté le nom de Novion, Noviant, Novion le pont. Il appartenait alors à Jehan Lemercier, maître d'hôtel, conseiller, ami et ministre de Charles VI. Il mourut vers 1396. Quand le roi tomba en démence, Lemercier fut mis à la bastille : ses biens confisqués furent partagés entre les nouveaux favoris : le sire de Coucy eut la terre de Novion. En 1393, Lemercier obtint sa liberté et la restitution de ses domaines. Mais on lui défendit de venir à Paris et même de franchir l'Oise. Charles VI, qui l'aimait, alla le voir, soit avant, soit après son exil. V. note 137.

(107) Cette ballade est composée en l'honneur de Marie de France, fille du roi Jean, née en 1344, mariée en 1364 à Robert de Bar et morte en 1404. Fille et petite-fille de rois, elle descendait des empereurs d'Allemagne par sa mère Bonne de Luxembourg, fille de Jean, duc de Luxembourg et roi de Bohême, dont le père

Henry mourut en 1313, ceint de la couronne impériale. La seigneurie de Bar fut érigée en duché à cause de cette union. Le 1^{er} duc de Bar mourut en 1400 : il portait d'azur semé de croix d'or recroiselées au pied fiché ; le tout chargé de deux bars d'or (poisson) adossés. C'est à ces armoiries que Deschamps fait allusion dans le 3^e vers du 2^e couplet. Il consacre une autre ballade à chanter les enfants de Marie de France et de Robert de Bar. — Yolant : Yolande épousa Jean 1^{er}, roi d'Arragon. Après la mort de son frère Edouard III, tué à Azincourt, elle disputa le duché à son autre frère Louis II, qui était cardinal. Elle perdit son procès : mais en 1419 Louis II céda ses droits à René d'Anjou, fils de Louis II duc d'Anjou et d'Yolande d'Arragon, fille d'Yolande de Bar. — Henris : Henry de Bar fut fait prisonnier à Nicopolis. Son fils Robert de Bar, grand échanson de France, périt à Azincourt. Il épousa Marie de Coucy, fille d'Enguerrand VII et de sa première femme, d'Isabelle d'Angleterre, fille d'Edouard III. Elle descendait des empereurs d'Allemagne par son aïeule Catherine d'Autriche, mère d'Enguerrand VII. — Philippe de Bar épousa en 1384 Yolande d'Enghien, fille de Louis comte d'Enghien ; elle apporta en dot les terres de Brienne et d'Enghien. Philippe périt à Nicopolis. — Charles de Bar : Deschamps le nomme ici à tort en troisième ligne : il était le cinquième fils de Robert, Seigneur de Nogent-le-Rotrou en 1399, il mourut sans postérité. — Marie : elle épousa en 1384 Guillaume de Flandres, comte de Namur. — Bonne : elle accompagnait en 1382 Isabeau de Bavière à son entrée à Paris. Elle épousa en 1393 Vallerand de Luxembourg, connétable et grand Bouteiller de France. Deschamps ne fait pas mention de son alliance ni dans l'une ni dans l'autre ballade. Elle n'était donc pas encore mariée. Cette pièce de vers fut donc faite vers 1392. — Jehanne épousa Théodore Paléologue, marquis de Montferrat : André Duchesne a mis en doute l'existence de cette princesse : en voici une preuve de plus. — Odouard : Edouard III, 4^e fils de Robert, duc de Bar après ses frères, tué à Azincourt, sans avoir été marié. — Yoland : je ne sais pourquoi Deschamps reproduit ce nom. Peut-être nomme-t-il Yolande d'Arragon fille d'Yolande de Bar. — Loys : cinquième fils de Marie, duc de Bar après ses frères, céda ses droits à René d'Anjou, petit fils de sa sœur Yolande. — Marie de France et Robert de Bar eurent un sixième fils nommé Jean. Il était seigneur de Montmirail et fut aussi tué à Azincourt, avec son frère Edouard et son neveu Robert.

(108) Cette ballade nous paraît avoir été faite vers 1392, lorsque les ducs de Berry et de Bourgogne renversèrent leurs ennemis, confiscèrent leurs biens et les partagèrent entre leurs créatures. — Le 3^e couplet fait sans doute allusion aux crimes trop souvent impunis

dans ce temps et notamment à l'assassinat de Clisson. Pierre de Craon, chassé de la cour pour ses indiscrétions, se fit l'instrument de vengeance du duc de Bretagne, revint à Paris furtivement, assassina le connétable et se sauva en Bretagne. Le duc de Bourgogne à peu près informé du complot n'en n'avait rien dit. Clisson ne fut que blessé : il fit son testament. On sut que sa fortune montait à 1,700,000 de valeur mobilière. La cupidité augmenta la haine des deux oncles du roi contre ce brave guerrier. Dès que Charles VI fut tombé en démente, on enleva à Clisson l'épée de connétable : on le poursuivit pour des crimes imaginaires et on le condamna à une amende de 100,000 marcs d'argent. V. Frois. liv. 4. Ch. 28, 29. On ne donna pas de suite au procès de Pierre de Craon, dont cependant le duc d'Orléans et ses favoris avaient partagé les biens. Il fut gracié en 1396, lors du mariage d'Isabelle de France et de Richard ? — Quant au refrain, voici peut-être ce qui en donna l'idée à Deschamps : après la retraite du roi et de son armée, Clisson fit la guerre pour son compte au duc de Bretagne. A la saint Jean d'été 1393, il surprit un parti de fourrageurs armés de faucilles qui coupaient les blés des paysans. Il leur fit de justes reproches en leur disant : Et comment êtes-vous tant osés de vous mettre sur les champs et de tollir et embler la garnison des laboureurs. Vous ne les avez pas semés et si les coupez avant qu'ils soient murs.... or tot prenez vos faucilles, et montez sur vos chevaux. Pour l'heure je ne vous ferai faire aucun mal. » — Peut-être Deschamps fait-il allusion à la générosité de Clisson. Son crédit, sa valeur, son mérite auraient pu sauver l'état.

(109, 110) Ces deux ballades sont relatives aux habitudes et aux modes de la jeune noblesse du temps. Deschamps en fit plusieurs autres du même genre et non moins curieuses. V. Crap. p. 17, 127 et 142. Si la coiffure des femmes était singulière, le chapperon des hommes avait d'autres inconvénients : on s'en servait pour se cacher la figure, et sous ce masque on se permettait des plaisanteries audacieuses et de coupables violences. Une ord. du 9 mars 1399 défendit de se coiffer du chapperon de manière à cacher le visage. Laissons parler un chroniqueur du temps qui attribue la perte de la bataille de Crecy, à la juste vengeance du ciel. Dieu, dit-il, voulut punir les nobles de leur orgueil et de l'indécence de leur toilette : « car les uns avoient robes si courtes qu'il ne leur venoient que aux nasches (fesses), et quand il se baïssoient pour servir un seigneur il monstroient leurs braies et ce qui estoit dedans à ceux qui estoient derrière eux. Et si estoient si estroites, qu'il leur fallait aide à eux vestir et aux despouiller : et sembloit que l'en les escorchait quant l'en les despoilloit. Et les autres avoient robes fronciées sur les reins

comme femmes, et si avoient leurs chaperons destrenchiés menue-
ment tout en tour. Et si avoient une chauce d'un drap et l'autre d'autre ; et si leur venoient leur cornettes et leur manches près de terre et sembloient mieux juggleurs que autres gens. »

(111, 112) Deschamps eut souvent occasion de traverser le comté de Brie comme Champenois et comme maître des eaux et forêts du duc d'Orléans comte de Vertus. Il paie ici sans doute le tribut à l'une de ces petites guerres que l'on se fait de province à province. Sans doute la Brie ne contenait pas de villes importantes comme la Champagne : mais ce ne n'était pas un pays désert ni stérile. Elle se divisait en trois parties : la haute Brie renfermait Meaux ; dans la basse Brie étaient Provins, Sezanne, Coulommiers et Montereau. La Brie pouilleuse comptait parmi ses communes celles de Rebais, Tresmes et Château-Thierry : Meaux était la capitale du comté. Robert II comte de Vermandois s'empara de la Champagne et mourut en 988. Hubert comte de Meaux son frère lui succéda et dès lors les deux comtés furent réunis : mais ils ne se confondirent pas. Cependant ils avaient la même coutume rédigée de 1224 à 1299. — Meaux : Deschamps met cette ville en Champagne : il se trompe. — Trois : Troye était capitale de la Champagne : les sièges présidiaux de Meaux, de Provins et de Château-Thierry datent seulement de 1552. — Vitry : la coutume de ce bailliage fut révisée en 1509, en même temps que celles de Chaumont et de Troyes. Reims quoique située en Champagne, dépendait du bailliage de Vermandois, dont le siège était à Laon. — Les vins de Brie n'avaient pas alors plus de réputation que du temps de Boileau. — Saint Julien était le patron des voyageurs qui cherchaient un azile. — Deschamps a fait une seconde ballade contre le climat de la Brie. — J'ay complété le premier vers de celle que je publie, en y ajoutant les mots *ce tiens*, nécessaires pour la rime.

(115) C'est à l'université d'Orléans que Deschamps fit ses études ; il y envoya son fils. Il s'amuse à mettre en vers une de ces épitres rédigées depuis des siècles, pour toucher le cœur et dénouer la bourse des pères de familles. Il a traité le même sujet en latin et voici son refrain :

Mandant salutem et nummos.

Peut-être joue-t-il sur le mot salut qui était aussi le nom d'une monnaie qui représentait la Salutation Angélique ; Henry VI fit forger en 1422 des salus d'or, qui valaient chacun 22. s. p. — L'université d'Orléans reçut ses privilèges en juillet 1512 ; ils furent confirmés en juin 1537 et mai 1546. Il n'y eut pas d'université à Reims avant le

xv^e siècle, et les champenois allaient à celle de Paris ou d'Orléans, les écoliers payaient environ 20 sols en arrivant pour leur bienvenue : S'ils étaient nobles ou pourvus d'un bénéfice, ils devaient le double. Ils donnaient ensuite pour suivre les cours 20 sols par ans, 50 sols quand ils passaient du baccalauréat à la licence; le jour où on les recevait docteurs ils devaient une robe au bedeau; on nommait ainsi les bas officiers de l'université; ils faisaient l'office de valets, d'hautier et de sergents.—Chaque écolier devait au chef des bedeaux par an 12 sols et 5 sols quand il passait bachelier, de plus 2 s. b. d. au bedeau de chaque professeur et autant au bedeau de sa nation; du moins c'est ainsi que les choses se passaient à l'université d'Angers fondée aussi au xiv^e siècle et dont nous avons les statuts sous les yeux.— L'université d'Orléans avait un bailli et un prévôt : une ordonnance du 23 mars 1374 déclarait les conservateurs et juges, tant des écoliers que des officiers; ils eurent dès-lors le droit de connaître de tous les procès personnels, même quand les moyens étaient réels. Leur tribunal était ecclésiastique, et comme tel ils prononçaient l'excommunication même en matière civile contre ceux qu'ils condamnaient. Charles V, par une ordonnance du 3 juillet 1371, autorisa les officiers de justice à contraindre par séquestre de biens, les débiteurs excommuniés pour ne pas remplir leurs obligations, mais seulement un an après le jugement. Plus tard, on comprit les inconvénients d'un tel pouvoir; et il fut défendu aux tribunaux ecclésiastiques de connaître des affaires civiles. — Le titre de cette ballade forme le premier vers du premier couplet. — Pour compléter le tableau de la vie des étudiants au xiv^e siècle, nous donnons ici quelques vers empruntés au Miroir du mariage :

S'ils sont à aprandre délivres,
De bon engin, de bonnes mours,
Tant y est plus grans ly amours.
VII ans les fault estre à gramaire,
Et à logique VI ans traire.
Puis les fault aler aux décrés,
Ains qu'ils soient magistrés,
Estudier VIII ou X ans.
Et s'ils veulent estre bien grans
Et docteur en théologie,
Moult leur fault poursuir clergie
Jusqu'à mylieu de leur éage.
S'ils n'ont prébende ou avantage,
Trop sont leur despens somptueux :
Ils leur fault robes d'escureux,
Housses, menteaulx fourrés de gris,

Et de menu vair (je te dis)
 Et de fin cendal pour esté,
 Livrée qui n'ont pas pou cousté,
 Vivres, maison, gens et estude.
 Et quant il est jusqu'à la bude
 D'avoir bien et estat mondain,
 Voi le la mort d'ici à demain.
 Ainsis a le père perdu
 Le sien son enfant, son escu.....
 Aultres, qui sont praticiens,
 Mectent leurs fils à Orléans,
 Pour aler aprendre les drois.
 Mais ce n'est pas deux ans ou trois,
 VII ans ou VIII illec demeurent,
 Et l'avoir leurs pères deveurent.
 Ribaulx deviennent et putiers,
 Les aucuns larrons et murrriers.
 Po estudient, bien se balent;
 Pour leurs fillettes se combatent.
 Tels y est drois et sains alex,
 Qui en revient tous affolez.
 Tels y a fait six ans demeure,
 Qui est tuez en petit d'eure.
 Et s'un enfant fait là son temps
 Sans mouvoir guerre ne contretemps,
 Ce que l'on voit pou advenir,
 Et maistrée est (au mieulx venir),
 Quant il en son país sera
 III ou IIII ans escouterà
 En parlement ou ès assises,
 Pour la pratique, pour les guises
 Sçavoir, aussi l'expérience
 Qui est maistrée de science,
 Avant qu'il ose un mot sonner.
 Par les usaiges gouverner
 Li convient, selon les país,
 Non pas selon le droit escrips.
 Or a cousté et couste encore,
 Et coustera jusques alors
 Qu'il sera constamier tenu.
 Et quant il sera là venu,
 Avoir pourra povre langaige.....

(114) Cette ballade fut faite, sans doute, vers 1394 quand l'université de Paris commença à jouer un rôle actif dans l'affaire du schisme : nous en parlerons ailleurs. — Le grant pont, aujourd'hui le pont au change, était alors ce que sont aujourd'hui les galeries du palais royal. Des boutiques de luxe garnissaient ses deux côtés. — Le grant palais : il s'agit du palais de la Cité. Il datait des rois de la première race. Ceux de la seconde y résidèrent ainsi que les douze premiers monarques de la troisième dynastie. Charles V y demeura encore quelquefois : il le quitta pour le palais de St-Pol. Charles VII l'abandonna tout entier au parlement.

(115) Deschamps fait ici l'éloge de ses compatriotes : peut-être les deux premiers couplets contiennent-ils des allusions difficiles à préciser aujourd'hui. Quand l'auteur dit que les champenois ne pueient souffrir dangier, c'est-à-dire, la tyrannie, on peut croire qu'il songe à la révolte des Maillotins qui éclata dans toute la Champagne contre la noblesse et le gouvernement arbitraire des oncles du Roi en 1381 et 1382. Les derniers vers et l'envoi sont une réponse à la prétention qu'affichaient les italiens d'être les seuls poètes du monde. Nicolas de Clamanges, dont nous allons parler, écrivit deux lettres en latin pour répondre à cette thèse qu'avait soutenue un certain Galliotus de Petra Mala, Cardinal. — Le Mangeur : Pierre Comestor, né à Troyes dans le XII^e siècle, dirigea l'école de théologie de Paris et fut auteur de : *Scolastica historia*. Cet ouvrage fut imprimé à Utrecht en 1473, à Strasbourg en 1483, et depuis à plusieurs reprises. — Sainte More : s'agit-il ici de Benoist de Sainte More, auteur de la chronique du duc de Normandie, d'un roman aussi en vers sur la chute de Troyes, etc. ? c'est une question que nous nous réservons de traiter avec plus de détails que nous ne pouvons en admettre ici. — Vitry : Philippe de Vitry, traducteur d'Ovide, musicien distingué, évêque de Meaux, mort sous Charles V. Nous destinons à sa vie et à ses œuvres un volume spécial. — Machault : Guillaume de Machault, poète et musicien, secrétaire de Jean de Luxembourg roi de Bohême, du roi de France Jean II, chanoine de Reims, mort en 1377. Nous venons de publier sa biographie et une partie de ses œuvres. — Clamanges : il s'agit de Nicolas de Clamanges ; il fut poète, mais poète latin : ses œuvres ne rentrent pas dans le cadre de notre édition. Nous lui donnerons ici quelques lignes : sa famille était déjà distinguée quand il entra dans le monde. Un Jehan de Clamanges fut anobli en 1369 ou 1371. Pierre de Clamanges était un médecin distingué de la ville de Châlons-sur-Marne ; il mourut victime de son zèle dans l'épidémie de 1400 ; Nicolas était son neveu. Il naquit dans le village de Clamanges près de Châlons-sur-Marne ; élevé à Paris au collège de Navarre, il eut pour

professeur le célèbre Jean Gerson. Benoit XIII l'appela à Avignon et en fit successivement son clerc et son chancelier. Il fut docteur en théologie de l'Université de Paris, chantre, puis archidiacre de l'église de Baieux, chanoine, trésorier et archidiacre de Langres : il refusa plusieurs bénéfices, mourut vers 1431 et fut inhumé dans la chapelle du collège de Navarre, sous la lampe suspendue devant le grand autel. On lui fit cette épitaphe :

Beiga fui, Catalaunus eram, Clemangius ortu;
Hic humus ossa tenet; spiritus astra petit.

Nicolas de Clamanges était grand orateur et savant homme de lettres, il maniait la langue latine avec facilité; son style a de l'énergie. Quand l'université de Paris tenta en 1393 et 1394 de mettre fin au schisme, ce fut Nicolas de Clamanges qu'elle chargea d'être son organe; c'est alors qu'il écrivit son célèbre traité : *De corrupto ecclesiæ statu*. Ce curieux mémoire sur les abus du temps a été souvent cité par les protestants, et ils n'ont pas toujours tenu compte des éloges que l'auteur donne au clergé régulier et fidèle observateur des dogmes chrétiens. Clément VII, qui jusqu'alors avait compté sur son plus fidèle appui, mourut de chagrin de voir l'opposition que lui faisait l'université. Benoit XIII, son successeur, crut y mettre fin en s'attachant Nicolas de Clamanges; il se trompa, et il n'y gagna qu'un secrétaire habile et considéré. Quand Charles VI déclara à Benoît XIII qu'il entendait se soustraire à sa suprématie, celui-ci lança contre le prince une bulle d'excommunication; on accusa Clamanges de l'avoir rédigée. Il s'en défendit dans des lettres qui se trouvent dans le recueil de ses œuvres. Il composa environ 15 traités de morale et de politique. Son *factum de lapsu et reparatione justitiæ*, écrit vers 1420, et dédié à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, est plein de sagesse et d'indépendance; il prêcha plusieurs fois aussi aux princes l'amour de la paix et l'horreur de la guerre civile. On possède un très grand nombre de lettres morales et historiques, adressées par lui en latin aux plus doctes et aux plus grands personnages du temps : le recueil en fut retrouvé à Utrecht, vers 1612. Parmi ses œuvres nous citerons encore l'oraison funèbre d'un professeur de droit-canon, né à Reims, qu'il nomme Jacques de Noviano; il vante son érudition. Clamanges était bon musicien; c'est son savoir artistique qui lui valut la place de chantre dans l'église de Bayeux. Ses œuvres furent publiées, mais d'une manière incomplète, à Paris en 1521, d'après des manuscrits conservés dans la bibliothèque de l'abbaye Saint-Victor; depuis il en a paru plusieurs éditions. La plus complète et la plus remarquable fut donnée en 1613 par J. M. Lydius, ministre protestant; elle fut imprimée par Louis Elzevier. On y trouve un glossaire très

curieux de tous les termes barbares latinisés, qui se trouvent dans le texte. Les manuscrits de Clamanges sont en grand nombre : Paris, Oxford, le Vatican, Troye en possédaient des exemplaires. Clamanges jouit dans son temps d'une grande réputation. Mais comme elle était basée sur des services politiques, elle s'éteignit quand les actes auxquels il avait pris part s'effacèrent de la mémoire des hommes.

(116) Je ne sais quel est le poète que Deschamps nomme duc de Poligieras. Il le prie de tenir ses écoles en deça du Languedoc et de ne pas oublier le Puits d'Amour. Ce poète méridional fut sans doute président d'une de ces galantes confréries. Peut-être fut-il professeur, et prince du Puits d'Amour. — Machault, Vitry : voyez la note 115. — Primas : encore un nom inconnu pour moi. Peut-être signifie-t-il primat, premier, prince. Un calligraphe nommé Primas vivait dans le *xiii^e* siècle. On lui doit une copie de la chronique de saint Denys. V. édition de cette chronique par M. P. Paris, 6^e vol. — Il est possible que cette ballade, au lieu d'être flatteuse, ne soit qu'une raillerie. Son style peut le faire présumer.

(117) Cette ballade nous révèle les tentations auxquelles succombaient les bibliophiles et les amateurs d'autographes au *xiv* siècle. Tous les auteurs contemporains se plaignent de faits analogues. Guillaume de Machault est obligé de séparer ses manuscrits en fragment pour satisfaire la curiosité des princes qui s'intéressent à ses œuvres nouvelles. Le duc d'Anjou pour d'autres motifs fait arrêter 56 cahiers des chroniques de Froissard: 1391. Voy. ed. C. A. Buchon. — Deschamps nous paraît, malgré ses réclamations, avoir été assez insouciant à l'endroit de ses œuvres. Il n'a pas pris soin, comme Machault, d'en réunir le recueil et d'en multiplier les copies. Le scribe à qui nous devons le seul exemplaire que l'on en connaisse, nous apprend qu'il a été obligé de consulter une foule de cahiers, de fragments et de papiers épars pour former son volume : il est à présumer que Deschamps ne gardait pas toujours minute des pièces légères, raillenses et parfois improvisées qu'il lançait dans la circulation : il les prêtait sous le manteau à des amis qui les passaient à d'autres. Sans doute les gens qu'elles intéressaient avaient soin de se les procurer, soit pour les garder, soit pour les anéantir. D'autres ballades, qui n'avaient qu'un mérite de circonstances, tombèrent dans l'oubli quand les faits qui les avaient inspirées cessèrent d'être matière à conversations.

(118) Dans cette ballade, Deschamps raconte les mystifications dont il est l'objet. Ses plaisanteries les provoquaient souvent. D'au-

tres fois, les gens qu'il avait raillés le faisaient payer à coups de bâton. — Loribault : J'ignore à qui appartient ce nom ou ce surnom. Gilles Mallet fut bibliothécaire de Charles V et de Charles VI : c'était un homme instruit. C'est à lui qu'on doit la réunion des 700 volumes qui formèrent le commencement de la bibliothèque royale. Flamel, le bibliothécaire du duc de Berry, était un calligraphe habile : je ne pense pas que Deschamps pense à aucun de ces deux hommes dignes de leur place et qui rendirent de vrais services aux gens de lettres.

(119) Cette épître nous donne de curieux détails sur la position des baillis : quelques mots empruntés à notre vieille législation la rendront plus claire et plus complète. Les baillis royaux représentaient le roi sur tous les territoires que la monarchie enlevait à la féodalité et rendaient la justice en son nom. Ils formaient l'avant-garde de la centralisation, et devaient lutter sans cesse contre les empiétements du clergé, de la noblesse et des communes, et chercher à rendre au pouvoir royal les droits qu'il avait perdus à la fin de la seconde race. Aussi les fonctions des baillis étaient-elles des plus importantes, au point de vue judiciaire et politique : la cour ne les confiait qu'à gens de cœur et de savoir. Elle exigeait, et avec raison, que les baillis résidassent et tinssent leurs assises en personne. Une ordonnance du 10 septembre 1331, confirma, à cet égard, les anciens réglemens, ordonna aux baillis de tenir leurs assises de deux en deux mois et leur défendit de s'absenter plus de six semaines. En 1363, une nouvelle ordonnance portait, art. 2 : il (les baillis) demourront spécialement durant les guerres continuellement en leurs baillies et sénéchaussées, sanz avoir lieutenant. Et pour leur besoingne faire hors de leurs bailliages ne pourront vaquer en l'an fors seulement par l'espace de un moys ou de cinq sepmaines en l'an au plus, non pas à une foiz, mais par partie. Et en ce cas auront un seul lieutenant. — Les baillis devaient se rendre au parlement de Brie, quand les causes de leur tribunal y venaient en appel. — Une autre ordonnance du 5 février 1388, exigeait aussi la résidence dans le lieu le plus notable du baillage. Le 28 octobre 1374, parut un règlement du même genre. Mais c'est surtout à celui du 28 mars 1395, que Deschamps fait allusion. Pour donner une sanction aux injonctions de résidence faites aux baillis et trop souvent méconnues, il était dit, art. v : « Que tous sénéchaux, baillifs et autres nos officiers facent continuele résidence sur leurs offices. Et se ils ne le font, nous y pourvoierons d'autres. Et que ils ne prennent, ne leur soient paiez aucuns gaiges par tant de temps qu'ils seront dehors de leurs ditz offices : et défendons à tous ceulx qui leur seront tenez, de paier les ditz gaiges, que autrement ne les paient, sur paine de recouvrer

sur eux ce qu'ils leur auroient payé contre nostre présente ordonnance : que de leurs gaiges ils soient tant seulement paieiz pour le terme qu'ils affermeront par leurs sermens avoir servi de leurs personnes, et que nos procureurs et receveurs tous deux ensemble commis èz dis pays le tesmoignent. » Notre biographie de Deschamps explique le surplus de ses plaintes. — Voici deux rondeaux publiés par l'auteur à l'occasion de la retenue de ses gages.

Est ce donc votre intention
De vouloir retrancher mes gaiges,
Vint livres de ma pension ?
Est ce donc votre intention ?
Laissez passer l'ascension :
Que honniz soit vostre visaige !
Est-ce donc votre intention
De vouloir retrancher mes gaiges ?

Volentiers me paye ma Dame ;
Et vous me payez trop enviz :
Mes gaiges me pesez a dragme :
Volentiers me paye ma Dame.
Mais je vous jure sur mon ame ,
S'en me restraint j'en seray pis.
Volentiers me paye ma Dame.
Et vous me payez trop enviz.

Ma Dame : il s'agit ici probablement de Valentine de Milan, dont Eustache était écuyer.

(120) Cette ballade fut composée à l'occasion du traité conclu à Lollinghen entre la France et l'Angleterre et dont les conditions se débattirent en 1393, 1394 et 1395. Le roi Richard II demanda la main d'Isabelle de France, fille de Charles VI, âgée à peine de huit ans. La convention qui arrêta cette union, fut signée le 9 mars 1395. Ce mariage n'eut lieu que l'année suivante. Il devait cimenter la paix; il ne fit que prolonger les trêves. A cette occasion Richard avait rendu à la France Cherbourg et Brest : les anglais ne le lui pardonnerent jamais ; et trois ans après ce prince fut déposé, puis assassiné. — Deschamps fait allusion, à la fin du troisième couplet, à la résistance qu'opposait à l'alliance dont nous venons de parler, le duc de Gloucester, ennemi juré de la France : il intrigua pour empêcher ses frères d'y consentir, et parvint à soulever la population de Londres contre ce traité. Il vint cependant à Calais où le mariage fut célébré : mais il ne cessa jusqu'à la fin d'y être contraire. —

Dans le second couplet, l'auteur songe peut-être à **Eléonore d'Aquitaine**, fille et unique héritière de **Guillaume X**, comte de Poitou, duc de Guyenne, femme de **Louis VII**, qui fit casser son mariage pour cause de parenté avec elle au concile de Beaugency, le 18 mars 1152. Le 19 mai suivant **Eléonore** épousa **Henry**, duc de Normandie et comte d'Anjou, depuis roi d'Angleterre, et livra ainsi le midi de la France à un vassal déjà trop puissant. Deschamps pense plus probablement au mariage d'Isabelle, fille de **Philippe le bel**, avec **Edouard II**, roi d'Angleterre et mère d'**Edouard III**. Ce prince se prétendit roi de France du chef de sa mère, quand la branche aînée de la troisième dynastie vint à s'éteindre. De là naquit cette longue guerre qui en 1396 durait déjà depuis soixante-dix ans ou environ, et que le mariage de **Richard II** pouvait terminer. — Le huitième vers du troisième couplet signifie qu'Isabelle et **Richard** sont de la même famille : ils descendaient tous deux de **Philippe le Hardy**, roi de France.

(121). **Charles VI**, après la grave maladie qu'il eut à Amiens en 1391, perdit les ongles et les cheveux. Depuis, les accès de démence auxquels il devint sujet, achevèrent la perte de sa chevelure. **Eustache** aussi était chauve, et comme il le dit lui-même pelé comme **Saint Paul**. Il fait ici allusion à l'habitude qu'avaient eu les rois d'habiller jadis de pied en cap leurs serviteurs. Comme nous l'avons dit sous **Charles VI**, les huissiers d'armes n'avaient plus droit qu'à une robe ou à 100 sous pour en tenir lieu. Mais d'autres fonctionnaires, tels que les officiers des aides, par exemple, recevaient encore tous les ans des couteaux, des écritaires, des gants et des chapeaux. V. ord. 16 décembre 1394. A l'université d'Angers, les professeurs devaient chaque année à leurs bedeaux des gants et des coëffes. Statuts de juin 1398. — Deschamps obtint du duc d'Orléans la permission de le servir la tête couverte : ici il prie **Charles VI** de rétablir l'usage de donner des coëffes et probablement de lui permettre de s'en servir. Il associe à sa requête quelques courtisans dont la position au point de vue du crâne est la même que la sienne. — **Coucy** : **Enguerrand VII**, sire de Coucy. — **Saint Paul** : **valeran de Luxembourg**, comte de Saint-Paul, gouverneur de Gènes en 1396, connétable de France en 1411, mort en 1413, ou **Jean de Luxembourg**, son frère, aussi comte de Saint-Paul, mort en 1397. — **Hangest** : **Aubert VIII de Hangest**, sr de Huqueville, d'une famille qui joua un grand rôle en Picardie et en Champagne, chambellan du roi, brave chevalier, mourut vers 1399. **Jean de Hangest**, sr de Huqueville, grand maître des arbalétriers, était mort en 1407. **Jean de Hangest**, sr d'Avenescourt, V de nom, son parent, fut après lui maître des arbalétriers. Il servait dès 1367 et mourut en 1415 à Azicourt.

Ragues de Hangeest, bailli de Vitry, mourut vers 1403. — **Torcy** : Nicolas d'Estouteville, s^r de Torcy, fondateur du collège de Torcy à Paris, servit de 1374 à 1416, époque de sa mort. Charles son fils aîné, pannetier du Dauphin, était mort en 1407. Guillaume d'Estouteville, s^r de Torcy son second fils, était en 1406 grand maître des eaux et forests. — **G. des Bordes** : Guillaume des Bordes, porte-oriflamme tué à Nicopolis en 1396, était un des favoris de Charles VI à la bataille de Rosebec. Il tenait le frein du cheval du jeune monarque : il fit toutes les campagnes de ce règne ; son corps fut rapporté aux Célestins et y fut inhumé le 12 novembre 1397. — **Briffaut** : il s'agit d'un surnom : parmi les morts d'Azincourt, Monstrelet cite le sieur de Saures et Briffaut son frère. On trouve aussi un Briffaut parmi les chevaliers qui suivirent Jean sans Peur en Hongrie : en 1397 Charles VI fait rémission à un Jean Foucaut, dit Briffaut. Peut-être est celui qui en 1430 défendit si bravement Lagny contre les anglais. — **Colart de Tanques** : premier écuyer du roi, maître de sa grande écurie, mort en 1379. — **Hugues du Bois** : Huguenin, ou Huguet du Bois, écuyer de Jean sans Peur. Il assistait en 1409 aux noces du comte de Nevers. En 1419 on le voit gouverneur du Charolais. — **Moreaux** : encore un surnom. Deschamps le portait, on le nommait Morel, ou Moreau et même Moriau. A cette époque ce sobriquet était très commun, il fut porté entre autres par Robert de Fiennes, Connétable de France, mort en 1380. Cette ballade d'ailleurs ne peut le concerner. — **Hutin d'Aumont** : Pierre II d'Aumont dit Hutin, porte-oriflamme de France mort en 1413 très âgé : il servit quarante ans et fut premier chambellan de Charles VI. Sa femme avait été gouvernante du jeune roi alors Dauphin — **Philibert** : ce prénom peut appartenir à bien des chevaliers contemporains : nous citerons Philibert de l'Espinasse, Philibert de Villers qui firent tous deux la guerre de Hongrie, Philibert de Chantemerle, premier chambellan de Philippe le Hardy, duc de Bourgogne, Philibert, Paillart son chancelier, etc. — **Saint Sautlieu** : à cette époque nous trouvons aussi plusieurs gentils-hommes de ce nom. Louis de St-Saufieu mourut en 1421 : Monst. Charles de St-Saufieu fut tué à la bataille de Mons-en-Vimus : p. de Fenin. En 1410 Jean de St-Saufieu plaidait contre le sire de Rambure. En 1380 le roi donnait une maison à un sire de St-Saufieu. — **Sauflet** : Nous trouvons parmi les morts d'Azincourt Sauflot d'Eusne. — **Poinsinet** : nous n'avons rien trouvé sur ce nom.

(122). Cette ballade fut sans doute publiée à l'occasion d'un des hivers rigoureux qui eurent lieu sous Charles VI. Elle n'a d'intérêt que parce qu'elle fait connaître les vêtements et les modes que nos devanciers adoptèrent dans les temps froids. Voici un virelai que l'auteur consacre aux moyens de se garantir de l'épidémie :

Pour fuir l'épidémie
 Reboutez mérengolie ;
 Vivez liément ,
 Et faïttes département
 Du lieu où elle est fichée.
 Alez en esbatement
 Au bon air premièrement ;
 Buvez bon vin une fye ;
 Et se l'air est grossement
 Ordonné et troublement ,
 Soit vostre chambre garnie
 De bon feu ; car c'est folie
 D'issir par tel punaisie.
 Soiez diligent
 D'avoir à vous lié gent ,
 Et menez joieuse vie
 Pour fuir l'épidémie.

Ayez drap souef , flairant,
 Ou autre chose qui rent
 Bonne odeur, et purifie
 L'air mauvais, non compettent ;
 Et vous tenez nettement
 De conscience, non mie
 D'orgueil, ne de villenie.
 Et qui a dame et amie
 Voist joyeusement
 Vers lui , et très loyaulment
 L'aim , sanz y penser folie ,
 Pour fuir l'épidémie.

Qui fera si sainement ,
 Mais qu'il vive nettement
 De bonne poulallerie ,
 D'une perdris , d'un faisant ,
 D'un connin frès et plaisant,
 Non pas viande pourrie.
 Et que son vin modifie
 Un petit : je ne doubte mie
 Que légèrement
 Ne puist passer le torment
 De celle mort tant haïe ,
 Pour fuir l'épidémie.

Les épidémies furent fréquentes dans ce siècle : il y en eut plusieurs sous le règne de Charles VI. Deschamps leur a consacré plusieurs ballades. V. Crap : p. 116, 145. — L'an mille trois cent quatre-vingt-sept y eut en France une merveilleuse et comme générale mortalité et se piteuse que à peine trouvait on qui ensevelît les morts : et estoit de bosses et de flux de ventre et ne sçavoit on remède humain trouver... Juvénal des Ursins, hist. de Charles VI : ch. 38. L'ord. du 5 février 1388, relative aux baillis, fait allusion à ce fléau. — En 1399, on le vit reparaitre et sévir avec violence « et en cet an y eut grande, horrible et piteuse mortalité en Bourgogne, Champagne, Brie, Paris et Normandie, et pour abrégier partout le royaume de France. Et quand elle cessait en un pays elle commençait en un autre. Et est comme une chose incroyable de la grande quantité de peuple qui mourut : Juvénal des Ursins. — Nicolas de Clamanges décrit cette peste dont il manqua périr à Langres, puis à Avignon, dans les lettres 16, 24 et 27 de son recueil. A Châlons-sur-Marne la moitié de la population périt : Pierre de Clamanges, le seul médecin qui n'ait pas pris la fuite, mourut victime de son héroïque dévouement. Soissons devint presque désert — Déjà la médecine avait recueilli de nombreuses observations sur ces maladies qui viennent de temps à autres décimer l'espèce humaine. Dans la bibliothèque de Charles VI était un traité de l'épidémie. Une note de l'inventaire fait par Gilles Mallet et publié par M. Barrois, porte que ce volume est absent de la bibliothèque parce que le roi l'a pris pour le consulter à cause de la mortalité. — Ces accidents sanitaires se renouvellaient si souvent qu'on finissait par s'y accoutumer : l'épidémie de 1413 donna lieu à une chanson dont voici le refrain :

Vostre cul a la toux, commère,
Vostre cul a la toux, la toux.

Journal du Bourgeois de Paris.

(123) Deschamps nous initie à toutes les faiblesses des chevaliers de son temps : il imagine de réunir tous les francs buveurs de la cour et d'en faire une communauté de moines ; il les suppose d'un ordre fantastique qu'il nomme l'ordre de la baboe, c.-à-d. de la bouteille. — Siffrevast : il s'agit de Jean de Siffrevast ou de Siffreval chambellan de Philippe-le-Hardy ; il fit la guerre de 1390. V. Frois. Richard de Siffrevast étoit écuyer de Charles V. — Rocherousse : Pierre de Rocherousse chambellan du duc de Bourgogne, épousa Marie de Sainte-Maure, et mourut en 1415. — Le Flament : Aubert le Flamenc sieur de Cany dont nous avons déjà parlé ; ou Jean le Flamenc trésorier des guerres sous Charles VI, vers 1396. — Robert Tesson : la famille Tesson donna son nom à la terre de la Roche-

Tesson en Normandie; ce domaine, confisqué en 1371 sur Jean Tesson, fut donnée en 1375 au connétable Bertrand Duguesclin; il passa ensuite à son frère Olivier : peut-être Robert, un de ses autres frères, en prit-il le nom. — Enfernet le Ber : Guillaume d'Enfernet, trésorier des guerres sous Charles V et Charles VI; ses biens furent vendus à la criée, peut-être par suite de désordres ou de malversation. — De Poquières : Le Borgne de Poquières était écuyer et pannetier du duc de Bourgogne vers 1400; à la même époque on trouve un chambellan du duc nommé Jean de Poquières : il était échanson en 1417; peut-être Jean et Leborgne ne font-ils qu'un. Charles V donnait en 1371 la terre de Belarbre à Jean de Poquières, et en 1370 le château de Saint-Charron à Pierre de Poquières. — Pierre de la Trémoille : conseiller et chambellan de Charles VI, mort vers 1426. — Les Bouciquaux : le maréchal Jean I^{er} le Meingre, dit Boucicault, mort en 1367, laissa trois fils, Geoffroy gouverneur du Dauphiné en 1399, Oudart m^{re} d'hôtel de la reine, gouverneur de Villeneuve-le-Roy en 1347, et Jean II maréchal de France, prisonnier à Nicopolis et à Azincourt, guerrier intrépide et entreprenant mort vers 1421. Geoffroy et Jean étaient unis par les liens d'une étroite amitié : ils étaient inséparables en paix comme en guerre. — Harmainville : le sire d'Hermanville défendit Harfleur contre les anglais en 1415. — Regnier Pot : il servit Charles VI et Philippe-le-Hardy; il négocia en 1397 la rançon de Jean-sans-Peur après la bataille de Nicopolis; et fut chambellan de Philippe-le-Hardy, en 1403 gouverneur du Dauphiné. Plus tard il reçut le collier de la toison d'or. — Jehan Augier : conseiller du roi et maître des comptes de Philippe-le-Hardy, clerc de ses offices, 1384, 1396. — De Saint-Germain : nous trouvons Jean d'Estonteville sr de Saint-Germain, écuyer du corps du roy mort en 1416, Jean sr de Saint-Germain qui fit la guerre de Hongrie, Guillaume Foucault sieur de Saint-Germain, un des cinq chevaliers du célèbre tournoi de Bordeaux en 1389. V. Frois. liv. III, ch. 139. Valeran de Saint-Germain, gouverneur du Quesnoy en 1424. — Montagu : Jean de Montaigu. V. notes 90 et 127. — Uguenin : peut-être Huguenin du Blé né en 1363, écuyer et échanson du duc de Bourgogne mort après 1424. Huguenin de Lugny escortait la bannière de Jean-sans-Peur à Nicopolis. — De Chevenon : ce nom peut se lier au précédent : il désignerait alors Hugues de Chevenon porte étendard du maréchal de Boucicault dans la guerre de Hongrie. Mém. de Boucicaut, ch. 25, 1^{re} partie. Guillaume de Chevenon, capitaine de Vincennes, fut tué à Azincourt. Le duc de Bourgogne avait en 1407 un écuyer nommé Jean de Chevenon. Jean II, son fils, était pannetier du roi vers 1432. — Arnoul : le titre de messire donné à ce digne ami de la dive bouteille peut faire supposer qu'il s'agit d'Arnault de Corbie, chancelier de France

en 1388 et mort en 1413, âgé de 89 ans; il eut un neveu nommé comme lui Arnault, pannetier du roi, tué à Azincourt. Le chancelier fut le premier de son nom, aussi Froissard le nomme-t-il simplement Arnault.—Sempy : V. t. 2, note 18.—Sync : ce nom désigne ou le sire de Chin dont parle Froissard, ou un membre de la famille de Sains. Nous trouvons au service de Charles VI Jean, Pierre et Baudouin de Sains; l'un d'eux était surnommé l'aigle; Froissard en parle aussi.—Regnault d'Angennes : V. note 90. — Le Barrois : il s'agit peut-être d'un des princes de la maison de Bar. Parmi les capitaines qui firent la guerre d'Afrique en 1590, Froissard nomme Jean de Barrois. Il y avait aussi à cette époque un chevalier nommé le Barrois des Barres. — Thorigny : V. note 75. — Pierre de la Haie : écuyer tranchant du duc de Bourgogne, blessé au tournoi qui eut lieu en 1389 à Paris pour l'entrée d'Isabeau de Bavière, alla en Hongrie, en revint et vivait encore en 1400. — Jean d'Estouteville : premier écuyer de corps du dauphin, valet tranchant du roi, capitaine de Caudebec, ou v. note 75. — Robinet de Boulogne : V. note 90. — Guillaume de l'Aigle : chambellan du duc de Bourgogne en 1397.

(124) Nous voyons ici le tableau d'une procédure criminelle, dirigée contre deux de ces ouvriers qui quittaient leur métier pour se faire soldats d'abord, et plus tard, routiers, voleurs et meurtriers. On y voit l'arrestation des coupables, leur interrogatoire; ils subissent la question, et à la fin le supplice de la corde, que Deschamps nomme ironiquement l'ordre du cordier. Son refrain peut être un sarcasme contre le grand nombre des ordres de chevalerie créés à cette époque. Edouard fonda à Windsor, en 1349, l'ordre de la jarretière : le roi Jean, le 9 novembre 1351, institua celui de l'étoile dont chaque membre devait raconter ou écrire ses aventures. Le duc de Bourbon créa à Moulins, en 1369, l'ordre de l'écu d'or, dit de Bourbon : à Toulouse, Charles VI, dans son voyage du midi, établit l'ordre de la ceinture, de l'espérance. Richard II avait imaginé celui du bain qui ne comptait que 4 membres, lors de sa création : Henry IV, en 1389, en nomma 23. En 1399, le maréchal de Boucicaut inventa et organisa l'ordre de l'écu verd à la dame blanche, dont le but était de protéger les dames, demoiselles et orphelines. — Toutes ces institutions avaient pour objet d'entretenir l'esprit chevaleresque, dont la civilisation avait encore besoin. Dans son second couplet, Deschamps fait allusion aux campagnes que les chevaliers faisaient en Prusse. En 1226, les chevaliers teutoniques, chassés d'Orient, reçurent de Conrad, duc de Mazovie, les villes de Culm et d'Obzin, à condition de combattre et convertir les payens de Prusse. Cette lutte dura plus de deux siècles. Les hommes d'armes de France et de toute l'Europe, allaient y prendre part. C'est ce qui

leur arrivait toutes les fois que la guerre étaient suspendue par les rêves. Le maréchal de Boucicaut y alla trois fois. — Deschamps, comme bailli, devait souvent avoir affaire aux coupables de toute espèce. Voici une ballade qu'il lance contre les fripons et trompeurs.

Merveille est de l'entendement
 Aujourduy de nature humaine ,
 Qui laisse maint doulz instrument
 Pour celui où plus a de paine,
 Dont souloit user gent villaine
 Et ceulz qui font les balesteaux :
 Comment peut tels jeus sembler beaux
 A noble cuer ? dont vient tel pompe ?
 Nulz n'a cure des chalumeaulx ;
 Chascun veult jouer de la trompe.

Qui sonne si horriblement ,
 Et lui fault tant bailler d'alaine,
 Que trop suis esbahy comment
 Saiges homs à tromper se paine.
 Car sur le corps n'a nerf ne vaine
 Qui n'enfle visage et boyaulx.
 Et qui regarde bien sur ciaux
 Il semble que chascun d'eulx rompe :
 Et néantmoins ès cours royaulx
 Chascun veult jouer de la trompe.

Guisterne, rebebe ensement,
 Harpe, psaltérion, douçaine
 N'ont plus amoureux sentement ,
 Vielle, fleuthe traversaine.
 Mais en terre, en mer et en Saine,
 Entre dames et damoiseaulx,
 Clers, marchans et vendeurs d'oiseaulx ,
 N'est nulz prisiez si fort ne trompe :
 Sauf d'Avignon les curiaulx,
 Chascun veult jouer de la trompe.

L'envoy.

Princes, viellars et jouvenceaulx,
 Courratiers, sergens et bedeaux
 Nulz d'eux nest qui ne se desrompe
 De tromper ; marchans de chevaulx ,
 De hrebis, de vaches, de veaulx :
 Chascuns veult jouer de la trompe.

Deschamps joue ici comme dans une autre de ses ballades, (v. Crap. p. 122) sur un mot à la fois synonyme de tromperie et de trompette. Cette pièce parut sans doute à l'occasion de l'ordonnance de police rendue le 21 Juin 1402, contre les cabuseurs, joueurs de fauls dez, trompeurs, fauls monnoyeurs, etc., dont l'exécution dut être confiée aux baillis. L'exception qui se trouve à la fin du troisième couplet n'est qu'une ironie: les courtisans et les cardinaux d'Avignon servirent et trahirent tour-à-tour Benoit XIII.

(125) Charles VI perdit au bout de quelques mois le premier de ses fils qui était né en 1385. Il en eut un second le 6 février 1392, ce fut Charles duc de Guyenne, mort le 11 janvier 1400; ce premier reçut le titre de Dauphin. Le 22 janvier 1396, Charles eut un 3^e fils, Louis de France, mort le 18 décembre 1415. Il avait donc deux héritiers au moment où on cherchait à consolider par le mariage de Richard II et d'Isabelle la paix dont la France avait grand besoin. Cette union stipulée le 9 mars 1395, n'eut lieu que le 4 novembre 1396.

(126) Cette ballade fut faite comme la précédente à l'occasion de la naissance d'un des fils du roi: il en eut six. L'auteur n'indique en aucune façon le numéro d'ordre du jeune prince nouveau-né: seulement il constate que son arrivée dans ce monde coïncide avec la répression d'une émeute dont on va punir les auteurs. Charles VII naquit le 22 février 1402; à cette époque les rigueurs exercées par les commissaires du duc de Bourgogne, pour faire rentrer les impôts avaient soulevé la population sur divers points du royaume, notamment à Reims, ce qui peut faire supposer que cette ballade fut faite à cette occasion, c'est que dès le début le poète rappelle au roi la cérémonie du sacre.

(127) Deschamps lance ici une satire sanglante contre un homme qui paraît avoir été son ennemi. Il le désigne par un surnom indécent et injurieux. Mais on devine facilement le nom de son adversaire. Il s'agit de Jean de Montaigu, successivement conseiller, chambellan, grand maître de l'hôtel du roi et surintendant des finances. Pendant 20 ans il fut le favori de Charles VI: de tous ceux que les ducs de Berry et de Bourgogne bannirent de la cour en 1392, Montaigu fut le seul que Charles VI fit revenir près de lui. Mais les princes ne lui pardonnèrent jamais son crédit, et dans un des accès de folie du roi, ils firent arrêter son protégé. Il fut condamné à la peine capitale et exécuté en 1409. Le roi pleura sa mort qu'il ne pût empêcher. Ses débauches et ses rapines avaient soulevé contre lui la juste indignation de la nation. Cependant ses dépenses,

son goût pour le luxe lui avaient créé dans Paris un parti nombreux. Comme surintendant des finances, il disposait du trésor et s'en servait pour se faire des partisans. — Deschamps lui reproche d'avoir acheté à bon compte la maison qu'il possédait à Paris : peut-être força-t-il le poète de la lui céder à vil prix : peut-être empêcha-t-il le paiement des sommes que le roi avait données à Deschamps pour désintéresser son vendeur, et profita-t-il de la nécessité où le bailli de Senlis se serait trouvé de revendre son hôtel faute d'argent pour se libérer. — Montaignu était petit, délicat et blond, il avait peu de cheveux et son menton était sans barbe. Il était légèrement bègue et ce défaut naturel lui donnait un air de jeunesse dont il savait tirer parti. Quant à ses bonnes fortunes en amour elles furent sans nombre. On a dit depuis : jamais surintendant trouva-t-il de cruelles. V. note 90. — Saint Mor : les parisiens allaient en pèlerinage à Saint-Maur, les fossés près de Vincennes, pour obtenir guérison de diverses infirmités, notamment de la goutte. On finit par faire ce voyage pour se distraire. Une société de comédiens s'établit à Saint-Maur ; bientôt ce lieu de dévotion devint un lieu de plaisirs et de débauches. Et le 3 juin 1398 une ordonnance interdit les représentations théâtrales qui s'y donnaient.

(128-129) Bajazeth, que Deschamps nomme tantôt Basaz tantôt Bazach, proclamé sultan en 1390, s'était emparé de quelques provinces de l'empire grec. Il menaçait la Hongrie en 1395. Sigismond de Luxembourg, fils de l'empereur Charles IV, avait épousé Marie, fille du roi de Hongrie, Louis-le-Grand de la maison de France, reine de Hongrie après son père. Elle mourut en 1392 et légua sa couronne à son mari. Il implora l'appui du roi de France. Princes, nobles, chevaliers prirent les armes et volèrent à son secours. Au mois de juillet 1396, les armées Hongroise et Française mirent le siège devant Nicopolis possédée par les Turcs : la ville allait se rendre quand Bajazet se présenta. Les chrétiens levèrent le siège pour aller à sa rencontre. Le 28 octobre fut livrée cette terrible bataille où périt la fleur de la chevalerie française. Les Hongrois prirent la fuite dès le commencement de l'action et entraînèrent avec eux l'intrépide Sigismond. Deschamps, écho de la douleur publique, les accuse de trahison : le fait n'est rien moins que prouvé. Le roi de Hongrie s'était opposé à ce qu'on livrât la bataille parce qu'on ignorait encore quelles étaient les forces de l'ennemi. On ne suivit pas ses conseils, et l'imprudence chevaleresque des Français engagea ce combat malgré lui. Sigismond parvint à s'échapper. En 1417 il monta sur le trône impérial et laissa une grande réputation de bravoure et de sagesse. Il sut réformer les abus et reçut le surnom de Lumière du Monde. Bazach ou Bajazeth, après avoir mis

l'empire grec à deux doigts de sa perte, allait assiéger Constantinople quand il fut obligé de marcher contre Tamezlan : celui-ci à son tour le battit et le fit prisonnier. Deschamps ne nomme ici que quelques-unes des victimes de la journée de Nicopolis. — Nevers : Jean de Bourgogne, comte de Nevers, connu plus tard sous le nom de Jean sans peur, duc de Bourgogne. — Bar : il y eut à Nicopolis deux princes de cette maison : Henry de Bar, l'aîné de cette nombreuse famille, fut fait prisonnier. Philippe de Bar, son frère, qui avait épousé en 1384 Yolande d'Engbien, fut tué. — Eu : il s'agit de Philippe d'Artois, comte d'Eu, connétable de France après Olivier de Clisson : c'est à sa téméraire impétuosité que fut due la perte de la journée. Il fut fait prisonnier et mourut dans les fers en 1397. — Marche : ce nom désigne Jacques II de Bourbon, comte de la Marche, grand chambrier de France : fait prisonnier. Il épousa Jeanne II, reine de Sicile, quitta sa femme, se fit franciscain et mourut en 1438. — Coucy : Enguerrand VII de Coucy, grand Bouteiller de France, fait prisonnier, mourut des suites de ses blessures à Burse en février 1397. — L'Admiral : Jean de Vienne, amiral de France en 1373 : c'est lui qui conduisit en 1387 une expédition en Ecosse. A Nicopolis, il marchait en tête de l'armée en portant la bannière de Notre-Dame. Il fut tué, et on le trouva serrant encore sur sa poitrine le saint étendard. Bajazet fit épargner les comtes de Nevers, d'Eu, de la Marche, Henry de Bar, le sire de Coucy, Guy de la Trémoille et quelques autres chevaliers dont il espérait tirer bonne rançon. V. Frois. l. 4, ch. 47 et suiv. — Quand la nouvelle de cette désastreuse journée vint en France, on n'y voulait pas croire. Les premiers qui arrivèrent furent menacés d'être jetés à l'eau comme imposteurs et vagabonds. Bientôt la vérité fut connue, et toutes les grandes familles furent en deuil. De tous côtés on ne voyait que services funèbres, habits de deuil, larmes, désespoir et cri de vengeance. Ce fut Tamerlan qui vengea les chrétiens. Après les trêves conclues en 1395 avec l'Angleterre, on se livra à la joie et on était loin de prévoir le désastre qui allait écraser la chrétienté ; « et pour lors faisoit on grans chières et esbatemens, comme joustes, disners et souppers. Et estoit toute abondance d'or et d'argent et régnaient en France merveilleuses pompes tant en vestures et habillemens, que chstnes d'or et d'argent. » Juv. des Ursins. C'est à ce luxe, dont murmurait le peuple qu'on écrasait d'impôts, que Deschamps fait allusion dans le premier couplet de la seconde balade. Chacun fut obligé de sacrifier ses joyaux et ses chaînes d'or pour racheter les captifs ou les corps des trépassés ; de longtemps dans un grand nombre de puissantes maisons on ne songea aux plaisirs. — Et durèrent ces lamentations moult longuement parmi le royaume de France et ailleurs. Frois. l. 4, ch. 53.

(130) Lorsqu'après la guerre d'Afrique en 1390, Charles VI voulut aller conquérir l'Orient, on lui fit comprendre qu'il devait commencer par faire cesser le schisme qui divisait l'église. Dès ce moment il fut question à la cour de porter la guerre en Italie : depuis le roi n'abandonna plus ce projet ; mais les motifs qui l'y portaient se modifièrent. Jean Galéas Visconti avait fini par être seul maître de la seigneurie de Milan. Allié de Bajazet, impie, assassin, cruel envers ses sujets, il fut bientôt l'objet de la haine générale. Valentine de Milan, malgré ses grâces et son esprit, malgré l'affection que lui portait Charles VI, fut mal vue en France ; on l'accusait d'avoir ensorcelé le roi ; on prétendait que son père lui envoyait des poisons, à ce destinés. Galéas commença par protester de son innocence et de celle de sa fille ; il avait offert de faire soutenir l'une et l'autre en combat singulier ; on ne répondit pas à sa proposition. Alors il défia le roi et tout le royaume de France. A ce moment les chevaliers français étaient déjà partis pour la Hongrie ; on accusa Galléas d'avoir transmis à son allié, Bajazet, des renseignements sur leurs projets. On décida qu'on allait lui faire la guerre ; déjà les préparatifs étaient commencés quand on apprit l'issue de la bataille de Nicopolis ; on fut obligé de renoncer à passer les Alpes. V. Frois. liv. vi, ch. 17, 50, 54. La ballade de Deschamps dut être faite avant qu'on eût abandonné ce plan de campagne.

(131) Cette pièce est encore une allusion à la faiblesse généreuse du roi qui dépouillait le domaine de ses terres et de ses droits, au profit des gens d'église et des gens de cour. S'amortir, signifiait se tuer, s'anéantir, se ruiner. Les biens amortis étaient ceux qui, possédés par des gens de main-morte, sortaient de la circulation et devenaient improductifs et morts pour l'impôt. Aussi, dans l'intérêt du trésor, était-il défendu aux gens d'église d'acquérir sans permission du roi. Pour indemniser le trésor de ses pertes futures, on ne devait autoriser ces acquisitions qu'en imposant aux acquéreurs l'obligation de payer une somme d'argent. Charles VI ne savait rien refuser et il signait trop souvent des lettres d'amortissement, contenant remise de toutes contributions. Il sacrifiait de même, sans réflexion, les autres droits mobiliers et immobiliers du domaine. Aussi, son règne ne fut-il qu'une lutte entre les solliciteurs, avides, qui abusèrent de sa faiblesse, et les ministres qui défendaient les droits du trésor, du domaine et ceux de la nation. Parmi les nombreuses ordonnances rendues dans ce but, nous citerons celle du 2 mai 1394, qui défendait aux gens des comptes et aux trésoriers, d'enregistrer et d'expédier les lettres de don du roi, relatives aux amortissements, quand même elles seraient de lui. Le 6 juin 1796, il fut interdit de passer en compte toutes les lettres de don, sur le domaine du roi :

cette ballade est une des leçons que le serviteur donne au maître. En voici deux autres dont le but est le même.

Le Renard et le Corbeau. — 1580, 1592.

Orgueil, despense, oultrageus dons
Que l'en seult et faire et donner
En plusieurs lieux, que nous perdons
Sans cause, par desordonner,
Nous feront foulz larges nommer,
Et amenrir nostre finance,
Que nous ne sçarons recouvrer,
Par cuidier et fole plaisance.

O le corbaut nous endormons
Par vaine gloire à escouter
La louenge de nos vains noms :
Dont il se déçut par chanter :
Son fromage en laissa aler.
Renart le print : le Corbeau tance,
Qui le sien voit perdre et glanner
Par cuidier et fole plaisance.

A cette figure advisons
Et à nous désormais régler,
Que folement ne despendons.
Grant paine est d'avoir amasser,
Et brief chose est du despenser,
Et plus grief d'avoir recouvrance :
Car l'on puet un règne miner
Par cuidier et fole plaisance.

L'envoy.

Princes, chascun doit adviser
Son don, et à celui viser
A qui il donne à la balance,
S'il vault et s'il peut profiter,
Moyennement, sans excéder
Par cuidier et fole plaisance.

Le Royaume se complaint à son Roy.

J'ay perdu mon entendement ;
Je n'ay plus nulle congnoissance ;

Toutes mes œuvres sont d'enfant;
 Je ne scay que c'est de créance,
 De foy, de loy. J'ai oubliance
 Des vaillans hommes anciens;
 Je suis sur tous impaciens;
 En moy voulenté pour droit règne:
 Grant dissipateur suy de biens;
 Toute misère me gouverne.

Je n'ay nul bon gouvernement:
 Vieulx suy. convoitise s'avance;
 Chascun mon avoir happe et prent;
 Ne je n'ay certaine ordonnance
 Pour relever persévérance.
 De mal en pis, praticiens
 Convoiteux ne me laissent riens.
 N'entre bien ne mal ne discerne
 Homme qui se die des miens:
 Toute misère me gouverne.

Las! où sont ceuls premièrement
 Qui m'ostèrent de fole enfance
 Et gouvernèrent saigement?
 Que n'ont il de moy souvenance!
 Las! où est honneur et vaillance,
 Justice, les princes sciens?
 Eslevez sont les insciens
 En maint pais, et en maint règne:
 Je n'ay mais qu'ordure et fiens:
 Toute misère me gouverne.

L'envoy.

Prince, je suy li règne tiens,
 Qui par péchié à ma fin viens;
 D'estan suy devenus cisterne.
 Le temps n'est pas qu'Octoviens
 Regnoit. Que font les crestiens?
 Toute misère me gouverne.

(152) Deschamps signale dans plusieurs ballades la cupidité des courtisans et la facilité avec laquelle Charles VI accordait des gratifications. — Le Flamenc : Jean le Flamenc fut trésorier sous Charles V et Charles VI. — La faiblesse généreuse de ce dernier prince n'encourageait que trop l'avidité des gens de cour. Dans la chanson royale qui suit, le poète signale hardiment au prince les dangers de sa folle largesse :

Eaues courans et de plusieurs ruisseaulx
 firent un lac si grant à un pais
 Qu'il se peupla de lus et de carreaux,
 Carpes, bresmes, d'autres poissons de pris.
 De la terre a le seigneur le lac pris
 Comme le sien et son propre héritage.
 D'entour deffent l'eau et le pasturage
 A tous bestaulx, et aux gens le peschier ;
 Pour ce qu'il n'est trésor qui par oultrage,
 N'eaue se grant, ne se puist espuisier.

Ce riche lac, qui tant y est bons et beaux,
 Fut du seigneur et du peuple chiéris
 Et deffendu de loutres et d'oiseaulx :
 Et les poissons furent là bien nourris.
 Nuls n'y pescha, fors le seigneur toudis
 A plaine eaue, sanz rompre le rivaige.
 Estat moien en tenait d'omme saige,
 Sanz le vouloir par excès effruittier ;
 Pour ce qu'il n'est trésor qui par oultrage,
 N'eaue se grant, ne se puist espuisier.

Longtemps vesquit en la grace des ciaux,
 Qui à ce temps estoient ses subgis.
 Après mourir, lors vint un jouvenciaulx,
 Qui en ce lac a tant de pescheurs mis
 Que les poissons ont esté afoiblis.
 De son propre a fait ainsi com usaige,
 Tant qu'il ne peut réparer son dommaige.
 Mais li convient estat amenuisier ;
 Pour ce qu'il n'est trésor qui par oultrage,
 N'eaue si grant, ne se puist espuisier.

Et qui pis est, au lac vont les pourceaulx,
 Qui l'ont gasté et tout par leur fouillis :
 Et plusieurs gens l'espuisent à vaisseaulx.
 L'eaue s'enfuit ; ailleurs va le sourdis ;
 La chapeée est destruite et le hourdis.
 Tarir le fault : maint y prannent herbaige
 Et le loutrier en emprunte sur gaige,
 Ce que ne fist onques son devancier.
 Pour ce qu'il n'est trésor qui par oultrage,
 N'eaue se grant, ne se puist espuisier.

Les loustres vont querre carpes, barbeaulx ;
 Là vont peschier les hérons blancs et bis ;
 Amaigriez sont tanches et luciaux ;
 Le blanc poissons de rossaille est pérís ;
 Luz et carreaux s'estranglèrent tous vis.

Le peuple mort, et li oïsel sauvage,
 Loutres aussi mourront de male-rage.
 Si feroit bon, sur ces poins advisez ;
 Pour ce qu'il n'est trésor qui par oultraige,
 N'eaue se grant, ne le puist espuisier.

L'envoy.

Prince, bon fait retenir gens loyaux,
 Et qu'om garde son peuple et ses féaulx,
 Sans jeunement par jeunes exillier.
 Car Roboam par ses jeunes consaulx
 Perdit pais, sa terre et ses vaisseaulx,
 Qui en tel cas se perdent de légier
 Par folie, par cuidier, par oultraige,
 Que chascun doit haïr et desprier ;
 Pour ce qu'il n'est trésor qui par oultraige,
 N'eaue se grant ne se puist espuisier.

Deschamps a comparé, dans deux chansons royales, le royaume et ses ressources financières à un étang : nous n'en publions qu'une. Le style en est emprunté à celui des ordonnances des eaux-et-forêts, notamment à celle du 7 mars 1388. Les deux premiers couplets sont consacrés à faire l'éloge de Charles V, que l'auteur propose toujours pour exemple à son successeur. Les suivants dépeignent le désordre qui suivit l'avènement de Charles VI et surtout la perte de sa raison. Sa conscience lui reprochait parfois d'avoir rétabli les impôts que son père avait supprimés à son lit de mort, qu'il avait lui-même promis d'abolir en 1380 et en 1381. En 1386, un ermite vint le menacer de la colère divine, s'il ne se hâtait de soulager le pauvre peuple. Charles VI était prêt à le faire; ses oncles l'en empêchèrent. Les nobles, les ecclésiastiques avaient été taillés en diverses occasions ; Les juifs avaient été dépouillés de leurs biens, surtout en 1392. La cour était à la merci des Lombards et des usuriers qui prêtaient à gros intérêts et s'enrichissaient en achetant le fermage des impôts. Les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne, avaient maintes fois rançonné les provinces. Le roi n'avait ni la force d'esprit, ni la puissance nécessaire pour rétablir l'ordre. En juin 1389, il permettait aux gens de Clermont, en Auvergne, de refuser l'impôt auquel Philippe le Hardy voulait le soumettre. A la même époque, il laissait brûler un officier du duc de Berry sans oser poursuivre ce prince qui était seul coupable. La folie du roi ne fit qu'augmenter le désordre. Une ordonnance du 1^{er} juin 1399, dont voici quelques lignes, ne donne qu'une faible idée du mal qui ruinait la France : « Charles.... pour eschiver les grans dommages et oppressions qui sont avenues.... par la grant multitude

et confusion des officiers que nous avons eu et avons encore autour de nous et ailleurs..... par la jonesce et ignorance desquels nous avons fait le temps passé et faisons encore de jour en jour plusieurs dons excessifs à plusieurs personnes, tant hors du conseil et sans avoir regart à qui et à quoy nous donnons ne aux mérites d'iceulx... par quoy on n'a peu ni puet savoir en quels usages ni à quelles personnes nos distes finances ont esté employées ne distribuées, et par ce avons esté et sommes souventes fois si dénués de nos finances que les revenus de nostre dit royaume.... n'ont peu ne ne peuvent fournir, supporter ne suffire aux charges et à la despense qui nous sont survennes .. et pour ce nous a convenu et convient souventes fois que quant aucune affaire nous survient que nous ayons recours à faire empruns sur nos officiers et subgez, ou mettre taille sur nostre peuple... Nous voulons que... item pour ce que grant partie de nos finances a esté despensée et est chascun jour, par l'argent que nous envoyons quérir souventes fois.... que rien ne nous profite et que on ne sut ce qu'il devient, ni à quel il est donné ne baillé, vous voulu.... » Comme on le voit, en présence de la ruine publique, les conseillers de la couronne ne ménageaient pas l'amour-propre du roi. On lui interdit le droit de faire un don à sa femme ou à ses enfants, à son frère, à ses oncles, sans l'assistance de deux membres du grand conseil et de deux des princes. On leur défend toute aliénation du domaine royal. Ces dispositions et bien d'autres du même genre sont consacrées par le serment du roi, de son frère, de ses oncles et des membres du conseil. Toutes ces précautions furent illusoires. Les abus recommencèrent. Les princes et leurs créatures agissaient sans contrôle. Le 19 mai 1403, le grand conseil déclare que le duc d'Orléans et ses oncles n'auraient plus le gouvernement des finances. Cet acte de fermeté n'eut pas de suite. En maintes occasions, on fut obligé de réduire la dépense du roi, le nombre de ses officiers, le chiffre de leurs gages. V. Ord. du 25 juillet 1386, 16 janvier 1386 et autres. Deschamps est dans plusieurs ballades, l'avocat de ceux qui souffraient de ces réductions : elles ne remédiaient à rien et ne faisaient que des mécontents. — Cette satire hardie dut irriter les puissances du jour : aussi Deschamps put-il attribuer en partie ses disgrâces à sa franchise. Mais le besoin de dire la vérité, quand elle était utile, était impérieux pour lui, il lui sacrifiait sa fortune comme il le dit dans la ballade suivante :

Nulz ne veult plus estre Diogènes ,
 Qui surmonta l'avarice Alexandre :
 Frans homs vesquit, de convoitise nez.
 N'onques vices ne cessa de reprendre :
 Il ne vout flater Denis.

Aristipus, qui étoit ses amis,
 L'en reprenoit, disans qu'il estoit foulz :
 — Mais tu, dist-il, es de ton sens desmis :
 Voir dire vueil, laver et manger choulz.
 Car le bons homs estudioit adès,
 Qui à chacun vouloit son salut rendre.
 En un tonnel fut toudis ses retrès ;
 Devers les vens faisoit li fons estendre,
 Pour eschiver leurs pérís.
 Ses choulz lavoit aux ruisseaulx du païs :
 Sa main lui fut vaisseaulx à boire et poz.
 Et respondoit, quant il en fut resprius :
 Voir dire vueil, laver et manger mes choulz.
 Aristippus fist autrement ses fias ;
 Denis flata pour le hault estat prandre
 Qui roys estoit. Pluseurs se sont meffais
 Et se meffont, qui bien y veult entendre,
 Pour avoir les grans habís
 Semblablement. Mais quant à moy je dis
 Diogènes plus acquérir de los
 D'Aristipus. Pour ce sachiez aussi :
 Voir dire vueil, laver et manger choulz.

(133) Cette ballade est une de celles que Deschamps consacre aux mystifications dont il était victime. Les personnages qui y sont désignés étaient probablement d'un rang inférieur : aussi n'avons nous à peu-près rien trouvé sur leur compte. — Hugues d'Ais : nous voyons dans D. Plancher un sr d'Ays assister, en 1403, au contrat qui fixe le douaire de Marie de Bourgogne, femme d'Amé, de Savoie. Monstrelet, en 1417, cite un bourguignon, chef de bandes, nommé Robin d'Ays. — Prunelé : Delabarre cite un Jean Prunelles, chevalier, chambellan de Philippe le Hardy. Jean de Prunelé, chevalier, sr d'Herbault, épousa Isabeau d'Amboise, dont le père mourut à Azincourt. En 1374, Charles lui accordait une remission. — Garencières : nous trouvons en 1389 Pierre de Garencières, officier du duc de Touraine, Guy de Garencière, de 1370 à 1400, conseiller et chambellan du duc de Bourgogne. Il y avait encore en 1405 un brave chevalier au service de Franis nommé Jehan de Garencière, dit le jeune : V. note 75. — Florigny : Robin ou Robinet de Florigny était écuyer et chambellan de Philippe le Hardy, il signe à l'enterrement du comte de Flandre en 1384. Philippe de Florigny recevait du roi en 1387 la permission de fortifier sa terre de Pommereuil. Il était caution de Jean de Carrouge dans son célèbre duel contre J. Legris. — Les deux Macheus : il s'agit ici des neveux de Guillaume

de Machault. V. notre note sur la famille de ce poète à la suite de ses œuvres. — Angelé : je trouve un Nicolas Angelot, écuyer du duc de Bourgogne en 1419, et un Miles d'Angeul, conseiller du roi, en 1413. — Petiot : Petiot de la Mote Meliant était officier du duc de Touraine en 1389. Ce prince lui donnait le 1^{er} octobre 30 fr. d'or à partager avec Deschamps et Pierre de Garençières, ses compagnons. — Huet : il s'agit ici d'un surnom ou d'un prénom, nous ne l'attribuerons à personne : trop de gens y auraient droit également. — Villy : amé de Villy, et le batard de Villy étaient écuyers du duc de Bourgogne vers 1415 : Charles V faisait remise à un colin de Villy en 1374, et en 1368 il donnait des terres à Guillaume de Villy. — Poinasinet : je trouve Guillaume Poncin, M^e d'hôtel de Philippe le Hardy. — De Juvigny : je n'ai rien rencontré sur ce nom. — Torchapel : en 1384 Charles VI permet à Henry Torchapel d'établir une foire dans sa terre de Sommenelle. — Deschamps exploitait sa franchise par les vexations dont ses ennemis le faisaient accabler : il chante gaiement dans les deux ballades suivantes les inconvénients de la sincérité.

En trois oiseaulx me muèrent jadis
 Les Dieux de l'air, et trop soudainement
 Je fui faucon : car toutes choses vis :
 S'en fu en giez tenu trop longuement.
 Grue devins, qui oït moult clèrement ;
 Et tant oï que ce fut mon dommaige.
 Et après ce fu pie et mis en caige ;
 Pour mon parler me fist on là tenir.
 Veoir, oïr m'ont grèvé et langaige :
 Je ne scay mais quel beste devenir.
 Lors Jupiter, venus de paradis,
 Me conforta et me dit doucement :
 De ces trois poins ne soies esbahis ;
 Car Cerberus et Plutho ensement,
 Les Dieulx d'enfer, font ce gouvernement,
 Qui n'aimèrent onques oisel ramaige.
 Veoir, oïr, réciter leur oultrage
 Leur déplaist trop. Veillo t'en souvenir.
 — Confortez moy, dictes moy donc, que feray je ?
 Je ne scay mais quel beste devenir.
 Tu devendras par mon conseil fourmis,
 Qui se pourvoit en tout cas cautement.
 Garnis toy bien ; soies en ton trou mis :
 Devien bugles, qui oït tardivement :
 Taupe te tien, qui ne voit nullement.

Et hériassons qui sa bouche assouaige :
 Tout estre en soy se garde de dommaige.
 Ainsis te fault pour vivre maintenir.
 — Ainsis feray : prou y voy d'aventaige.

L'envoy.

Prince, le Dieu que l'on tient à si saige
 Dit qu'on ne doit parler, veoir ni oïr
 Pour le jour dui: et pour ce sans servaige,
 Je ne scay mais quel beste devenir.

Regnart, qui scet du bas voler,
 En yver trop grand fain avoit :
 Mais viande ne pot trover,
 Dont à bien pou qu'il ne mourroit.
 Sur la Singesse qui gisoit
 Va, Regnars, li malicieux,
 Et dit que moult sont gracieux
 Ses enfans. — Lors prist elle à rire.
 — Il ot mengier délicieux.
 Tuit voir ne sont pas belle à dire.

Quant saoulz fut, lors prist à troter,
 Et Ysangrin venir le voit,
 Qui de fain ne povoit aler.
 Il demande dont il venoit.
 — Certes, fist-il, je viens tous droit
 De bien aise disner tous seulz
 Sur la singesse, qui a deux
 Singes très laiz. Alez y, sire.
 De mentir ne solez honteux.
 Tuit voir ne sont pas bel à dire.

Lors dist : me voulez vous moquer ?
 Qui saige est, ja ne mentiroit.
 O la singesse vois disner ;
 Et quant la dame l'aperçoit,
 De ses enfans lui demandoit.
 — Si dist qu'ains ne vy si hideux.
 — Sur lui queurent celles et seulz,
 Mordent et font tant de martire
 Qu'à peine s'eschappa d'entre eulx.
 Tuit voir ne sont pas bel à dire.

A donc se prist à cheminer
 Ysangrins, qui bleciez estoit ;
 Et Regnars lui vint demander
 Qu'elle viande mengié avoit.

— Hélas ! en n'y menue ne bolt ,
 Dist Ysengrin li povres leux.
 J'ay parlé des maugracles
 Sanz mentir. S'en ont eu tel yre
 Qu'arraché mont cuir et cheveulx :
 Tuit voir ne sont pas bel à dire.

— Compère, on ne vous peut monstrier
 Aujourduy nulle rien qui soit.
 Le voir fait bon dissimuler :
 Folz et qui son amy ne croit.
 Le dire voir est moult doubteux ;
 Mentir n'est pas si périlleux
 A la costume de l'empire.
 Par voir dire estes familleux :
 Tout veir ne sont pas bel à dire.

L'envoy.

Princes , à tout considérer
 Dire voir fait moult à doubter,
 Puis qu'avoir et corps en empire,
 Pour ce qui veult vivre et regner ,
 Souffrir fault, mentir et flater :
 Tout voir ne sont pas bel à dire.

Deschamps n'était pas le seul à la cour qui se permit de parler franchement ; des hermites, des prédicateurs eurent comme lui plusieurs fois le courage de dire aux princes la vérité. En 1405, un moine augustin, nommé Jacques Legrand, auteur de divers ouvrages, prédicateur éloquent et hardi, ne craignit pas dans un de ses sermons de reprocher à la reine son inconduite et aux princes leurs vices, leur luxe et leurs débauches ; Isabeau porta plainte au roi ; Charles VI avait lors sa raison : il ordonna au moine de prêcher devant lui : Jacques Legrand obéit avec courage. Son discours fut un acte d'accusation sévère, mais juste, contre la cour toute entière. La colère des princes et des courtisans fut au comble : ils voulaient faire châtier l'audacieux orateur ; le roy non-seulement refusa de le punir, mais lui promit de faire réformer divers abus ; un accès de folie qui survint peu après, l'en empêcha. C'est peut-être dans cette occasion que Deschamps fit cette ballade et d'autres du même genre que renferment ses œuvres

(134) Cette ballade est une de celles où Deschamps parle à la première personne sans avoir l'intention de se mettre en scène. Cette fois, c'est l'historien Froissard qui raconte une mésaventure, dont au surplus il dit lui-même un mot dans ses chroniques. — En 1395, les

enclos des rois de France et d'Angleterre se réunirent à Lolinghem pour y conclure la paix. Ils convinrent d'une trêve de 4 ans. Froissard raconte toutes les négociations, puis il ajoute : « or me fut dit. Car pour ce temps et pour savoir la vérité de leurs traités ce que savoir on en pouvait, je, Jean Froissard, auteur et proposeur de ce livre, fus en la bonne ville d'Abbeville, comme cil qui grand connoissance avoit entre les seigneurs. Si en demandois à la fois à ceux que aucune chose en dévoient savoir..... Mais je, auteur de cette histoire, qui pour ce temps séjournois à Abbeville pour ouïr et savoir des nouvelles, ne pus pour lors savoir la vérité comme la paix étoit emprise, etc. » Liv. 4, ch. 35. — La plaisanterie de Deschamps est postérieure de trois ans environ au voyage de Froissard à Abbeville : c'est peut-être alors seulement qu'il eut connaissance de l'aveu naïf du chroniqueur et qu'il en plaisante. En 1393 Richard II était encore marié à Anne de Luxembourg, fille du roi de Bohême. Cette princesse mourut le 7 juin 1394. C'est en 1395 que Richard demanda la main d'Isabelle de France, et le mariage n'eut lieu que le 4 novembre 1396. Le mariage fut célébré à Calais : mais avant de s'y rendre, Charles VI et le duc de Bourgogne tinrent leur cour à Saint-Omer dans l'abbaye de Saint-Bertin. Les princes et les nobles anglais vinrent les y visiter en grand nombre. La jeune reine fut d'abord envoyée à Aire : elle vint ensuite à Saint-Omer et entra à Calais après avoir traversé Bruxelles, Bruges et Gravelines. — Ce mariage fut la suite des trêves de 1393 : mais on n'avait pu le prévoir alors, puisqu'à cette époque Richard n'était pas veuf. Son mariage avec Isabelle fut l'objet d'un traité spécial conclu le 9 mars 1395. Froissard raconte avec détail les fêtes nuptiales : peut-être en fut-il témoin, ou essaya-t-il de l'être. — Lique : couvent de l'ordre de Prémontré, situé près de Boulogne et de Calais : c'est là qu'en 1558 le roi d'Angleterre réunit son armée pour venir assiéger Reims et envahir la France. Saint-Omer était une ville française qui faisait frontière contre Calais. En 1540, les Français avaient vaincu sous ses murs les Flamands et Robert d'Artois. En 1575, les Anglais tentèrent inutilement de s'en emparer.

(135) Il s'agit ici d'un des traités de paix que la France et l'Angleterre essayèrent inutilement de conclure sous Charles VI. Le roi Jean par le traité de Bretigny avait perdu une partie des conquêtes de Philippe-Auguste ; Charles V avait réparé ces pertes, mais sous Charles VI les anglais avaient repris des places en Bretagne, en Normandie et dans le midi de la France ; ils réclamaient tout ce que leur avait accordé le traité de Bretigny ; Les français ne voulaient pas tenir compte de cette désastreuse capitulation, et exigeaient la remise de Calais, de Brest, de Cherbourg et de tout ce que les

anglais avaient repris en Guienne, en Saintonge, en Poitou, dans le Rochellois et en Normandie; aussi pendant tout le règne de Charles VI on ne put jamais parvenir à conclure que des suspensions d'armes. Lolinghem ou Lelinghem que Deschamps nomme Rodelinghem, était un petit village situé entre Boulogne et Calais; il avait été cédé aux anglais par le traité de Bretigny, et saccagé par la guerre en maintes occasions. C'est dans les ruines de son église que l'on couvrait de quelques tapisseries, que se réunirent plusieurs fois pendant plus de 20 ans les envoyés de France et d'Angleterre. Les premières trêves de Lolinghem, sous Charles VI, furent relatives à la guerre de Flandres: elles amenèrent une suspension d'armes qui devait durer du 26 janvier 1383 au 1^{er} octobre 1384; elles furent prorogées jusqu'au 1^{er} mai 1385; la guerre précéda leur expiration; on connaît les suites fâcheuses de la campagne de l'Écluse. En 1388 de nouvelles négociations eurent lieu à Lolinghem et le 18 juin 1389 on y signa un traité de trêves qui devait courir du 1^{er} août suivant au 16 août 1392. En 1393 une nouvelle convention, arrêtée encore à Lolinghem, assura encore 4 ans de repos aux deux nations. — Ce fut encore dans le même village, et au milieu des ruines de son église, que la jeune reine d'Angleterre, Isabelle de France, fut remise aux envoyés de son père après l'assassinat de Richard II. D'autres négociations eurent encore lieu à Lolinghem en 1401 et 1402, et empêchèrent un instant la rupture des trêves de 28 ans conclues en 1396 à l'occasion du mariage d'Isabelle. V. note 49. A cette époque la Flandre était ruinée par la guerre et par le séjour des compagnies; de 1379 jusqu'à 1422, elle ne cessa d'être occupée militairement. Nous avons dit que vers 1390, Charles VI et sa cour ne revoient que croisades. La guerre de Hongrie était une vraie croisade: depuis on parla toujours de se venger de cette fatale campagne et de délivrer l'Orient. Les empereurs de Constantinople appelaient à chaque instant la chrétienté à leur aide. Cette ballade fut donc faite de 1389 à 1401. — Monstrelet écrit Lolinghehem: au surplus il y avait en Flandres une seigneurie de Rolinghem, elle appartenait à la maison d'Halluin. — Guynes: les anglais s'en emparèrent en 1351, et y restèrent maîtres par suite des traités de Bretigny, jusqu'en 1558. Le duc de Guise y entra le 22 janvier après 7 jours de siège. Cette ville donnait son nom à une famille illustre connue dès le x^e siècle, dont une branche prit dans le xiii^e siècle le nom du domaine de Coucy. — Hames: cette ville, sise en Artois, avait été livrée aux anglais par suite du traité de Brétigny; mais elle appartenait à la France, en 1380, Charles V l'avait reprise. Elle donna son nom à une famille qui s'éteignit dans le xvi^e siècle: elle porte vairé et contre vairé d'or et d'azur. — Merc: ville à une lieue de Calais, dépendante du comté de Guines, cédée à l'Angleterre par le traité de Brétigny, ainsi que

Sangatte. — Calais : Édouard III l'assiégea en 1346, et ne s'en empara qu'au bout d'un an : il en chassa les habitants et les remplaça par des anglais. Aussi quand en 1358, le duc de Guise reprit cette place, il envoya tous ses habitants en Angleterre. Voyez notes 49, 56, 57, 58. — Oye : capitale d'un comté qui suivit le sort de Calais, en 1347, en 1360 et 1368. — Puille ; Poil, petite ville, entre Calais et Gravelines, cédée en 1360. — Toutes ces villes, à l'exception de Calais, furent, depuis 1360, assiégées à diverses reprises et le pays, qui les environnait, fut maintes fois dévasté. — Banelinghen : ce château fut repris, en 1377, par le duc de Bourgogne et Clisson. Une famille portait son nom : on trouve, en 1351, le seigneur de Branelinguehem, gouverneur de Guisne. V. Chron. de s. Denys. Deschamps fait sans doute allusion à quelques négociations tentées sans résultat, dans ce château, ou à un combat livré sous ses murs. — Ardres : V. t. 2, n. 18. — Le Montoire : Le Montoire, forte ville française, près d'Ardres. — Le Planque : château sur la frontière de France ; Clisson l'avait repris en 1377. — Estremboque : Deschamps veut nommer peut-être Esprobecque, petite ville française. Froissard la nomme toujours avec Ardres, la Planque et autres villes de nos frontières. En 1380 l'armée anglaise, en sortant de Calais y prit position. Il y avait aussi une commune nommée Osque, entre Ardres et Saint-Omer. — Andruic : V, t. 2, n. 18. — Le Virelart, Lambon, Liques : villes ou villages près d'Ardres. La seigneurie de Liques ou Liques appartenait à la famille de Recourt de Lens. Jean de Recourt, seigneur de Liques, fut tué à Azincourt. — Fyennes : une des douze baronnies du comté de Guines : elle donnait son nom à une famille qui remontait au onzième siècle. Robert de Fyennes fut connétable de France, sous Charles VI. — Tournehem : ville près d'Ardres. Les armées françaises et anglaises campèrent souvent sur les côtes qui l'avoisinent. Deschamps fait ici une maligne allusion à un fait de la campagne de 1369. A cette époque, les anglais et les français se trouvèrent en présence, sous les murs de Tournehem. Charles V défendit qu'on livrât la bataille et le duc de Bourgogne se retira. Les anglais, à cette occasion, raillèrent les français de leur prudence. Frois. L. 1. ch. 294 : 295. — Deschamps consacre encore la ballade suivante à son désir de voir la France en possession d'une paix glorieuse.

Venez à moi li hault prince ancien,
IX hommes preux, IX femmes de terre,
Trois sarrazins, trois juifs et trois crestien :
Hector le fort, Alexandre à conquerre,
Julles César aiez Josué querre,

David aussi, Judas Machabéus ,
 Charlemaigne, Godefroy et Arthus,
 Pour traictié faire entre la France et l'Angle.
 Par eulx deux sont mains pays perdus :
 Dès or fust temps d'avoir paix, ce me semble.

Sémiramis avecques ces preux vien :
 Deyphile, Marsoppe à lui erre ;
 Synoppe après, Panthasillée sien ;
 Tautha, que j'aim, va Thamaris requerre ;
 Yppolite Ménalope desserre.
 Toutes et tous XVIII, sailliez sus ;
 Mectez raison et le droit audessus
 Et ne vueillez soustenir le cri Angle ,
 Qui tort ara : monstrez li vox vertus.
 Dès or fust temps d'avoir paix, ce me semble.

En cest estat n'a le monde nul bien :
 A ce coup cy faictes ou paix ou guerre
 A l'un des deux ne doit demourer rien ,
 Se la pais n'est. Vé à toi Angleterre !
 Car tu ne dois contre raison acquerre.
 Voy en Merlin ; saiches que dit li Bruths.
 Par orgueil fut le mondes confundus :
 Diables en devint Lucifer qui fut Angle.
 Accordé toy ; ou tes noms yert conçlus :
 Dès or fust temps d'avoir paix, ce me semble.

L'envoy.

Nobles, princes, roys, empereurs crémus ,
 Raines, dames, pour moy soiez ensemble !
 Je veuil raison : soiez dans mes escus.
 Dès or fust temps d'avoir paix, ce me semble.

(136) Deschamps , nous l'avons dit, n'aime pas les révoltes. Il assista dans sa jeunesse à tous les désordres qui ruinèrent la France après la bataille de Poitiers. Il les décrit en partie à la fin de son poème du Miroir du mariage. L'insurrection de la Jacquerie éclata surtout dans le Beauvoisis, en Brie, dans les comtés de Valois et de Soissons. Les Jacques, après avoir élu pour roi Guillaume Caillet, dit Jacques bonhomme, assiégèrent Meaux où s'étaient réfugiées toutes les nobles dames du pays. Le duc d'Orléans, le comte de Foix et le capital de Buch les délivrèrent et massacrèrent les insurgés. Caillet fut décapité à Clermont. En 1382 l'insurrection des Maillotins se répandit aussi de Paris dans les environs de Beauvais. Charles V en mourant avait aboli les aides. Après son sacre Charles VI les rétablit ;

de là des troubles sanglants qui éclatèrent à Paris en 1580 et 1581. V. note 38. — Flandres : il s'agit de la guerre des chaperons blancs qui dura de 1579 à 1585 V. note 39 — Lombardie, Milan, Pavie. Deschamps fait allusion aux rigueurs exercées par Jean-Gaëlas Visconti contre ses sujets, que sa tyrannie avait révoltés, et aux crimes qu'il commit contre ses parents les plus proches

(137) Cette ballade contient l'oraison funèbre d'Enguerrand VII, sire de Coucy, un des personnages les plus importants du xiv^e siècle. Aimable, éloquent, brave, riche et généreux, il prit part à toutes les négociations, à toutes les guerres de son temps, il épousa en premières noces Isabelle d'Angleterre, fille d'Edouard III, et en secondes Isabelle de Lorraine. Grand Bouteiller de France, il refusa l'épée de Connétable, lorsqu'en 1392 on ne rougit pas de l'enlever à Clisson. Fait prisonnier à Nicopolis, il ne revit pas le sol natal et mourut à Burse au mois de février 1397. Le châtelain de St-Gobain alla chercher ses restes mortels. Le cœur du dernier sire de Coucy fut déposé dans l'abbaye des Célestins de Villeneuve près de Soissons, qu'il avait fondée : son corps fut inhumé dans l'église de l'abbaye de Nogent sous Coucy, fondée en 1059 par Alberic de Coucy. C'est là que se trouvait la sépulture des seigneurs de ce célèbre manoir : tous avaient enrichi de leurs libéralités les moines qui priaient sur leurs tombes. — St Lambert, Coucy, La Fère, Gercies, St Gombain, Acy : v. note 105, 106. — Le chasteler : le chastelier, château près de La Fère dont la fondation est attribuée à Enguerrand III sire de Coucy. Enguerrand V le donna à son cinquième fils Robert, chantre de Cambrai : après sa mort, il revint à Enguerrand VI. — Oisy : cette baronnie entra vers 1212 dans la maison de Coucy par le mariage d'Enguerrand III avec Marie dame d'Oisy et de Montmirail, leur fille Alix épousa Arnoul comte de Guînes et de ce mariage sortirent les sires de Coucy de la famille de Guînes : Marie de Coucy, fille d'Enguerrand VII porta Oisy dans la maison de Bar. — Marle : cette terre fut donnée en fief vers 1180 par le comte de Flandre à Raoul 1^{er} sire de Coucy ; mais le vassal s'affranchit bientôt de tout hommage. C'est encore à Enguerrand III qu'on attribue la fondation du château de Marle. Il fut brûlé par les Anglais en 1336. Après la mort d'Enguerrand VII, ses deux filles se partagèrent la terre de Marle : le duc d'Orléans en acheta une moitié. L'autre réunie aux terres de Montcornet et de La Fère, fut érigée en comté en 1415 au profit de Robert de Bar. De la maison de Bar, ce comté entra dans celle de Luxembourg, puis dans celle de Bourbon. Marle donnait alors son nom à une famille distinguée dans la magistrature : Henry de Marle était premier président au parlement de Paris en 1403 et chancelier de France en 1415. — L'ordre et compagnie : il s'agit de l'ordre de la couronne,

v. notes 17, 18. — Lombardie : Enguerrand porta trois fois la guerre au-delà des Alpes. Noble français et gendre du roi d'Angleterre, il ne voulut pas en 1370 prendre part à la guerre que se faisaient Édouard III et Charles V : il alla combattre Galéas et Barnabo Visconti, seigneurs de Milan et de Pavie, et emmena avec lui des bandes de routiers qui dévastaient la France : c'était la servir, il vainquit Barnabo près de Bologne, et le fils de Galéas, Jean Galéas sous les murs de Crémone. En 1384 il suivit le duc d'Anjou en Italie à la tête de quinze mille routiers, s'empara d'Arrezzo et revint en France. En 1396 il comprima une grave révolte éclatée contre le duc d'Orléans dans les villes d'Asti, que Deschamps nomme la cité de Renon, c. a. d. de Renaud, et qui formait la dot de Valentine de Milan : c'est dans la même campagne que le sire de Coucy s'empara de Savone. En revenant de cette guerre il partit pour la Hongrie. — Osteriche : Catherine d'Autriche, fille de Léopold 1^{er}, avait épousé Enguerrand V^e sire de Coucy : elle transmit à son fils Enguerrand VII ses droits sur l'Autriche et les fiefs qui s'y rattachaient. En 1375 il essaya de les faire valoir : cette campagne fut malheureuse, v. notes 8 et 9. — Flandres, Gueldre, Barbarie : il fit avec Charles VI les guerres de Flandres et de Gueldre 1382, 1388, il avait vivement conseillé cette dernière qui le ramenait en Allemagne. Il entreprit avec le duc de Bourbon la croisade d'Afrique en 1390. — Calais et Picardie : il fit contre les anglais la campagne de 1380 et se joignit au sire de Sempy pour harceler l'armée d'invasion qui parcourut la Picardie et la Champagne. — Angoulême et Guienne : il prit part à la campagne de 1377 contre les anglais et marcha en Guienne sous les ordres du duc d'Anjou : mais il n'était ni au siège de Bergerac ni à celui d'Angoulême. Cette ville fut prise en 1346 par les français au milieu desquels étaient bien un sire de Coucy : mais c'était Enguerrand VI. — Avec Enguerrand VII s'éteignit la branche aînée de la maison de Coucy. Des cadets et des batards, qui lui survécurent, étaient sans droit sur ses vastes domaines ; ses filles se les partagèrent, et bientôt ils changèrent de maîtres, comme nous l'avons dit. Sa mort et la ruine de sa maison affligèrent vivement le pays.

(138-139-140-141-142) Deschamps, en dépit de l'ordonnance du 12 septembre 1397, qui défendait de prêcher ou d'écrire sur le schisme a fait un grand nombre de ballades sur le scandaleux spectacle dont le monde chrétien fut témoin à la fin du 14^e siècle : nous n'en publions que quelques-unes et pour éviter des répétitions nous réunissons ici toutes les notes qu'elles nécessitent. Grégoire XI avait rétabli le siège de la papauté à Rome en 1376. Mécontent des Romains il pensait à le reconstituer à Avignon lorsqu'il mourut

en 1378. Le peuple déclara qu'il ne voulait plus de pape français et voulut contraindre les cardinaux à élire un Romain. Ils providèrent un Napolitain, Barthélémi de Prignano, qui prit le nom d'Urbain VI. Dès qu'il fut nommé, il voulut réformer l'église. Les cardinaux mécontents prétendirent que son élection n'avait pas été libre, se retirèrent à Fondi et élurent Robert de Genève. Il prit le nom de Clément VII et s'établit à Avignon. Le monde catholique eut deux chefs. La France, l'Espagne et l'Ecosse, alors alliées contre l'Angleterre, se prononcèrent pour Clément VII. L'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne et la Flandre reconnurent Urbain VI. Cependant l'université de Paris et le clergé de France n'admettaient pas qu'un pareil état de choses pût se prolonger : Urbain VI était mort en 1389 ; le clergé de France voulut profiter de cette occasion pour faire reconnaître Clément VII : il ne put y réussir, et les cardinaux romains élurent Boniface IX. Alors on eut l'idée de proposer aux deux rivaux une transaction qu'on appela le projet d'union. Chacun d'eux devait donner sa démission ; et en ce cas une nouvelle élection aurait eu lieu par les cardinaux de Rome et d'Avignon réunis. C'est à cette occasion, en 1393, que Nicolas de Clamanges parla et écrivit au nom de l'université de Paris. Clément VII ne voulut pas se démettre et mourut de chagrin en 1394. Les cardinaux d'Avignon à leur tour se hâtèrent de nommer un pape : ils choisirent Pierre de la Lune, qui prit le nom de Benoît XIII. Il était venu à Paris comme légat de Clément VII. Ambitieux et mauvais catholique, il acheta des amis à la cour de France et dans le sein même de l'université et se joua de ses adversaires qui ne purent empêcher sa nomination. Il s'était engagé avant l'élection à donner sa démission si Boniface donnait la sienne. Mais il revint sur sa promesse et voulut se maintenir sur le trône de saint Pierre malgré la France. Un concile du clergé français, tenu à Paris en 1394, le somma vainement de renoncer à son titre. Alors on agita sérieusement la question de savoir si on ne reconnaîtrait pas le pape de Rome. Un concile, tenu à Reims, une entrevue de Charles VI et de Wenceslas, dans cette même ville, n'eurent aucun résultat sérieux. On avait dit au roi de France qu'il ne guérirait jamais tant que le schisme n'aurait pas pris fin. Le 27 octobre 1398 une ordonnance déclara que la France se retirait de l'obédience de Benoît XIII. Ce pape ambitieux ne se tint pas pour battu ; il employa les moyens les plus honteux pour faire revenir la cour sur cette sage résolution. Au mois de mai 1403, le roi eut la faiblesse de se remettre sous sa suprématie. L'université protesta de nouveau. Le clergé se réunissait à Metz, à Paris, et partout on demandait à hauts cris la fin de tant de scandales. Au mois de novembre 1406, une assemblée du clergé, tenue à Paris, arrêta que la France abandonnait pour la

seconde fois le parti de Benoît XIII, et réclamait un concile général. Charles VI sanctionne cette décision par lettre de février 1407. Le 24 mars suivant Benoît XIII l'excommunie. — Boniface IX était mort en 1404. Innocent VII qui lui succédait ne régna pas deux ans ; et en 1406, Grégoire XII était pape romain. Le 25 novembre 1406 une assemblée de cardinaux avait ordonné aux deux papes d'envoyer leur démission. Tous deux s'y refusent. Benoît XIII avait été chassé d'Avignon ; abandonné de ses cardinaux, il en avait créé d'autres. Grégoire XII avait fait comme lui. Cependant les anciens cardinaux réunis à Pise en 1409 les déclarent tous deux destitués et élisent Alexandre V. Il y avait donc trois papes. Benoît XIII convoqua un concile à Perpignan : Grégoire XII en appelle un à Aquilée. En 1410, Alexandre V vint à mourir et ses partisans nommèrent à sa place Balthasar Cossa, qui prit le nom de Jean XXIII. Enfin le concile de Constance (1413-1419) mit fin au schisme. Les trois compétiteurs furent déposés. Grégoire XII et Jean XXIII se soumirent. Il fut déclaré que les conciles généraux étaient supérieurs au pape. Le Concile élut Martin V, et le monde catholique le reconnut pour seul successeur de Saint Pierre. Tels sont les faits auxquels font allusion les satyriques ballades de Deschamps. Jamais le simonie et la vénalité des bénéfices ne furent poussées plus loin : les papes les donnaient pour de l'argent, pour des services, pour des votes dans les assemblées délibérantes. Pour se faire des créatures ils multiplièrent les titres de cardinaux et comblèrent ceux qui suivaient leur fortune de faveurs, d'abbayes et de revenus ecclésiastiques. La corruption des suffrages et le cumul des bénéfices sont avec le schisme les trois faits principaux que le poète flétrit avec énergie. — Symon : Simon le Magicien offrit à Saint Pierre une somme considérable s'il voulait lui vendre le don de faire des miracles : que ton argent périsse avec toi, répondit le saint. Depuis on nomma Simonie, tout trafic de choses saintes et ecclésiastiques. — Giezy : en 1397 Benoît XIII envoya à la cour de France Pierre de Juis, évêque de Macon, pour soutenir son élection dans le concile national qu'on allait réunir à Reims, c'est peut être lui que Deschamps nomme Giesy. Ses manœuvres, les faveurs qu'il prodigua, empêchèrent l'assemblée de rien décider. Simon de Cramault, patriarche d'Alexandrie et depuis archevêque de Reims, prit au contraire parti contre Benoît XIII : c'est lui qui proposa de se soustraire à son obédience et d'imposer au profit du roi la dime sur les biens du clergé. Simon était un homme avide, on l'accuse d'avoir reçu de l'argent du pape de Rome, et de s'être emparé d'une partie des dimes payées par le clergé. Lors de la soustraction le mépris de la cour et la haine du peuple le punirent bientôt de sa conduite odieuse et le duc d'Orléans le chassa honteusement du conseil du roi : V. la chronique des religieux de Saint-Denys. C'est peut-être lui que Deschamps

désigne sous le nom de Simon et de Magus : ce surnom rappelle Simon le Magicien, le père des Simoniaques. Clamanges, dans son traité de l'état corrompu de l'église, consacre plusieurs chapitres à ces ventes scandaleuses : il a fait un mémoire spécial dédié au docteur Jean Gerson de *proculibus simoniaciis*. Deschamps nomme encore Simon et Giezy dans deux passages du miroir du mariage, les voici :

En petit point est véritéz,
Que plusieurs ne veulent pas dire,
Par peur d'encourir martire,
Que Giezy deffent et Symon :
Cil duy truant ont le renom
De gouverner la court de Rome.
Et si ne sont ils pas prodomme ;
L'un achate et li autre vent ;
Tant ont emputé le couvent
Et mis se grant descension,
Par leur fausse vendicion,
En tous les lieux qui s'en despendent,
Que tous à ceste hart se pendent.
Et ont pollü le saintuaire
De Dieu, dont je ne me puis taire,
En vandent, comme il est escript,
La grâce du Saint-Esperit.....

Plus loin l'auteur parle des apôtres :

Et ne trouvèrent onques tour
Qu'ils eussent fors un seul pastour.
Et le sens, qui d'eulx XII issi ,
Ne fut pas telz comme est cest ci :
Ainçois fut plus doulx et meilleur
Au resgart de nostre Seigneur.
Damps Giezy et sires Symons
Furent chaciés de leurs ramons,
Et si déboutez qu'à leurs temps
Ne firent noise ne contens.....

Comme on le voit, ces deux passages ne confirment pas pleinement les explications que nous proposons ; dans le premier Giezy et Simon sont des agens de la cour de Rome. Dans le second on les fait contemporains des premiers apôtres : dans tous les cas les deux noms désignent ceux qui vendent ce que le ciel donne.

Pierre de la Lune, que Deschamps attaque dans une ballade spéciale, avait été nommé cardinal en 1375. Quand Grégoire XI lui conféra cette dignité, il lui dit : prenez garde que votre lune ne s'eclipse un jour. Il le savait ambitieux et ardent et il craignait de le voir se compromettre. Pierre de la Lune, après avoir lutté contre le vœu de toute la chrétienté, se retira en Espagne et mourut en 1423 ; de tous les ambitieux qui prirent part au schisme il fut le plus coupable. — Les cardinaux que Deschamps traite avec rigueur n'ont pas moins de reproches à se faire : jamais ils ne poussèrent plus loin l'égoïsme et la cupidité. Ceux, que chaque pape avait créés, auraient vu tomber leurs titres avec le sien, et ils perpétuaient le schisme dans leur intérêt privé. Les papes, pour se les attacher, leur prodiguaient les bénéfices, leur livraient le droit de vendre les prébendes, les abbayes et les indulgences. Aussi disait Francon, poète contemporain :

Cardinales, ut prædixi,
Nove jure, crucifixi
Vendunt patrimonium.

et ailleurs :

Ibi latet Scylla rapax
Et Charybdis auri rapax
Potius quàm navium ;
Ibi pugna galearum
Et conflictus piratarum,
Id est cardinalium.

les satyres sanglantes d'où sont tirés ces vers se trouvent dans l'édition des œuvres de Clamanges donnée par Lydius. Clamanges dans son traité de la corruption de l'église, qu'il composait avant d'être secrétaire de Pierre de la Lune, ne traite pas les cardinaux moins sévèrement : V. ch. x : *de statu et introductione cardinalium*, qui vera sunt hodiè superbæ simulachra — ch. xi : *de multitudinis beneficiorum cardinalium et eorum incompatibilitate — quomodo cardinales beneficiis abutantur*. Froissard dans de nombreuses occasions, notamment liv. 5, ch. 27, parle dans le même sens : il se sert, mais dans un autre passage, d'une expression qui se rapporte à la ballade de Deschamps. Après avoir parlé des richesses des cardinaux, de la crainte qu'ils avaient de les perdre, il ajoute qu'ils ne se souciaient pas de vivre à martyr. — Pour faire comprendre le refrain de la ballade sur le fait de l'union, il faut faire connaître quelques unes des mesures prises par la cour de France pour obliger les princes

de l'église à mettre fin au schisme. En 1393 on menaça les cardinaux et bénéficiaires d'Avignon, de retenir leurs rentes s'ils n'acceptaient pas les propositions de l'université; à cette nouvelle ils se déclarèrent disposés à entrer en arrangement; mais les intrigues de Pierre de la lune s'y opposèrent : V. Frois. liv. iv, ch. 36. En 1397 le concile de Reims prit une décision analogue à celle de 1393. Le maréchal de Boucicaut fut chargé d'aller contraindre, par la force, les cardinaux et le pape à la soumission; les cardinaux pour ne pas perdre leurs revenus, livrèrent Avignon, et se rendirent cautions du pape. Quand la France se retira la première fois de l'obédience en 1398, on mit sous le sequestre et en commande les bénéfices des clercs qui restèrent attachés à Benoist XIII. En 1406, le roi défendit qu'on payât les annates à l'un ou l'autre pape; enfin au mois de septembre 1407, on saisit le temporel de tous les clercs qui refusaient de concourir de leur personne et de leur bourse à la fin du schisme. Les intrigues de Pierre de la Lune paralysèrent toutes ces mesures, qui auraient réussi avec de la constance et de l'énergie; mais Deschamps fait entendre que ses dons corrompaient le conseil du roi et l'université. La cour de son côté achetait des suffrages à l'aide de la dîme qu'elle levait sur le clergé. aux termes de l'ordonnance rendue le 2 août 1398, cinq jours après la première soustraction à l'obédience. — On conçoit tous les scandales qui devaient résulter de ces luttes d'intérêts matériels. Les cardinaux, les prélats, les bénéficiers, étrangers à la France, favoris de la cour d'Avignon, ou de celle du roi, ne s'inquiétaient nullement des charges spirituelles et temporelles attachées aux titres dont ils touchaient les rentes. Charles VI fut obligé de les condamner à satisfaire aux obligations d'entretien et de charité par ses ordonnances du 6 octobre 1385, 20 septembre 1386, 7 septembre 1394, qu'on éluda sans scrupule. Clément VII, pour intéresser le roi et les princes à sa conservation, leur accorda le droit de conférer directement un grand nombre de bénéfices : de plus il nommait sans examen tous ceux qu'ils lui présentaient : V. Frois. liv. iv, ch. 36. Il en résulta que les fonctions les plus honorables de l'église, les positions les plus importantes, étaient données à des gens indignes de les recevoir. Il en était de même à la cour de Rome, et dans les états qui lui restaient fidèles. Nicolas de Clamanges dénonce en maintes occasions l'ignorance, l'incapacité et l'indignité de toutes ces créatures des cours qui venaient sans honte usurper le plus pur et le plus noble des ministères, celui qui demande le plus de sciences et de vertus.

(143) Il s'agit du jubilé séculaire qui fut célébré à Rome, depuis le premier jour de l'an 1399 jusqu'à Noël 1400. Deschamps fait allusion aux bulles du pape Clément VI, qui déclara, en 1350, que do-

rénevant les jubilé se célébreraient tous les cinquante ans, attendu que la vie humaine devenait de plus en plus courte, tandis qu'au contraire les vices se multipliaient. — Boniface IX appela tous les chrétiens à Rome : et de toutes parts, on obéit à sa voix : les partisans même de Benoît XIII partaient pour la ville éternelle. Charles VI s'opposa vainement à ce pèlerinage général. Il arriva, ce qui ne manque jamais en pareil cas, que la dévotion servit de masque au libertinage et que les routiers se mirent à détrousser les pèlerins. Dès lors, le jubilé devint matière à plaisanteries et à ballades.

(144) L'intérêt de ce rondeau consiste uniquement à donner l'âge approximatif de Deschamps. Le jubilé s'ouvrit au commencement de 1399. A cette époque, le poète avait plus de 50 ans : il serait donc né, comme nous l'avons dit, de 1345 à 1349.

(145) La mort de Richard II eut en France un grand retentissement : son mariage avait fait naître l'espérance d'une longue paix. Mais les Anglais ne lui avaient pas pardonné la restitution de Brest et de Cherbourg : Ils disaient qu'il voulait rendre Calais. Vainement il fit périr le duc de Glocester et bannit Henry de Lancastre : il ne pouvait plus lutter contre l'antipathie de la nation. La noblesse regrettait la guerre de France qui depuis cinquante ans l'enrichissait. Elle rappela secrètement Henry de Lancastre : bientôt il est à la tête d'un parti puissant, et Richard II détrôné est contraint d'abdiquer. Charles voulut prendre la défense de son gendre : il réunit une armée et se prépare à mettre le siège devant Calais. Déjà les Français occupaient Guynes, Hames, Oye, Merc et Banelingham, quand on apprit la mort de Richard II. On accusa hautement Henry de l'avoir fait assassiner. Cette catastrophe émut toute l'Europe et inspira plus d'un homme de lettres : Creton lui consacra un poème. Isabelle de France, âgée seulement de 12 ans, n'avait pas eu d'enfants. Charles VI n'avait plus le droit d'intervenir. On avait songé en France, même avant la mort de Richard II, à exploiter l'horreur qu'inspirait cette révolution. Le prince renversé était né à Bordeaux, et on l'appelait parfois Richard de Bordeaux. La Guienne l'aimait et s'indigna contre ses meurtriers. Le duc de Bourbou fut envoyé sur les frontières de Gascogne pour tâcher d'enlever cette belle province à l'usurpateur. Mais Henry IV intervint habilement ; et cette fois encore la Guienne resta Anglaise. Peut-être Deschamps écrivit-il sa ballade dans un but politique. Il reproche aux Anglais leur dévouement au pape de Rome et les menace des prophéties de Merlin qui annoncent leur ruine. Froissard les cite aussi à l'occasion de la mort de Richard II, mais en sens inverse, c'est-à-dire en les interprétant contre Richard II au profit de Henry VI. L. 4, ch. 69, 82.

(146) Deschamps a fait plus d'une complainte de ce genre : il fait parler soit la France, soit la religion, soit la monarchie. Cette ballade ne peut-elle pas s'appliquer à Isabelle de France, à 12 ans veuve de Richard II ? Quand il fut déposé, elle fut séparée de ses amis et entourée de domestiques dévoués à la maison de Lancastre. La dame de Courcy, seule Française qui ait pu l'accompagner, parvint à grande peine à gagner Paris : c'est elle qui raconta le dénuement et la captivité de sa jeune maîtresse. Charles VI à cette nouvelle eut une nouvelle crise de folie. Les Anglais proposaient de marier Isabelle avec le fils de Henry IV. La cour de France s'y refusa et la jeune reine fut enfin ramenée dans sa patrie. Vers le mois de juillet 1400, les Anglais se firent donner une quittance de sa dot; il n'est pas certain qu'ils l'aient restituée. Le duc d'Orléans avait été lié avec Henry IV avant son usurpation. Plus tard il la lui reprocha et dans une lettre de défi qu'il lui adressa en 1403, il l'accusa d'avoir dépouillé Isabelle de tout ce qu'elle possédait et de retenir son douaire. — Le 29 juin 1406, Isabelle épousa Charles d'Orléans et mourut en couches le 13 septembre 1409.

(147) Cette ballade fait encore allusion au schisme et au jubilé. V. note 138 et 143. — En 1400, Manuel Paléologue, assiégé par Bajazet, avait été contraint de subir des conditions humiliantes. Il vint en France implorer des secours et provoquer une croisade. Les malheurs du temps s'y opposèrent. — Charles VI avait voulu rétablir son gendre sur le trône d'Angleterre : pour éviter la guerre, Henry IV fit tuer Richard. Des pourparlers eurent lieu et se terminèrent par une prolongation de trêves. On avait essayé de conclure un traité de paix, mais on n'avait pu s'entendre au sujet de Calais. Henry VI, banni par Richard II, s'était réfugié d'abord en France, puis en Bretagne ; Jean de Montfort lui donna asile et lui fournit des armes, de l'argent et des vaisseaux. Quand il partit pour Londres, peu après, le duc mourut : sa veuve, fille de Charles le Mauvais, épousa Henry IV. Elle voulait mener en Angleterre les jeunes princes, ses fils ; le duc de Bourgogne s'y opposa. et les nobles bretons promirent de garder leurs jeunes seigneurs et furent garants de leur fidélité. Les affaires de Bretagne se trouvèrent donc mêlées à celles de France et d'Angleterre. C'est peut-être pour cela que Deschamps dit que la paix se fera en Breton. — Les Gênois s'étaient donnés à la France par traité du 11 décembre 1396. Mais leur caractère inconstant ne leur permettait pas de rester soumis. Probablement à ce moment, on craignait un soulèvement : il n'eut pas lieu. Ce ne fut qu'en 1409, que les français furent forcés de sortir de Gènes. — La France avait essayé inutilement de détacher la Guienne de l'Angleterre. En 1399, Thomas de Percy était venu prendre possession de la Gascogne au nom de Henry IV. Ses hommes d'armes, sans doute, firent des irruptions en France.

: (148) Deschamps raconte une de ces orgies auxquelles les princes prenaient part trop souvent. Déjà dans son *Dit des Jours des deus*, (V. Crap. p. 171) il nous avait dépeint une soirée de jeu. Cette fois il s'agit d'une débauche de table dans le château de Boissy, possédée par le duc d'Orléans. A la tête de ses hôtes, figure Jean-sans-Peur, alors son ami, depuis son meurtrier; c'est lui que Deschamps nomme Jehan Monseigneur, parce qu'il était attaché à sa maison. — Lebreth : Charles d'Albret, en 1402 connétable. — Louvet: ce nom peut-être réclamé par Huguenin de Saulx dit Louvet, chef de la maison de Saulx-Tavannes. En 1381 puis en 1395, Charles VI accorde des rémissions à Jean Louvet; un peu plus tard nous voyons à la tête du parlement de Provence Jean Louvet, s^r de Mirandol, ami du duc d'Orléans. Deschamps accole au nom de Louvet le titre de licencié: on peut croire qu'il désigne le futur président. Ajoutons qu'en 1419 Jean Louvet prit part au meurtre de Jean-sans-Peur; c'est lui qui donna le signal à Tanneguy du Chatel; enfin il maria sa fille au célèbre bâtard d'Orléans. — Bruneval : Nicolas de Bruneval, échanson du roi, et en 1416 grand fauconnier de France, fut aussi écuyer-tranchant du duc d'Orléans: en 1406 il enlevait Marie de Kais, riche orpheline, qu'il épousa; poursuivi pour rapt en 1407, il obtint sa grâce en 1412 et mourut en 1418. — Aufemont : V. note 75. — Beaumont : ce nom appartenait à plusieurs gentilshommes contemporains; nous trouvons sous Charles VI, Allain de Beaumont cité par Froissard, Jean de Beaumont, gracié en 1387 et 1406, Pierre de Beaumont s^r de Boissy, un sire de Beaumont tué à Azincourt, Jean de Beaumont maître des eaux-et-forêts en Champagne, et enfin Philippe de Beaumont sieur de Luzarche. — Canny : Aubert le Flamenc, s^r de Canny, chambellan du roi, avait épousé en 1389 Marie d'Enghien, que le duc d'Orléans enleva en 1400: elle fut mère de Dunois. — Gaucourt : Raoul IV de Gaucourt eut trois fils, Hugues qui fit les guerres de Flandres avec Charles VI, Gilles qui vivait encore en 1395 et Jean, maître d'hôtel du roi. Ce dernier mourut à cette époque, et laissait deux fils: Raoul V l'aîné entra au service en 1388; il devint écuyer-tranchant du roi, bailli de Rouen, diplomate et général; il perdit en 1412 la bataille de Saint-Remy-en-Plain contre le comte de Saint-Pol, et mourut en 1417. Son frère Eustache, dit Tassin, fut conseiller, chambellan et échanson du roi: il était grand fauconnier de France en 1406, et mourut en 1415. Il s'agit ici d'un de ses deux derniers. — Garencières : V. note 75, 135. — Prunelé : V. note 133. — Croisy : Jean d'Estouteville s^r de Croisy, écuyer du corps du roi, mort en 1416. Parmi les morts d'Azincourt figure un sieur de Croisy.

(149) Charles V, effrayé des suites qu'avaient eues les batailles de

Crécy et de Pottiers, avait soumis ses généraux aux règles de la prudence la plus rigoureuse : on ne livrait jamais bataille sans envoyer prendre ses ordres. • En hastiveté ne gist pas la bonne ordonnance • disait-il souvent : chron. de Charles V, par Christine de Pisan : ch. 45. Son successeur suivit son exemple; c'est ainsi que les guerres de Flandres en 1382 et 1383 furent décidées dans des parlements tenus à Compiègne. V. Fr. liv. 2. ch. 210. Les divisions des oncles du Roy, les factions, la vénalité des fonctionnaires augmentèrent les inconvénients de ce système; l'on attribua à l'irrésolution du conseil du prince la nullité des résultats obtenus dans les campagnes ouvertes contre l'Angleterre et les négociations entamées avec elle. Deschamps était, à cet égard, l'organe de l'opinion publique. V. Crap. p. 21. 35. 43. 188. Lorsqu'en 1413 le carme de Pavilly harangua Charles VI au nom du peuple insurgé, il ne manqua pas de dénoncer l'apathie et l'irrésolution du grand conseil. — On en disait autant de l'autre côté de la Manche, et les Anglais mécontents reprochaient au Roi la lâcheté, la lenteur et l'indiscrétion de ses conseillers : 1386, v. Froiss. l. 3. ch. 62.

(150) Les guerres contre l'Angleterre et le commerce que le Nord faisait avec la Guienne, donnèrent, dans le xiv^e siècle, un grand développement à la marine française. Les flottes royales, en cas de guerre, s'augmentaient d'une foule de bâtiments dont les patrons devenaient pirates. La mer finit par avoir ses routiers : en temps de paix des vaisseaux armés en course, arrêtaient les flottes marchandes : leur équipage dévalisait, tuait et jetait à la mer les vaincus. Les matelots et les officiers du gouvernement n'étaient pas non plus sans reproche : il fallut remédier à ces graves abus. Le 7 Décembre 1400 une ord. importante fut rendue sur le fait de l'amirauté, de la piraterie et des prises maritimes. En voici quelques lignes qui serviront de commentaires à la ballade de Deschamps : • Charles, etc. • pour ce qu'avons esté advertis par la griefve et piteuse complainte de plusieurs notables marchands, tant de nostre royaume, comme de nos alliés, que irréparables maux, meurdres et pilleries, et cruels maléfices se font et sont faits chacun jour sur la mer, tant et principalement par aucuns qui sous ombre de nostre grace ont mis et mettent sus navires de guerre et les amplient et fournissent de gens de petite valeur, qui pour eux enrichir sont la plus part d'iceux abandonnés à tout mal, et de léger inclins à commettre lesdits meurdres et larrecins..... savoir faisons..... 1^o pour corriger la mauvaise volonté de ceux que par damnable convoitise désordonnée, par suggestion d'ennemy pourraient être traités de commettre, contre nos sujets et ceus de nos alliez, meurdres et larrecins, ainsi que l'on dit que fait a esté par cy-devant, nostre Admiral et ses lieutenants

nants... s'informeront diligemment des cas advenus, et les personnes qu'ils trouveront coupables de tels meffais les puniront et en feront justice sans aucun déport ou délai, telle qu'elle en soit exemple à tous autres. — Item : pour plus étroitement continuer la sureté advenir de nos marchands fréquentant la mer.... quand aucune armée ou entreprinse se fera sur ladite mer par les gens, qui sont ou seront à nos gages, nostre Admiral fera jurer les chefs de chacun navire qu'ils se gouverneront bien et à droit, sans porter dommage à nos sujets, amis et alliés, ou bienveillans; et répondront pour ledit voyage des gens de leur charge. Et ainsi jurera le maistre et patron, et ses quatres compagnons de quartier aussi semblablement; et répondront pareillement de leurs gens. » — Tous les armateurs sont soumis à la même responsabilité; d'autres articles leur défendent d'attaquer les marchands, et leur enjoignent de remettre leurs prisonniers à l'amiral. On leur reproche de les noyer ou de les déposer une plage déserte. Enfin on les menace de punitions sévères.

(151) Dans cette ballade, on voit le tableau des ruses, fraudes et friponneries auxquelles recouraient pour vivre le vagabondage et la fainéantise. Déjà, en 1330 et 1334, des ordonnances sévères avaient été rendues contre les truands. La misère du royaume, sous le roi Jean, ne fit qu'accroître le mal. Charles V. parvint, à diverses reprises, à faire conduire hors de France, les bandes de routiers qui désolaient les campagnes et infectaient les villes. Aubriot, le célèbre prévôt de Paris, avait contraint les vagabonds à prendre part aux travaux de la ville. Sa fermeté les irrita : victime de son zèle, il fut jeté dans une prison, à la suite d'une émeute; une autre insurrection le délivra. Les exactions de la cour, les déprédations des armées nationales et étrangères ruinaient les campagnes et réduisaient leurs habitants à la mendicité. La Picardie, la Champagne et la Normandie furent désolées par le vagabondage et le vol. De 1380 à 1400, l'excès du mal réveilla l'attention du pouvoir : et le 21 juin 1400, G. de Tignonville rendit une sévère ordonnance contre ces désordres. Le roi l'avait nommé réformateur, juge et commissaire spécial sur les meffais commis dans les prévotés de Paris, baillage de Vermandois, d'Amiens, de Sens, de Rouen, de Senlis, en Normandie et Picardie, par les larrons, meurdriers, ravisseurs de femmes, violeurs d'église, etc. — Cette ordonnance dut être appliquée par Deschamps. L'ordonnance cabochienne du 23 mai 1413 prit aussi des mesures énergiques contre la fainéantise. — Notre poète flétrit les charlatans dans la ballade suivante :

D'avocas, de phisiciens,
De ciurgiens, de mareschaux

Gardez vos corps, gardez voz biens.
 Car ilz tuent gens et chevaux ;
 D'un petit mal font plusieurs maux ,
 De IIII mos grant escripture.
 Et s'il leur vient riche homme en cure,
 Tousjours veulent nouvel argent :
 C'est toute convoitise pure.
 Pour Dieu ! gardez vous de tel gent !

D'enquérir sont praticiens
 Du malade et de ses travaux,
 Tous duis . Car n'en scevent riens
 Par l'orine des orinaux,
 Ne s'il a esté frois ou chaux ,
 Fors d'enquérir par voie obscure.
 Lors li dient sa durté dure,
 Qu'enquise ont de loing cautelement.
 D'argent avoir sont en ardure :
 Pour Dieu ! gardez vous de tel gent !

Et pour ce , entre vous paciens ,
 Pour apostume, boce ou claux,
 Ains que trop soiez ès liens,
 Soiez d'iceulx marchander caux.
 Car tenez vray que telz contraulx
 Vous feront yssir de l'ordure.
 Qui ce ne fait, fault qu'il endure
 Leur curacion longuement.
 Ilz sont de perverse nature :
 Pour Dieu ! gardez vous de tel gent !

L'envoy.

Compsingnons, Eustace vous jure
 Que, par medicine et ointure
 Bailliée à lui violemment,
 Fut de mourir en aventure,
 Et ne se pouoit mettre cure :
 Pour Dieu ! gardez vous de tel gent !

Les enchanteurs, les sorciers, les empiriques exploitèrent largement l'ignorance du xiv^e siècle. La maladie de Charles VI appela à la cour les hommes les plus savants et les industriels les plus effrontés du siècle. Plus d'un imposteur paya de sa vie sa cupidité et son audace. Une ordonnance du 3 août 1390, défendit l'exercice de la médecine à quiconque n'avait pas subi d'examen ; ce règlement fut éludé, et il fallut, le 4 août 1404, le reproduire en partie. Mais la loi ne peut donner la science, et les médecins les plus instruits

étaient alors infatués d'erreurs et de préjugés, que la raison et l'expérience devaient seules dissiper de siècle en siècle. — Deschamps ne cesse de railler les ennemis de la vérité. Voici l'une des satyres qu'il composa contre eux :

De ceuls qui contreuvent nouvelles, bourdes et mensonges.

Le prince de haute éloquence
Et de parler en habondance,
Seigneur des choses incroyables
Prononcées comme euvangiles,
De voix moyenne et proprement
Devant tous et hardiement,
Par beaux moyens et raisons belles
Saichans dire toutes nouvelles.....
Des sciences et de la guerre,
De tous animaux de la terre,
Des chiens et des oyseaux volans,
Et des grans rivières courans ,
Du grief feu de saint Dalibras,
Qui à Cumieres et à Bras
Ardit Marne jusques au fons ;
Dont trové fut par deux maçons ,
Qui là asseoient leurs serches
Au martel, XXIII perches
Novans à la queue brulée.
Et là avoit si grant fumée
Des autres poissons qui ardirent ,
Que les maçons se départirent
Et montèrent à Auviller
Leurs perches, en souz un piller,
Qu'ilz mirent en une fontaine.
La foussèrent et de nuit, plaine
De perches (si comme je truis) ,
Dont on prinst XIII muis
En un jour, noires comme aronde ,
De VI piez tout emprés la bonde ,
Qui furent grans deniers venduz.
Mais les moines, et les renduz
D'Auviller, (ce croiez pour voir)
Qui en mangièreurent furent noir ,
Et sont encor depuis celle heure ,
Et leur habit comme une meure.
Et encor est chose plus voire

Que la fontaine devint noire
 Pour les perches. Quant saint Nyvart
 Par sa prière et par son art,
 A sa prière, et sa requeste,
 Et pour ce qu'om va à sa feste
 En droit sommet de la montaigne,
 Boute en un trou de la fontaine
 Sa teste, pour guarir du feu,
 Des fièvres et du mal saint Leu;
 Dont maintes femmes et mains maris
 Ont puis illec esté garis.
 Fist la fontaine sous un ourme
 Revenir en sa propre fourme;
 Et Marne qui tousjours ardoit
 Reflet tele comme elle estoit.
 Là ne se brusla puis escaille
 De poison; mais mainte merdaille
 L'ont depuis prins et encor font
 Et si ne scet on quom qu'ils font;
 Fors que les aucuns le gourmandent,
 Et maint autre pescheurs le vendent
 Chièrement, puis que Marne ardi,
 Qui de l'embler sont trop hardi.

A tous ceulx qui scevent fonder
 Nouvellement, et recorder
 Chose nouvelle et merveilleuse,
 Qui ont paroule gracieuse,
 Parlans des voyages estranges,
 Qui donnent aux dames louenges,
 Qui parlent d'armes et d'amours,
 Qui scevent faire soutilz tours,
 Salut.....
 Ordonnons pardurablement
 Qu'il se fera un parlement
 Chascun an, ès festes de may,
 En nostre ville d'Espargnay....
 Pour ce à Jehan Mignot d'Espargnay,
 A Malapert, à Maisonnasselles
 Qui escoles tiennent et selles
 De sçavoir, aler et parler,
 Et nouvelles choses trouver,
 A Godefroy de Granne aussi,
 A Cuisy, au petit Choilly,
 Et à Pierre de Bonnancourt

Qui sont pieçh de nostre court ,
 A chascun en espécial ,
 Et tous autres en général ,
 Qui aront sur ce congnoissance
 Par tout le royaume de France ,
 A chascun d'eulx en droit soy ,
 Mandons et commettons que no loy
 Facent publier en tous lieux.....

Nous avons conservé de cette pièce ce qui intéresse la Champagne. Tout porte à croire que Deschamps se venge de quelques individus dont il a eu à se plaindre. Ceux qu'il nomme sont, dans une autre ballade, traités de colporteurs de bourdes et de compagnons du bec à filer. D'après un titre que M. P. Paris, membre de l'institut, a bien voulu nous communiquer, Deschamps acheta au terroir de Granne un bois nommé le Rouge-Bois ; il avait appartenu à Regnault de Granne : ses héritiers le vendirent au poète comme contenant 40 arpents. L'acquéreur s'aperçut qu'on l'avait trompé et porta plainte. Un arpenteur, commis à cet effet, trouva que le bois en litige ne contenait que 35 arpents. Deschamps demanda acte de cette constatation (25 juin 1399) : or parmi ceux qu'il accuse de mensonges figure un Godefroy de Granne. — La légende, rapportée par Deschamps, se trouve dans plusieurs auteurs : la montagne d'Hautvillers compte sur son plateau un grand nombre de sources qui finissent par former le ruisseau du chaillois. Il tombe dans la Marne près de Dizy. L'abbaye d'Hautvillers fut fondée dans le ^v^e siècle par St Nivard, archevêque de Reims.

(152) Cette ballade nous fait connaître les ressources ordinaires de nos ayeux quand le charnage s'en allait à val.

(153) La terre de Clermont en Beauvaisis, après avoir donné son nom à une famille qui le quitta pour celui de Nesle, passa dans la maison royale. Robert de France, sixième fils de saint Louis, fut fait comte de Clermont ; ses descendants ont tous porté ce titre. Le château de Clermont leur appartenait. Pierre I, duc de Bourbon, comte de Clermont, tué à Poitiers, avait épousé Isabelle de Valois, sœur de Philippe VI. Elle mourut en 1383. Leur fils, Louis II, avait épousé en 1371 Anne d'Auvergne, fille unique et héritière de Beraud II, dauphin d'Auvergne, morte en 1416 : elle lui apporta le comté de Clermont d'Auvergne. Leur fils, Jean I^{er}, né en 1389, porta le titre de comte de Clermont jusqu'à la mort de son père, qui arriva en 1410. Le 24 juin 1400, il prit pour femme Marie de Berry, fille de Jean, duc de Berry, veuve en premières nocces de Louis III

de Châtillon, comte de Dunois qu'elle avait épousé en 1386, et en deuxièmes noces du comte d'Eu, connétable de France; tué à Nicopolis. Cette princesse, morte en 1454, était riche de grâces et d'esprit, et Charles VI ne l'appelait jamais que sa belle cousine. Ce prince, qui résidait souvent à Creil, allait voir souvent chez elle la comtesse de Clermont. — Au surplus, Anne d'Auvergne avait aussi su plaire à la cour. Le duc d'Orléans sortait de son hôtel en 1393, quand son imprudence changea en fête funèbre le bal où le roi dansait déguisé. — La branche cadette de la première maison de Clermont avait conservé ce nom. Elle était alors représentée par Jean II, qui servit Charles V et Charles VI, et mourut en 1400. Il avait épousé Éléonore de Périgord. — Il y avait à Paris un hôtel de Clermont, situé sur l'emplacement de la rue du Coq St-Honoré et de l'Oratoire. — Parmi les châteaux dont Deschamps fit l'éloge, il faut encore citer celui de Nyeppes : voici la ballade qu'il fit en son honneur :

Qui veult avoir vie et joye mondaine,
Et selon Dieu vivre pour paradis,
Sans trop ne pou avoir repos ne paine,
Et pour avoir des chasses le déliz,
Boiz et forêtz et assez doulz pays,
Pleasant manoir, fort et puissant chastel,
Chappelles grans et la messe toudis,
A Nyeppes voit, près le val de Cassal.

Ma Dame y est de ce lieu souveraine,
Jehanne de Bar, qui est des fleurs de lis,
Et de Ligni la dame en leur compaignie,
Et Morbecque, et Ancueille au cler vis,
De Hazebruck Yolent, ce m'est vis.
Et toutes ont gent corps, adroit et bel.
Donc qui d'amours voudra estre ravis,
En Nyeppes voit, près du val de Cassal.

Encor y est Houdain de douçour plaine,
Et Yolent sa fille que je vis,
Et Ysabelle d'Affiches ou demaine,
De Varennes Helouys vous devis,
Et Amelot. Toutes ont d'honneur pris :
Un tel trésor est précieux jouel.
Que tout temps veult de joie estre garnis,
A Nyeppes voit, près du val de Cassal.

L'envoy.

Très douces fleurs, d'amours puis et fontaine,
A vous se vient rendre Eustace Morel.

Recevez l'y : car qui veut vie saine,
A.Nieppe voit, près du val de Cassel.

Nieppe, ville de Flandres, située près de Cassel, donnait son nom à une famille. Sous Jean-sans-Peur, on voit un Pierre de la Nieppe, gouverneur d'Ypres, et M^{re} Baudouin de la Nieppe, précepteur de ce prince. Le chef de Nieppe, important par son château et ses forêts, appartenait aux princes du pays. — Robert de Flandres, comte de Cassel, souleva les Flamands contre son neveu, Louis I^{er}, comte de Flandres; le roi de France vint au secours du comte, et en 1378, il défit les Flamands, dont le camp était établi sur une éminence, dite le mont Cassel; elle donna son nom à la bataille. Dans la vallée qu'elle domine se trouvent Cassel et le domaine de Nieppe. — Yolande de Flandres, fille de Robert, comte de Cassel, épousa Henry IV, comte de Bar, et lui porta les seigneuries de Cassel et de Bourbourg. En 1391, elle crut pouvoir disputer la possession de la Flandres à Philippe-le-Hardy. En 1392 une transaction lui assura les chastellenies de Cassel, de Bourbourg et le domaine de Nieppe. — Yolande fut mère de Robert I^{er}, duc de Bar, qui épousa Marie de France; de ce mariage vinrent plusieurs enfants, dont Jeanne de Bar, que Deschamps nous montre tenant sa cour au château de Nieppe; elle épousa Théodore Paléologue, M^{re} de Montferrat : V. note 107. — Le titre de dame de Ligny fut portée à cette époque par trois personnes parmi lesquelles il faut choisir : Machaud de Rœux, première femme du connétable Valéran de Luxembourg, comte de Ligny. — Jeanne de Luxembourg, sa fille unique, dame de Ligny, femme d'Antoine de Bourgogne, duc de Brabant en 1402, morte en 1407. — Bonne de Bar, deuxième femme du connétable Valéran de Luxembourg et sœur de Jehanne de Bar : il est probable que Deschamps parle de cette dernière. — Les autres noms sont ceux des dames de leur suite.

(154) Les missions confiées à Deschamps par la cour le conduisirent en Allemagne, en Bohême, en Hongrie. Les détails dans lesquels il entre ne laissent pas de doute à cet égard. Ici son but n'est pas de plaisanter sur les ennuis d'un voyage dans des pays peu civilisés. Le premier vers du 4^e couplet de la chanson royale nous révèle sa pensée. Lorsque le duc de Bourgogne alla, en 1400, s'opposer au départ des jeunes princes de Bretagne pour l'Angleterre, il exigea que le duc d'Orléans s'absentât en même temps : ce prince partit pour le duché de Luxembourg qu'il venait d'acheter de l'empereur Wenceslas. Peu après celui-ci fut déposé et remplacé par Robert de Bavière. Les Bohémiens vinrent prier le duc d'Orléans de rétablir le prince déchu; il s'y engagea. Les ducs de Berry et de Bourgogne

prireut au contraire parti pour Robert. Le duc d'Orléans voulut tenir sa promesse ; déjà il avait réuni un corps de 1,500 hommes d'armes et s'était mis en marche. Arrivé à Reims, il apprit l'abdication volontaire de Wenceslas ; la campagne fut terminée. Il est probable que Deschamps voulait le dégouter d'une entreprise aussi folle que périlleuse. Il lui peint toutes les jouissances qu'il va perdre et les ennuis qu'il va chercher. — Au surplus, Froissard accuse aussi les allemands d'outre-Rhin d'être de grands pillards et de vrais oiseaux de proie : V. liv. 3, ch. 126. — Voici une autre pièce où Deschamps fait la satire de la Bohême.

En païs ne suy pas pour moy ,
 Mais en tout contre ma nature :
 Noy, gelée et froit tamps y voy.
 Vivres contre ma nourriture.
 En tous tamps puour et laidure,
 Coucher, mangier comme pourceaulx ,
 Douze en un plat salez morseaulx ,
 A table ronde ou escarrie.
 Et tuit buvans à deux veaseaulx :
 Par ma foy ! c'est une orde vie.
 Chascuns ne gist mie à par soy ,
 Mais II et II en chambre obscure ;
 Ou le plus souvent troy et troy
 En un seul lit , à l'aventure.
 Ou dix liz a sanz couverture,
 Ort drap et puces de Citiaux.
 Cottes, chaperons et mentiaux
 Sont plus emplumes c'une pye :
 Chascun jour les fault faire biaux.
 Par ma foy ! c'est une orde vie.
 De la char salée recroy,
 De porc et de buef qui est dure
 De la cervoise que je boy,
 Du poisson dont je n'eusse cure,
 D'un ort brouet qu'om me procure,
 De poivre, de miel, pommes, poriaux,
 De choulz blans pourris, de naviaux,
 Pain salé, moustarde adoucie,
 Dont j'ay tous rompuz les boyaulx.
 Par ma foy ! c'est une orde vie.
 En l'estuve, et fust fils d'un roy,
 Fault tout homme prendre pasture,
 Sans pouvoir mangier en recroy

Tel viande, que l'oste cure,
 A son heure, sanz nape pure,
 Mais que crasse et noire que housiaux :
 Et laver, comme on fait drapiaux,
 En un bacin, maistre et mesgnie
 Fault, plain d'yaue, chascun entr'iaux :
 Par ma foy ! c'est une orde vie.

Dieux scet le servise, et l'arroy
 Des mès, et les maulx que j'endure.
 Après diner, si du vin boy,
 Tantost fault paier : c'est droituro.
 Onque ne vi plus grand ordure
 Que de mangier en ces plateaux
 De fustaille, où chascuns com veaux
 A sa barbe et sa main brouillie,
 Et laissier mailles et méreaux :
 Par ma foy ! c'est une orde vie.

L'envoy.

Princes, en païs, n'a point de loy ,
 De Behaigne : mais apperçoy
 Sur les champs toutes roberies :
 Nulz n'y ose aler sans convoi,
 Qui ne soit prins ; dont je marvoy.
 Par ma foy ! c'est une orde vie.

(155) Cette pièce nous fait connaître les habitudes turbulentes des officiers des princes. La scène paraît se passer dans le château d'Yvry, appartenant à Charles baron d'Yvry, chambellan du Roy, souverain maître des eaux-et-forêts. Il se trouva à Azincourt avec son frère Jean, sr de Rosny, qui y fut tué: il périt lui-même en 1421, en combattant contre les Bourguignons. Ce seigneur, aussi brave qu'aimable, cultivait les lettres et aimait les plaisirs. En 1380 il obtint rémission, pour quelques violences qu'il avait exercées sur un sergent. — Cartulat : je n'ai rien trouvé sur ce nom, ou surnom. — Robinet : ce surnom peut appartenir à Robert de Mailly, dit Robinet, chambellan du roi, homme violent, poursuivi en 1405 pour avoir frappé un serviteur du vicomte de Foix, au point qu'il en mourut; banni pour avoir en 1403 pris part aux troubles de Paris, il passa dans le parti du duc de Bourgogne, qui le fit nommer grand pannetier de France en 1418 ; il mourut en 1419. — Henry de Poches : je n'ai rien découvert sur ce nom ; il y avait alors une famille de Poches, dont on a pu estropier le nom. Le sr de Ponches se distingua sous Charles VII, en combattant les Anglais. — Gauchy, en 1360 le roi fait rémission à Gille de Gauchy. Il ne s'agit ici que

d'un de ses descendants. — Gombaut : Charles VI faisait rémission en 1390 à Jean Gombaut, en 1391 à Guillaume Gombaut. Parmi les officiers de la maison de Bourgogne, on trouve de 1371 à 1429, Jean, Renaut et Robert Gombaut; ce dernier était en 1417 écuyer du duc de Bourgogne. — Claux : Jean de Clau, chevalier savoyard: était chef d'une bande d'aventuriers; Charles VI le bannit en 1416. Le duc de Bourgogne se l'attacha; il était gouverneur de Boulogne en 1417 : V. Pierre de Fenin et D. Plancher, t. III. Charles VI fait rémission, en 1389, à Colin du Clos, en 1400 à Oudin et à Robert du Clos. Il avait un conseiller nommé Bertrand du Clos. — Gendonnnet : je ne sais rien sur ce nom. — Le bastard de Coucy : Enguerrand VII eut un fils naturel, nommé Perceval de Coucy, sr d'Aubermont et de Mainneval; il se trouva en 1421 à la bataille de Mons en Vimeu, et mourut sans postérité. Aubert de Coucy, frère du baron Enguerrand VI, laissa un fils bâtard nommé, comme lui, Aubert; en 1398 il fut légitimé. Il était poète et fut inhumé dans l'abbaye de Nogent-sous-Coucy. — Messire Guy : ce prénom était alors porté par plusieurs gentilshommes des maisons de la Trémoille, de Laval, d'Harcourt, de Châtillon; nous trouvons en outre Jean d'Aubusson dit Guy, mort en 1420; Guy de Cousan, grand-maître de France en 1386, mort en 1408; Guy de Pontallier, maréchal de Bourgogne; de la Barre lui donne le titre de messire. Parmi les morts d'Azincourt se trouve un brave chevalier nommé Guy le Baveux. — Boniface : V. note 76. — Le bastard de Ploy : je n'ai rien trouvé sur ce nom; la terre de Ploich appartenait à une des branches de la famille de Mailly. En 1380 le roi confisquait les biens d'Enguerrand de Ploich. — Jehan de Queux : de 1380 à 1414 le roi faisait quatre fois rémission à Jean le Queux ou Jehan Queux. Jehan de la Queue épousait en 1380 Jeanne de Villiers. Pierre de Fenin et Monstrelet parlent d'un avocat influent, nommé Jehan de Queux, tué en 1421. — Jehan Maillet : la maison de Mailly portait pour arme : d'or à trois maillets. La couleur des maillets varia. Ainsi ils étaient de gueule pour la branche de Mailly l'Orsignol, d'azur pour celle de Mailly d'Authuille. Le prénom de Jehan et le surnom de Maillet furent communs dans cette famille; nous trouvons au service du roi, de 1380 à 1432, Jean de Mailly, sr de l'Orsignol, dit Maillet. C'est peut-être lui que désigne Deschamps. — Saint-Goubain : il s'agit peut-être du châtelain de Saint-Gobain, qui alla chercher le corps d'Enguerrand de Coucy et qui passa sans doute au service du duc d'Orléans, acquéreur du domaine de Coucy. Cependant il existait une famille du nom de Saint-Goubain; les arch. de Joursanvault nous montrent en 1378 un Jean de Saint-Goubain au service du comte de Blois. P. 75 du catalogue. — Jehan de Bucy : je vois Jehan de Bussy épouser en 1400 une fille de Gilles III de Mailly. Le nom de Bucy

'appartenait alors à plusieurs familles. — Voici encore un rondeau lancé par Deschamps contre ses adversaires.

Je n'ose aler souper à court
Pour Savoisi, et pour Portiers,
Qui lopinent trop volentiers ;
Sur ce me font souper trop court.
Mangier n'y puis, n'a quart, n'a tiers :
Je n'ose aler souper à court.
L'un d'eulx à ma viande court,
Et l'autre au vin. Poussins, pluviers
M'arrache des pains. Amy chiers,
Je n'ose aler souper à court
Pour Savoisi et pour Portiers,
Qui lopinent trop volentiers.

Charles de Savoisy, l'un, l'ami d'enfance des favoris de Charles VI, comptait trop sur la bonté du roi, et fut poursuivi, en 1400 et en 1404, pour avoir maltraité le procureur de l'hôtel du roi et des écoliers de l'Université. Il fut gracié la première fois, mais en 1404 il fut condamné à fonder une chapelle, à payer des dommages-et-intérêts et à voir démolir son hôtel. Il était chevalier d'honneur du roi en 1388, chef en partie de la flotte française en 1403, grand échançon de France en 1407, et premier chambellan en 1418 ; il mourut en 1420, laissant une grande réputation de bravoure et d'étourderie. — Portiers : Hugues Portiers, dit le Frelois, mourut en 1330, laissant trois fils : Jean, Philibert et Thibault. Nous voyons Charles VI accorder rémission, en 1389, à Thibault, et en 1392 à Jehan ; à Symon Portier en 1390, et à Robin Portier en 1396.

(156) La maladie dont s'agit fut de tout temps celle des poètes. — Jacques Hémon, officier des finances, finit par être trésorier-général : il passa dans le parti des Bourguignons ; et le duc de Bedford le fit son trésorier en 1424 : on le nommait alors Hémon de Belebny. Vers 1400 vivait un trésorier des guerres, nommé Hémon Raguier. — Flament : Jehan le Flament fut successivement trésorier des guerres et général des aides (1388). — Pierre : il s'agit de Pierre de Metz, général des aides en 1388 et trésorier des guerres de 1390 à 1400. — Crestien : Guy Crestien, dit Guiard, maître des requêtes en 1383, plus tard général des aides, et trésorier de France de 1390 à 1400. — Deschamps, soit pour continuer sa plaisanterie, soit qu'il ait été réellement malade, fit le testament suivant :

Lettres envoyées par Eustace, lui étant malade, et la manière de son testament par esbatement.

Très chiers et vrais amis,
 Vox bonnes prières m'ont mis
 En estat de convalescence
 Et de santé, si com je pence,
 Du mal qui m'a griefment tenu,
 Où de vous m'est moult souvenu,
 Comme cil qui vous désiroie
 En languissant, où je mouroie,
 Se me sembloit, d'une tiersaine,
 Qui ne m'a pas esté très saine.
 Car destraint m'a trop malement;
 Tant que j'ay fait mon testament
 En la forme et en la manière
 Qui s'ensuit : — j'ay esluë ma bière
 En l'air, pour doubte de périr :
 Talent n'avoie de mourir.
 — Je commenday à Dieu le père,
 A Jhésucrist et à sa mère
 Mon ame, qu'il la vouldist prendre
 Et en son saint paradis rendre.
 — Je laisse cent souz de deniers
 A ceulx qui boivent voluntiers :
 — Et s'ay lessié à mon curé
 Ma pucelle, quant je mourré.
 — J'ay laissé à son chapelain
 Un chaperon et mon villain,
 Toute la penne et la drap hors.
 — Et s'ay voulu que tous mes tors
 Soient tenuz comme biens fais.
 — Item j'ay fait ung autre lais
 Qu'om croie mes hoirs de mes debtes
 Et les païes qui en sont sectes.
 — Je lesse aux Ordres Mendiens
 Mon grant escrin où il n'o riens
 Excepté le bois et le fer :
 Car ilz gettent les gens d'enfer
 Et font aler au purgatoire
 Dès leur vivant, qui les veult croire.
 — Item je lesse à l'Ordre grise
 Ma viez braie et ma viez chemise,
 Et à l'ordre de Prémoutré
 L'esbatement dedans mon pré,
 Puisque l'erbe en sera ostée.
 — Et s'ay laissé une donnée

A chascun povre qui vendra :
 S'il a un franc on lui rendra
 XVI soulds de bons parisis.
 — Et s'ay laissié en Cambrésis
 Le Neuf Chastel bonne forteresse.
 — Et aussi j'ay laissié Gonnesse
 Au lieu où elle souloit estre :
 — Et s'ay laissié à chascun prebtre
 Qui chantera après ma mort
 Une bonne couronne et fort.
 — J'ay laissié aux Champs trop de biens ;
 Car je n'en pance apporter riens
 C'un linceul pour moy etuver ;
 Car autrement ne me vueil huver.
 — Et vous laissez vers Beaumont
 La rivière, qui va amont,
 Pour prandre l'eau à vostre usage.
 — Je n'ay mais c'un povre fromaige
 Que je doing maistre Nicolas.
 — Et si laissez joie et soulas
 A ceuls qui la voudront avoir.
 — Et le surplus de mon avoir
 Retien, et ne le donne point,
 Pour ce que je suis en bon point,
 Ne me vueil jamais défrir :
 Car on y a trop de martire :
 Qui se défrir, il est honnis.
 — Le Lendit laissez à Saint Denis
 Chascun an perpétuellement.
 — Et s'ay laissié pareillement
 Au roy le Louvre et le Palsys
 Et la Tour du Bois : c'est beau lays.
 — Et à messire Maturin
 Une queue de vin de Ryn
 A prendre et lever sur sa rente
 De l'Isle, quant yert en vente.
 — Plus ne vueil laisser à présent :
 Je vous envoie un présent,
 Que j'ay fait en ma maladie,
 Ou chant a de mérance ;
 Et croy qu'il vous sera plaisant ;
 Car je ne fis depuis dix ans
 Meilleur vielay, ce me semble....
 Le Benoist fils de Dieu vous gart !

Escrip̄t à Vitry, en grant soing
Le xviii jour de joing.

Ce testament n'est qu'une plaisanterie. — Ordre grise : on donnait ce nom aux communautés dépendant de l'ordre de Cîteaux : — Gonneuse : cette ville faisait partie du domaine féodal réuni à la couronne par Hugues Capet. Philippe Auguste y reçut le jour. Louis XV en porta le nom dans ses fantaisies d'incognito. C'était, sous Charles V et Charles VI, une ville de fabrique de draps. — Beaumont : l'auteur désigne Beaumont-sur-Oise, dans le comté de Valois, ou Beaumont-sur-Vesle, près de Reims. — Le Lendit : cette foire s'ouvrait à Saint-Denis au mois de juin, le mercredi qui précédait la fête de Saint-Barthélemy. D'abord elle eut lieu dans Saint-Denis, plus tard elle se tint dans la plaine ; et alors un débat s'engagea entre l'abbé et l'évêque de Paris pour savoir qui des deux bénirait l'ouverture du marché. — Louvre : la tour du Louvre fut bâtie vers 1204, par Philippe-Auguste, et augmentée par Charles V. Ce prince y joignit une chapelle, un château et des tours nombreuses. — Le palais : il s'agit du palais de la cité, que le roi habitait encore quelque fois. — La Tour-du-Bois : on nommait ainsi, soit la tour du château de Vincennes, bâti par Charles V, soit d'une haute tour en pierre, bâtie aux bords de la Seine près du Louvre, faisant partie des fortifications de Paris et détruite sous Louis XIV. En 1382, après la révolte des Maillotins, Charles VI fit bâtir sur les murs qui entouraient le Louvre un château tout en bois. Il commandait Paris. En 1420, on le démolit pour faciliter des travaux de défense.

TOME SECOND. — NOTES.

(1) Deschamps chante un des grands guerriers de son temps. Thibaut V, comte de Champagne, eut un fils nommé Etienne, qui fut comte de Sancerre. Loys de Sancerre était son descendant ; maréchal de France dès 1362, il battit maintes fois les anglais, notamment en 1381, et commandait l'armée à Rosebec avec Clisson. En 1397, il reçut l'épée de connétable, et après une vie glorieuse, il mourut le 6 février 1402. Sa mort fut un malheur public. La chapelle de Charles V, à Saint-Denis, reçut ses restes mortels. Les ducs de Bourgogne et d'Orléans assistèrent à ses funérailles. Son frère, Jean de Sancerre, laissa deux filles pour héritières. Lui-même, il n'eut que deux fils naturels. Son nom finit avec lui : V. Crap. p. 117.

(2) Antoine de Bourgogne, second fils de Philippe le Hardy, né en 1384, fut duc de Brabant, de Lothier, de Luxembourg et de Limbourg. En avril 1402 il épousa Jeanne de Luxembourg, fille unique du connétable Valleran de Luxembourg; c'est à cette occasion que Deschamps publia cette ballade. Sans doute il avait eu à se plaindre des turbulentes espiègleries du jeune prince. Jeanne de Luxembourg mourut en 1407, mère de deux enfants. En 1409, Antoine épousa en secondes noces Elisabeth de Luxembourg, fille de Jean de Luxembourg, duc de Gorlicie, marquis de Brandebourg: il eut aussi deux enfants de ce second mariage; il laissa de plus trois bâtards, et fut tué à la bataille d'Azincourt. — Alain: il y a ici allusion à la mort d'Alain Roux, capitaine de routiers, neveu du célèbre Geoffroy tête noire, et après son oncle chef d'une petite armée d'aventuriers, qui occupait le château de Ventadour: il tint en échec les troupes royales pendant près de deux ans; à la fin, il vendit la place et trahit ses compagnons. Il fut néanmoins décapité aux halles de Paris. — On peut aussi lire: serez mieulx pris qu'à l'ain, c'est-à-dire à l'aine. On mettait une entrave aux jambes des jeunes poulains qu'on voulait empêcher de courir.

(5) Ce rondeau se rattache à la ballade relative à l'ordre de la fleur: V. note 65. Elyon ou Hélyon de Neillac servit loyalement la France sous Charles V et Charles VI. Conseiller, échançon et chambellan du roi en 1377, il combattit à Rosebec, à Nicopolis et mourut en 1398. Il ne laissa qu'une fille nommée Jeanne; et c'est évidemment pour elle que Deschamps écrivit le rondeau dont il s'agit. Jeanne de Neillac était une des beautés de la cour de Charles VI. Elle fut enlevée en 1402 par Guy d'Argenton, qui l'épousa. — Peut-être ce rondeau fait-il allusion au consentement que Jeanne aurait donné à son enlèvement.

(4) Ce virelay fait sans doute allusion à quelque aventure scandaleuse arrivée dans l'abbaye d'Avenay, diocèse de Reims, fondée dans le VII^e siècle par Sainte Berthe: on y suivait la règle de Saint Benoît.

(5) Cette pièce peut avoir plusieurs dates; car elle résume l'histoire d'un demi-siècle. Quelques-uns des personnages que Deschamps met en jeu, sont faciles à reconnaître. — Briquemere, le jeune cerf étourdi qui ne songe qu'à s'amuser au lieu de défendre ses états, est Charles VI, qui avait pris cet animal pour emblème. — Les cerfs qui passent la mer sont les chevaliers, qui quittent le service de France, comme Guichard d'Angle, pour passer à celui de l'Angleterre, comme Jehan de Bethencourt, pour aller fonder au loin des colonies, comme tous ceux qui allaient combattre les payens du nord et les

infidèles d'Orient. — L'asne qui sait garder son bétail est le roi d'Angleterre, Richard II, prince incapable, mais bien servi. — Les loups et les renards, types de la violence et de l'astuce, sont les négociateurs anglais. — Les chevreaux, les ours et les lévriers, emblèmes de la loyauté, de l'innocence et de la franchise, sont les diplomates français. Tybers le chat représente l'adresse et la duplicité des capitaines anglais. — Bernart l'archiprestre : ce surnom appartient, dans le *xiv^e* siècle, à quelques gentilshommes qui, par droit de naissance, portaient ce titre ecclésiastique et touchaient les revenus qui en dépendaient. Nous voyons, en 1363, à la cour de Bourgogne, le sire de Chateaullain, dit l'archiprestre. L'année suivante, on mit à mort, à la grande satisfaction du pays, Arnaud de Cervolles, dit l'archiprestre, redoutable chef de bandes. — La France n'eut de guerre sérieuse, dans ce siècle, qu'avec l'Angleterre. C'est donc son gouvernement que Deschamps nomme Damp Bernard. Il paraît emprunter ce nom et celui de Briquemere à des fabliaux. — Depuis l'avènement de Philippe de Valois, la paix fut impossible entre la France et l'Angleterre. Nous avons parlé, n^o 71, des difficultés qui s'opposaient à sa conclusion. — On signait des trêves pour avoir le temps de se préparer à de nouveaux combats, et on ne songeait qu'à les éluder avec impunité. Elles étaient rompues, tantôt avec l'assentiment des princes, tantôt dans l'intérêt privé des chefs de bande et des châtelains des frontières, tantôt pour satisfaire des haines individuelles, ou pour répondre à des défis. Les Gascons étaient surtout disposés à les enfreindre. L'accusation de Deschamps est justifiée par des témoignages historiques. En 1343, en 1361, les Gascons envahirent le Poitou et l'Anjou, malgré la suspension d'armes arrêtée entre les deux peuples. Quand en 1383, après les premières trêves de Loringhem, Anglais et Français se hâtèrent d'aller se battre en Écosse avant que le traité pût y être dénoncé. Les Anglais ne cessèrent de soutenir les Gantois et avant la fin des trêves de part et d'autre on était prêt au combat. — En 1392, on essaya de conclure la paix : les ducs d'York, de Lancastre, de Gloucester s'y opposèrent, on ne convint que de trêves d'un an. — En 1394, quand Richard II donna le duché d'Aquitaine à son oncle, le duc de Lancastre, on crut que le nouveau duc allait rompre les trêves qu'on venait de prolonger : le maréchal de Bonnéault dut se rendre sur la frontière. — Les trêves qui suivirent le mariage d'Isabelle, n'étaient pas sérieuses : en juillet 1398 on se préparait à la guerre. Après la mort de Richard II, le mépris des Anglais pour les trêves de 1400 devint de plus en plus scandaleux. De toutes parts leurs bandes envahissaient notre territoire; leurs flottes enlevaient nos vaisseaux marchands. Il fallut, le 27 juin 1403, conclure à Lo-

linghem une nouvelle suspension d'armes. La France, divisée par les factions, ne pouvait plus se faire respecter et ce traité fut encore dérisoire. Pendant deux ans, Henry IV fit piller et incendier les côtes de Picardie, de Normandie et de Bretagne. Ses bandes dévastaient le Poitou, et enlevaient les hommes et les femmes pour les mettre à rançon. On évalua à plus d'un million de florins le dégât qui fut causé. Enfin, en 1405, ces trêves, qui devaient durer 26 ans, furent rompues ouvertement, et l'on vit commencer cette guerre qui mit le royaume de France à deux doigts de sa perte. Convenons que les Anglais accusaient aussi les Français de perfidie et de trahison.

(6) Christine de Pisan naquit en 1365, à Venise; son père, Thomas, avait été appelé en France par Charles V, qui le fit son astronome, et lui donna par mois 100 livres de gages et autant pour ses livrées. Christine épousa, en 1378, Etienne du Castel. Dix ans après elle était veuve. Sa vie, toute entière, fut consacrée aux lettres; elle adressa à Deschamps une épître de 210 vers, datée du 10 février 1403 : V. Crap. préf. p. xi. Nous publions la ballade qu'il fit pour lui répondre; c'est une des moins bonnes de son recueil : il ne fut pas plus heureux quand il écrivit à Geoffroy Chaucier. Ces deux lettres n'ont d'intérêt que parce qu'elles rappellent des noms chers à la vieille littérature, et qu'elles nous montrent les rapports qui unissaient les membres de la république des lettres.

(7) Pontoise faisait partie du Bailliage de Deschamps; il y avait un hôtel ou un logement: V. Crap. p. 135. — Le roman de Brut avait mis en honneur les légendes de la table ronde; son souvenir ne s'était pas éteint en Angleterre; c'est pour le perpétuer et soutenir le courage de la noblesse, qu'Edouard III fonda, en 1343, l'ordre de la table ronde, et les fêtes qui devaient lui donner de la splendeur. — Je ne sais ce qu'était à Pontoise le lieu dit à la table ronde; il y avait dans cette ville un château-royal, et un hôtel appartenant à la famille de Clermont-Neale.

(8) Compiègne fut résidence royale dès la première race. Charles le chauve lui donna le nom de Carlopolis. Il y bâtit deux châteaux, l'un au confluent de l'Aisne et de l'Oise, l'autre sur les bords de cette rivière. Saint-Louis donna ce dernier à l'Hôtel-Dieu de Compiègne. Cette ballade nous initie à la statistique judiciaire de cette vieille cité. — Chaque commune avait son prévôt, son châtelain, son vicomte ou son vignier. Magistrat d'un ordre inférieur, il jugeait en première instance les affaires peu importantes : les appels

de ses décisions se portaient devant les assises que tenait le bailli royal. Compiègne se divisait en deux parties; l'une relevait du roi, l'autre du fief de Pierrefont. Celle-ci était soumise à la juridiction du prévôt de cette commune. En 1208, Philippe-Auguste abandonnait à la ville les droits perçus dans ses murs par le prévôt de Pierrefont; ceux de péage et de justice furent réservés. Les prévôts convoquaient aussi le ban et l'arrière-ban, et au besoin réunissaient des dépôts d'armes et des munitions de guerre. — Plaiz du bailli : il s'agit des assises que le bailli de Senlis devait tous les deux mois tenir à Compiègne. On y jugeait en dernier ressort les affaires examinées par le prévôt, et les affaires criminelles. — Plaiz de prévosté foraine : Deschamps nomme ainsi, soit le tribunal du prévôt de Pierrefont, siégeant à Compiègne, soit l'audience réservée aux affaires des forains. Au châtelet de Paris, la Chambre foraine jugeait les faits relatifs aux ventes faites par les marchands étrangers. Deschamps songe peut-être aussi aux affaires qu'envoyaient à son tribunal les prévôts du ressort de Compiègne. — L'exemption de Compiègne des abbayes et des communautés de chanoines s'étaient à diverses époques affranchies des juridictions épiscopales, royales et communales, qui régissaient les contrées où elles se trouvaient. Elles avaient des juges, un code, une jurisprudence. Ces tribunaux, qui rappelaient l'indépendance et les pouvoirs judiciaires des anciens archidiacres, portaient le nom d'exemption. Les papes leur avaient concédés ces privilèges excessifs; ils avaient même nommé des conservateurs des exemptions. Elles s'étaient tellement multipliées que St Bernard dûit se plaindre de ces usurpations; depuis, les rois et l'église ne cessèrent de lutter contre elles. — Le prévôt de la ville : il s'agit du tribunal de première instance siégeant en permanence dans la partie de la ville qui ne relevait pas de Pierrefont. — Le vicaire de Sainte-Cornille : sur l'emplacement d'une église consacrée à la vierge, Charles le Chauve, en 917, bâtit celle de Sainte-Cornille. L'abbaye, dont elle faisait partie, datait de 876. Elle avait ses droits seigneuriaux et ses justiciables; son prévôt portait le titre de vicaire. — Plaids de l'Esleu : cette institution, qui remonte au moins au XIII^e siècle, fut régularisée en 1355. Les élus avaient pour mission d'asseoir la taille, de la diviser, d'affermir les impôts et de juger les difficultés que faisait naître leur perception. Ils poursuivaient les citoyens en retard et accordaient des remises à ceux qui ne pouvaient payer. — Ceuls de Saint-Clément : la commune de ce nom relevait du bailliage de Senlis : peut-être le siège de sa prévôté était-il à Compiègne. En 909 était fondée, à Compiègne, une collégiale placée sous l'invocation de Saint-Clément. Elle avait sans doute ses droits seigneuriaux et par suite son tribunal. — Playz des eaues et fourétst, et de Marigny : en 1346, Philippe de Valois créa une juridiction des eaux-et-forêts dans le

comté de Valois. Il la divisa en trois maîtrises : leurs sièges étaient fixés à Compiègne, à Villers-Cotterêts et à Laigne. Marigny ou Marigny, village situé près de Compiègne, dépendait de l'élection de cette ville. Il s'y trouvait sans doute quelque officier des eaux-et-forêts ayant juridiction.

(9) Cette ballade fait connaître la place occupée par le bailliage royal à Compiègne et quelques uns des droits appartenant aux officiers du roi.

(10) Senlis forma d'abord un comté particulier, réuni à celui de Vermandois en 1077, et plus tard à celui de Valois. Cette ville donna son nom à une famille remontant à Rothod, contemporain de Hugues Capet : elle s'éteignit en 1653 dans la personne de Henry le Bouteillier de Senlis, tué à la bataille de Rethel. — Sous Charles VI les destitutions arbitraires étaient si fréquentes que l'on fût obligé de prendre des mesures pour protéger les officiers du roi contre les caprices de la cour : une ord. du 4 janvier 1392 autorise tous ceux qui, sans juste cause et par importunité de requête, sont privés de leurs emplois, à se pourvoir par opposition. Deschamps dut user de cette faculté. — Nous donnerons ici une partie des lettres de don octroyées par Charles VI à Deschamps comme bailli de Senlis : « Charles.... savoir nous faisons que; eue considération aux grans frais, missions et despens que il a convenu et convient faire de jour en jour à nostre bien-ami huissier d'arme et bailli de Senlis. Eustace Deschamps dit Morel, tant pour lui fournir et amesnager en deux hôtels, que tenir lui faut l'un à Senlis et l'autre à Compiègne, comme autrement pour l'estat du dit bailliage, où il a ja pour ce grandement frayé despendu du sien, et lui conviengne chèrement louer maison audit Senlis, où il li faut faire sa principale résidence selon nos instructions et ordonnances dernièrement publiées; lesquelles choses, attendu ses petiz gaiges et qu'il n'a aucun profit de son scel, il ne pourrait bonnement supporter sans nostre bonne ayde et provision, — au dit Eustace nostre bailli, et pour avoir un hostel et maison que il a achetés par nostre commandement et ordonnance pour faire sa demeure audit Senlis, et pour veoir et recevoir nous et nos gens plus honorablement quant nous vendrons au dit lieu, avons donné et donnons ette fois, de grâce spéciale par ces présentes, la somme de 600 fr. d'or, pour paier la dicte maison..... Donné à Senlis le 17^e jour de Juen, l'an de grâce 1389. » — Le roi reconnaît, entre autres choses, que le poète ne retire aucun profit du droit de seau.

Les baillis, comme les autres officiers du roi, avaient chacun leurs sceaux : et tous sans exception l'apposaient sur les actes émanés d'eux; en cas d'opposition on faisait payer aux parties des droits considérables; ils formaient à la fin de l'année un total important, que la couronne s'attribua par diverses ord. du 5 février 1388, du 20 février 1393. L'ord. du 14 août 1374 voulait que les lettres royaux et arrêts du Parlement fussent exécutés partout, sans l'attache des officiers royaux. Elle voulut mettre fin aux exactions qu'ils se permettaient, en opposant leurs sceaux. Ces sages ordonnances ne furent pas exécutées strictement; des exceptions, des privilèges furent reconnus. Cependant les baillis de Picardie, du Vermandois et de l'Ile-de-France, durent renoncer à leurs droits, et Deschamps se plaint souvent de cette perte (V. Crap. p. 135). Défense était faite aussi aux baillis, de recevoir des pensions, des dons en argent et en nature. V. ord. du 1^{er} mars 1348, de 1363, du 5 février 1383. On leur permettait seulement de recevoir des vivres pour la journée, et encore seulement s'ils étaient offerts par des nobles, des gens d'église, des riches bourgeois.

(11) La Truffe, comme toutes les célébrités, a eu ses amis et ses détracteurs. Deschamps s'est rangé parmi ces derniers : si on l'en croit, MM. du parlement n'auraient pas été de son avis et se seraient mal trouvés de leur goût pour le fruit du Périgord. Est-ce bien là ce que Deschamps veut dire? — Archambaud, comte de Périgord, se fit chef de routiers et attaqua la ville de Périgueux. Fait prisonnier, il fut traduit devant le parlement de Paris. Son comté fut confisqué et donné au duc d'Orléans en 1398. Éléonore sa sœur, femme de Jean de Nesle-Clermont, fut forcée de céder les droits à ce prince. Plus tard, des ord. rendues les 3 février 1405 et 7 janvier 1407 enlevèrent à MM. du parlement leurs gages à vie, elles atteignaient les juges d'Archambaud de Périgord. Peut-être ses amis virent-ils là une punition du ciel. Peut-être Deschamps a-t-il mis en ballade quelques-unes des plaisanteries faites à cette occasion.

(12) La jeunesse de Charles VI s'était passée loin de l'étude et au milieu des plaisirs. L'éducation de ses enfants ne fut pas meilleure. Deschamps, en serviteur affectueux, lui rappela dans son refrain une réponse célèbre. — Il n'était pas le seul français inquiet des destinées d'un pays gouverné par un prince sans instruction. Nicolas de Clamanges dans sa 13^e lettre disait : *« sanè nutu principum universa gerentur; nec tam litteratis erit consilium hominibus quam ignaris et idiotis et, ut ita dicam, coronatis asinis. »* Il écrit dans le même sens à Jean d'Arconval, précepteur de Louis de France;

dauphin et duc de Guienne : il traite de l'indifférence des rois et des nobles au sujet des mœurs et de l'instruction des princes et du peuple : lettre 93. — La ballade de Deschamps fut écrite dans le même but. Le dauphin, né en 1400, mourut en 1415.

(13) Le couvent de sainte Marie de la Saussaye était situé près de Villejuif; c'était une communauté de femmes; elle appartenait à l'ordre de saint Augustin. Peu de temps après sa fondation, Louis VII, par charte de l'an 1177, lui fit des donations à condition qu'on y prierait pour les membres de la famille royale qui seraient malades, et qu'on y recevrait les princesses atteintes de la lèpre. Il lui concéda droit de propriété sur tous les chevaux de la cour mis à la réforme. Deschamps se compare à un vieux cheval qu'on mène mourir à la Saussaie; il engage tous les jeunes gens à prévoir un pareil avenir, et à prendre leurs précautions. — Charles, duc d'Orléans, a aussi fait allusion à cette singulière redevance. V. bal. 82.

(14) Deschamps, destitué de son bailliage en 1404, révoqué de ses fonctions de trésorier, avait été nommé général; mais aussitôt il fut menacé de révocation. Le duc d'Orléans fut assassiné le 23 novembre 1407.

(15) Deschamps a plus d'une fois traité ce sujet. V. Crap. p. 191. Charles VI lui répondit par son ord. du 19 mai 1404, en lui conférant le titre de trésorier.

(16) Deschamps a réuni dans quatre ballades tous les serments usités de son temps en France, il eut pour collaborateur Mathieu de Corbie, en 1401 abbé de Saint-Martin de Pontoise. — Cette pièce se rapporte à des malheurs qui durèrent plus d'un demi-siècle. La France depuis la prise de Calais se trouvait livrée aux invasions des Anglais. Jean de Montfort leur ouvrait les ports de Bretagne, Charles le Mauvais ceux de la Normandie : la Guienne leur appartenait; aussi, en maintes occasions, leurs armées traversèrent-elles nos provinces du nord au midi. Le cri de Saint Georges rappelait des souvenirs d'incendie, de dévastation et de meurtre. La Champagne n'a jamais oublié les sanglantes invasions de 1358 et de 1380. — Saucap De : serment des Gascons. On en voyait dans les armées Françaises et Anglaises: les bandes Gasconnes de Charles le Mauvais avaient été chassées de la Normandie par Charles V. Dans le Languedoc campaient des bandes d'aventuriers : en temps de guerre elles marchaient sur les Anglais, et en temps de paix elles vivaient sur les français; en 1392 Jean d'Armagnac en emmena une partie en Italie; plus tard des compagnies de Gascons s'avancèrent dans le centre de la France sous la

conduite du comte d'Armagnac et prirent parti pour Orléans contre Bourgogne. Elles se rendirent célèbres par leurs vols et leurs cruautés. — Les compagnies bretonnes étaient d'une rapacité insatiable; dans la campagne de 1382 en Flandre elles pillèrent villes et campagnes. Le fameux Geoffroy tête noire, qui se nommait duc de Ventadeur, comte de Limousin, en 1387, était breton ; la Bretagne en guerre depuis 1360 jusqu'en 1400 était ruinée; les cultivateurs, les ouvriers avaient tous pris l'épée et se mettaient à la solde de leur Duc, des Anglais, du Roi, ou des seigneurs : quand personne ne voulait les solder, ils guerroyaient et maraudaient pour vivre. — Les Bourguignons eurent meilleur renom jusqu'au moment où commencèrent les rivalités des maisons d'Orléans et de Bourgogne. Jusque là ils avaient toujours marché avec les troupes royales, tantôt contre l'Anglais, tantôt contre la Flandre; mais ils avaient toujours épargné cette contrée, dont Philippe le Hardy devait être seigneur après l'assassinat du duc d'Orléans. Jean sans Peur entra à Paris avec une armée et renversa l'autorité royale; depuis, les Bourguignons, alliés de l'étranger, ne cessèrent de lutter avec les Gascons d'Armagnac de violences et de déprédation.

(17) En Angleterre, prirent naissance les hérésies, qui vers la fin du *xiv^e* siècle attaquaient le catholicisme déjà compromis par le schisme et la société ébranlée par cinquante ans de guerre. Jean Wiclef, né en 1334, mort en 1387, fut le précurseur de Jean Huss. Leurs doctrines furent condamnées par le concile de Constance ; elles avaient été tolérées pendant plus de 20 ans. Geoffroy Chaucier, encouragé par l'opposition du temps, soutint de ses vers satyriques les principes de son compatriote. Jean Huss, reçu bachelier en 1393 et nommé, en 1339, recteur de l'Université de Prague, rejetait comme Wiclef le culte de la Vierge, des saints et la soumission à la cour de Rome. Deschamps, dans cette ballade, fait allusion aux opinions de ces deux réformateurs. Seulement, il a soin de dire qu'il admet le culte de la Vierge et les prières aux saints: mais il ne veut pas qu'on adore leurs statues.

(18) Jean de Sempy, chevalier d'Artois, épousa Marguerite de Fienne. Il entra au service de la France dès 1364, et ne cessa de combattre sous ses drapeaux. En 1364, il se trouva au siège d'Acquigny en Normandie. En 1371 et 1374, Charles V lui faisait don de quelques immenses. Philippe le Hardy, duc de Bourgogne, l'avait nommé son conseiller et son chambellan. En 1373, il était gouverneur de Therouanne, quand les Anglais vinrent assiéger Saint-Omer: il sut protéger cette ville et repousser l'ennemi. Comme ingénieur militaire, il rendit à la France des services notables. En 1377, le duc de Bourgo-

gne s'empara du château de la Planque, près de Bourbourg et de la ville d'Andruic. Il chargea Sempy de réparer et d'augmenter leurs fortifications. La ville d'Ardres, enlevée aux Anglais dans cette campagne, le reçut pour gouverneur de 1377 à 1380. En 1380, quand les Anglais envahirent la France, il avait préparé à la résistance les places des frontières. L'ennemi dut renoncer à les prendre d'assaut, et marcha vers le centre de la France. Sempy le harcela à la tête de ses troupes, jointes à celles du sire de Coucy. Il se trouvait à Troye lorsque Charles V défendit de livrer bataille. En 1382, la guerre s'engagea contre les Flamands : Sempy, qui connaissait le pays, rendit aux français de grands services. Il guida l'avant-garde à la bataille du pont de Comynes, et se distingua à Rosebec. Le roi le nomma, à cette occasion, capitaine d'Ypre, et lui donna 2000 écus d'or pour la part qu'il avait prise au siège de Graveline. En 1386, il reçut une nouvelle gratification de 1500 francs, pour avoir fortifié cette ville et celle d'Andruich. — En 1385, le duc de Bourgogne, pour empêcher les anglais, déjà possesseurs de Calais, d'entrer trop facilement en Flandre, acheta du comte de Namur le port de l'Écluse, et y fit des travaux considérables ; ce fut encore à Sempy qu'il les confia. Il suivit le roi dans l'expédition de Bretagne, en 1392, et fut au nombre des personnes que ce malheureux prince blessa dans son premier accès de folie. Nous n'avons pas trouvé la date de la mort de ce brave guerrier ; il prit part à l'expédition de Hongrie, en 1396. Sempy mourut avant 1410 : à cette époque, sa veuve épousa Jean de Mailly, depuis tué à Azincourt.

(19) Cette ballade est le cri de désespoir du satyrique ; il donne avec verve sa malédiction au monde, qui ne veut ni de ses services, ni de ses remontrances.

(20) Deschamps attaque ici la continence du clergé. De son temps, quelques ecclésiastiques donnèrent aux fidèles le scandaleux spectacle de leur inconduite ; la faute en était à la cour, qui prodiguait les bénéfices, les abbayes, à des gens qui ne demandaient que des rentes. — L'auteur traite aussi durement, et à plusieurs reprises, les avocats, les magistrats et les gens de lois. V. sa lettre sur l'état d'avocacion, p. 427 du mit. — Crap. p. 45. — Le Miroir du Mariage. — On nommait usuriers, et ceux qui prêtaient à un taux modéré, et ceux qui plaçaient leurs fonds à des conditions exorbitantes. Le prêt à intérêts était défendu en principe ; en fait on le tolérait ; le gouvernement était souvent obligé d'y avoir recours. La croyance qu'un bien mal acquis ne profitait jamais à la troisième génération des acquéreurs, avait son côté moral ; Deschamps y fait souvent allusion.

(21) Cette pièce est la morale d'une fable en deux cents chapitres. Dans le siècle, agitation, craintes et chagrins ; aux champs, calme de l'âme, courage et gaité. Dans le monde, misère et servitude ; sous le toit de chaume, au foyer de la famille, bonheur et liberté. Au royaume des passions, trouble et déception ; aux pieds du Seigneur, consolation ici bas, foi dans l'avenir. Au-dessus de tous, et à la fin de tout, Dieu et l'éternité.

(22) Cette fiction résume les satyres de Deschamps contre Charles VI et son gouvernement. Il emprunte au règne de Charles V ses comparaisons accusatrices. L'histoire administrative de ce prince, ne peut se trouver ici. A cette époque, les éperviers, les faucons, les gerfaux étaient considérés comme des animaux nobles de cœur et de race, parce qu'ils servaient aux plaisirs des grands. — Charles V ne cessa de lutter avec succès contre les abus et les dilapidations : il prêchait d'exemple. Deschamps fait ici de nombreuses allusions aux actes de sa paternelle administration. L'ord. du 27 janvier 1359, réduisit de beaucoup le nombre des fonctionnaires. Elle défendit le cumul, interdit au roi la faculté de faire des dons sans l'avis du conseil, et fixa à 30 le nombre des membres du parlement : il y en avait 15 clercs et 15 laïcs. — L'édit de 1372 régularisa la comptabilité financière du royaume, soumit les dons du roi à un contrôle sévère, et réduisit le nombre des agents du fisc : elle créa des réformateurs chargés de punir ou de récompenser les officiers des finances. Elle partagea les revenus publics entre les budgets de la guerre, de la marine et la maison du roi, sa cassette et les dettes de l'état. En 1378, Charles V commença au point de vue des finances l'œuvre de la centralisation. Les produits de l'impôt durent être expédiés sur Paris. Les administrations supérieures furent fixées dans cette ville : il n'y eut plus en province que des délégués. La capitale absorbait déjà la France. Le régime féodal s'aneantissait devant la politique royale. Deschamps nous montre la police bien faite dans le royaume, la maison du roi limitée dans les dépenses, ses officiers soumis à un costume uniforme, les fonctionnaires protégés contre l'arbitraire, le service des postes établi en France. Il vante la sage économie du sage prince, la modération en politique, et les soins qu'il donne à l'éducation de la jeunesse. — Vient ensuite la partie satyrique du poème. Le règne de Charles VI ne fut qu'une lutte contre les mauvaises passions : elles eurent trop souvent le dessus. Les gens sages ne tendaient qu'à faire revivre les prudentes ordonnances de Charles V. On en retrouve l'esprit dans les édits de son successeur. Quelques lignes empruntées à Belleforest compléteront le tableau du désordre financier que signale le poète : « et estoient si excessifs les dons que le

jeune roy faisoit que ceux qui présidoient aux comptes estoient constrains d'écrire sur les lettres de don : cecy trop donné, et qu'il soit rendu. — Monstrans l'abus de ceux qui demandoient et la trop volontaire façon de faire du roy. Cecy estoit cause que la France estoit chargée si estrangement de subside que le misérable peuple ne sçavoit de quelque costés se tourner. Et pour ce encore le roy n'estoit point plus riche, estant ses thrésors espuisez par ceux qui en avoient le maniement ou qui estoient en crédit : v. liv. 9. » Deschamps dénonce ici pour la première fois les abus du droit de prise. Des ord. qui remontaient au XIII^e siècle donnaient au roi, aux princes, aux grands officiers de la couronne, la faculté de prendre chez les particuliers tout ce qui leur était nécessaire, mais en payant ce qu'on demandait. Les officiers de la cour trouvèrent plus simple de prendre sans payer. En 1555, les états généraux demandèrent l'abolition du droit de prise. La cour n'a pu y renoncer, parce que les intendances civiles et militaires étaient loin du point de perfection où nous les voyons. Charles V maintint le droit de prise, mais avec indemnité préalable et permission de résister par la force à tout enlèvement irrégulier. Sous Charles VI, les abus recommencèrent. Le droit de prise fut suspendu dans tout le royaume le 7 septembre 1407. La civilisation en favorisant l'industrie, en multipliant les moyens de transports, finit par rayer de nos codes cette loi barbare. Deschamps mit sur la voie de plus d'une réforme, il osa dénoncer les abus et ceux qui en profitaient. Bon citoyen et serviteur fidèle, il sut défendre les intérêts du prince et ceux du pays. Il a droit à l'estime de la postérité comme poète, comme homme de cœur.

TABLE

Des noms d'hommes et de villes cités par E. Deschamps dans
les poésies comprises dans cette édition, et dans
celle donnée par M. G. A. Crapelet.

A.

Acy : 135, 174.	Anglais : 10, 24, 41, 42, 44,
Acy, (Gérart d') : 101.	55, 71, 72, 79, 81, 96, 125,
Agén : C. 253.	164, 171, 185, 189. — T. II,
Aigle, (G. de l') : 158.	9, 23, 26, 103. — C. 1, 24,
Aigreville, (le sire d') : C. 246.	29, 42, 71, 94, 107, 109,
Aiguebelle : 118.	117, 257, 247.
Ais, (H. d') : 170.	Angle, (Guichart d') : 52. — T.
Aisne : t. II, 15.	II, 64. — C. 247.
Albane, (le cardinal d') : 37.	Angleterre : xx, 11, 52, 75, 83,
Albie, albien, albion : 44, 83,	90, 91, 115, 189. — T. II,
88, 123, 154. — C. 29, 114.	142. — C. 114, 157, 254.
Albret, (d') : 61, 112, 123, 188.	Angoulême : 175. — C. 157,
Alençon :	253.
Alençon, (d') : C. 11, 257.	Anjou : C. 256.
Allemagne : 25, 27, 99, 193.	Anjou, (duc d') : 37, 42. — C.
Allemand : 27, 103, 164, 177.	257.
Alpes : 166.	Anvers : 85.
Amelot : t. II, 159.	Aquitaine : C. 155.
Amiens : 119. — C. 108, 156.	Ardennes : 81.
Anouil : t. II, 159.	Andres : 80. — T. II : 26. —
Andruic : 172. — T. II : 26.	C. 109.
Angela : C. 115.	Armagnac : 118. — C. 253.
Angelé : 170.	Arnault : 12.
Angennes, (R. d') : 117, 158.	Arnault Guilhem : 100.
Angerant, (J. d') : C. 251.	Arnoul, messire : 158.
Anguien : 137.	Arragon : 45, 157. — C. 156.

- Arragon, roi d' : 115.
 Arras : 119. — C. 43.
 Artevelle : 60, 61.
 Artois : XI. 31, 83, 171, —
 T. II : 26. — C. 243.
 Artus : 28, 33, 44. — T. II :
 143. — C. 273.
 Asti. — 174.
 Athènes, le duc d' : C. 157,
 253.
 Aube : C. 244.
 Aubigny : C. 258.
 Aucerrois : 25.
 Audenaham, le Mal d' : C. 258.
 Aufemont, d' : 100, 188.
 Augier, J. : 158.
 Aumont, d : 89, 156.
 Auvergne : C. 27, 160.
 Auvergne ; le dauphin d' : C.
 238.
 Auxerre ; C. 258.
 Avenay : T. II : 9.
 Avignon : 187. T. II : 125.
 Ay : 26.

B.

- Banelinghem : 172.
 Bar : 112.
 Bar, Marie duch. de : 90, 137.
 Bar, Jeanne de : 137 t. II : 159.
 — Edonard de : 137.
 — Loys de : 137.
 — Bonne de : 137.
 — Philippe de : 124, 137,
 164.
 — Yolande de : 137.
 — Henry de : 137.
 — Charles de : 137.
 — Marie de : 137.
 Barbarie : 112, 175.
 Barres, (J. des) : C. 246.
 Barrois, (le) : 158.
 Basach, Bajaset : 164, 175.
 Bastille, (la) : C. 258, 239.
 Beauchamp, (le C^{te} de) : C. 244.
 Beaumont : 188. — T. II. 166.
 Beaumont, (Allain de) : 100.
 Beaumont, (le V^{te} de) : C. 258.
 Beaune : 33, 188.
 Beaurain : C. 71.
 Beauté sur Marne : C. 13.
 Beauvais, (le sr de) : 61.
 Beauvais, Beauvoisis : 99, 119.
 173. — C. 235, 250.
 Bede : 83.
 Behaigne, Bohême : 195. —
 t. II, 161.
 Berry : 61.
 Berry, (duc de) : — C. 24, 73,
 124.
 Bethancourt : 100.
 Betheny : C. 244.
 Bethis : 101.
 Bièvres : 28.
 Bigorre : 253.
 Blaru : 100.
 Bloys, comte de : 61. — C. 154,
 257.
 Bois, Hugues du : 155.
 Boissy : 188, C. 102.

- Bissard, Bertrand : 101. Boyau : 100.
 Bombourg : 76, 94, 99. — C. Boys, le : 47, 56. — T. II, 108. 166.
 Boniface : 101. Brabant : 85, 94.
 Bonnancourt, P. de : t. II, 157. Brandebourg : 38.
 Bonneval : C. 249. Braque : 100. — C. 246.
 Bordes, G. des : 155. Braquemont, de : 100.
 Boucicault, 158. C. 247, 250. Bras. — T. II, 156.
 Bouillon, G. de : t. II, 142, C. Brayne, le comte de : 61. C. 258. 259.
 Bouillé, H. de : C. 246. Bretagne : 25, 61, 126. — C. 27, 30, 115, 154, 256.
 Boulogne : 80, 82, 95. — C. Breth, le : 112, 125, 188.
 72, 254. Bretigny : C. 251.
 — Robinet de : 158. Bretons : 25, 33, 85, 186, 187. — T. 2, 85, 105.
 Bourbon : 61, 84, 112. — C. Brie : 41, 47, 142, 155. — C. 24, 124, 258. 154.
 Bourdeaulx : C. 132. Brifaut : 155.
 Bourguignon : 164. — T. II : Brimeu : 100.
 24. Brimont : C. 244.
 Bourgogne, comté de : 85. Brinon : C. 245.
 — duché de : 85, 86, Broucy, Barth. de : C. 252.
 97. — C. 245. Bruges : 52, 62.
 — Phi. duc de : 42, Bruneval : 188.
 57, 61, 86, 117, Bruth, Bruthus : 85, 125, t. II, 124. — C. 24, 73, 142. — C. 29, 115.
 124, 171, 254, Bruxelles : 78, 95.
 258. Bucy, J. de : 196.
 — Marg, D^{esse} de : 90. Bucy, Simon de : C. 250.
 — Jean sans Peur, Bueil, P. et G. de : 100, 101.
 duc de : C. 71, v. Bus, Colart de : 101.
 Nevers. Busseuil : 41.
 — Ant. de : t. II, 6.
 Bouteillier : 100.

C.

- Cachant : 29. — C. 248. Calais : XI, 70, 71, 72, 80,
 Cahors : C. 253. 96, 97, 171, 172, 175,

187. — T. II : 26. — C. 75, 94, 115, 124, 154, 171.
 72, 109, 245, 254, 256. — C. 9, 13, 23, 41, 57, 74,
 80, 108, 110, 124, 129.
- Cambresis, t. II : 160.
- Canard, J : xxv.
- Canny : 100.
- Canole : 44. — C. 157
- Carados : 100.
- Cartulat : 196.
- Cassel. — T. II : 159.
- Castille : C. 156.
- Catalogne : 96.
- Cathon, Colart : 13.
- Célestins : 47.
- Chaalons : C. 104, 244.
- Chalon : 61.
- Chalonge, (porte) : 6.
- Châlons, (S.-M.) : 27.
- Champagne : 25, 41, 61, 84,
 99, 145. — T. II : 5, 15. —
 C. 28, 117, 156, 235.
- Champenois : 31, 145, 147.
- Champs, (Maison des) : VII,
 XVIII, 4, 9.
- Champs, (Gillet des) : xv, xvi.
- Chandos : C. 247.
- Chantelou : C. 246.
- Charente : C. 253.
- Charenton : C. 256.
- Charité, (P. de la) : C. 251.
- Charlemagne : 28, 41, 44, 99,
 127. T. II : 18, 42. — C. 70,
 108, 273, 274.
- Charles V : VIII, xxxv, 45, 46,
 55. — T. II : 11. — C. 9,
 13, 108, 110, 124, 129,
 157, 256.
- Charles VI : VIII, 10, 55, 61,
 75, 94, 115, 124, 154, 171.
 — C. 9, 13, 23, 41, 57, 74,
 80, 108, 110, 124, 129.
- Charles, Dauphin : 124.
- Charny, de : C. 253.
- Charles de Luxembourg : 46.
- Chartres : C. 248, 249, 251.
- Chastelier, le : 174.
- Chastellet, le : 56.
- Chastillon près Paris : C. 248.
- Chateaudun : C. 249.
- Chaucer, Geof : 123.
- Chaumont : 143.
- Chaumontel : 101.
- Cheoilly : 27.
- Cher, le : C. 255.
- Chevenon : 158.
- Choilly, le petit. — T. II : 157.
- Chyppre : 115.
- Citeaulx : T. 2, 161.
- Clamenge, Nic. de : 148.
- Claux, Clovis : 127.
- Claux : 196.
- Clément, pape : 183.
- Clermont : C. 152.
- Clermont, château de : 194.
- Clermont J. et R. de : C. 253,
 256.
- Cliffort : 122, 125.
- Clisson : 61.
- Clothilde : 48, 104.
- Clovis : 48, 104. — C. 47.
- Cluny, l'abbé de : C. 2 48.
- Cobeham, Arn. de : C. 252.
- Colleville : 100.
- Comestor, P : 147.
- Compiègne : 152. — T. II : 13,

- 15 — C. 155. Courtray : 62.
 Compostelle, St-Jacq. de : 181. Couvrent, J. de : 101.
 Conflans, J. de : C. 256. Craon : C. 258.
 Conversant : 61. — J. de : C. 11.
 Corbeil : C. 248. — G. de : C. 258.
 Coucy, Couciois : 154, 156, Crecy : C. 255.
 157, 174. Creil : 119.
 Coucy, Enguerrand de : 25, 61, Creton : 8.
 112, 125, 136, 155, Crestien : 197.
 164, 174. — C. 171, Croisy : 188.
 258. Cuisy. — T. II : 157.
 — Le bâtard de : 196. Cumières. — T. II : 156.
 Coudroy, du : 100. Cuys : 4.

D.

- Dam : 76, 99. — C. 108. C. 104.
 Damery : 26. Donzy : C. 245.
 Dampmartin : 61. — C. 10, Dordogne : C. 255.
 258. Dormans, Miles de : 98.
 Dauphin, le : 11, 40, 88. — Jehan de : C. 250.
 Dauphin, c^{te} : 61. — Guillaume de : C.
 Dauphine : C. 247. 251.
 Derval : C. 258. Dreux, J. de : 101.
 Deschamps, G. et J : 11, — Dunkerque : 80.

E.

- Ecluse, l' : 94. — T. II : 26. Espine, (Aubert de l') : 101.
 Edouard III : XI. — C. 245, Essars, Pépin des : C. 259.
 245, 256. Estandart, l' : 100.
 Enfernet, le Ber : 158. Estouteville : 100, 117, 158.
 Enguerrant : 401. Estremboque : 172.
 Escot : 85, 186. Estrie, Reg. I : 101.
 Espagne : 25, 85, 96. — C. Eu, le c^{te} d' : 112, 125, 164. —
 107, 154, 155. C. 258.
 Espagne, (le roi d') : 115. Eu, le sénéchal d' : 125.
 Espernay : 25, 41. — T. 2 : Evreux, le comte d' : 61.
 157.

F.

- Fayel : 100.
 Fère, la : 153, 156, 174.
 Ferron, O, le : 101.
 Fienna, le cométable de : C. 247, 258.
 Fierville, H. de : 68.
 Fismes : 53, 54. — C. 124, 127.
 Flamand : 61, 94, 99. — C. 84, 108, 155.
 Flamenc : 158, 197.
 Flandres, le comte de : 52, 58, 75, 86, 95. — T. II, 26.
 Flandres : C. 84, 256.
 Florence : 146.
 Florigny : 100, 170.
 Foix, le comte de, C. 242.
 Forêts, C. 253.
 Forets, le comte de : C. 258.
 Foulembay : 135, 136.
 France : 23, 25, 28, 31, 85, 96, 107, 118, 154, 148, 189, 195. — T. II, 11, 15. — C. 23, 44, 107.
 Français, franc : 24, 85, 105, 164, 177, 186, 189.
 Froissart : 171.
 Fyennes, de : 172.

G.

- Gadifer : 100.
 Gaillon : G. 245.
 Galice. — C. 155.
 Galles : 96. — T. II, 85.
 — le prince de, C. 154, 245.
 Gallican : 103.
 Galois : 35.
 Gand : 59, 61, 62.
 Gantois : 94.
 Garencières : 100, 170, 188. — C. 247, 258.
 Gart : J. du : 3.
 Gascongne : 96. — C. 157, 252;
 Gascons : 33, 187. — T. II, 23. — C. 154.
 Gastinois : C. 245.
 Gauchy : 196.
 Gaucourt : 188.
 Gaule : 83, 84.
 Gavre, C. 253.
 Gendonnet : 196.
 Genevois : 115, 187.
 Gentilly : 50. — C. 248.
 Gerart, M^e : 11.
 Gercies : 135, 174.
 Giez : 176, 179, 181. — T. II, 147.
 Giffars, Ph. — C. 240.
 Gombaut : 196.
 Gonnese. — T. II : 166.
 Gourle : 101.
 Granne, Godefroy de : t. II : 157.
 Granson : 44. — C. 157.

Grantpré : 61.
 Graveline : 80. — T. II : 26.
 Grève : 109. — C. 241.
 Groslée, J. de : — C. 250.
 Grue, la : 101.
 Gueldre : 175. — C. 108.
 Guesclin, du : xxxv, 10, 43,
 44. — C. 11, 27, 110, 115.
 Guienne : 43, 96, 175. — C.
 27, 73, 154, 155, 157, 252.
 Guiennois : 187.
 Guillem, Arnault : 100.
 Guillemin, de Nogent : 5.
 Guines : 70, 172. — T. II :
 26. — C. 254.

H.

Haie, P. de la : 158.
 Hambale :
 Hames : 172. — C. 254.
 Hangeot : 155. — C. 242,
 258.
 Harcourt : 61, 112, 123. —
 C. 258.
 Harmanville : 158.
 Hauvillers. — T. II : 156.
 Haynault :
 Hazebrouck, Yolande de : —
 T. II : 159.
 Hémon, J : 197.
 Henry de Transamare : 44. —
 C. 154.
 Hesdin : — C. 47.
 Hongrie : 120, 164, 165.
 Houdain. — T. II : 159.
 Hug : 170.
 Huguenin : 117.

I.

Ile-Bouchart, l' : 100.
 Isabeau de Bavière. — C. 74,
 108.
 Isabelle de France, duchesse de
 Milan. — C. 41.
 — reine d'Angleterre : 154,
 171, 186.
 Isle-Adam, Ancel de l' : 40.
 Itale, Italie : 99, 167.

J.

Jacotin : 100.
 Jehan, le roi : VIII, 86. — C.
 108, 233, 256, 256.
 — le prestre : 115.
 Jehanne de Bourbon. — C. 10.
 Jherusalem : 115. — C. 24.
 Joseran, de Macon. — C. 258,
 241.
 Joinigny, le cte de. — C. 258.
 Juvigny : 170.

II.

L.

- Lafère : 135, 156, 174.
 Lambon : 172.
 Lancastre : 88.
 Lancastre, H. de : 165. — C. 244, 247, 251.
 Lancelot : 100.
 Languedoc : 106, 109, 148. — C. 27, 160.
 Laon : 48. — C. 104.
 Laval : 61, 100.
 Lemercier, J. : 156.
 Ligny, la dame de : t. II : 159.
 Lille, J. de : C. 241.
 Limoges. — C. 253, 254.
 Limousin : 25. — C. 253.
 Liques : 171, 172.
 Lisle : C. 253.
 Loire. — C. 253.
 Lolinghem : 172.
 Lombardie : 117, 119, 173, 174. — C. 144.
 Longjumeau : C. 246.
 Longueville : 61. — C. 258.
 Loribault : 150.
 Louvecienne : 118.
 Louvet : 101, 188.
 Louvre, le. — T. II : 166.
 Loys de France, d. de Guienne : 161.
 Loys de France, d. d'Orléans. — C. 10, 111, 124, 129. — V. Orléans.
 Lucas, porte J. : 6.
 Lune, p. de la : 178.
 Luxembourg : 195.
 Luxembourg, J. de : 90.
 Lys, la : — C. 84.

M.

- Machault : XVII, 50, 51, 32, 147, 148, 170. — C. 31.
 Magnus : 181.
 Mahomet : 84.
 Mailliart, J. — C. 258, 251.
 Maillet, J. : 196.
 Maine. — C. 256.
 Maisoncelles. — T. II : 157.
 Malines : 85.
 Maps : 27.
 Marcel, G. — C. 241.
 Marchat : 101.
 Marche, le comte de la : 61, 164.
 Marduel : 9.
 Marguerite de Brabant : 860
 — de Flandres : 86, V.
 Bourgogne.
 Marie de France, duchesse de Bar. V. Bar.
 Marigny. — T. II : 15.
 Marle : 174.
 Marne : 41, t. II : 156. — C. 235, 243, 244.
 Mareuil, J. de : 9.
 Mauny, G. de : — C. 247,

238. V. Thorigny.
 Mauvoisin : 101.
 Meaux : 143. — C. 235, 242.
 — vicomte de : 100.
 Melun. — C. 154.
 — J. de : — C. 250.
 Merc : 172. — C. 254.
 Merlin : 85, 185. — T. II : 142.
 — C. 50, 31.
 Mery. — C. 244.
 Mez, P. de : 197.
 Milan : 118, 173, 174. — C.
 132.
 — Valentine de : 117. —
 T. II : 118.
 Mignot, d'Espenay, J. : t. II :
 157.
 Minguet : 101.
 Mirart : 100.
 Miraumont : 100.
 Montagu : 117, 158, 163.
 Montcignis : 118.
 Montfort, J. de : — C. 154.
 V. Bretagne.
 Montjoye : — C. 259.
 Montmorency. — C. 10, 250,
 258.
 Montore, le : 172.
 Montpellier : 56.
 Montreuil, s. M. — C. 234.
 Montreuge. — C. 248.
 Moravie : 195.
 Morbecque. — T. II : 159.
 Moreau : 155.
 Moret. — C. 245.
 Moymer : 41.

N.

- Namur : 100, 137.
 Nantouillet, O. de : 101, 117.
 Navarre : 115, 124. — C. 156.
 Nesle, hôtel de : — C. 171.
 Neillac, H. et J. de : 90. —
 T. II : 7.
 Nemours. — C. 92.
 Nery : 100.
 Neufchatel : t. II : 166.
 Nevers : 85. — C. 43, 245.
 — J. de Bourg, comte de :
 124, 164, 188.
 Nicopolis : 164.
 Nogent, G. de : 5.
 Nogent, s. Concy : 175.
 Normandie : 53. — C. 27, 136,
 154, 242, 250, 252.
 — le duc de : — C.
 236.
 Normands : 44, 61.
 Northampton. — C. 243, 247,
 251.
 Northumbrie : 81.
 Novion : 156.
 Noyon. — C. 43.
 Nyeppe. — T. II : 159.

O.

- Ogier, messire : 12. — Loys, duc d' : 10, 188.
 Oise. — C. 233. — Ph. duc d' : C. 41.
 Oisy : 174. 257.
 Orléans : 144. — T. II : 113. — Oudart : 100.
 C. 104. Oyes : 172.

P.

- Paris : 3, 36, 42, 56, 75, 89, Poingny : — C. 244.
 104, 105, 109, 119, 138, Poinsinet : 156, 170.
 145, 173, 187 : — C. 25, Poitiers : 100. — C. 233, 250,
 74, 104, 109, 133, 157, 253, 256.
 171, 208, 235, 236, 237, — J. de France, comte de : —
 242, 245. C. 256.
 Paris, M^e Est. de : C. 251. Poitou : 29. — C. 157, 253.
 Pavie : 116, 118, 146, 173, 174. Poligieras : — 148.
 — T. II : 12. Poncy, le comte de : — C. 258.
 Paviot : 101. Ponthieu : — C. 254.
 Perigord : T. II : 17. — C. 253, Pontoise : — T. 2 : 12. — C.
 Petiot : 101, 170. 135.
 Philibert : 156. Poquières, de : 158.
 Philippe de Lancastre : 88. Porcien, comte de : 61. — C.
 — de Valois : VIII. — C. 258.
 108, 233. Porel, J. : C. 241.
 Picardie : 61, 119, 175. — Portugal, le roi de : 115.
 C. 28, 235. Pot, R. : 158.
 Pierre le cruel : 44. — C. 153. Prague : 58.
 Pisan, Christine de : t. II : 11. Preaulx, le sire de : — C. 258.
 — Thomas de : t. II : 11. Premierfait, Th. de : 5.
 Planque, la : 172. — T. II : 26. Prémontré. — T. 2 : 165.
 Plessis Gaillon, le sire du : — Primas : 148.
 C. 246. Prunelé : 170, 188.
 Ploy, le bâtard de : 196. Prusse : 160. — C. 184.
 Poches, H. de : 196. Puille : 172.

Q.

Queux, J. de : 196.

Quiquempoit : 100.

R.

Rains, Reims : xi, 48, 49, 50, Rodelinghem : 172.

119.— C. 43, 47, 104, 111, Rodez : C. 255.

208, 243, 244. Roland : 28. — C. 275.

Regnault, l'estrie : 101. Romains, le roi des : 38.

Renon, Renaud : 174. Rome : xl, 146, 177, 185.—

Rethel : 85. C. 51.

Ribedieu : 61. Rosebec : 60, 61, 75, 94,

Richard II : 115, 154, 171, 99. — C. 108.

185. Rostelain : 100.

Richemont, le comte de : — C. Rouen : 119. — C. 104, 208.

243. Rouergue : C. 253.

Rivière, le sire de la : 88. Rougemont : C. 245.

Robinet : 12, 196. Roussay, J. du : 100.

Robinet le tyran : 117. Ruelles, J. des : 9.

Rocherousse : 158. Russe : 161.

Roddes : 115.

S.

Saintes : C. 255. — Julien : 24.

Saint Antoine : 47. — Lambert : 155, 156, 174.

— Aubin : 153, 156. — Lié : 49.

— Basle : xi. — C. 245. — Louis : 79.

— Clément. — T. II : 15. — Marcel : C. 249.

— Cornille. — T. II : 13. — Mars : 50.

— Dalibras. — T. II : 156. — Mor : 163.

— Denis. — C. 80, 109, — Nyvard. — T. II : 157.

110, 238. — T. II : 166. — Omer : t. II : 26.

— Georges : t. II : 23. — Pol : 10, 89, 109.— C.

— Germain : 158. 9.

— Gobain : 135, 136, 174, — Pol, le comte de : 61,

196. 155. — C. 257.

- Remi : 48, 104. — C. 47.
- Sautlieu : 156.
- Thierry : 25. — C. 244.
- Venant : C. 258.
- Vertremy : 25.
- Sainte Catherine. — C. 240, 241.
- More : 147.
- Salins : 85.
- Sancerre, L. de : 61, t. II : 5. — C. 117, 258.
- Sangatte : 68, 172. — C. 254.
- Sarrebruck, de : 100. — C. 258.
- Savone : 175.
- Savoye : 81.
- Saume : 61.
- Sausseye, la : t. II : 19.
- Sausset : 156.
- Saxe. — C. 115.
- Seclin. — C. 75.
- Seine : 57. — C. 235, 241, 244.
- Sempy, de : 61, 100, 117, 158. — T. II : 25.
- Senlis : 119, 152. — T. II : 16. — C. 45, 94, 135.
- Siffrevast : 158.
- Sigismond, roi de Hongrie : 164.
- Silly. — C. 242, 245.
- Soissons. — C. 45.
- Sommesolt : 8.
- Suffolk, le duc de : C. 251.
- Symon : 176, 187. — T. II : 147.
- Symon le Paumier : C. 240.
- Symon de Langres : C. 245.
- Sync : 158.

T.

- Tancarville, le comte de. — C. 250, 258.
- Tanques, Colart de : 155.
- Tarbes. — C. 255.
- Tartarie. — C. 24.
- Terouanne : t. II : 26.
- Tesson, Robert : 158.
- Thommelin, J. : 24.
- Thorigny : 100, 158.
- Thyois : 105.
- Tilloy, J. et G. de : 101.
- Tonnerre, le comte de : 61.
- Tonsac, Ch. — C. 241.
- Torchapel : 170.
- Torcy, Torsy : 61, 155.
- Touraine, le comte de : 117. — C. 254, 256.
- Tourangois, le : 125.
- Tournehem : 175.
- Tournellès, les : — C. 245.
- Trecon : 8.
- Tremoille, de la : 35, 87, 158.
- Trie J. et G. de : 89, 100, 125.
- Troyes : 84, 145. — C. 208.
- Turcs : 164, 175.
- Turquie : 166, 174.

U.

Uguenin : 158.

Urbain VI : 46.

V.

Valentinois, le comte de : — {116. — C. 1, 42.

C, 257.

— Nicolas de : XXV.

Valiquet : 100.

Vexin : 38, 39.

Valois : 10, 124. — C. 24, 253. Vienne, J. de : 61, 164.

Vantadour : — C. 238.

Villedommanges. — C. 243.

Vanvres : — C. 248.

Villequier : 100.

Varennes, Hélonise de : — T. 2 : Villy : 170.

159.

Vinay : 4. — C. 247, 252.

Vaudemont, le comte de : — C. Vincennes : — C. 15. — V. le
258. Boys.

Vaugirard : C. 248.

Virelart : 172.

Veniciens : 115.

Visconti : 116, 118.

Vergy. — C. 102.

Vitry : 143. T. 2 : 167. — C.

Vermandois : XI, 154, 156, 42, 124.

157. — C. 156, 243.

— Ph. de : 147, 148.

Vertus : VI, 15, 20, 40, 44, Vivier, le : 47.

W.

Wales : — C. 254.

Warwick : — C. 247, 252.

X.

Xaintonge : — C. 157, 253.

Y.

Ynglart : 101.

Ysore, la tombe : — C. 248.

Yonne : — C. 253.

Yssi : — C. 248.

Yppre : 62.

Yvry : 196.

GLOSSAIRE.

Pour éviter des répétitions, on n'a pas reproduit ici les mots contenus au glossaire qui termine les Œuvres de G. de Machault.

A.

A. — Avec.

Abillement. — Armure, machine.

Abstrains. — Adstraint, obligé, enclin.

Achoison. — Occasion.

Acousiner. — Traiter de parent.

Acroire. — Confler, obtenir crédit.

Adrescier. — Diriger, redresser, corriger.

Adrois. — Habile, savant, bien situé, agréable, élané, droit.

Affin. — Parent, allié.

Agais, aguét. — Piège, ruse, guet.

Aime. — Ame, estime.

Ains. — Avant, au contraire.

Aire. — Nid, famille, maison.

Aisier, s'. — Vivre à son aise.

Alan. — Chien de chasse.

Aloable. — Louable.

Alongne. — Retard, éloignement.

Amatir. — Tuer, écraser.

Ambler. — Soustraire.

Amettre. — Admettre, éloigner, accuser.

Amisté. — Amitié, accusation, fausseté, admission.

Amordre s'. — S'attacher.

Amortir. — Tuer, ruiner, dépouiller.

Ancesserie, ancessours. — Ancêtres.

Angle. — Anglais, ange, coin.
Ante. — Tante, greffe.
Appeaux. — Appel, plainte.
Appresse. — Rigueur, malheur, méchanceté.
Arée. — Labour, terre cultivée.
Arrère. — Raser, arroser.
Arrier. — Importuner, attaquer, résister.
Arroier. — Ranger, composer, diriger.
Asseoir. — Inhumér, assiéger.
Assouvissement. — Assouplissement, satisfaction.
Atout. — Avec.
Atrays. — Attraction, réunion, amas.
Attirer. — Attirer, donner, tirer.
Auctorité. — Axiome, sentence, conseil.
Aumaille. — Bête à corne.
Aumône. — Faveur d'amour.
Aumusse. — Vêtement couvrant la tête et les épaules.
Avenas. — Farine d'avoine.

B.

Bahu. — Niais, stupéfait.
Baler du talon. — Sauter.
Balesteaux. — Farce, chants.
Baloquement. — Discussion, négociation.
Barnage. — Souveraineté, maison, suite.
Baron. — Noble, maître, chef, mari.
Basteaux. — Fourberie, vaisseau, vase.
Baux. — Joyeux, brave.
Beer. — Bailler, désirer, admirer.
Belin. — Tromperie, travers, erreur.
Benefice. — Lieux d'aisance.
Bequet. — Brochet.
Bersueil. — Berceau.
Bobans. — Bombance, luxe.
Bohourt. — Tournoi, fête.
Bonde. — Frontière, borne, barrière.
Borde. — Maison, retraite.
Bourde. — Mensonge.

Bourrioux. — Cheveux nattés, ou roulés.
Bouton. — Fruit sauvage.
Brais. — Haut de chausses, orenaux, fenêtre.
Brehaigne. — Bohême, stérile, ruineux.
Bretescher. — Creneler.
Bresme. — Poisson.
Briche. — Brique, piège, tour.
Brongne. — Brouillard, prétexte.
Brouillir. — Salir.
Bruière. — Brouillard, pluie.
Bruire. — Brûler, salir, brouiller, faire du bruit.
Brun. — Sombre, coupable, méchant.
Buffet. — Coup, vexation.
Bugle. — Buffle, bœuf.
Burel. — Bureau, drap.
Burresse. — Blanchisseuse.

C.

Cabas. — Pannier, caisse.
Cabuseur. — Frippon.
Cantique. — Musicien, compositeur.
Cariage. — Charroi, canevas.
Caroles. — Danses, festins.
Carreaux, carrel. — Poisson, trait, coussin, table.
Cas. — Privé, nul, détruit.
Celle. — Chaise, siège.
Cembiaux. — Assemblée, fête, tournoi.
Chalangier. — Contester, défler, réclamer.
Chameulx. — Chamois.
Champaigne. — Plaine, seigneurie.
Char. — Chair, voiture, personne.
Chargant. — A charge.
Charruier. — Traîner ou conduire la charrue, un chariot.
Charton. — Cocher.
Chartre. — Charte, loi, coutume, prison.
Chastoy. — Remontrance, conseil.
Chavenas. — Grosse toile de chanvre.

- Chief.* — But, fin, tête, chef.
Chots. — Préférence, supériorité.
Choro. — Chœur, symphonie, instrument.
Cisme. — Schisme, division.
Cive. — Civet, met.
Clacelier. — Intendant, porte-clefs.
Claim. — Cri, prière.
Cliner. — Plier, fermer, aligner.
Cloistrière. — Fille publique.
Cloque. — Cloche.
Clos. — Clou, grain de girofle, babou.
Cloye. — Claie.
Cofin. — Sac, coffre, panier.
Colée. — Embrassade, fardeau, charge.
Commant. — Ordre, convocation.
Commun. — Public, général, grossier.
Communoyer. — Commune, communauté.
Comperer. — Comparer, imiter.
Conquerable. — Conquérant, ambitieux.
Conroy. — Costume, cortège, ordre.
Contenement. — Contenance, débat, continence.
Content. — Querelle, prétention.
Contrect. — Contrefait.
Contrester. — Résister, se tenir contre.
Convenir. — Assigner, réunir.
Convine. — Ordre, projet, convention.
Coquars. — Moqueur, élégant, sot.
Corper. — Faillis, pécher, fuir.
Cotelle. — Petite robe, vêtement.
Coulice. — Glissant, fugitif.
Coullongne. — Quenouille.
Couple, (tenir). — Tenir compagnie.
Couraille. — Cœur, entraille, chœur, chaîne.
Couronne. — Monnaie royale.
Courront, (se) — Se corrompt.
Courtillage. Jardinage, légumes.
Coustes, couter, coux. — Dépens.
Couvine. — Fête, réunion, caprice.

- Coyein.* — Coussin, lit de plumes.
Craventer. — Écraser, augmenter.
Cremeteux, cremis, crenfus. — Prudent, respectueux, craint, respecté. — *Cremeur* : crainte, égard, pudeur.
Creu. — Augmenté, obéi, confié, fatigué.
Crine. — Cheveux, crins, poils.
Croire. — Faire crédit, confier, s'en rapporter.
Croix. — Monnaie.
Croquepays. — Bâton armé d'un croc.
Cruise. — Coquille.
Cucuvrir. — Couvrir.
Cuideriaux. — Fat, présomptueux.
Cuillier. — Callière, lanière de cuir passant sous la queue des chevaux.
Cuirie, cuirien. — Cuir, peau, cuirasse.
Curial. — Courtisan, favori, royal.
Cuit, (je) — Je cuide, je pense.

D.

- Daces.* — Don, rente, revenu.
Dam. — Tort, dommage.
Debout. — Saillie, sommet.
Decoction. — Digestion.
Decourable. — Qui ruine, renverse.
Decourir. — Descendre, décliner.
Déduire, (se). — Se conduire, s'amuser.
Deffensable, (non). — Mal défendu.
Desgaster. — Devaster, détruire.
Demainer. — Conduire, montrer.
Départir, (se). — Se donner, s'attacher.
Depors. — Plaisirs, exploits, actes.
Deporter, (se). — Se désister.
Deroups. — Brisé, écrasé.
Derrain, (au). — A la fin.
Desclaux. — Détaché, délivré, dépensé.
Descognoissances. — Ignorance, inintelligence.
Désemparer. — Dégarnir, ruiner.

- Desert.* — Abandonné, plat.
Deshérité. — Privé de son bien.
Desloer. — Blamer.
Despendre. — Dépenser, aménager.
Desrier. — Sortir de la droite ligne.
Desroy. — Déroute, tumulte.
Dessains. — Sans ceinture, dépouillé, mal vêtu.
Desserte. — Service, travail, gain.
Desterrer. — Détacher d'une terre.
Destour. — Détour, retour, détresse, mouvement.
Desvier, desvoyer, devoier. — S'écarter, trahir, sortir de la bonne voie, se tromper, mourir.
Détrays. — Partagé, déchiré.
Dispense. — Dépense.
Dispers. — Impair, sans pair, inégal, sans expérience, dispersé.
Dit. — Édit, ordre, proverbe, poésie.
Divers. — Rebelle, contraire, pénible.
Diviser. — Désir, devis, droit, compte, don, part, borne.
Dompter, (se). — Se soumettre.
Dondaine. — Machine à lancer des pierres.
Douche. — Doux, poli, aimable.
Doy. — Doigt, deux, dette, don.
Drame. — Dragme, argent, poids.
Droit. — Raison, justice, bon droit, vérité, véritable, juste.
Duis, duit. — Habile, deux.
Dureté. — Maladie, souffrance.
Dus. — Duc, chef.

E.

- Effors.* — Exploit, fortification.
Effruitier. — Épuiser.
Elacion. — Hauteur, élévation, vanité.
Empaindre. — Prendre, peindre, empreindre, entreprendre.
Empereris. — Impératrice.
Empoindre. — Blessier, percer, piquer.
Emprandre. — Entreprendre.

- Enclin.* — Disposé, dévoué, respectueux.
Encrer (s'). — Jeter l'ancre, s'arrêter.
Enforcer. — Forcer, tenter, fortifier.
Enfrun. — Maussade, renfrogné.
Engaigne. — Tromperie.
Enhanté. — Greffé.
Ensuir. — Suivre, résulter.
Entalenti. — Désirant, voulant.
Entachié. — Taché, atteint, attaché.
Entendable. — Intelligent.
Enterin. — Entier, généreux.
Entesé. — Homme de tête, d'esprit.
Entredis, (mos). — Paroles dites de l'un à l'autre, publiquement.
Enrongne. — Entreprise.
Envaie. — Attaque, invasion.
Enviz. — Malgré, à contre cœur.
Erre. — Allure, marche, route, procédé.
Esbloer. — Éblouir.
Escafillon. — Chaussure.
Escalongne. — Quenouille, échallotte.
Escarri. — Carré, dégrossi.
Escerveler. — Arracher la cervelle, rendre fou.
Escheler. — Escalader, attacher un coupable à une échelle.
Esclice. — Éclipse, mort, destitution.
Esconsent. — Cachant.
Escossé. — Dépouillé, destitué.
Escoufle. — Milan.
Escourgie. — Courroie, fouet, verge.
Escourté. — Qui porte robe courte.
Escouser. — Secouer, excuser, accuser, secourir, écouter.
Escramie. — Escrime, supplice.
Escremir. — Escrimer.
Escro. — Erou, obstacle.
Escu. — Bouclier, protection, argent.
Eslai. — Elan, cri, enthousiasme.
Eslicture. — Elite, choix, fleur.
Esmailer. — Inquiéter, mettre en émoi.
Esmer. — Estimer.
Espavière. — Pavoi, bouclier.

- Espinette.* — Instrument de musique.
Espondre. — Exposer, expliquer.
Essart. — Ruine, violence.
Esil. — Exil, misère, maladie, dévastation.
Essoingne. — Excuse, peine, obstacle.
Estage. — Pieux, pilotis.
Estal. — Pieu, étaux, banc, boutique, siège.
Estens. — Éteint, étendu, perdu.
Ester. — Être, se tenir, appartenir.
Estrace. — Extraction.
Estrain. — Paille, train, fortune.
Estraingnier, estranger. — Exeler, cacher, étreindre.
Estrier. — Brosser, frapper, quitter, poursuivre, réfléchir.
Estude. — Collège, université.
Estueil. — Siège, base, position.
Esvertin. — Epilepsie, attaque de nerfs.
Etendon. — Linge, bannière, écharpe.
Exillier. — Détruire, opprimer, bannir, déshériter.
Exploitier. — Agir, combattre.

F.

- Faindre.* — Faire le fainéant.
Faintise. — Fainéantise, perfidie.
Faitement. — Habilement.
Faitis, pain. — Pain bis.
Faititre. — Auteur, habile.
Fausser. — Tromper, annuler, accuser de faux.
Favas. — Fèves.
Fel. — Félon, cruel, terrible.
Ferrier. — Frapper.
Fermeté. — Clôture.
Ferriere. — Fourrière, fourrage.
Fierte. — Chasse, reliquaire.
Filé. — Filet, ce qu'une femme file.
Flaon. — Gâteau.
Flaute, fleuthe. — Flûte.
Foint. — Feint, dissimulé, représenté.

- Fon, (je)* — Je fonds, je m'enfonce.
Forcés. — Ciseaux à tondre.
Forme. — Moule, modèle.
Fourrière. — Fourrage, litière.
Foussèrent, (ils) — Ils creusèrent.
Fraict, frains. — Brisé, enfraint, détruit.
Frain. — Fringuerie, pétulance.
Freour. — Frayeur.
Fumer. — Rêver, s'échauffer, composer, se quereller.
Fus, fust. — Bois, coins de bois servant à la torture.
Fye. — Foi, fois.

G.

- Gagnon.* — Gagnedenier, valet.
Gaige. — Gage, enjeu.
Gaingnaige. — Gain, cullier, héritage.
Galée. — Galère, vaisseau.
Gallendé. — Couronné, ajusté.
Galois. — Français, joyeux, galant.
Garros. — Flèche, trait.
Gast. — Misère, pillage, ruine, souillure.
Gehinon. — Question, torture.
Gesir. — Coucher, s'étendre.
Gtez. — Jeu couché, juif, filet, ordure.
Glaz. — Glaieul, jacinthe, gazon, chant, bruit, son des cloches, cri.
Gloe. — Poutre, bûche.
Gloz. — Glouton, succulent, friand.
Gomer. — Puits, source, citerne.
Gonfanon. — Bannière.
Goulée. — Bouchée, cri.
Gourt. — Lourd, épais, galant, subtil.
Graine. — Parfum, écarlate, grenade.
Gramenter. — Se plaindre.
Greigneur. — Grand, aîné, majeur.
Grenon. — Moustache.
Grenillon. — Menottes, chaînes.

Grieux. — Grec.

Groigner, groncier, grumeler. — Gronder, se plaindre.

Gucignon. — Valet, homme de rien.

Guette. — Sentinelle.

H.

Habandonner. — Laisser faire, dissiper, lever.

Hahay. — Bruit, clameur.

Haire. — Supplice, tourments.

Hanaps. — Coupe, verre.

Harper. — Jouer de la harpe, voler.

Hars. — Corde, potence.

Haschière. — Morsure, plaie, tourment.

Heaumier. — Fabricant de casques.

Hérité. — Héritéité.

Héritier. — Acquérir, posséder.

Hesmay. — Estime, pensée, opinion.

Hetter. — Souhaiter, emporter, plaire.

Hobe. — Oiseau de proie.

Hoquemelle. — Coup, secousse.

Hoquès. — Chant, éclat de voix, parole.

Hourd, hourdis, hourt. — Choc, barrière, palissade, combat, siège, ruse, querelle.

Housiaux. Bottes, chaussures.

Hutin. — Querelle, combat, rébellion.

I.

Induces. — Délai, congé, trêves, motif.

Insciens. — Ignorant.

Isnel. — Rapide, léger, direct, propre.

J.

Jangle. — Caquet, calomnie.

- Jaques.* — Justaucorps, casaque.
Jouer, (se). — Se jouer.
Joe. — Joue, face, tête.
Joit, (se). — S'éjouit, se joue, se joint.
Joene. — Jeune.
Jou. — Joug, tyrannie.
Jouel. — Joyau.
Juesne. — Jeune, étourdi, novice.
Jus. — A bas, ici bas.

L.

- Laidanger, laidir.* — Gronder, outrager, deahonorer, maltraiter, tromper.
Laidure. — Laideur, bassesse, lâcheté, outrage.
Laiens. — Là dedans.
Lame. — Glaive.
Langaige. — Négociation.
Lanier, lanon. — Oiseau de proie.
Lecherie. — Gourmandise, débauche, friandise.
Lecion. — Election, volonté, projet.
Lectuaire. — Elixir.
Léesse. — Liesse, joie.
Leuths, leux. — Luth, loup.
Levain. — Ardeur, trouble, guerre.
Liens. — Céans, là dedans.
Lignie, linage. — Famille, race.
Livrée. — Don, remise, action de renverser.
Lo, (je). — Je loue, j'approuve, je conseille.
Loit, (il). — Il est permis.
Lormier. — Sellier, armurier.
Loy. — Religion.
Lucious, luz. — Brochets.
Lunequin. — Surnom de la bière.
Ly. — Il est permis.

M.

- Maille.* — Menue monnaie.

- Maisonné.** — Maison, famille, suite.
Mâlers. — Canard mâle.
Malicon. — Malice, méchanceté.
Manoyner. — Manier, frapper.
Marche, marcage. — Frontière, défilé, marais.
Mariole. — Marionnette.
Marronnier, marron. — Marinier.
Mars. — Marc d'argent.
Marvir. — Extravaguer, se désespérer, s'emporter.
Matère. — Matière, métal.
Maton. — Lait caillé, gâteau.
Maupertuis, (carrière de). — Machine à lancer des boulets de pierres, meurtrière.
Mautalent. — Mauvais vouloir, haine, querelle.
Mehain. — Maladie, plaie, coup.
Membre. — Remettre en mémoire.
Mereaulx. — Monnaie de cuivre.
Merrien. — Bois, branche, planche.
Merveilleux. — Stupéfait, indigné.
Meschant. — Malheureux, coupable.
Mestier. — Besoin, art.
Mette. — Minerai.
Meult. — Mout, beaucoup.
Meure. — Mure, fruit.
Mocion. — Mouvement, émotion.
Moinage. — Vie monachale.
Mol. — Léger, frivole, lâche, servile.
Moment. — Mouvement, motif.
Mourdreur, murdrier. — Meurtrier.
Mourir. — Tuer.
Mouvoir. — Présenter.
Mue. — Cage, maison, changement de plumes.
Musser. — Cacher.

N.

- Natté.** — Couvert de nattes.
Nave, navie. — Navire.

Navré. — Blessé.
Nerci. — Noirci.
Nif, nise, ny. — Nid.
Noé. — Noué, Noël.
Noif, nois, noy. — Noix, neige.
Nominatif. — Apparence.
Nouans. — Nageant, se noyant.
Nourriture. — Gens, famille.
Nevable. — Variable, où l'on peut nager, naviguer.

O.

O, ou. — Avec, à, au, aux.
Oë. — Oie.
Oëz. — Vous entendez.
Offendre. — Offenser, blesser, attaquer, faire tort.
Offroy. — Broderie.
Ointure. — Onguent, friction, caresse.
Ord, ort. — Sale, débauché.
Orde, ordre. — Ordre chevaleresque ou religieux, maison.
Orphanté. — Abandon, misère, absence d'amis, de parenté.
Ostancion. — Montre, revue.
Ostotr, (ostouer) — Autour.
Ostrusse. — Autruche.
Oultrage. — Excès, abus, superflu.
Oultrequidé. — Présomptueux.
Oultrer. — Maltraiter.
Oye. — Oûe, entendue.

P.

Paillarderie. — Paillasse, fainéantise.
Painer. — Sonffrir, se donner du mal.
Palus. — Marais, pâturages.
Pannes, panon. — Étoffe, bannière.
Papegay. — Oiseau, perroquet.

- Payer.* — Payer.
- Paraige.* — Parenté, égalité, société.
- Parc.* — Salon, prison, lieu, clos.
- Parcreu.* — Grand, élevé, instruit.
- Parée sur vert.* — Étendue sur le gazon.
- Parement.* — Armure, préparatifs, costume, luxe.
- Pareux.* — Pareil, égal.
- Parlable.* — Éloquent, négociateur.
- Pars.* — Pare, parti, côté.
- Partable, partageable.* — Infidèle, fugitif.
- Passer.* — Traverser la mer.
- Patarin.* — Patard, monnaie de 4 deniers, homme de rien.
- Patronage.* — Droit de présenter à un bénéfice.
- Pel, pelleu.* — Peau, poil, cheveux.
- Pelice, pelicon.* — Robe, fourrure.
- Penne.* — Drap, bannière.
- Perer, (se)* — Se parer, s'égalier.
- Pestre.* — Pasteur.
- Peux.* — Poils, cheveux, barbe.
- Pile.* — Argent.
- Piour.* — Pire.
- Pis.* — Sein, poitrine.
- Pité.* — Piété, pitié, douceur, bonté.
- Plaié.* — Blessé.
- Plais, plet.* — Tribunal, assemblée, procès, querelle, propos, bruit.
- Plegie.* — Gage, caution, défi.
- Plevir.* — Épouser, fiancer.
- Plommée.* — Masse de plomb.
- Poine.* — Peine.
- Poirée, porié.* — Purée.
- Pommeroye.* — Verger planté de pommiers.
- Perliquant.* — Pelican.
- Portaux.* — Portail, porte, barrières.
- Pourre.* — Poudre, poussière, pauvre.
- Poursaillir.* — Sauter, poursuivre.
- Poursuir.* — Suivre la cour, chercher aventure, combattre.
- Pratière.* — Prairie.

- Primevoirre.* — Printemps, fleur de printemps.
Prinson. — Prise, captivité.
Pris. — Prix, gloire, exploit.
Propice. — Propre, apte, capable.
Propreté. — Propriété, possession, droit, nature, volonté, science, aptitude.
Prouvende. — Prébende, canonicat.
Proy, (je) — Je prie.
Punaisie. — Peste, air corrompu.

Q.

- Quatre.* — Battre, secouer, opprimer.
Queillir. — Cueillir.
Queronique. — Chronique.
Querre. — Chercher, conquérir, procurer.
Querré. — Carré.
Queste. — Conquête, campagne.
Queurir. — Querir, courir.
Quille, (au coup la) — Coup sur coup, de suite.

R.

- Rachater sa peine.* — Payer pour ne pas subir une peine.
Radrescer. — Remettre dans la bonne voie.
Raim, ramon. — Branche, tige, balai.
Ramaige. — Qui vole au bois, libre.
Ramentevoir. — Rappeler.
Rapois. — Rave, racine, rape.
Rappeaux. — Appel, opposition, révocation.
Rassoubs. — Absout, délivré, libéré.
Ratafler. — Rafler, voler.
Ratains. — Atteint de rechef, doublement puni.
Ravaler. — Abattre, mettre en bas.
Réalment. — Réellement, royalement.
Rebebe. — Rebec, instrument de musique.
Reboursé. — Rebroussé, retourné.

- Reboutement.** — Rebut, expulsion.
Recouper. — Reprendre.
Recoy. — Repos, bien-être, lieu tranquille.
Recréant. — Fatigué, mol.
Redunder. — Affluer, retomber, revenir.
Regehir. — Confesser, révéler.
Religion. — Abbaye, ordre monastique.
Rendir. — Aller vite, se ruer, renverser.
Renoje. — Trahison.
Rens. — Rang, foule, champ clos, salle.
Repairer. — Avoir son repaire, habiter.
Repandre. — Mettre de côté, cacher.
Rère. — Raser, lever l'impôt, recouvrer.
Resourdre. — Jaillir, sortir.
Ressort. — Sorti, délivré.
Ressourt. — Subtile, habile.
Restablisement. — Lieu contentieux remis en son premier état.
Retenue. — Nomination à une place.
Retour, retournée. — Rentrée, retraite, revenu, revers, halte.
Retraire. — Retracer, ressembler, se retirer, enlever.
Retraite. — Asile, patrimoine.
Reveaulx. — Débauches, excès, plaisirs.
Reversent. — Renversant, retournant.
Reveler. — Réveiller, révolter.
Riffler. — Piller.
Rios, Riote. — Querelle.
Rissir. — Ressortir, retourner.
Rober. — Voler.
Rochet. — Cotte d'armes, vêtement de dessus.
Roë. — Roue, palet.
Roix. — Rets, filet, voie, raie.
Rossaille. — Poisson blanc, fretin.
Roths. — Instrument de musique.
Royère. — Frontière, sillon, voisinage, roue.
Rubans. — Chemin étroit et serpentant.
Rufien. — Débauché, entremetteur.
Ruis, je. — Je demande.

S.

- Sabmedy le grant.* — Le samedi saint.
Saiere. — Oiseau de proie.
Saloit. — Sailloit, sautait.
Saner. — Guérir.
Sangle. — Simple.
Sauldra, sault. — Il sautera, il saute, — de saillir.
Saute. — Saillie, évidence, considération.
Sciens. — Savant.
Secourgon. — Orge, lanière, fouet.
Selle. — Siège, chaire.
Sequeurs. — Secours.
Serre. — Cave, cachette, coffre, prison.
Sers, serve. — Serf, serviteur, sujet.
Sicle, secle. — Le siècle.
Stimulatif. — Apparence, dehors.
Soil. — Seigle.
Soubhaucier. — Exaucer, soulever.
Soulacier. — Soulager, distraire.
Souldée, souldoier. — Selde, soldat, payeur.
Souloir. — Avoir coutume.
Sourdis. — Source, fontaine.
Sourdre. — Jaillir, pousser, venir.
Sowin. — Couché sur le dos.
Subhastation. — Vente à la criée, sous la lance.
Suelt, (il) — Il a coutume.
Suette. — Chouette.
Suir. — Suivre, fréquenter la cour, aller en guerre.
Superiticoquance. — Supériorité.
Surgien. — Chirurgien.
Suronder. — Surabonder.
Syphonie. — Instrument de musique.

T.

- Taindre.* — Changer, polir.
Talent. — Désir, intention, volonté.

- Temporée*. — Espace de temps.
- Temprément*. — Doucement, sans résister.
- Tenable*. — A exécuter, à conserver.
- Tiercelez*. — Tiercelet, oiseau de proie.
- Terrer*. — Gouverner, posséder.
- Tersaine*. — Fièvre tierce.
- Tesson*. — Blaireau.
- Thioys*. — Allemand, teutonique.
- Tolte, toste, toulte*. — Levée d'impôt, exaction, vol.
- Torturier*. — Injuste, qui fait tort.
- Tourner*. — Faire un tournoi, caracolier, danser.
- Touse*. — Femme, fille.
- Toust*. — Pris, volé, gratuit.
- Tracter*. — Négocier.
- Traire*. — Donner, dépenser.
- Traiteur*. — Traître.
- Transmettre*. — Transmettre, donner, établir.
- Translater*. — Traduire.
- Traschière*. — Tranchée, travail.
- Trasser*. — Aller et venir.
- Tref*. — Tente, camp.
- Triboul*. — Trouble, vexation.
- Tropel*. — Troupeau, monceau.
- Truander*. — Vivre en fainéant.
- Tuision*. — Défense, protection.
- Tumer*. — Tourmenter, battre, vexer.
- Tympanne*. — Tambour de basque.
- Vassault*. — Soldat, fidèle, vaillant, courtisan.
- Vé*. — Exclamation, malheur à !
- Velu*. — Poil, plumes, feuilles, gazon.
- Versable*. — Mobile, inconstant.
- Vez*. — Voyez, voici.
- Viez*. — Vieux.
- Vif, (je)* — Je vis, je gagne ma vie.
- Vilotière*. — Fille de joie.
- Vir*. — Voir.
- Vireton*. — Flèche, javelot.
- Vis*. — Vivant, apparent.

Visière. — Partie du casque, fenêtre, voile.

Vitaille. — Aliment.

Voier, (se) — Se mettre en route.

Voler. — Chasser au vol.

Volaille. — Volaille.

Vuis, vuy. — Veuf, sans femme, sec, absent, en fuite.

Vulpine, queue. — Queue de renard.

Y.

Xert, (il) — Il sort, de yssir.

ERRATA.

PAGES.

- Préf. vii. Note 2. — Vertus. — Note 4 : noir et haliez.
xi. Lig. 1. Bretigny. — Note 3. — En 1573.
xiv. Note 1. Elle fut faite par les élus de Beauvais.
xiv. Lig. 29. Du Beauvoisis.
xix. Lig. 8. De Fismes sous Charles V.
xxviii. Lig. 5. Aux réformateurs.
xxxiv. Lig. 2. Taire le voir. — Lig. 4. Vertu sans le
savoir.
xxxv. Lig. 12. Bien que la nature.
xxxviii. Lig. 24. En route active et inquiète.
xl. Note 2, vers 3 : Desloiaux. — 5 : Chief.
5. V. 3. Saisine. — 24 : Premierfait.
6. V. 19. Breteschant. — 32 : On mainte.
9. V. 14. Car par eulx deux.
13. V. 18. Nostre procureur général.
17. V. 6. Li tounste lui soit entredit.
20. V. 20. Cure d'ouvrer.
21. V. 16. Par la char Dieu.
22. V. 32. En ce fait; et le mien en toutes.
33. V. 2. Pour quérir. — 5 : Sorelois.
34. V. 17. Impugnie.
50. V. 21. Pour ce m'en suis hasté.
52. V. 3. Durement batue. — 16 : toudis. — 18 : querre.
53. V. 22. De moy laisser seroit grant deshonneur.
56. V. 9. Parole est oye.
57. V. 17. Soient pendus.
58. V. 18. Bouter.

1

TABLE.

TOME PREMIER.

NUMÉROS.	PAGES.
Biographie de E. Deschamps ,	v.
1 Rondeau : Salut à Paris,	3.
2 Sur la commission des loups d'Espargnay ,	3.
3 Ballade : Naissance de Loys de France ,	10.
4 Sentence du bailli de Vitry,	11.
5 Chartre des bons enfants de Vertus en Champagne,	15.
6 B. Excès des gens d'armes,	23.
7 B. Des anglais,	24.
8 Virelai : Campagne du sire de Coucy en Allemagne,	25.
9 Chanson royal : sur pastours qui estoient entre Damery et Espargnay,	26.
10 B. Du chastel de Bièvre,	28.
11 B. Du chastel de Cachant,	29.
12 B. Mort de Guillaume de Machault,	30.
13 B. Mort de Guillaume de Machault,	31.
14 B. Le voir dit de G. de Machault,	32.
15 B. De la guerre contre les anglais,	33.
16 Virelai : Les gens d'armes de Normandie,	33.
17 B. L'ordre de la couronne,	35.
18 R. Aux chevaliers de l'ordre de la couronne,	36.
19 Ch. R. Révolte de Montpellier,	36.
20 R. Hommage du marquis de Brandebourg ,	38.
21 B. Sur les majours de Veuquessin,	38.
22 R. Sur Ancel de l'Isle Adam,	39.
23 B. Vertus en Champagne,	40.

NUMÉROS.	PAGES.
24 B. Ruine de Vertus par les anglais,	41.
25 B. Requête aux ducs d'Anjou et de Bourgogne,	42.
26 R. Mort de Duguesclin,	43.
27 C. R. En l'honneur de Du Guesclin,	44.
28 B. Mort de Charles VI,	45.
29 B. Mort de Charles V,	46.
30 B. Reims et le sacre,	48.
31 B. Adieux à Reims,	49.
32 B. La foire aux chétifs,	50.
33 B. Convoitise perd les états,	51.
34 B. Mort de Guichart d'Angle,	52.
35 B. La tour de Fisme,	53.
36 B. De la tour de Fyme,	54.
37 B. Plainte d'Eustache Deschamps,	55.
38 C. R. Révolte des Maillotins,	56.
39 B. Révolte contre le comte de Flandres,	58.
40 B. Malédiction contre la ville de Gand,	59.
41 C. R. Sur la bataille de Rosebec,	60.
42 B. De l'égalité des hommes,	62.
43 B. Des finances du royaume,	63.
44 B. Sur les financiers,	64.
45 C. R. Des impôts excessifs mis sur la nation,	65.
46 B. Vérité est due aux princes,	67.
47 B. Contre ceux qui ne payent pas leur hôte,	68.
48 B. Plainte de Deschamps,	69.
49 C. R. Nécessité de reprendre Calais,	70.
50 B. De l'obéissance due aux princes,	72.
51 B. Contre les vices du temps,	73.
52 B. Campagne d'Ecosse,	75.
53 B. Siège de Dam,	76.
54 C. R. Siège de Dam,	77.
55 R. Adieux à Bruxelles,	78.
56 B. Guerre aux anglais,	79.
57 B. Guerre à l'anglais,	80.
58 B. Guerre aux anglais,	81.

NUMÉROS.	PAGES.
59 B. Prophétie contre l'Angleterre,	82.
60 B. Prophétie en l'honneur de Charles VI,	83.
61 R. Adieu à la ville de Troye,	84.
62 B. Des terres de M ^{me} de Bourgoingne,	85.
63 C. R. De l'ordre de la Fleur,	86.
64 B. Naissance du dauphin,	88.
65 B. Tournois au château de St. Pol,	89.
66 B. Préparatifs pour passer en Angleterre,	90.
67 B. Projets de passage en Angleterre,	91.
68 B. Licenciement des gens d'armes,	92.
69 B. Campagne de Deschamps en Flandres,	93.
70 B. De la moutarde,	94.
71 B. Perfidie des anglais,	95.
72 B. Le bien d'autrui ne profite pas,	97.
73 B. Les passions tuent la concorde,	98.
74 B. Mort de Miles de Dormans.	98.
75 B. Chevaliers de la maison du roi,	99.
76 B. Les écuyers de la maison du roi,	101.
77 B. Il faut rendre des comptes à Dieu,	102.
78 B. Sur les inconvénients des voyages en Allemagne,	103.
79 B. Des devoirs des rois,	104.
80 B. Adieux à Paris.	105.
81 B. Maladie de ceux qui ont pris la monnaie du peuple,	106.
82 B. De ceux qui volent le trésor,	107.
83 B. Sur l'absence du roi,	109.
84 B. Légèreté ne sert à rien,	110.
85 B. De la chute de Roboam,	111.
86 B. De l'expédition de Barbarie,	112.
87 B. Projets de croisade,	114.
88 B. Projets de croisade.	115.
89 B. Voyage des princes en Lombardie,	116.
90 B. Mort de la fille de Montaigu,	117.
91 B. Guerre de J. d'Armagnac, contre J. G. Visconti,	118.

NUMÉROS.	PAGES.
92 B. Hongrie et Lombardie,	119.
93 B. La feste des dames,	121.
94 B. Faut-il épouser femme jeune et belle,	122.
95 B. Au poète Geoffroy Chaucier,	123.
96 B. Des maîtres de Deschamps,	124.
97 R. Le sire de Coucy et E. Deschamps,	125.
98 B. Rébellion du duc de Bretagne,	126.
99 Ch. R. Education des princes et des nobles,	127.
100 B. Les apparences sont souvent trompeuses,	128.
101 B. Office que Deschamps remplit à la cour,	130.
102 B. Aurea mediocritas,	131.
103 B. Qui trop embrasse, mal étreint,	132.
104 B. Du mauvais gouvernement du royaume,	133.
105 B. Des domaines du sire de Coucy,	134.
106 Ch. R. Des domaines du sire de Coucy,	135.
107 B. En l'honneur de la duchesse de Bar,	137.
108 B. Paris et la cour,	138.
109 B. Des modes du temps,	139.
110 B. De la coiffure des dames,	141.
111 R. Du comté de Brie,	142.
112 Ch. R. Du comté de Brie,	143.
113 B. Lettre des écoliers d'Orléans,	144.
114 B. Éloge de Paris,	145.
115 B. Mœurs des Champenois,	147.
116 B. Au roi du puits d'amour,	148.
117 B. Danger de prêter ses manuscrits,	149.
118 B. Du bibliothécaire Loribault,	150.
119 Supplication d'Eustache au Roy,	151.
120 B. Du mariage de Richard II et d'Isabelle de France,	154.
121 B. Des têtes chauves de la cour,	155.
122 B. De l'yvers.	156.
123 Ch. R. De l'ordre de la babee,	157.
124 Ch. R. L'ordre du cordier,	159.
125 R. Naissance de Louis de France, duc de Guyenne,	161.
126 B. Grâce pour le peuple,	161.

NUMÉROS.	PAGES.
127 B. Contre Jean de Montaigu,	163.
128 B. Bataille de Nicopolis,	164.
129 B. De ceux de France qui furent en Hongrie,	165.
130 B. Projets de guerre en Italie,	166.
131 B. On ne doit s'amortir à ses enfants,	167.
132 B. Cupidité des gens de cour,	169.
133 B. Eustache dénonce ses ennemis,	170.
134 B. De l'historien Froissard,	171.
135 B. Vœux pour la paix,	172.
136 B. De trois choses à redouter,	173.
137 Ch. R. Mort du sire de Coucy,	174.
138 Ch. R. Sur le fait de la religion,	176.
139 B. Du schisme de l'église,	177.
140 B. Sur le fait de l'union.	179.
141 Ch. R. Des apôtres et des cardinaux,	180.
142 B. Du cumul des bénéfices.	182.
143 B. Du grand pardon de Rome,	183.
144 R. Du jubilé,	184.
145 B. Mort de Richard II, roi d'Angleterre,	185.
146 B. Veuvage d'Isabelle de France,	186.
147 Sotte ballade d'un compagnon venant de Paris,	187.
148 B. De m ^{re} d'Orliens et autres seigneurs estant au chastel de Boissy,	188.
149 R. Irrésolution du gouvernement,	189.
150 B. De l'improbité des mariniers,	189.
151 B. De Cahymans et de Coquins,	191.
152 C. R. De la venue du caresme,	192.
153 R. Du chastel de Clermont,	194.
154 B. Du noble pays de France,	194.
155 B. Des turbulents de la cour,	196.
156 B. Maladie d'Eustache Deschamps,	197.

TOME SECOND.

1 B. Mort de Loys de Sancerre,	5.
2 B. Mariage d'Antoine de Bourgogne,	6.

NUMÉROS.	PAGES.
3 R. D'Heylon de Neillac,	7.
4 V. La novice d'Avenay,	8.
5 C. R. Mépris des anglais pour les trêves,	9.
6 B. A Christine de Pisan,	11.
7 B. Du noble lieu appelé la table ronde,	12.
8 B. Des divers palais de Compiengne,	13.
9 B. Deschamps demande du bois,	14.
10 B. Destitution de Deschamps,	16.
11 B. Des truffes,	17.
12 B. Éducation des jeunes princes,	18.
13 B. Avis aux serviteurs des princes,	19.
14 B. Mutation des offices sans causes ni raison,	21.
15 B. Des vieux serviteurs de la cour,	22.
16 B. Violences des routiers,	23.
17 B. Qu'on ne doit mettre des églises nulz ymaiges entailliez fors le crucifis et la Vierge, pour doubte d'ydelatrie,	24.
18 B. Sur la mort du sire de Sempy,	25.
19 B. Accusation contre le siècle,	27.
20 B. Bien mal acquis ne profite pas,	28.
21 C. R. Le vray bonheur est aux champs,	29.
22 Fiction d'oiseaulx,	31.
— Notes historiques,	47.
Tableau des noms d'hommes et de villes cités par Deschamps et M. G. A. Crapelet,	179.
Glossaire,	193.
Errata,	213.
Table,	217.





